

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07439433 3



ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ.

THEORIE

DE LA

GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE.

ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ

ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΥΠΟ Κ. ΜΙΝΩΪΔΟΥ ΜΗΝΑ·

ΤΟΥ ΤΗΝ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΝ ΚΑΙ ΡΗΤΟΡΙΚΗΝ ΕΝ ΜΑΚΕΔΟΝΙΑ ΔΙΔΑΣΚΑΝΤΟΣ.

Ἀποπώτατον ἂν εἴη· ἀπάντων, εἰ λόγῳ μόνῳ τῶν
λοιπῶν ζώων εὐδαιμονέστερον βιοῦντες, τὸ αἷτιον τοῦ
καλῶς εἶναι διὰ ῥαθυμίας ἀφῶμεν κατολιγωρήσαντες.

Ἀριστοτ. Ἠθικ. πρὸς Ἀλέξανδρον.

ΕΝ ΠΑΡΙΣΙΩ

Ἐν τοῖς βιβλιοπωλείοις τοῦ

ΒΟΣΣΑΓΓΟΥ πατρὸς, ἀγυιᾶ Ρισχελεῖα· ἀριθ. ξ'.

ΤΡΩΤΤΕΛΩ καὶ ΒΟΥΡΣΟΥ, ἀγυιᾶ Βορδωνεῖα, ἀριθ. ιζ'.

ΕΝ ΛΟΝΔΙΝΩ.

ΒΟΣΣΑΓΓΟΥ, ΒΑΡΘΟΥ, καὶ ΛΟΒΕΛΟΥ, μεγάλη ἀγυιᾶ
Μαρλβορουεῖα, ἀριθ. ιθ'.

ΤΡΩΤΤΕΛΟΥ καὶ ΒΟΥΡΟΥ, 3ο Σώχου Αγορᾶ.

ΑΩΚΖ'.

THÉORIE

DE LA GRAMMAIRE

ET

DE LA LANGUE GRECQUE,

PAR C. MINOIDE MYNAS,

EX-PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ET DE RHÉTORIQUE EN MACÉDOINE.

Il serait très inconséquent, si la parole seule nous fait vivre plus
heureux que le *celui* des animaux; de négliger par paresse le
principe de cette félicité. (Arist. Rhétor. 2. Alexand.)



PARIS,

Chez

BOSSANGE père, rue Richelieu, n° 60.

TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n° 17.

LONDRES,

BOSSANGE, BARTHÈS et LOWEL, 14 great Marlbo-
rough street.

TREUTTEL et WURTZ, 30 Soho-Square.

1827.

1844
1845
1846

DE L'IMPRIMERIE DE C. FARCY,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

PRÉFACE.

LETTRE A MON AMI,

M. GASTON DEURBROUCQ.

JE crois avoir satisfait, Monsieur et ami, à votre question relativement au grec ancien, et à ce qu'en Europe, excepté en Grèce, on appelle *grec moderne*; mais je prévois qu'en voyant la manière dont a été traité le sujet, quelque censeur s'écriera peut-être : *Quoi ! les Grecs sont venus apporter en France leurs interminables discussions ?* Si toutefois il réfléchit que le projet chimérique de créer une langue nouvelle pour les Grecs; projet rêvé en 1580, ou 127 ans après la chute de Constantinople, par quelques professeurs allemands, et qui échoua alors contre le bon sens populaire, vient de se reproduire en France, et que, malgré la défaveur qui l'a accueilli, il a pu répandre des germes nombreux de discorde parmi les jeunes gens et les professeurs de la Grèce; mon censeur conviendra, sans doute, qu'il est juste de discuter cette idée dans le pays où on l'a vue paraître. Il ne sera pas hors de propos de vous présenter ici un Apperçu historique de l'origine de ce système, et des effets qu'il a produits.

Mais, avant d'entrer dans la discussion de mon sujet, je dois dire quelques mots de l'état des lettres

grecques et de la langue de Platon aux diverses époques.

Depuis Homère jusqu'au seizième siècle, on n'avait jamais imaginé en Grèce que la langue des Hellènes dût dégénérer ou subir des changemens si notables qu'il fallût en réformer la grammaire, ou nous offrir de nouveaux principes à la place des vieilles traditions. La langue des habitans de la Grèce n'était pas uniforme sous tous les rapports, à cause de la différence des dialectes; vous vous rappelez que nous avons discuté cette question l'année dernière auprès de la fontaine de M. Budée, fameux helléniste, dans votre retraite d'Hyère, où nous prouvâmes que ces dialectes ne constituaient pas autant de langues différentes. Outre le changement de quelques voyelles; comme η en α , et de quelques consonnes; comme σ en τ , δ en z , ou π en ϕ , ainsi que de quelques désinences de certains temps des verbes, et de quelques cas des noms déclinables, il y avait sans doute des mots encore qui variaient dans chaque dialecte; cependant les hommes instruits, les écrivains et les poètes, regardaient la langue grecque comme une source qui formait divers ruisseaux, qui se rejoignaient dans le même lit sans altérer leur qualité par le mélange d'eaux étrangères.

Les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon, de Pindare, de Sapho, de Callimaque, de Théocrite; les hymnes et les chants des Pères de l'Eglise grecque; d'autres ouvrages poétiques, qui furent composés même après la chute de l'empire de Cons-

tantinople, en offrent des preuves irréfragables. En effet, quelle différence trouveriez-vous entre les vers suivans d'un poëme élégiaque, composé par Antoine de Corfou, après la chute de Constantinople, et où l'auteur déplore les malheurs de la Grèce :

Νῦν ὀλοφυνθῆς περὶδὲς νῦν ἄρχετ' αἰδᾶς ·
 Δάκρυα νῦν Ἑλιῶν λείβ' ἄμοτον γοῶν ·
 Νῦν χάριτες τρισσαὶ Ζηνὸς περικαλλέα τέχνα,
 Ἑλλάδος οὐλομένην συντυχίην κλάετε.
 Ἄθρει Ζεῦ περίσημον, ἄθρει γένος, οἷον ὀλεῖται ·
 Μῦροσ' σὴν Ἑλλάς, μῦροσ' δυσμορίην, etc.

et entre les vers des anciens poètes, si ce n'est peut-être par rapport aux idées et au style ?

En jettant aussi un coup-d'œil sur les ouvrages d'Hérodote, de Thucydide, de Platon, de Xénophon, et sur ceux des Pères de l'Eglise, et des écrivains qui ont vécu avant et après la chute du Bas-Empire, vous trouverez la même langue, et les mêmes règles de grammaire admises partout.

Une autre preuve, qui est aussi incontestable que la première, c'est que les péripatéticiens et les stoïciens, qui ont posé les bases de la grammaire sur une logique profondément raisonnée, renfermèrent tous les dialectes dans une seule grammaire, parce qu'ils ne trouvèrent pas entre eux de différences assez grandes pour mériter d'être traitées à part.

L'objection que quelques littérateurs étrangers nous présentent souvent, et qu'ils tirent de l'influence des Romains dans les affaires politiques de

la Grèce, n'est pas difficile à résoudre. Vous vous rappelez sans doute ce que j'en ai dit dans ma *Calliope*: la langue latine n'était, dans son origine, qu'un dialecte composé d'après celui des Doriens et des Éoliens, et basé sur les mêmes principes que la grammaire grecque. Les Latins eux-mêmes ont prouvé que leur langue ne pouvait se comparer avec celle de Platon, quant à la perfection des sons et à l'élégance du discours, et Cicéron nous en donne la preuve. D'un autre côté, les Grecs qui ont fait tant de progrès dans la littérature, dans l'éloquence et dans la poésie, ne voyaient pas chez les Latins d'inventions de ce genre, qui pussent devenir l'objet de leur imitation, tandis que les Romains imitaient toujours les Grecs, dont la langue était à la mode dans la capitale du monde....

Il est surprenant, en effet, de voir des Grecs instruits résider à Rome; traiter de barbare la langue latine, dans leurs écrits. Ρωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν, οὐτ' ἄκραν βάρβαρον; οὐδ' ἀπεχρισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, (Denys d'Halicarnasse, *Antiq.*, pag. 76), et conserver les mêmes prétentions, en soutenant, qu'à l'exception de leur langue, toutes les autres ne pouvaient être que des langues barbares.

L'opinion de Denis d'Halicarnasse n'est pas juste, il est vrai, mais elle prouve d'une manière évidente que les Grecs étaient fiers de leur langue, et qu'ils ont cultivé la grammaire plus que toutes les autres nations dont ils voulaient par-là se distinguer; or, ce sentiment était devenu si naturel pour

eux, qu'il existe encore de nos jours. Quelques mots latinss'introduisirent dans le langage des courtisans de Constantinople; mais au lieu d'altérer l'idiôme de la langue grecque, ils lui furent soumis et se revêtirent de ses désinences; on voit même dans Xénophon quelques mots persans, qui sans doute ne corrompent ni la langue, ni la naïveté de son style. Mais il est à remarquer que les Hellènes n'entendaient jamais sans déplaisir des mots étrangers, lorsque leur langue en fournissait d'équivalens; j'ai sous mes yeux la lettre d'un évêque de l'île de Naxos, qui vivait en 1580. Ce prélat ayant entendu dire à un individu de cette île le mot italien *intrada*, *revenu*, pour *πρόσδοον*, ou *εισόδημα* en grec, écrit au premier notaire du patriarche de Constantinople : *ἡ τὰς ἐντράδας (κατὰ τὴν αὐτῶν βάρβαρον φωνήν) τὰς μεγάλαις τῶν Μοναστηρίων: ces grands revenus qu'ils appellent intrada, d'après un langage barbare.*

Vous pensez, Monsieur, qu'il y avait de l'injustice, comme je viens de le dire, à traiter de barbare la langue latine, basée sur les mêmes principes que celle des Grecs, et dans laquelle avaient écrit tant d'hommes illustres; car enfin, vous n'ignorez pas que la qualification de barbare, donnée à une langue, exprime une irrégularité des mots eux-mêmes, ou des rapports qu'ils ont entre eux, relativement aux règles d'une grammaire quelconque, et que les ouvrages des latins s'appliquaient à des règles positives. Cependant, vous pouvez tirer de cet exposé une conséquence bien

juste : c'est que des hommes qui regardaient comme barbare une langue, qui ne méritait pas ce nom, ne pouvaient envisager sans horreur celle des Turcs, dont le mot *barbare* ne suffit pas à rendre l'incohérence et la rudesse. Que si la langue de Platon s'est préservée du mélange de celle de Cicéron, certes, l'idiôme grossier des Musulmans n'aura pu nullement altérer la langue des Hellènes, qui restèrent toujours séparés des Turcs.

Peut-être est-il nécessaire de reprendre d'un peu plus haut l'histoire des lettres grecques, qui n'ont jamais cessé d'être cultivées depuis l'époque où le christianisme a commencé à s'étendre, jusqu'à nos jours. Tous les littérateurs de l'Europe n'ignorent pas que des hommes d'un grand mérite, platoniciens, péripatéticiens, pythagoriens, et stoïciens, ont successivement professé leurs doctrines à Athènes, à Alexandrie et à Rome, jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople.

Lorsque la religion se répandit en Grèce, les juges de l'Aréopage s'empressèrent de lui prêter l'appui de leurs suffrages; les hommes instruits y trouvèrent un sujet digne de leur éloquence, et d'autant plus élevé, que son influence céleste devait régner sur les grands de la terre. Mais pendant qu'elle régénérât l'Orient, l'Europe occidentale, où la décadence de la civilisation se montrait par des révolutions sans objet d'amélioration, et par le mépris où les sciences et les arts étaient tombés, semblait préparer l'époque de cette ignorance, où

L'invasion des barbares la laissa plongée pendant plus de huit siècles; Constantin, en abandonnant Rome à ses faux dieux et à son culte suranné, entraîna avec lui toutes les forces de l'empire, et les peuples du nord de l'Europe fondirent sur la capitale du monde, pour s'en partager les dépouilles. Dans cet intervalle, les Latins n'élevèrent aucun monument à l'histoire, ni à l'éloquence; la langue de Cicéron et de Virgile, négligée et mêlée à des idiomes barbares, donna naissance aux langues modernes qui prirent une forme plus régulière vers le seizième siècle.

Si l'on veut maintenant jeter un coup-d'œil sur la Grèce, on verra que la succession des lettres et de la philosophie, depuis le siècle de Platon jusqu'à la chute du Bas-Empire, s'est continuée sans interruption. Je présente ici un tableau rapide des principaux savans depuis Constantin jusqu'à la chute de l'empire.

Du temps de l'empereur Constantin, l'école d'Alexandrie florissait sous les successeurs de Plotinus, Amilius, Porphyrius et Jamblychus; à ceux-ci succédèrent Sopater, Édessius et Eustathe, etc., qui, protégés par l'empereur Julien, maintinrent en Égypte, en Syrie, et dans l'Asie Mineure, notre langue et leurs doctrines (1); après eux vinrent Eusèbe le Myndien, Priscus, Maxime d'Éphèse, Chrysanthé,

(1) Voyez l'Histoire des Philosophes par Eunapius, et sur les Progrès de la Philosophie, la Logique d'Eugène Bulgaris.

et d'autres. La secte d'Iamblichus était très-répandue en Grèce; elle avait formé Plutarque de Nestorius, son fils Hiérius, Syrien, Proclus de Syrie, Marinus de Palestine, Agapius, qui fut appelé dans la suite à l'école de Constantinople, Isidore, Zénodote, Damascus le Syrien, Ammien, Théon, et Simplicius, etc., qui successivement ont professé à Athènes, jusqu'au quatrième siècle. Je passe ici sous silence les pères du premier concile, qui fut composé des évêques, philosophes et littérateurs, Thémistius, Libanius, saint Grégoire de Nazianze et autres.

L'école d'Alexandrie, du temps du grand Théodose, était encore florissante, par les soins du péripatéticien Anatole, et des mathématiciens Théone, Hiron, Pappus, etc.

C'est dans le quatrième siècle que vivaient aussi Théophile d'Antioche, Athénagore, l'évêque Irénée, Panténète, Clément d'Alexandrie, Origène, Didyme, et Chalcydion. Cette école célèbre fut long-temps un foyer de lumières; vers la fin du cinquième siècle, elle avait cessé d'exister; et certes on prouverait difficilement que la langue était corrompue à cette époque, où, comme vous le savez, Monsieur, tant de grammairiens la parlaient et l'enseignaient dans toute sa pureté; où tant d'écrivains, disciples du portique, de l'académie ou du lycée, donnaient un nouvel éclat aux doctrines des fondateurs de ces sectes diverses.

Dans le sixième siècle, existaient Énée de Gaza, Michel Apostolos, Androni surnommé Kalliste

Zacharie surnommé Scholastique, Jean Philopone et d'autres, dont on peut voir les noms et la biographie dans l'Histoire de l'Église grecque.

Dans le septième siècle, s'éleva parmi les pères de l'église grecque, la question de savoir laquelle de la philosophie de Platon ou de celle d'Aristote était la plus conforme aux dogmes du christianisme. Plusieurs écrivains s'étaient occupés de prouver le pour, et d'autres, le contre, sinon avec autant de raison, du moins avec un égal talent. À la même époque, les vers hexamètres et les vers iambiques furent introduits dans les chants de l'Église grecque, et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours. Les querelles sanglantes des iconoclastes ne tardèrent pas à s'élever, et s'opposèrent aux progrès de la philosophie; mais elles ne nuisirent ni à l'étude de la langue, ni à celle de la grammaire. Vers le neuvième siècle, sous les empereurs Michel et Varda, jusqu'au dixième, la philosophie d'Aristote fit quelques progrès, et les dogmes de Platon ne furent pas tout-à-fait négligés. Au temps de Photius, plusieurs hommes instruits, Michel Psèlos et Léon surnommé le Savant, Nicéas David, Michel d'Ephèse, Eusthate, etc., rendirent un nouvel éclat à la littérature. Notre Mélétiüs, archevêque d'Athènes, dans son Histoire de l'église, donne de ces savans un catalogue exact. Tout cela prouve que la langue grecque ne fut pas négligée jusqu'à la chute du Bas-Empire. Chrysoloras de Byzance, Georges Pléthon, Théodore Gazès, Georges de Trébizonde, Jean Argyropou-

los, Démétrius Chalcondyle d'Athènes, George de Sparte, Yanos Lascaris, Constantin Lascaris, et Marcos de Candie, et tous les Grecs qui se réfugièrent en Italie vous sont déjà connus.

Je dois faire encore mention de Georges Scholarius, surnommé Gennadius, qui fut malgré lui élu patriarche de Constantinople, par Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ce vénérable prélat a toutefois imprimé une grande tache à son nom, en brûlant les ouvrages de Pléthon le platonicien, au système duquel il était opposé, et en qui il voyait un rival; comme si l'incendie de tant de bibliothèques détruites par la main sacrilège des empereurs, ou par le calife Omar, ne suffisait pas à l'ignorance! Cependant, dans la triste situation où la nation grecque était réduite, il prévenait les obstacles que le tyran de Byzance aurait pu mettre à l'instruction de ses rayas. Mahomet II, qui avait avec lui de fréquens entretiens, admirait ses connaissances; et ce fut précisément ce qui le porta à interdire l'instruction aux rayas, par un firman envoyé au même patriarche, dont les prières eurent assez de crédit sur son esprit pour le déterminer à défendre aux Grecs la construction des *églises*, plutôt que la fréquentation des *écoles* (1).

(1) Cette substitution des églises aux collèges fut connue en 1808, lorsque l'église de Jérusalem fut brûlée, et qu'un grand nombre de villages en Grèce, privés d'églises, adressèrent des pétitions aux patriarches et aux pachas, pour

Avant de citer quelques hommes de lettres qui professèrent en Grèce successivement après la chute du bas-empire, il ne serait pas inutile d'examiner en peu de mots, 1^o ce que les littérateurs entendent par dialecte macédonien et dialecte des alexandrins, ou, pour mieux dire, sous quel point de vue ils envisagent, dans ce cas, le mot dialecte; 2^o l'éloquence des Pères de l'Eglise; et 3^o l'influence que la traduction des Septante a pu exercer sur le style de la langue grecque.

Pour résoudre la première question, il ne faut que parcourir les ouvrages des écrivains d'Alexandrie; pour moi, en lisant ceux de Clément, de saint Anathase, de saint Cyrille, de Synésius de Cyrène, et ceux de saint Basile, de saint Grégoire, de Libanius, j'y vois la même grammaire et la même langue, et si l'on y trouve quelques mots peu usités, ils sont

qu'ils sollicitassent du divan la permission de rebâtir le temple du Saint-Sépulcre, et de construire des églises dans les villages qui en manquaient. Le divan ayant examiné les registres anciens, y vit que, dans les *hati-chérifs* de Mahomet II, le mot *église* avait été substitué à un autre mot effacé et qu'on ne pouvait pas lire. D'après cela, en permettant aux Grecs de bâtir des églises, il pensait qu'il ne pouvait être accusé par le peuple turc de négligence ou de mépris envers les lois de Mahomet; car la substitution du mot *église* paraissait postérieure à ce prince. On pourrait croire que ce stratagème fut inventé par le gouvernement turc pour ne pas irriter le peuple; mais, je tiens ce fait comme vrai et positif des évêques du synode qui ont eu part à cette affaire, qui même a été notée dans les archives de l'Eglise.

tellement rares qu'ils ne peuvent jamais devenir caractéristiques d'une grande différence. La désinence de l'imparfait actif et contracte en *ουσαν*, que le peuple grec emploie quelquefois, et celle du passif en *όντωνσαν* : *ἐλεγοντωνσαν*, *ἡγωνιζόντωνσαν*, dont les Péloponésiens font usage, mais rarement, même aujourd'hui, sont des désinences doriennes.

Les Macédoniens; qui n'étaient que des Éoliens, n'avaient pas un dialecte bien différent. Lorsque nos grammairiens parlent des dialectes, comme vous le savez, ils entendent par-là le changement des voyelles ou des consonnes pour le même mot, et j'ai dit, dans ma Calliope, que les Macédoniens, dans un grand nombre de mots, au lieu de φ employaient β : Βέλιππον, Βερονίαν pour Φίλιππον, Φερονίαν, de façon qu'un tel changement ne pouvait pas corrompre la langue grecque, basée déjà sur des règles de grammaire. Il est à remarquer qu'en grec un seul mot peut avoir la marque de plusieurs dialectes; l'ancien grammairien Héraclide, dans le parfait *εἰλήλουθμεν* reconnaît quatre dialectes : *ἤλυθα*, dit-il, est le parfait commun, avec le redoublement attique, il devient *ἐλήλυθα*; en ajoutant ι, à, ε, selon l'idiôme ionien, il fait *εἰλήλυθα*; en ajoutant encore ο, à, υ, selon l'idiôme béotien, il devient *εἰλήλουθα*, dont le pluriel *εἰληλούθαμεν* est, par syncope éolique, *εἰλήλουθμεν*. Ce grammairien continue même de prouver que ce verbe est syncopé, en s'appuyant sur ce que toute première personne plurielle en *μεν*, doit avoir une voyelle devant *μεν*; par conséquent ce verbe fait

ἐιληλούθαμεν, et syncop. ἐιλήλουθμεν, comme ἐπέπιθμεν de ἐπεπίθομεν; ἴσμεν de ἴσαμεν, etc.

Sans doute dans les dialectes il y avait quelques mots qui différaient entre eux, mais cela, loin de corrompre la langue, l'avait plutôt enrichie; et de-là provient ce qu'on appelle *synonymie* dans la langue grecque; sous ce rapport, on ne peut pas dire que le dialecte attique, par exemple, est composé de mots qui lui appartiennent exclusivement. Ainsi les dialectes n'étaient que la manière d'exprimer les divers accents des différentes contrées de la Grèce.

Vous vous rappelez que Xénophon dit, dans l'Exped. de Cyr., qu'il y avait des béotiens dans le nombre des dix mille, et que l'un d'eux lui adressa la parole avec l'accent béotien : βοιωτιάζων τῇ φωνῇ. Cette distinction d'accent existe même aujourd'hui en Grèce, et nous reconnaissons au parler les habitants des îles, ceux du Péloponèse, de l'Épire, de l'Acarnanie, de la Thessalie, et de la Macédoine.

Tout ce que je viens d'avancer prouve que les dialectes ne pouvaient pas corrompre la langue, et que leur différence était légère. Ils étaient connus de tous les Grecs, qui se fréquentaient entre eux.

Parler de l'éloquence des Pères de l'Eglise c'est toucher une corde un peu délicate, non par rapport au sujet lui-même, mais bien par rapport aux idées que les littérateurs modernes se sont formées de l'éloquence des anciens comparée à celle des écrivains

modernes. Vous savez, Monsieur, que je me suis permis d'en dire quelques mots dans la préface de mon Orthophonie ; ainsi que dans le chapitre où j'ai traité de la division des discours des anciens orateurs, en chapitres et en paragraphes, division qui n'a pas été reproduite exactement, même dans les éditions les plus soignées, où elle se trouve en opposition avec les préceptes de la rhétorique, préceptes de ces gens qu'on appelle *ignorans*. Mais vous n'avez pas oublié sans doute le paradoxe que j'ai avancé dans une réunion de littérateurs éclairés que l'amitié appelait près de vous dans votre agréable retraite. Et comment en effet ne se serait-on pas étonné, d'entendre dire à un Grec (1) ! qu'il ne retrouvait pas sous tous les rapports, l'art de parler des anciens dans les écrits des modernes ; que les ouvrages d'Aristote et des autres rhéteurs grecs ne lui paraissaient pas avoir été assez compris ; et que la traduction de ceux du philosophe de Stagyre ressemblait plutôt à celle d'Averroes qu'aux traductions latines de Théodore Gazès. Cependant ce paradoxe paraîtra moins étrange, lorsque les écrivains de ce siècle voudront bien se donner la peine de lire

(1) Lorsque je publiai mon Orthophonie en 1824, un homme de lettres la présenta à un helléniste académicien, qui, sans daigner l'ouvrir, lui répondit : *Que peut savoir un Grec ?* Pourtant lorsqu'il s'agit de la langue, de la poésie, de la rhétorique et de la logique des Hellènes, je prends la liberté de penser que les savans littérateurs de l'Europe doivent reconnaître que les Grecs en sont les juges naturels.

avec attention les discours de Démosthènes et de Cicéron.

Vous présentez , Monsieur , ce qui me détermine à avancer une pareille opinion. Comme j'ai à parler de l'éloquence des Pères de l'Eglise grecque , je me vois obligé à cette profession de principes , afin que l'on sache pourquoi je ne suis d'accord avec les littérateurs de l'Europe , ni sur l'origine de cet art divin , ni sur son objet , ni sur la décadence que l'on lui attribue , à partir de Démétrius , de Phalère. Je me réserve d'en parler ailleurs avec plus de détail ; je vous dirai seulement ici que *les igncrans* professeurs de la Grèce , comme tous les anciens célèbres rhéteurs de l'antiquité , pensent que la rhétorique renferme toutes les espèces de propositions et de questions que l'on puisse employer , de même qu'elles sont renfermées dans la logique sous un autre point de vue ; chaque phrase rhétoriquement parlant est susceptible du *pour* et du *contre* , parce que , selon les règles de la logique , elle ne peut être qu'*affirmative* ou *négative* ; que chaque proposition , développée selon les principes de la rhétorique , peut donner lieu à un discours ; et qu'enfin la rhétorique , basée sur ce principe , est applicable à toutes les langues et à toutes les questions ; car ni les mœurs des nations , ni les caractères individuels , ni la nature oppressive ou libérale des gouvernemens , n'en change les bases et n'en altère la direction.

Vous voyez que je ne parle pas ici des *tropes* ni des *figures* , qui , n'affectant pas le sens des propo-

sitions , ne sont pas une partie essentielle de cet art : je parle de ce qui constitue l'art lui-même , qui , envisagé ainsi , se représente d'une manière identique dans tous les ouvrages des auteurs grecs , depuis Homère jusqu'aux écrivains qui survécurent au bas-empire. En effet , les argumens que l'éloquence d'Ulysse emploie dans Homère pour prouver à Achille de prendre les armes pour secourir les Grecs menacés par Hector , en faisant valoir l'avantage qu'il en retirera , sont les mêmes que Démosthènes emploie pour persuader aux Athéniens de venir au secours des Olynthiens assiégés par Philippe. Ces formes se reproduisent encore dans le discours des Corcyréens aux Athéniens dont ils sollicitaient l'alliance contre les Corinthiens , comme on le voit dans Thucydide ; vous les trouverez aussi dans les harangues des Pères de l'Eglise. Le discours d'Eschine contre Ctésiphon , et celui de Démosthènes sur la couronne , sont , comme vous le savez , les chefs-d'œuvre de l'art oratoire ; et , cependant les moyens et les argumens en sont renfermés dans une partie de l'Hécube d'Euripide ; en effet Hécube soutient à Ulysse que *c'est blesser les lois humaines que d'immoler des hommes* , de même qu'Eschine , dans son discours , avance que , *c'est blesser les lois que de couronner Démosthènes*. Ulysse objecte à Hécube que *les cités prospèrent , et acquièrent le bonheur , lorsqu'elles honorent leurs bienfaiteurs*. Et Démosthènes qui , dans son discours , joue le rôle d'Ulysse , dit la même chose : *La couronne , Eschine , anime le zèle des*

citoyens à concourir à la prospérité de notre ville (1).

C'est ainsi que nos orateurs avaient compris la rhétorique : et je suis encore à deviner quelle altération on a pu remarquer à ces principes dans les ouvrages des Pères de l'Eglise. Du temps de Libanius, de saint Basile et de saint Grégoire, l'art oratoire était florissant dans les écoles de la Grèce ; et la critique que Photius a faite du style de différens auteurs prouve qu'il l'était aussi de son époque. Les auteurs qui ont vécu dans la suite : Nicéphore Blemmide, George de Cypre, Nicéphore Grigoras, et Joseph Bryennius, contemporain des Paléologues, prouvent aussi que l'enseignement en a été continué jusqu'à la chute de Constantinople.

Quoique mon but ne soit pas ici de traiter de la rhétorique, je me vois cependant forcé à vous présenter quelques exemples où l'on pourra voir que les discours des auteurs du Bas-Empire sont composés d'après le même art que ceux des anciens orateurs. En jettant donc un coup-d'œil sur les exordes de leurs discours, vous les trouverez basés sur les préceptes de la rhétorique *des ignorans Grecs*. Dans nos pauvres écoles de la Grèce on nous apprend

(1) Vous vous rappelez sans doute ce que je vous ai dit, que Démosthènes avait, il est vrai, beaucoup profité des harangues de Thucydide, mais que les tragédies d'Euripide, le poète qui a le mieux connu les artifices du style, faisaient ses plus chères délices.

que l'exorde doit se composer de trois ou quatre parties, ou de deux exprimées, et de deux autres sous-entendues. Ouvrons les discours de Démosthènes, par exemple, celui sur la Chersonèse:

1^ο Ἐδὲ μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι· τοὺς λέγοντας ἅπαντας ἐν ὑμῖν, μήτε πρὸς ἔχθραν ποιεῖσθαι λόγον μηδένα, μήτε πρὸς χάριν. ἀλλ' ὁ βέλτιστον ἕκαστος ἡγεῖται, τοῦτ' ἀποφαίνεσθαι.

2^ο Ἄλλως τε καὶ περὶ κοινῶν πραγμάτων καὶ μεγάλων ὑμῶν βουλευομένων.

3^ο Ἐπειδὴ δ' ἔνιοι, τὰ μὲν φιλονεικία, τὰ δ' ἡτινιδήποτ' αἰτία προάγονται λέγειν, ὑμᾶς δεῖ τοὺς πολλοὺς πάντα τ' ἄλλ' ἀφέντας, ἃ τῇ πόλει νομίζετε συμφέρειν, ταῦτα καὶ ψηφίζεσθαι καὶ πράττειν.

Voyons maintenant l'exorde du cinquième Discours de Théodorite, Père de l'Eglise, évêque de Cyre, sur la Providence:

1^ο Ὅση τοῦ ποιητοῦ τῶν ὄλων ἡ περὶ τὴν ἡμετέραν φύσιν κηδεμονία, ὑμεῖς μὲν ἴστε σαφῶς, ὦ φίλοι καὶ Διασῶται, καὶ τῆς τῶν λόγων διδασκαλίας οὐ δεῖσθε.

2^ο Τὰς γὰρ πηγὰς τῶν ἐνεργεσιῶν διηνεκῶς ἐκεῖθεν δεχόμενοι, εἰς δύναμιν τῷ χορηγῷ τὸν ὕμνον προσφέρετε.

3^ο Ἐπειδὴ δέ τινες πολλὴν ἀναλγησίαν νοσοῦντες, τῶν θείων οὐκ ἐπαισθάνονται δωρεῶν, ἀλλὰ τοῖς θεοδότοις ἀγαθοῖς ἐντρυφῶντες, ἀχαρίστους κατὰ τοῦ πεποιηκότος φωνᾶς ἐρυγγάνουσιν, ἀναγκαίως ὁλόγος καὶ τὴν κρίσιν σὺν τάχει πολλῷ περινοστήσας, καὶ τὴν φύσιν τὴν ἀνθρω-

πίνην εἰς μέσον παραγαγών, ὑπέδειξεν ἐκάστῳ μόριον καὶ τῆς κτίσεως, καὶ τῆς ὑμετέρας φύσεως, τοῦ Θεοῦ τὴν πρόνοιαν ἐναργῶς μάλα προφαινομένην.

N'est-ce pas ici le même ordre d'idées, et la même construction, ou bien n'y verriez-vous qu'une rencontre due au hasard? Mais voyons Isocrate:

1^ο Εἰδότες ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι καὶ τοῖς ἀδικουμένοις προθύμως βοηθεῖν εἰθισμένους, καὶ τοῖς εὐεργέταις μεγίστην χάριν ἀποδιδόντας, ἤκομεν ἱκετεύοντες μὴ περιδεῖν ἡμᾶς, εἰρήνης οὐσης, ἀναστατάους ὑπὸ Θηβαίων γενομένους.

2^ο Πολλῶν δὲ ἤδη πρὸς ὑμᾶς καταφυγόντων, καὶ διαπραξαμένων ἅπανθ' ὅσων ἐδεήθησαν. πολλὴν ἠγοούμεθα μάλιστα προσήκειν ὑμῖν περὶ τῆς ἡμετέρας πόλεως ποιήσασθαι πρόνοιαν.

3^ο Οὔτε γὰρ ἀδικώτερον... οὐτ' ἐκ πλείονος... ἐτι δὲ περὶ τοιούτων... jusqu'à καὶ δικαιωτάτους εἶναι τοῖς Ἑλλήνων.

Ajoutons encore le commencement du troisième Discours sur la Providence, du même Père de l'Eglise:

1^ο Οἱ μὲν εὖ μάλα τὸ σῶμα διακείμενοι, τῆς ὑπὸ τῶν ἱατρῶν θεραπείας οὐ δέονται. (ἀκραφινῆς γὰρ ὑγεία τῆς τῶν φαρμάκων ἐπικουρίας οὐκ ἐνδεής) οἱ δ' ὑπὸ νόσου πολεμούμενοι, καλεῖν εἴωθασι τοὺς ἱατροὺς εἰς βοήθειαν, καὶ τοῖς ὀπλοῖς τῆς τέχνης κατὰ τῶν παθῶν χρώμενοι συνερ-

γαῖς, ὥςπερ τινὰς πολεμίους ἐκ τῶν σωμάτων διώκειν ἐπιχειροῦσιν. (ἰατρικὴ γὰρ τέχνη σωμάτων ἐπίκουρος, καὶ παθῶν ἐπίβουλος.)

2^ο Καὶ τὰς ψυχὰς τοίνυν οἱ μὲν ἐρρώμενας ἔχοντες, καὶ τῇ τῆς εὐσεβείας ὑγείᾳ λαμπρυνόμενας, τῶν διδασκαλικῶν φαρμάκων οὐ χρῆζουσιν. οἱ δὲ προλήψει πονηρὰ κατεχόμενοι, καὶ τῶν βδελυρῶν δογμάτων τὴν νόσον δεξάμενοι, καὶ τῷ χρόνῳ τὴν διάθεσιν, ἔξιν ἐργασάμενοι, πολλῶν μὲν δέονται καθαρτηρίων, τὴν ροχθηρὰν ἐκείνην ὕλην ἀναμοχλεῦσαι δυναμένων, καὶ τὰς ψυχὰς καθαρὰς ἀποφῆναι, πολλῶν δὲ φαρμάκων τοὺς γεννητικούς ἐκείνης πόρους τῷ δραστηρίῳ κλειόντων τε καὶ φραττόντων, καὶ τὰς πονηρὰς οὐδύνas παυόντων.

3^ο Ἐπειδὴ τοίνυν παγχάλεπος καὶ δυστράπελος τῶν τὴν κτίσιν προνοίας ἀποστερεῖν ἐπιχειρούντων ἡ νόσος, δύο μὲν αὐτοῖς ἤδη φάρμακα προσηνέγκαμεν, ἐκ τῶν τῆς κτίσεως μορίων ταῦτα κεράσαντες. [ἵνα δὲ πρόρριζον ἀνασπᾶσωμεν τὴν νόσον, καὶ τέλεον αὐτοὺς τῆς χαλεπῆς ἀπαλλάξωμεν ἀρρώστιας,] καὶ τρίτον αὐτοῖς κατασκευάσαι τε καὶ προσεγεκεῖν πειρασόμεθα.

Les particules μὲν, δὲ, et les phrases intercalées, marquent l'amplification dans les deux premières parties: la phrase que j'ai mise entre parenthèses dans la 3^e partie, est celle que nos rhéteurs nomment αἰτία τῆς ἀξιώσεως, dont l'emploi n'est pas toujours nécessaire. Mais faut-il encore penser que cela ne soit pas le résultat d'un art, quand nous le retrouvons dans le discours de Démosthènes contre Timocrates.

1^ο Τοῦ μὲν ἀγῶνος, ὧ ἄνδρες δικασταί· τοῦ παρόντος, οὐδ' ἂν αὐτὸν οἶμαι Τιμοκράτην εἰπεῖν, ὡς αἰτιός ἐστιν ἄλλος τις αὐτῷ, πλὴν αὐτὸς αὐτῷ·

2^ο Χρημάτων γὰρ οὐκ ὀλίγων ἀποστερῆσαι βουλόμενος τὴν πόλιν, παρὰ πάντας τοὺς νόμους νόμον εἰσήνεγκεν, οὐτ' ἐπιτήδειον, οὔτε δίκαιον, ὧ ἄνδρες δικασταί· (ὅς τῳ τὰ μὲν... phrase incidente, jusqu'à ὁ τουτουῦ νόμος.)

3^ο Οὐχ' ἵνα κοινῇ τι τὴν πόλιν ὠφελήσῃ· (πῶς γὰρ, ὅς... phrase incidente.) ἀλλ' ἵνα τῶν πολὺν χρόνον ὑμᾶς τινες ἐκκεκαρπῶμένων...

4^ο Καὶ τοσοῦτον ῥᾶόν ἐστιν ἰδίᾳ τινὰς θεραπεύειν, ἢ τῶν ὑμετέρων δικαίων προϊστασθαι, ὥστε οὗτος μὲν ἔχει παρ' ἐκείνων ἀργύριον· καὶ οὐ πρότερον τοῦτον εἰσήνεγκεν ὑπὲρ αὐτῶν τὸν νόμον. ἐμοὶ δ' ἐν χιλιάσις ὑπὲρ ὑμῶν ἔσθ' ὁ κίνδυνος· τοσοῦτ' ἀπέχω τοῦ λαβεῖν τι παρ' ὑμῶν.

Ici Démosthènes a renversé l'ordre des parties, ce qu'il fait souvent pour cacher l'art; la troisième partie devrait être à la place de la quatrième. Saint Basile, dans son Discours sur la Tristesse, a observé les mêmes principes.

1^ο Ὅταν ἴδω καὶ τὸ κακὸν εὐοδούμενον, καὶ τὴν ὑμέτεραν εὐλάβειαν κεκηκυῖαν καὶ ἀπαγορεύουσιν πρὸς τὸ συνεχές τῶν ἐπηρεϊῶν, ἀθυμίας πληροῦμαι. Ὅταν δὲ πάλιν τὴν μεγάλην χεῖρα τοῦ Θεοῦ ἐννοήσω, καὶ ὅτι οἶδεν ἀνορθοῦν τοὺς κατερῥαγμένους, καὶ ἀγαπᾶν δικαίους, συντρίβειν τε ὑπερφηάνους, καὶ καθαιρεῖν ἀπὸ θρόνων δυνάστας,

πάλιν μεταβαλὼν, κουφότερος γίνομαι ταῖς ἐλπίσι· καὶ οἶδα, καὶ πέπεισμαι, ὃ καὶ ὑμᾶς γινώσκειν βούλομαι, ὅτι ταχεῖα ἔσται ἡ ἀντίληψις, καὶ οὐκ εἰς τέλος ἔσται ἡ ἐγκαταλείψις.

2^ο Ἀ μὲν γὰρ πεπόνθαμεν, διὰ τὰς ἀμαρτίας ἡμῶν πεπόνθαμεν, τὴν δὲ αὐτοῦ βοήθειαν, διὰ τὴν.

3^ο Τίς γὰρ οὕτως ἀδαμάντινος τὴν ψυχὴν; τίς οὕτω παντελῶς.

4^ο Ταῦτα δὲ λέγω, ὃ παρακλήσεως ἕνεκεν· τίς γὰρ καὶ λόγος εὐρεθείη τοσαύτης συμφορᾶς ἰατρός; ἀλλὰ τὴν ὀδύνην τῆς καρδίας μου καθ' ὅσον δυνατόν, ἐκ τῆς φωνῆς ταύτης ὑμῖν διασημαίνων.

Ajouter de nouveaux exemples, tirés des autres auteurs, me paraîtrait inutile, parce que les règles de l'art se représentent les mêmes partout, dans les exordes, dans les preuves ainsi que dans les récapitulations.

De ce que je viens d'avancer sur l'art de parler, vous pouvez, Monsieur, tirer les conséquences suivantes : 1^ο Tous les écrivains, depuis Périclès jusqu'à l'époque désastreuse du Bas-Empire, guidés par les mêmes principes de l'art de parler, n'offrent d'autres différences dans leurs écrits, que celle du style, celle de l'ordre plus ou moins exact des argumens, et celle de la matière qui fut le sujet de leur éloquence ; 2^ο S'il est absurde à quelques littérateurs modernes, qui ont l'ambition de se distinguer comme novateurs, de se déclarer con-

tre des règles établies depuis long-temps , qui sont le fruit de l'expérience et de la réflexion , et dont les hommes ont trouvé la source dans la nature de l'esprit humain, il est bien plus ridicule , qu'en se déclarant contre ceux qui écrivent d'après une méthode quelconque , et tout en blâmant l'imitation comme une *servitude* de l'esprit et comme une *superstition stupide*, ils se soumettent à cette *servitude* et à cette *stupidité*, lorsqu'il s'agit d'écrire et d'exprimer leurs idées; 3^o Enfin, l'art de parler a nécessairement pour base une langue régulière , comme le fut celle des Grecs jusqu'à la fin de l'empire de Byzance.

La traduction de la Bible des *Septante*, dont le style n'est peut-être pas très-pur , n'a pu avoir une si funeste influence qu'il ait altéré la langue même.

Si l'on traduisait mot à mot un ouvrage d'une langue étrangère en français , vous diriez aussitôt : Je comprends les mots, mais je ne comprends pas le sens. Les traducteurs de la Bible craignant de s'écarter du sens, ont traduit littéralement plusieurs passages; mais les Pères de l'Eglise se sont efforcés de les expliquer , et de là tous ces commentaires de la Bible.

Au reste dans les prières de l'Eglise les passages de la Bible sont rapportés comme des citations ; lorsqu'ils deviennent la base des prières, alors on n'en prend que le sens ; on le revêt des couleurs du style ; on le plie au joug de la grammaire, comme nous le voyons dans les chœurs et dans les hymnes. Les Psaumes de David sont d'un usage fréquent dans

notre culte ; mais comme ils sont divisés en versets , indépendans les uns des autres , dans le cas où leur construction n'est pas conforme aux règles de la grammaire , on s'en aperçoit facilement.

Revenons à la chute du Bas-Empire.

Le siècle de Gennadius , patriarche de Constantinople , avait aussi ses savans et ses littérateurs ; et nous voyons dans les ouvrages historiques que nous ont laissés des Grecs contemporains , que le patriarche Josaphat , qui lui succéda , avait appelé à Constantinople , de toutes les parties de la Grèce , des hommes instruits pour professer les lettres grecques , et entre autres Jean Zygomalas d'Argos ; et voici comment son fils Théodose s'explique à ce sujet dans une lettre imprimée dans l'ouvrage *Turcograecia* :

Πατήρ Ἰωάννης ὁ ἐμὸς , καὶ ἐγὼ , ἔχων ἀδελφὸν ἓνα , καὶ ἀδελφάς δύο , μετοικήσαντες ἀπὸ Ναυπλίου πρὸ ἐτῶν κέ ἐνταῦθα , ἀξιώσαντος τοῦ ἀγιωτάτου πατριάρχου ποτὲ κυροῦ Ἰωάσαφ , τῶν μαθημάτων ἕνεκεν , ἵνα μεταδῶ ταῦτα ὁ ἐμὸς πατήρ · καὶ ἐδίδασκε τὴν Ἑλλήνων φωνὴν καὶ τέχνην.

N'est-il pas étonnant de voir quelques beaux génies s'occuper des lettres dans un moment où tous les maux accablaient les malheureux Hellènes ! N'ont-ils pas montré même à leur décadence cette passion pour la science , qui a toujours caractérisé les infortunés habitans de la terre classique des arts ?

Le patriarche Maximus , qui vivait en 1480 , fut surnommé *l'éloquent* , et vécut honoré du sultan. C'est à cette époque que l'on traduisit dans la langue arabe les Codes des empereurs de Constantinople , par ordre du sultan lui-même , qui paraissait avoir quelque considération pour les gens instruits , ἡγάπα δὲ τοὺς σοφοὺς , καὶ μᾶλλον τοὺς ἡμετέρους τῶν χριστιανῶν. L'archevêque d'Ephèse , nommé David , est cité comme un homme éclairé , ainsi que celui de Salonique , appelé Niphon , qui fut élevé en 1510 à la dignité de patriarche.

Vers le seizième siècle , Gabriel Sébirus , Mélétiüs Pigas , qui fut nommé patriarche d'Alexandrie , Maxime Margonnius , qui fut aussi nommé évêque de Cythère , et qui passe pour le meilleur des écrivains modernes , soit pour la pureté du style , soit pour l'étendue des connaissances , et plusieurs autres savans secondèrent , autant que les circonstances le permettaient , l'essor des lettres grecques.

Vers le dix-septième siècle , Cyrille , surnommé Lucar , élu patriarche de Constantinople , augmenta l'émulation qui donnait aux lettres une nouvelle vie ; ses rivaux , jaloux de son mérite , s'en vengèrent en l'accusant d'hérésie , et l'amour de la vérité causa sa perte.

Dans le même temps parut aussi Théophile Korydaléüs d'Athènes , auteur de plusieurs ouvrages philosophiques dans le système des péripatéti-

ciens (1). Mais les ouvrages de ce grand homme ne sont pas les seuls bienfaits qui lui méritent la reconnaissance de sa patrie ; plusieurs de ses disciples, répandus dans les villes de la Grèce , y ont enseigné avec distinction les lettres grecques, et la philosophie des péripatéticiens, et ont popularisé les doctrines qu'ils avaient héritées de leur maître. Aussi quelques uns d'entre eux durent-ils à leur instruction la dignité épiscopale. Tels furent Denis, l'archevêque de Naples, Nectarius, patriarche de Jérusalem, Jean de Byzance et Germain d'Etolie.

Dans le dix-septième siècle, l'île de Scio a produit des hommes très-instruits , tels que Georges , surnommé Coressius, Paësius Ligarides, qui a professé avec succès à l'école de Jassy , en Moldavie , et Antoine , surnommé Coray ; les odes que ce dernier a composées, prouvent jusqu'à l'évidence que Pindare, après tant de siècles, pouvait avoir des successeurs et des rivaux ; et l'ode adressée à l'illustre chancelier de France, d'Aguesseau, n'est pas indigne des plus sublimes olympiques.

L'île de Candie a vu naître Athanase Patélarius, et Gerasène , dont le premier fut nommé patriarche à Constantinople, et l'autre à Alexandrie, comme

(1) La logique, la rhétorique, et un ouvrage intitulé : *Επιστολάριον*, dont on se sert dans les écoles de la Grèce, ont été imprimés ; j'ai vu encore plusieurs autres manuscrits des ouvrages de cet homme célèbre dans l'ancienne école de Salonique ; ces manuscrits n'ont pas été imprimés.

successeur de Lucar , Gêrasène Vlachos et Kaloudès, tous hommes d'une grande érudition.

L'île de Chypre a donné le jour à Hilarion Kigalas qui, à cause de ses vastes connaissances, fut nommé archevêque de son pays natal.

A la même époque vivait aussi Sébastos de Trébizonde, qui avait professé d'abord avec distinction à l'école de Constantinople et celle de Bucharest : Eugène enseignait en Acarnanie, et Chyssanthe en Épire, d'abord dans la ville de Moscopolis, et plus tard à l'école d'Arta. Cette école a été féconde en savans distingués, parmi lesquels se sont fait remarquer Gordius, Athanase, et Gêrassène, qui fut appelé à Constantinople pour continuer ses nobles fonctions.

De la ville de Verria, en Macédoine, est sorti Jean, surnommé Catunius, et de la ville de Naoussa, Anastase, surnommé Philoponos.

Vous sentez, Monsieur, que je ne parle pas ici de différens professeurs qui enseignaient dans toutes les villes ou tous les villages de la Grèce; je me contente de citer ceux dont la réputation est la plus vaste et la mieux fondée.

Le dix-huitième siècle fut bien plus heureux pour les lettres grecques. De l'école d'Acarnanie, où professait Gordius, on a vu sortir un grand nombre d'élèves. A cette époque vivaient aussi Chrysanthe Notaras du Péloponnèse, à qui ses ouvrages philosophiques et mathématiques acquirent un grand nom, et Alexandre Maurocordatos, que ses con-

naissance élevèrent à la dignité d'interprète de la Porte, et qui nous a laissé un grand nombre d'ouvrages; il avait encouragé les lettres autant que la faveur du sultan lui permettait de le faire, et les hommes instruits trouvaient en lui un protecteur éclairé; son exemple et ses leçons formèrent un grand nombre d'élèves, tels que Bissarion Macris de Janina; et Jacob Manos d'Argos qui, professeur au collège de Constantinople, y reçut le titre de chef des philosophes contemporains. Le même siècle a vu naître Iérothée de Byzance, Denis Mantoucas de Castorie, Méletius évêque d'Athènes, Kallinicus de l'île de Naxos, Jérémie Kakavélas, Abraham, Nicolas Kalliaquis, Thomas Katanis, Nicolas Comnène, tous de l'île de Kandy; Miniata de Céphalonie, Antoine de Corfou, et Antoine Katiphore de Zante. Dans l'école de Patmos florissaient Macaireus et Gérassène; dans celle de Janina, Sougdouris, Methodius et Balanos; dans celle de Bucharest, Marcos de l'île de Cypre, George de Trébisonde, Alexandre de Tournabe, ville située en Thessalie, et plusieurs autres que je pourrais nommer.

Cependant, je n'ai pas dû passer sous silence Eugène, surnommé Bulgaris, et Nicéphore Théotoquis; le dernier nous a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les mathématiques et sur les autres sciences, qu'il a enseignées à Corfou; il a aussi formé un grand nombre d'élèves dans les principes de la rhétorique grecque. Mais Eugène, entraîné par l'étendue de son génie, avait embrassé toutes les sciences;

après avoir achevé les études que nous appelons ἐγκύκλια, par ex. : la grammaire, la poésie, la logique et la rhétorique, auprès de Gordius; après avoir parcouru l'Europe, où il étudia les sciences, il retourna en Grèce pour y répandre ses connaissances. Il avait professé à Moscopolis, à Jannina, à l'école du Mont-Athos, et enfin à Constantinople; delà, sortaient de nombreux élèves, qui se rendaient dans différentes villes et villages de la Grèce, pour y propager les lumières des lettres et des sciences; la Grèce entière a regretté le départ de ce grand homme, que des événemens politiques forcèrent à se réfugier en Russie. Sa logique, sa métaphysique, les ouvrages mathématiques et physiques qu'il a composés, ou qu'il a traduits, ainsi que la traduction de l'Énéide de Virgile, en vers hexamètres, faite par ordre de l'impératrice Catherine, témoignent de l'étendue de ses connaissances et de la flexibilité de son talent.

Tel est le tableau abrégé de quelques hommes instruits qui successivement ont professé en Grèce, jusqu'à nos jours, et qui ont conservé la langue d'Homère et de Platon, en observant, dans leurs écrits, les règles de la grammaire grecque. Reste maintenant à jeter un coup-d'œil sur l'histoire du grec qu'on appelle *moderne*.

Depuis Homère, comme je l'ai déjà dit au commencement de cette lettre, jusqu'au seizième siècle, les Hellènes ignorèrent ce qu'on appelle *grec moderne*; mais ils comprirent bien que le *langage du peu-*

ple se distinguait de la langue écrite: le premier avait quelques irrégularités, soit à cause de différens dialectes qui s'y trouvaient confondus, soit parce que le peuple, privé d'instruction, ne pouvait y appliquer les règles de la grammaire. Vers la fin du seizième siècle, la formation des langues nouvelles de l'Europe occidentale excita la curiosité des savans; on chercha à savoir quel était le langage du peuple ignorant de la Grèce; et Martinus Crussius (professor in Academia Tybingensi), adressa une lettre à un grec, homme de lettres, Théodose Zygomalas, qui avait été premier notaire du patriarche de Constantinople, pour lui demander des ouvrages ou des dictionnaires qui renfermassent la nomenclature du grec vulgaire. Théodose lui répondit: *que jusqu'à ce jour personne ne s'était occupé de pareilles choses, et que, quand on le paierait pour cela, il pourrait s'en occuper*: περι βιβλίων ἀπλῶν τῆς δημώδους φωνῆς, ἡ λεξικοῦ, ἴσθι, οὐδὲν τοιοῦτόν τι πεπόνηται: ὅτι οὔτε μισθὸς οὐδεὶς ἐστὶ ταύτων ἕνεκα, οὐθ' ὁ κοπιᾶζων. ἀν' δὲ τις τῶν αὐτόθι πλουσίων, καὶ βοηθεῖν ἡμῖν ἐθέλοντων τοιαῦτα βούληται, πεμφάτω τὸν μισθόν, καὶ ἔργον ποιήσομεν. (Voir sa lettre dans l'ouvrage *Turcogræcia*, pag. 437.) Zygomalas avait traduit lui-même quelques lettres en grec vulgaire; c'est-à-dire dans un langage semi-patois, et on peut les voir dans ce même ouvrage.

Mais il est à remarquer qu'il ne l'avait fait qu'à regret, et qu'il regardait comme barbare un langage qui n'était pas, sous tous les rapports,

conforme aux règles grammaticales. Il s'écriait, avant de commencer d'écrire: πῶς ἂν τὴν βάρβαρον γράψαιμι, ἀπορω, et ce n'était pas sans raison; car si l'on disait à un Français: *écrivez-moi dans votre langue, en y mêlant des locutions patoises?* il répondrait, sans doute: *qu'ai-je à démêler avec un jargon informe?* (voir pag. 238, même ouvrage.)

Pendant cette idée n'a pas été entièrement réalisée, parce que, même sous le joug de l'esclavage, les Grecs désiraient vivement de connaître leur langue écrite. Zygomalas, lui-même, avoue que les *Hellènes* avaient un amour naturel pour les lettres, quoique l'on manquât de moyens d'instruction, sous un joug tyrannique; mais ils priaient le ciel de leur donner la liberté, et de les rendre à leur premier état: Τὸ δ' αἴτιον, dit-il, ὅτι αἱ κακῶδεις τῶν τυραννούντων δειναί· πλὴν δεκτικώτατοί εἰσιν, οἱ τοῖς τόποις τούτοις ἐνοικούντες, ὅταν διδασκάλου τύχωσι, τῶν μαθημάτων λαμβάνειν, διὰ τὴν ἐνουῖσαν, ὡς οἶμαι, τῷ Ἑλληνικῷ γένει εὐγένειαν, καὶ τὴν κράσιν, καὶ θέσιν τῶν τόπων αὐτῶν· ἃ πλεονεκτήματά εἰσι θεῶθεν ἐμπεφυκότα, καὶ σχεδὸν ἀνεξάλειπτα· τὰ νέφη δὲ τῶν ἐπισυμβαινόντων καθ' ἡμέραν συμφορῶν, τὸν ἥλιον τῶν καλῶν τούτων λάμπειν οὐκ ἔα, καὶ τὴν σοφίαν θάλλειν· θέός ποτε ἄνεσιν καὶ ἐλευθερίαν, τὴν τε εἰς τὸ ἀρχαῖον, ἀποκατάστασιν. (pag. 94.)

Le même auteur ajoute, qu'à cette triste époque il connaissait soixante professeurs dans différens villages et villes de la Grèce. (voir pag. 216.)

Telle fut, Monsieur, la première origine de l'idée

du *grec moderne* ; mais personne ne s'occupa de composer ni grammaire, ni dictionnaire de ce langage ; car il n'y avait pas une assez grande différence entre le langage vulgaire et la langue écrite, pour qu'on sentit le besoin d'en donner des règles distinctes. Pourtant cette idée prit toute la force d'une réalité aux yeux de l'Europe occidentale, lorsque le système de la ridicule prononciation d'Erasmus s'y répandit, favorisé par l'influence qu'avaient acquise à son auteur ses querelles religieuses avec les doctrines de Luther : et certes la prononciation d'Erasmus fait croire à une langue tout-à-fait différente de celle des Grecs ; tandis qu'en s'occupant de leur grammaire classique, les Hellènes regardaient la langue de Platon comme leur patrimoine.

Pendant qu'en Grèce l'on apprenait ainsi sa langue dans la grammaire ancienne, en 1709, un missionnaire, Thomas Parisinus, qui avait parcouru quelques îles de la Grèce, publia à Paris une grammaire intitulée : *Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire*. Cette grammaire a servi de modèle dans la suite à toutes celles que l'on a plus ou moins calquées sur l'original ; de pareils ouvrages sont ordinairement plutôt un objet de spéculation qu'un service rendu à l'instruction, et surtout dans un pays où l'on aime la nouveauté. L'auteur avait négligé de chercher dans les locutions du peuple grec, à quel dialecte ancien chaque mot appartenait, et de reconnaître ainsi la trace de ces légères dévia-

tions ; c'était pourtant le moyen de se convaincre que les deux langages dépendaient de la même grammaire.

Vers le milieu du 17^e siècle, les relations des Grecs avec les autres peuples de l'Europe furent bien plus fréquentes qu'auparavant, et un grand nombre d'Hellènes s'établirent dans diverses cités de l'Occident. Quelques-uns d'entre eux voulurent se distinguer par leur savoir ; mais plus instruits dans les langues étrangères que dans le grec, ils publièrent à peine quelques opuscules, ou quelques traductions d'ouvrages scientifiques, dans un langage où des locutions du peuple ignorant de la Grèce, se trouvaient mêlées à celles des idiômes qu'ils traduisaient. De pareils écrits devenaient inintelligibles, non-seulement pour le peuple, mais encore pour les hommes instruits de la Grèce. Eugène, dont j'ai fait mention plus haut, at aqua avec beaucoup de vivacité ce système chimérique de style, dans sa Logique publiée à Leipsick en 1765, et que les Grecs regardent comme un chef-d'œuvre, où il avança que celui qui désire mériter le nom sublime de philosophe, devrait d'abord bien connaître la langue écrite : *Ceux donc, dit-il, qui, dans un langage irrégulier, mêlé de termes philosophiques, se flattent par-là d'avoir acquis des connaissances universelles, sont des philosophes ignorans, et qui joignent l'audace à l'ineptie : rejetez donc ces bro-*

chures qui vous présentent la philosophie (1) dans un langage informe, et occupez-vous bien de votre langue grecque, dont la connaissance vous mettra à même d'entendre les anciens philosophes; pour moi je désire même que mon philosophe sache la langue latine et la langue française, ou l'italienne.

Τοῖς γὰρ ἐν ὑφεί χυδαίῳ παρενυφασμένοις ἐγκομβούμενοι φιλοσοφικοῖς λεξειδίοις, αὐτοῦ μονονουχί τοῦ τῆς γνώσεως ὕψους τῇ κεφαλῇ ψάτειν εὐόκασι· καὶ φιλοσοφοῦντες ἀπαιθεύτως, ἀνοηταίνουσι νεανικῶς. Ἐκσυρικτέον ἄρα τὰ χυδαῖστί φιλοσοφεῖν ἐπαγγελλόμενα βιβλιαδάρια, τῆς Ἑλλάδος φωνῆς ὡς οἶόντε ἐπιμελουμένους, ἧς ἄνευ, οὐδὲ τῶν παλαι περιλλοσοφηκότων ἐστὶν ἀπόνασθαι· ὡς ἔγωγε καὶ τῇ Λατινίδος ἀν' αὐτῆς ἔμπειρον βουλοίμην εἶναι καθ' ἡμᾶς τὸν φιλοσοφίας ἀπτόμενον, ἢ τῆς Γαλλικῆς, ἢ τῆς Ἰταλίδος γούν. (pag. 50.)

Ces réflexions d'Eugène avaient soulevé contre lui le petit nombre de ses adversaires. Un d'eux, Joseph de Valachie, se mit en avant pour répondre, dans la préface d'une géographie qu'il publiait; mais le style qu'il affecta, soit dans cet ouvrage, soit dans une philosophie morale qu'il avait traduite de l'italien, offrant un mélange des expressions populaires, des idiotismes étrangers, et des termes homériques et pindariques, parut tellement bizarre, que non-seulement Eugène, mais

(1) Le mot *philosophie*, chez nous, renferme la connaissance de toutes les sciences et de tous les arts.

encore les autres professeurs de la Grèce, ne lui firent pas l'honneur d'y répliquer. Car, ce qu'il y a de ridicule dans les écrivassiers de ce *grec moderne*, c'est que tout en se moquant du style des érudits qui observent les règles de la grammaire, tout en traduisant des passages de l'ouvrage de Merlinus Coccaïns, pour flétrir, d'un ridicule impuissant les disciples de la langue écrite, ils se créent pour eux-mêmes un langage tellement absurde, qu'il ne peut pas même entrer en comparaison avec l'idiôme de l'Italien Merlinus; car dans celui-ci l'on ne voit du moins qu'un mélange plaisant de latin et d'italien; mais le grec que chacun de ces hommes se forme, est un pot-pourri de termes et de locutions qui

Hurlent d'effroi de se voir accouplées.

Prenez quelques mots du patois du peuple ignorant de Scio, et quelques expressions de la langue écrite par les Grecs érudits, donnez-leur ensuite une allure française, ou contournez-les en phrases italiennes, et vous aurez une idée juste de la langue des novateurs : tels sont les écrits, ou les prolégomènes de ceux qui proposent le système du *grec moderne*, et qui les présentent pour modèle à l'imitation.

Psolidas, professeur à un des collèges d'Ianina, ne craignit pas de s'élever contre les principes d'Eugène, qui, dans une réplique qu'il lui adressa, réduisit au silence tous les partisans du langage de l'ignorance. Après la mort d'Eugène, en Rus-

sie, Psalidas poussa plus loin ce système, et rejeta tout-à-fait l'orthographe usuelle; il ne faisait aucun usage de α , ϵ , ι , diphthongues, ni de η , ω ; il mêlait différens mots de différentes langues, s'il les regardait comme connus et susceptibles de nos terminaisons; il voulait même que les habitans de chaque village ou ville, s'ils avaient quelques mots patois, les employassent; mais son système, loin d'être reçu, ne trouva pas même grâce auprès des ignorans eux-mêmes.

A la même époque un certain Katarz's voulut aussi soutenir ces opinions; mais il ne fut pas assez heureux pour trouver des partisans.

Athanase Christopoulos, de Constantinople, a publié une grammaire, où il soutenait que le langage du peuple grec était un mélange du dialecte éolien et de celui des Doriens. Son ouvrage était assez curieux, mais ne pouvait s'appliquer exactement au langage du peuple. Constantin Chrysocéphale, de Kallipolis, composa aussi une grammaire de la langue vulgaire, en trois volumes (Leipsick, 1811); mais elle ne fut pas mieux accueillie, et avec raison. En effet, les professeurs de divers collèges de la Grèce ont observé que le langage du peuple, quoique mêlé des différens dialectes, n'était pas assujéti à une grammaire particulière, puisque toutes ses expressions s'appliquent à la grammaire classique; ce qui a fait que la grammaire classique a été en usage jusqu'à nos jours dans nos écoles, et le sera aussi pour l'avenir. Au reste, dans la gram-

maire pratique qui est déjà sous presse, vous verrez en quoi consiste la différence de la langue écrite d'avec celle du peuple.

J'ai dit dans ma Calliope, et j'aurai l'occasion d'en parler encore, que la langue écrite fut différente de la langue parlée dans tous les temps, non-seulement chez nous, mais chez tous les peuples. Si vous me demandez d'autres preuves que celles que j'en ai données dans la préface de ma Calliope, lisez la rhétorique d'Aristote, et vous verrez que ni les poëtes, ni les orateurs attiques, ne parlaient comme ils écrivaient : Ὡς περ γὰρ πρὸς τοὺς ξένους οἱ ἄνθρωποι, καὶ πρὸς τοὺς πολίτας, τὸ αὐτὸ πάσχουσι καὶ πρὸς τὴν λέξιν. διὸ δεῖ ποιεῖν ξένην τὴν διάλεκτον. Θαυμαστὸν γὰρ τῶν ἀπέντων ἐστίν. ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *La différence des locutions produit sur l'esprit des auditeurs le même effet que la vue des étrangers comparés aux citoyens. Il faut donc que vos expressions paraissent étrangères, parce qu'on est porté à admirer les productions étrangères.* Vous n'ignorez pas ce qu'Aristote dit dans le même ouvrage (Liv. III de la Rhétorique.), relativement aux syllabes longues et brèves qui conviennent à la prose ; Denis d'Halicarnasse regarde les premières comme propres à exprimer l'élévation du style, ainsi que l'affirme Hermogène dans sa Rhétorique. Vous savez aussi que la prose a son rythme et son harmonie ; de façon que si au lieu de πρῶτον μὲν, ὦ ἄνδρες. Ἀθηναῖοι, εὐχομαι θεοῖς πᾶσι καὶ πάσαις, vous dites, en changeant l'ordre des mots : εὐχομαι θεοῖς πᾶσι πρῶτον μὲν, ὦ ἄνδρες

Αὐτοῦ, ce n'est plus Démostènes qui parle, et toute l'harmonie de la phrase est détruite. Peut-on supposer, après cette observation, que les anciens orateurs parlaient à la tribune comme le peuple d'Athènes?

Enfin, vers la fin du 18^e siècle, M. Coray, réfugié en Hollande, et s'y occupant du commerce depuis long-temps, vint à Montpellier, en France, pour y apprendre la médecine. Bientôt il se rend à Paris, et se décide à se livrer aux lettres grecques. Il était donc très-naturel pour lui d'attaquer l'étude de la langue écrite, dont toute sa vie avait été distraite par des occupations d'un autre genre; car, long-temps éloigné de la Grèce, il connaissait mieux les langues étrangères que le langage du peuple grec. La preuve en est, que les notes qu'il joint en grec littéraire à ses éditions, sentent l'étrangeté, et que ses prolégomènes écrits en grec, qu'il appelle *moderne*, n'offrent que des termes grecs, combinés le plus souvent en style français, comme vous le verrez dans la *Théorie*.

En publiant (en 1805) son *Πρόδρομος*, il avait donné aux Grecs un conseil assez ingénieux; c'était de brûler les grammaires de l'ancien grec, (Voyez plus bas chap. I, page 52 ou 53 de la *Théorie*.) de n'écrire que sous la dictée de l'inspiration, et de ne pas s'asservir à un système de règles. Parmi les gens de lettres en Grèce, les uns n'y firent pas même attention, les autres attaquèrent vigoureusement ces insinuations dangereuses. M. Coray trouva aussi

quelques partisans : M. Coumas , professeur au collège d'Ambélaqui , et Constantin OEconomos , professeur à celui de Rapsany , en Thessalie , que la tyrannie d'Ali-Pacha avait forcés d'abandonner leur pays , ayant été nommés professeurs à un des collèges de Smyrne , par des négocians de Scio , amis de M. Coray , furent obligés d'embrasser son système ; plusieurs de ces jeunes gens , qui aiment à tout savoir sans se donner la peine de rien apprendre , trouvèrent la doctrine bien commode , parce qu'ils pouvaient se croire en droit d'écrire , dès qu'ils connaissaient seulement les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Ainsi ont commencé quelques-uns qui , connaissant des langues étrangères , nous ont traduit quelques opuscules , mot à mot , du français ; de l'italien , de l'allemand et de l'anglais , en grec dit *moderne* ; et voilà ce que certains Grecs appellent *la littérature du grec moderne* ! Or , il faut reconnaître que ces traductions ne ressemblent pas plus au langage du peuple qu'à la langue écrite.

Les professeurs qui s'opposaient à ce système , voyant cette manière d'écrire tout-à-fait étrangère , et en même temps incompréhensible , non-seulement pour les ignorans , mais encore pour les Grecs instruits , et désirant ramener dans une direction plus vraie et plus utile une partie de la jeunesse égarée et entraînée dans l'ignorance , se sont consultés plusieurs fois à ce sujet : faut-il créer une langue nouvelle ? mais les ignorans auraient à l'apprendre : Faut-il écrire dans le langage irrégulier des igno-

rans ? mais la difficulté paraissait ici insurmontable ; le langage du peuple , dans chaque ville ou village en Grèce , offre des différences , soit par le retranchement , le changement ou l'addition de quelques voyelles ou syllabes , soit par l'emploi des mots eux-mêmes ; quel dialecte préférer ? quelles locutions feront autorité ? laquelle de ces exceptions deviendra règle ? telles étaient leurs réflexions. A cela on ajoutait encore , que tout le clergé , tous les hommes instruits , et tous ceux qui ont un peu étudié la grammaire de la langue écrite , écrivaient conformément aux règles grammaticales. Ces observations , et l'affinité du langage du peuple avec la langue écrite , les avaient déterminés à s'en tenir à notre grammaire. Ainsi le système des réformateurs de notre langue a trouvé de grands obstacles en Grèce , malgré les efforts de quelques écrivains réfugiés dans les pays étrangers.

Comme je me proposais d'examiner cette question , pour satisfaire à votre demande , je me suis vu obligé de la traiter , en réfutant les improvisations de M. Coray ; et voici ce qui m'y a déterminé : 1^o C'est que le système de créer une langue nouvelle n'a pas d'autre base que ces sophismes ; 2^o les grammairiens anciens qui ont donné à la grammaire les principes les plus exacts qu'il était possible d'établir , y sont traités comme des ignorans , qui n'auraient pas même su distinguer les parties du discours ; aussi me suis-je vu obligé encore de les discuter à part , pour rendre *la Théorie de la gram-*

maire et de la langue grecque plus utile à ceux qui s'occupent de la langue de Platon ; 3^o qu'on pourra ainsi juger de la force des argumens et des preuves que les réformateurs emploient pour soutenir leur système ; 4^o M. Coray regarde comme in-exacts, et les temps des verbes de la langue grecque et leur nomenclature ; et taxe d'ignorance tous les professeurs de la Grèce ; j'étais donc forcé de prouver, dans *la Théorie de la grammaire*, l'absurdité de ce paradoxe ; et de donner à ces questions quelques développemens.

La signification des temps et des verbes moyens n'était pas assez approfondie par les hellénistes, qui en assujettissaient trop servilement l'explication au génie de leur propre langue. Celle que j'offre ici au public est reçue dans nos écoles depuis les temps premiers, et conforme aux préceptes de tous nos sàvans grammairiens.

Je n'ai pas voulu parler ici des augmens, que les anciens grammairiens ont établis dans les temps passés ; pour indiquer une action déjà faite par rapport au temps de la parole ; parce que dans les anciens dialectes l'emploi en était très-irrégulier, et n'était pas soumis à ce principe.

Tel est enfin le sujet de cet ouvrage, et il s'agit de savoir si les Hellènes doivent conserver la grammaire en usage dans leurs écoles depuis Platon jusqu'à nos jours, ou bien écrire d'après les formes de la langue étrangère que chacun d'eux connaît ; en effet, si la langue du peuple était diffé-

rente de la langue écrite de même que l'italien, ou le français du latin, il serait injuste de forcer la nation à parler une langue écrite; mais puisque cette différence est semblable à celle que les langues écrites de chaque peuple ont avec son langage; et que de tels systèmes naissent de l'ignorance de ceux qui les proposent plutôt que d'un véritable principe; n'est-ce pas un devoir pour moi d'élever la voix en faveur de la vérité?

J'ai essayé de défendre par mes écrits la cause sacrée de mes malheureux compatriotes, et peut-être mes forces ont-elles trahi mon zèle. Je crois de mon devoir de prendre aussi la défense de leur grammaire et de leur langue. Le succès de la liberté en Grèce dépend de la prudence et du courage des Hellènes, et de la volonté des cabinets européens; quant à la seconde question, c'est aux hommes éclairés parmi les Grecs qu'il appartient de la décider, et de juger si la raison est de mon côté.

Agréez, Monsieur, les complimens de

Votre très-dévoué ami

MINOÏDE MYNAS.

Paris,

le 31 mai 1827.

ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ.

THÉORIE

DE LA

GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE.

ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΚΑΙ ΕΠΙΣΤΑΣΙΣ

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΤΟΥ ΚΟΡΑΗ ΑΥΤΟΣΧΕΔΙΟΥΣ
ΣΤΟΧΑΣΜΟΥΣ.

Τί δέ ; φαίη τις ἂν , ἣν ἔριδος φιλολογικῆς ὁ καιρὸς οὗτος , καθ' ὃν τὰ τῆς Ἑλλάδος πράγματα εἰς τοῦτ' ἀκμῆς ἤκει , ὥστε μικροῦ δεῖν σώζεσθαι , ἢ ἀπολέσθαι ; τί δέ ; ὑπολάβοι δ' ἂν τις ἕτερος , ἐχρῆν καὶ κατὰ τόνδε τὸν καιρὸν καὶ ὄνομα Ἑλληνικὸν , καὶ γλῶσσαν καταργεῖν , δι' ἧ καὶ μόνα τὰ σοφὰ τῶν τῆς Εὐρώπης ἐθνῶν οἴκτῳ κάμπτεται ταῖς ἡμετέραις συμφοραῖς , ἀναμιμνησκόμενα τῶν ἀγαθῶν , ὧν ἡ Εὐρώπη ἀπολαύει διὰ τοὺς προγόνους ἡμῶν ; ἐπεὶ διάγε ἡμᾶς αὐτοὺς , μὴθ' Ἕλληνας καλουμένους , μῆτε γλῶσσαν τὴν ἐκείνων λαλοῦντας , πῶς οὐκ εἰκὸς ἦν καὶ βαρβάρους ὑπὸ πάντων καὶ Σκύθας καλεῖσθαι , καὶ μὴ μόνον βοηθείας , ἀλλὰ μὴδ' ἐλέους του τυγχάνειν ; Εἰ μὲν οὖν τὸ πρῶτον φιλέριδος ἀνδρὸς ἂν τῷ δόξειε . τὸ δεύτερον δέγ' οὐ μόνον τὴν μὴ προσοῦσαν τῷ Ἑλληνικῷ γένει προστρίβει ἀδοξίαν , καὶ

THÉORIE

DE LA

GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE,

ET

RÉFLEXIONS

SUR LES IMPROVISATIONS DE M. CORAY.

HÉ quoi ? dira-t-on , lorsqu'il s'agit pour la nation grecque de périr à jamais ou de conserver son existence , est-il temps de s'occuper de discussions littéraires ? Il est facile de répondre. Faut-il , dans ce moment même , conseiller aux Hellènes d'oublier et leur langue et leur nom , ces deux mobiles de l'intérêt qu'inspirent nos malheurs aux nations éclairées de l'Europe , qui doivent à nos ancêtres la civilisation dont elles jouissent ? Que si nous n'avions conservé ni leur nom , ni leur langue , ne devrait-on pas nous regarder comme des barbares et des Vandales ? Comment l'Europe civilisée voudrait-elle s'intéresser à nos malheurs , et venir à notre secours ? Si donc quelques censeurs me reprochaient de soulever de vaines disputes , qu'ils se rappellent qu'il en faut accuser ceux qui accablent les Hellènes d'un injuste mépris ; en les présentant comme

des barbares déshérités des mœurs et de la langue de leurs pères , et par cela même indignes de la liberté , ils se font ainsi les complices des accusateurs des Grecs ; car, en les taxant de barbarie, ils confirment les reproches de leurs adversaires, qui ne cessent de dire : *Pourquoi soutenir les Hellènes plutôt que leurs maîtres , puisqu'ils sont les uns et les autres des barbares ?*

Pour moi je désire , et tout Hellène raisonnable doit aussi le désirer , que les Grecs, sauvés une fois des dangers qui les menacent , paraissent au monde de véritables descendants de leurs ancêtres ; imiter leurs exploits dans les combats livrés pour le salut de la patrie , et parler ensuite un langage barbare , un jargon , un idiôme qui , en effet , est tout autre chose qu'une langue, c'est ce qui ne suffirait point à l'honneur de la Grèce. En suivant les conseils de ceux qui n'ont pas appris à fond leur langue maternelle , les Hellènes rappelleraient la fable du renard qui a la queue coupée ! Quelle honte pour nous , qui avons conservé notre langue et notre grammaire jusqu'à ce jour , de vouloir paraître aux yeux du monde littéraire sans grammaire et sans langue , tandis que les autres nations se sont servies de notre grammaire pour former la leur ! Il y en a même qui, admirant l'esprit philosophique qui a guidé nos anciens grammairiens , ne craignent pas d'avouer qu'ils n'ont pu encore atteindre à la perfection de leur système. Et nous , rejeterons-nous ces distinctions précieuses des nations entre elles , distinctions qui sont comme les empreintes de la supériorité du génie pour celle qui a su donner à sa langue et à sa grammaire les

ἀνάξιον δ' αὐτὸ ἐλευθερίας παρεμφαίνει· προσμαρτυρεῖ γὰρ τοῖς κατηγοροῦσι τῶν Ἑλλήνων, ὡς βαρβάρων, καὶ μὴδὲ ἦθη, μὴδὲ τὴν πατρίον γλῶσσαν διασωσάντων· καὶ ἡ τοιούτων, φασί, τί μᾶλλον αὐτοῖς, ἢ τοῖς αὐτοῦς βοηθητέον καταδουλώσασιν;

Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν, καὶ πᾶς δ' Ἕλλην οἶμαι, τῶν κινδυνῶν τοὺς Ἕλληνας διασωθέντας, αὐτίκ' ἀναφανῆναι τοῦθ' ὅπερ καὶ λέγονται· καὶ μὴ ἐν μὲν τοῖς κινδύνοις ἔργα πατέρων ἀναδείξαντας, γλῶσσαν δὲ παράσημον, καὶ πᾶν ἄλλο τι μᾶλλον οὔσαν, ἢ Ἑλληνικὴν, προῖεσθαι· ἀτελὲς γὰρ θάτερον παρὰ θάτερον πρὸς τὴν τῆς Ἑλλάδος εὐδοξίαν· μὴδὲ τῶν ὑπ' ἀμαθίας ταύτην καταργούντων ἀκούειν· οὔπερ μὴ μαθόντες, μὴδὲ διδαχθέντες τὴν πατρίον αὐτῶν γλῶσσαν, βούλονται, κατὰ τὴν Αἰσώπειον Ἀλώπεκα, καὶ τοὺς ἄλλους, ὥς περ αὐτοὶ τραβλίζειν τραβλίζουσιν· αἰσχιστον γὰρ νῆ Δία γε, τὰ μὲν ἄλλα τῶν ἐθνῶν πρὸς τὴν πατρίον ἡμῶν Γραμματικὴν τὴν τῆς σφετέρας αὐτῶν γλώσσης ἐλέσθαι διαμορφοῦν, ἡμᾶς δὲ Ἕλληνας ὄντας, καὶ τὴν γλῶσσαν ἡμῶν διαφυλάξαντας ἐς δεῦρο, ἀγραμματόους νῦν καὶ ἀγλώσσους ἐθέλειν εἶναι· κακείνα μὲν θαυμάζειν τὸ ἀκριβὲς καὶ φιλόσοφον τῆς καθ' Ἕλληνας γραμματικῆς διαθέσεως, καὶ τιν' αὐτῶν ὁμολογεῖν κτήτω δεδυνημένα ταύτης ἐξικνεῖσθαι, ἡμᾶς δὲ παραμελεῖν τηλικούτων ἀγαθῶν, ἅπερ καὶ ἔθνους ἔθνος διίστησι, καὶ τὸ καὶ γλῶτταν· καὶ Γραμματικὴν κρείττω ἐπεξεργασθῆναι,

ἀγχινούστερον καὶ σοφώτερον τῶν ἄλλων ἀνέδειξε· καί γε εἰκότως· ἀνθρώπου γὰρ λόγος, γνῶρισμα οὐαιῶδες· καὶ ὅσω περ ἂν οὗτος ἐπὶ τὸ κρεῖττον ποιωθῇ καὶ διατεθῇ, τοσόνδε καὶ τὴν τοῦ νοὸς ἐξαγγέλλει βελτίω διάθεσιν· καθὼ δὴ καὶ ἀληθέστατα εἴρηται τὸ, ἀνδρὸς χαρακτὴρ ἐκ λόγου γνωρίζεται· ἐφ' ᾧ καὶ τὰ μέγιστα οἱ καθ' ἡμᾶς πρόγονοι, ὡς πολλῶ τοὺς ἄλλους παρελάσαντες, θαυμάζονται· ὑπὸ πολλῶν ἐθνῶν, οἵπερ καὶ θείαν τὴν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν καλέσαι οὐκ ὤκνησαν, καὶ τὸν Δία αὐτὸν ἐν κόσμῳ γενόμενον, μὴ ἔχειν βέλτιον τοῦ Πλάτωνος λαλεῖν, τινὲς αὐτῶν εἰρήκασι.

Τηλικαύτης οὖν τῆς ἐκ τῆς διατηρήσεως τῆς πατρίου ἡμῶν γλώσσης εὐδοξίας τῷ Ἑλληνικῷ γένει προσοῦσης, βουλοίμην ἂν τοὺς παῖδας τῶν Ἑλλήνων ἀμφιλαφῶς ἀντέχεσθαι τῆς μέχρι τούδε εἰθισμένης παρ' ἡμῶν γραμματικῆς· μηδὲ προσέχειν ταῖς χυδαιολογίαις τινῶν, οἱ περ τὸ φύσει ἀφιλόπονον τῆς αὐτῶν νεότητος λόγοις κολακευτικοῖς καὶ αὐτοσχεδίαις, καταδιαιτῶντες, εἰς ῥαθυμίαν ὑπάγονται, κατεπαθόντες συνεχῶς τὸ γελοιωδέστατον μὲν, εἰς ἀμαθίαν δὲ, τὴν τῶν κακῶν μεγίστην αἰτίαν, προτρέπτικώτατον· γράφετε παιδίά μου, καθὼς ἐξεύρετε· ἢ μεῖς θέλομεν γενεὴν πατέρες γλώσσης· τίνος, καὶ τίνες; ὧ γῆ καὶ Θεοί· οἱ μηδὲ τὴν γραφομένην πατριὴν ἡμῶν γλῶσσαν καλῶς ἐπιστάμενοι, μηδὲ τὴν ὑπ' αὐτῶν μὲν πρότερον, ὑφ' ἡμῶν δ' ἤδη λαλουμένην καλῶς εἰδότες, ὥς ὁ λόγος προῖων τὸν ἐλεγχον δώσει· καὶ μὰ Δί' ὧ προσφιλῆς νεολαία τῶν Ἑλλήνων, ἡ χρηστὴ ἐλπίς τῆς δυστυχοῦς ἡμῶν πατρίδος· εἰ

règles les plus conformes à la raison ? Le signe caractéristique de l'homme est la parole : plus les règles en sont fondées sur la philosophie du langage , plus elle annonce de génie dans celui qui la parle ; et nos ancêtres ont annoncé une grande vérité , en disant : *La parole est l'expression du caractère de l'homme*. C'est ainsi qu'ils ont surpassé les autres nations , à la grande admiration des peuples contemporains , qui n'ont pas balancé à nommer langue divine celle des Hellènes , et même à dire que , *si Jupiter descendait sur la terre , il ne parlerait pas mieux que Platon*.

N'y aurait-il pas quelque gloire pour la nation grecque , ô jeunes Hellènes , à conserver la langue de ses aïeux ? Abandonnez-vous la grammaire qui depuis Homère jusqu'à nos jours n'a cessé d'être en usage dans nos écoles ? Attachez-vous quelque prix aux paroles de ces hommes qui n'ont d'autre but que de vous plonger dans l'ignorance , source de tous les maux , par des flatteries propres à augmenter ce penchant à l'indolence , qui est déjà trop naturel à la jeunesse ? Ajouterez-vous foi à leurs maximes ridicules ? Et quelle maxime pourrait être plus ridicule que celle que l'on ne cesse de vous faire entendre ? *Écrivez , mes enfans , d'après votre propre inspiration ; nous deviendrons les créateurs d'une langue nouvelle*. Mais , des hommes qui n'ont approfondi (on le verra plus tard) , ni la langue écrite de nos ancêtres , ni celle qu'ils parlaient autrefois , et que nous parlons encore aujourd'hui , quelle langue formeraient-ils aux Hellènes ? Jeunes Grecs , vous qui êtes le seul espoir de notre triste patrie , j'en atteste le ciel ,

si je n'avais connu par expérience tous les malheurs que de semblables conseils entraînent après eux, je ne me serais jamais décidé à réfuter ces absurdes prétentions. Si les savans hellénistes de l'Europe connaissaient à fond la langue que le peuple grec parle, ils auraient taxé de la plus grande ignorance, ceux qui se sont permis d'avancer de si mauvais principes; sans doute encore ils auraient pu me blâmer de m'être occupé d'un sujet aussi peu digne d'attention, je le sens moi-même; mais c'est votre intérêt qui m'y détermine: un sujet plus futile encore n'eût pas été sans intérêt pour moi, s'il m'eût laissé l'espoir de vous être utile.

Examinez, je vous prie, combien il se trouve parmi nous de savans philosophes, d'éloquens orateurs, de mathématiciens instruits, ou d'habiles artistes, depuis qu'on a commencé à vous donner de si mauvais conseils. Tous les Grecs instruits, qui dispersés ça et là par les malheurs de notre patrie, jettent quelque éclat par leur savoir, ne sont-ils pas du nombre de ceux qui existaient avant que l'on eût publié de pareilles improvisations; ne se sont-ils pas formés par l'étude de la grammaire, de la poésie, de la logique de nos ancêtres, et des préceptes de la rhétorique qu'ils nous ont laissée? Mais tournez vos yeux vers les adeptes de ce malheureux système, et demandez-leur, où sont les écrits qu'a produits leur génie? Et cependant vous n'ignorez pas qu'il en est parmi eux qui sont restés dans l'Europe civilisée, les uns dix ans, les autres plus ou moins, pour s'instruire dans la connaissance du droit, de la médecine, de la littérature, ou des autres sciences? Ne devraient-ils pas les faire servir à l'ins-

μὴ ἐκ πείρας ἔγνων, ἡλικία ἢ ἐκ τοιούτων ὑμῖν ἐπιπολαίων συμβουλιῶν βλάβη, οὐκ ἂν μὰ Δι' ἐς τόδε κατέστην τοῦ γ-
χείρημα, ὥστε τὰ ἀκατασκευάστα ταῦτ' ἀνασκευάζειν
Σχέδια· καὶ εἴπερ οἱ σοφοὶ Ἑλληνισταὶ τῆς Εὐρώπης ἐγί-
νωσκον ἐπ' ἀκριβὲς τὴν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ἤδη λαλουμένην
γλῶσσαν, καὶ τὸν ταῦτα γράψαντα κατέγνωσαν ἂν ἀμαθίας,
καὶ μὲ αὐτὸν σμικροπρεπείας, ὡς ἀσχοληθέντα περὶ τὰ οὐ-
δενὸς λόγου ἄξια. διὰ δὲ τὴν ὑμετέραν ὠφέλειαν καὶ τοῦ-
τον, καὶ εὐτελέστατον ἂν ὑπέδυν ἄλλον ἀγῶνα.

Σκέψασθε πρὸς Θεοῦ πόσοι σοφοί, πόσοι ἐλλόγιοι,
πόσοι μαθηματικοί, καὶ ἄλλοι, ἵνα μὴ διατρίβω καθ'
ἕκαστον λέγων, ἄλλων μαθήσεων καὶ ἐπιστημῶν ἐγκρατεῖς,
ἄνδρες τοῦ γένους ἡμῶν προέκυψαν, ἀφ' οὗ αἱ τοιαῦται
ἐπιβλαβεῖς συμβουλαὶ πεφῆνασιν; ὅσοι δὲ καὶ σώζονται,
ὧδε κάκεισε διεσπαρμένοι, καὶ ὑπολάμποντες μαθήσει καὶ
σοφίᾳ, οὐχὶ, πρὶν ἢ φανῆναι τὰ Σχέδια ταῦτα, ὑπῆρξαν,
μαθόντες μὲν τὴν πάτριον ἡμῶν Γραμματικὴν, καὶ ποιη-
τικὴν, διδαχθέντες δὲ τὴν Λογικὴν, ἐγγυμνασθέντες δ' ἐν
τῇ τέχνῃ τῶν λόγων τῆς παλαιᾶς ἡμῶν ῥητορικῆς, ἣν ὁ
δαιμόνιος Ἑρμογένης ἡμῖν κατέλιπε; καίτοι τινὲς αὐτῶν
διέτριψαν καὶ διατρίβουσιν, οἱ μὲν δέκα, οἱ δὲ καὶ πλείω
ἢ ἐλλάττον' ἔτη ἐν τῇ σοφῇ Εὐρώπῃ, διδασκόμενοι οἱ μὲν
τὴν νομικὴν, οἱ δὲ τὴν ἱατρικὴν, ἄλλοι δὲ τὴν φιλολογίαν,
καὶ ἕτεροι ἄλλην τινα ἐπιστήμην, ἢ τέχνην· ἀλλὰ ποῦ τὰ
συγγράμματα, ποῦ τὰ ὑπομνήματα τὰ ἐκ τῆς παιδείας αὐτῶν

παραχθέντα ; Καὶ ταῦτα λέγων οὐχ ὑμῖν τοῖς καλοῖς κάγα-
θοῖς νέοις μέμφομαι· πολλοῦ γε καὶ δεῖ· οἶδα γὰρ τοὺς
Ἕλληνας καὶ ἀγχίνοας καὶ νοήμονας ὄντας , καὶ δυναμένους
πάντοτε , ἀπ' ὀλίγων ἀρχῶν ὀρμηθέντας , πλεῖστα παράγειν
καὶ ἐπινόειν· ἀγανακτῶ δὲ μάλλον ἐπὶ τοῖς ὑμᾶς ἐξαπα-
τήσασι , καὶ ὁσημέραι ἀπατῶσιν· αἵπερ αὐτοὶ τε μὴ δυνά-
μενοι , ὅπως δεῖ , καὶ ὅθεν δεῖ ἄρχεσθαι γράφειν , καὶ ὑμᾶς
βούλονται ἀμαθεστέρους αὐτῶν εἶναι· ἢ φήσειεν ἂν τις συγ-
γράμματα , μεταφράσεις τινὰς ἀθλίας , ἢ προλεγόμενά
τινα ἄμουσα , καὶ ταῦτα γαλλικίζοντα , ἢ γερμανίζοντα ,
καὶ μὴδὲν Ἑλληνικὸν ἰδίωμα ἔχοντα τὸ παράπαν ; τὸ δὲ
μέγιστον , ὅτι οὐδὲ τάξιν ἐπιχειρημάτων , οὔτε διάθεσιν
ἐννοιῶν , οὔτ' ἀλληλουχίαν ἰδεῶν , ἢ συνάφειαν νοημάτων
δύναταί τις ἐν τούτοις εὑρεῖν ; ποῦ γὰρ πρότασιν , ἢ κατα-
σκευὴν , ἢ παράδειγμα , ἢ ἐνθύμημα καὶ ἐπενθύμημα
γνοή τις ἂν ἐν τούτοις τοῖς ἀληθῶς παρασήμεροις κέντρο-
σιν.....; Εἶτα, τοιούτοις παραμορφώμασι, παραδείγματι ταῦ
καθ' Ἕλληνας χαρακτῆρος τοῦ λόγου χρήσεσθε ὑμεῖς, ἀπό-
γονοι ὄντες Ἑλλήνων ; καὶ οὐ μιμήσεσθε τὸν ἀφελέστατον
Ξενοφῶντα , καὶ τὸν γλαφυρώτατον Πλάτωνα , καὶ τὴν τοῦ
Δημοσθένους εὐγλωττίαν.

Ναὶ φιλόμουσοι καὶ Ἕλληνες νέοι· τούτους μιμούμενοι
γράφοντες , καὶ τῶν κανόνων τῆς πατρίου ἡμῶν Γραμ-
ματικῆς ἀντεχόμενοι , καὶ ἄξιοι τῶν προγόνων ἡμῶν
ἔσεσθε ἀπόγονοι , καὶ γράφειν , ὡς δεῖ , μαθήσεσθε , καὶ
τὰ ὑφ' ὑμῶν γραφόμενα , λόγου ἄξια ἔσονται , εἰδότες ,
ὅτι ἡ λαλουμένη γλῶσσα διάφορος ἦν αἰέποτε τῆς γραφο-

truction de leurs compatriotes ? Ce n'est point pour blâmer la jeunesse grecque que je me suis permis d'avancer ces mots ; loin de moi cette pensée ! je n'ignore pas que les Grecs ont de l'esprit, et même du génie, et qu'ils peuvent dans tous les temps, en partant d'un principe, en embrasser toutes les conséquences, et trouver de nouvelles vérités ; mais je m'indigne justement contre ceux qui les ont trompés, qui ne cessent de les tromper encore, et qui, ne sachant eux-mêmes par où il faut commencer, ni comment il faut écrire, voudraient vous voir partager leur ignorance. Accordera-t-on en effet le titre d'ouvrages à quelques méprisables traductions, où à quelques prolégomènes pleins de gallicismes, et de germanismes, et dont le style n'a rien de grec ? Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on n'y trouve ni ordre dans les argumens, ni disposition dans les pensées, ni enchaînement dans les idées, ni continuité dans le sens ; on ne voit dans ces morceaux bizarrement cousus, ni *propositions*, ni *preuves*, ni *exemples*, ni *enthymèmes*, ni, etc. Hé bien, prendriez-vous pour modèles de votre langue grecque de tels écrits, vous, descendans de si savans ayeux ? et n'imiterez-vous pas plutôt la naïveté de Xénophon, l'élégance de Platon, et l'éloquence de Démosthène ?

O jeunes Hellènes ! en étudiant les écrits de ces grands hommes, et ensuivant les règles de grammaire qu'ils nous ont laissées, vous mériterez le titre de leurs descendans ; vous parviendrez à vous former un style qui ne sera pas indigne de ce nom, et vos ouvrages obtiendront le suffrage des gens éclairés. Vous savez qu'en Grèce la langue écrite a toujours été différente de la langue parlée ; j'en

ai donné la preuve dans ma Calliope. Mais hélas ! si, dans vos écrits, vous prenez l'ignorance pour guide, vous n'écrirez rien de bon, ni de correct; ou pour mieux dire, vous ne pourrez rien écrire; ceux même qui vous conduisent à ces erreurs vous en offrent la preuve; ils n'ont rien écrit, et ils n'écriront jamais; en effet, se contenteraient-ils du rôle modeste d'éditeur, s'ils savaient exposer leurs idées? Ne pouvant rien produire par eux-mêmes, ils cherchent à puiser quelque honneur dans les œuvres de nos ancêtres, dont ils s'efforcent de détruire la langue. Quelle grammaire leur devons-nous, à ceux qui accablent d'outrages nos anciens grammairiens? Quelle logique, ou quel autre ouvrage utile ont-ils composé? Mais quoi ! les uns entassant sans ordre les idées qu'ils empruntent à des philosophes allemands, n'offrent qu'un manteau, semblable à celui de Ménéippe, et s'en font un titre au nom de *philosophe*; les autres dans les éditions des auteurs grecs, guidés par les notes qu'ils traduisent de Reisk et de Schneider, sans pouvoir éclaircir les phrases difficiles, veulent passer pour *les bienfaiteurs de la nation grecque*. Et tandis que d'un côté ils aspirent à des titres pompeux, et considèrent comme usurpateurs les écrivains qui en ont acquis de réels, de l'autre ils lancent des injures contre ceux qui portent le titre de *prince*, ou celui de *baron*. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en méprisant la langue écrite, et la langue parlée, pour la remplacer par une autre qu'ils s'imaginent devoir créer, en vous disant : *écrivez d'après votre inspiration*; si vous ne les imitez pas, et si, dans vos écrits, vous suivez les règles de notre grammaire, et le véritable

μένης ἐν τῇ Ἑλλάδι, ὡς ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς ἐμῆς Καλλιόπης εἶρηκα· ἐὰν δὲ τὴν ἀμάθειαν ὁδηγὸν ἐπὶ τὸ γράφειν προσλάβετε, οὐδέν τι τῶν καλῶν, ἢ τῶν ὀρθῶν γράφετε· μᾶλλον δὲ, οὐδὲ δυνήσεσθέ τι γράψαι. Παράδειγμα δὲ τοῦ λόγου, ὅτι οὐδ' αὐτοὶ οἱ ἐπὶ τὴν ἀμάθειαν ὑμᾶς ὁδηγοῦντες, ἔγραψάν τι, ἢ καὶ γράψουσιν· οὐ γὰρ ἂν ἐγίνοντο ἐκδόται συγγραφέων, εἴπερ εἶχον αὐτοὶ συγγράφειν· οὐκ ἔχοντες δὲ, δι' ἐκείνους τιμᾶσθαι βούλονται, ὧν τὴν γλῶσσαν καταργῶσι· ποίαν οὖν Γραμματικὴν οἱ κατὰ τῶν Ἑλλήνων γραμματικῶν τὰ ἐξ ἀμάξης λέγοντες, ἢ Λογικὴν, ἢ ἄλλο τι σύνταγμα λόγου ἄξιον, οὗτοι συνετάξαντο; ἀλλὰ τίς; οἱ μὲν τὰς τῶν σοφῶν Γερμανῶν ιδέας ἀτάκτως συρράπτοντες εἰς ἓν τριβώνιον ὅμοιον τῷ τοῦ κυνικοῦ Μενίππου, φιλόσοφοι ἀξιούσι λέγεσθαι· οἱ δὲ Ἕλληνας ἐκδίδοντες συγγραφεῖς, ὁδηγούμενοι ἐκ τῶν τοῦ Συνειδέρου, καὶ Ρεῖσκίου, καὶ ἄλλων σημειώσεων, καὶ ταύτας μεταφράσαντες, μὴ δυνάμενοι δηλονότι παρ' ἑαυτῶν τι εἰσενεγκεῖν, εὐεργέται τοῦ γένους καὶ σοφώτατοι μετὰ κόμπου ἐθέλουσι καλεῖσθαι μὲν αὐτοὶ, ἐκφραλίζουσι δὲ τὰ, ὁ Πρίγκιψ, ἢ ὁ Βαρῶνος ἐπίθετα, καὶ καταβοῶσι κατὰ τῶν ἀξίως κληθέντων Ἑλλήνων φιλοσόφων, ἀφαιρεῖσθαι τῆς ἐπωνυμίας ταύτης οἰόμενοι, ὡς αὐτοῖς καὶ οὐκ ἄλλοις τισὶν ἀρμοζούσης· τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι καὶ τῆς γραφομένης καὶ λαλουμένης Ἑλληνικῆς γλώσσης ὀλιγωροῦντες, καὶ νέαν γλῶσσαν σχηματῖσαι ἐπιχειροῦσαντες, καὶ λέγοντες ὑμῖν τοῖς νέοις τὸ, γράφετε, καθὼς ἐξεύρετε, αὐτίκ' αὐτῶν ὑμῶν κατεπανίστανται

βλάψοντες, μὴ αὐτοὺς μὲν μιμουμένων, γραμματικώτερον δὲ τὸν λόγον καὶ Ἑλληνικώτερον διαμορφούντων.

Εἰ μὲν τοίνυν τοιοῦτοι ἄνδρες πατέρες γλώσσης γενέσθαι δύνανται, ὑμεῖς κριταὶ γίνεσθε, ἀναγνώσαντες τὰς τ' ἐκδόσεις αὐτῶν, καὶ ἐπιστήσαντες, ὥς δεῖ, τοῖς περὶ τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης ὑπ' αὐτῶν ῥηθεῖσιν. ἐγὼ δὲ τὸσαῦτα εἰπὼν, εἰς τὴν ἐξέτασιν τῶν Σχεδίων χωρῶ, τοῦτο μόνον ὑμῶν δεηθεῖς, ἵνα μετὰ προσοχῆς ἀναγνώσῃτε τὰ ῥηθισόμενα, καὶ μὴ νομίσῃτε δι' ἰδίαν τινα ἔχθραν, ἢ πάθος, τὰ σχέδια ταῦτ' ἀνασκευάσαι ἐπεχείρησα, καὶ ἀποκαταστήσαι τὴν πάτριον ἡμῶν Γραμματικὴν τοσοῦτον λαμπροτέραν, ὅσον οἱ ταύτης διώκται ἀμυρῶσαι ὅλαις δυνάμεσιν ἠγωνίσθησαν. ἀλλὰ διὰ τὴν ὑμετέραν ὠφέλειαν, ὑπὸ μάρτυσιν, εὐ μόνον τοῖς ἐλλογίμοις τοῦ γένους ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ αὐτοῖς τοῖς σοφοῖς τῶν ἄλλων ἔθνων· εἰδέγε πάθος εἴποιτε τὸ πρὸς τὴν ἀμάθειαν μῖσός, ὁμολογοῖν ἂν καὶ αὐτός, τὰ μέγιστα πάσχω, ὁρῶν ὑμᾶς ὑπαγομένους εἰς τὴν ἀμάθειαν. Εἰδέπου ὁ λόγος ἐπὶ τὸ σφοδρότερον ἐξηνήνεται, καὶ θυμοειδέστερον, οὐκ ἐγὼ τούτου οὐδαμῶς αἷτιος, ἀλλ' οἱ κατηγοροῦντες Περιπατητικῶν, Στωϊκῶν, Ἀπολλωνίου, Εὐσταθίου, Θεοδώρου Γαζῆ, Λασκάρειος, Τζέτζων, Συγγέλλου, ἄλλων πολλῶν ἐπὶ παιδείᾳ λαμψάντων Ἑλλήνων, οὐ μόνον παλαιῶν, ἀλλὰ καὶ νεωτέρων, οἷον Δανιὴλ Πατρίου, Νεοφύτου Πελοποννησίου, Ἀθανασίου Παρίου, καὶ ἄλλων· ἀλλ' οὐδ' οἱ αἰοίδιμοι Εὐγέτιός τε καὶ Θεοτόκης, ἀνεπιληπτοὶ τούτοις ἐφάνησαν. Ὅρων οὖν τοιούτους ἄνδρας ὀνειδιζομένους, καὶ τὰς γραμματικὰς αὐτῶν συντάξεις πυρὶ παραδιδόμενας, αἵπερ ἐς δεῦρο τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν διέσωσαν, πῶς οὐκ ἄντις ἀγανακτήσειε, καὶ μὴ εἰς τὸ ἐλεγκτικώτερον τοῦ λόγου ἀέκων παρενεχθεῖη; ἢ πῶς οὐ δικαιοτέρου

style grec , ils vous accablent d'outrages , et ils cherchent même à vous nuire , sous tous les rapports.

Lisez leurs éditions , et examinez attentivement ce qu'ils ont dit sur notre langue , et vous jugerez vous-mêmes , si de pareils hommes sont capables d'en être les réformateurs. Après ce prélude j'entre dans l'examen de ces *improvisations*. En me lisant avec attention, n'allez pas croire que j'aie cédé à quelque sentiment d'animosité personnelle , lorsqu'il ne s'agissait pour moi que de rétablir les vrais principes de notre grammaire ancienne , et de la présenter sous un aspect d'autant plus favorable que ses ennemis se sont efforcés de la décréditer ; c'est une vérité dont peuvent se convaincre tous mes lecteurs instruits , non-seulement dans la Grèce , mais encore chez les étrangers. Si vous trouvez en moi un sentiment profond , c'est plutôt celui de la haine que je porte à l'ignorance , dans la quelle il m'est si douloureux de vous voir entraînés. Peut-être quelques expressions vous paraîtront-elles sortir des bornes étroites de la modération ; ce n'est pas moi qu'il en faut accuser , mais bien les détracteurs des péripatéticiens , des stoiciens , d'Apollonius , d'Eustathe , de Théodore Gazès , de Lascaris , de Tzetzés , de Synguelle , et de plusieurs aut. grecs anciens , connus par leur savoir. Ce n'est pas tout , ils attaquent encore ceux qui ont vécu dans notre siècle , Daniël de Patmos , Néophyte du Péloponnèse , Athanase de Paros , et d'autres savans grammairiens ; Eugène , et Théotoquis , ces hommes illustres qui ont répandu les sciences modernes dans toute la Grèce , n'ont pu échapper à leurs calomnies. Quand on voit ces savans hommes mal-

traités, et leurs grammaires, qui jusqu'à ce jour ont conservé la langue grecque, condamnées à être brûlées, comment rester dans l'indifférence et ne pas faire passer dans son langage l'indignation de son cœur ? Ne serait-il pas juste de l'imputer aux adversaires plutôt qu'à moi, qui défends la cause de nos grands génies, et celle de la nation ? Reprenons la question dès le commencement, et examinons d'abord leurs prolégomènes, puis leurs réflexions sur notre grammaire.

L'auteur a donné à la matière qu'il traite le titre de *Pensées improvisées* ; le mot *αὐτοσχεδιάζειν*, *improviser* indique de vastes connaissances, quelque chose de grand, et une élévation d'esprit au-dessus du commun ; nous l'appliquons aux hommes qui se distinguent des autres dans les conseils et dans les délibérations, et qui peuvent ouvrir sur-le-champ un avis, dont ils prévoient le résultat ; c'est ainsi que Thucydide parle de Thémistocle, comme d'un orateur qui portait au plus haut point ce genre de talent ; le mot dont il se sert pour le désigner, est employé ici dans la même acception ; car il s'agit de former une langue grecque, chose difficile pour qui que ce soit. Cependant plus l'improvisateur est admirable, lorsqu'il atteint un but réel, plus il tombe dans le ridicule, lorsqu'il le manque ; et les anciens orateurs tels que Périclès et Démosthènes, invités à parler en public, ne rougissaient point d'avouer *qu'ils n'étaient pas préparés*. Démosthène, il est vrai, a dit, par modestie, dans les Olynthiacques *qu'il serait possible à quelques orateurs d'improviser*, mais en ajoutant, *que c'était à la bonne étoile des Athéniens à les inspirer*. Dans le dis-

αὐτῖς μᾶλλον μέμψαιτο τοῖς κατηγοροῦσιν, ἢ περ τῷ ὑπὲρ
 ὅλου τοῦ γένους ἀπολογουμένῳ· Ἀλλ' ἀναλάβωμεν ἐξ
 ἀρχῆς τὸ πρᾶγμα, καὶ ἐξετάσωμεν πρῶτον μὲν τὰ οἷον
 προλεγόμενα, ἔπειτα τὰς περὶ τῆς γραμματικῆς συμ-
 βουλὰς.

Ἐπιγράφονται οὖν αἱ συμβουλαι αὗται Αὐτοσχέδιοι
 Στοχασμοί· τὸ δὲ αὐτοσχεδιάζειν μεγαλειότητά
 τινα σημαίνει καὶ περιουσίαν γνώσεώς, ὑπερῆρμένης τῆς τῶν
 ἄλλων· ἐπ' ἀνθρώπων γὰρ λεγόμενον, ἀποφαινομένων τι, ἢ
 συμβουλευόντων, διαστέλλει τούτους τῶν ἄλλων, ὡς δυνα-
 μένους ἐκ τοῦ προχείρου γνώμην ἀποφῆνασθαι, συμβαίνου-
 σαν τοῖς πράγμασιν· οὕτω δ' ὁ Θεοκυδίδης ἔφη περὶ τοῦ
 Θεμιστοκλέους, κράτιστος ἐγένετο αὐτοσχεδιά-
 ζειν· καὶ ἡ λέξις ἐκεῖθεν φαίνεται ἐπὶ τῆς αὐτῆς σημασίας
 εἰλημμένη· περὶ γὰρ σχηματισμοῦ νέας γλώσσης πρόκειται
 λέγειν, πράγματος οὐ σμικροῦ τοῖς γε ἄλλοις· ἀλλαμὴν,
 ὅσον ὁ αὐτοσχεδιάζων θαυμάζεται, τοῦ ἀληθοῦς σκοποῦ
 ἐπιτυγχάνων, τοσοῦτον καὶ ἀτευκτῶν ψέγεται· διὸ καὶ οἱ
 πάλαι θαυμαζόμενοι σύμβουλοι, οἷον Περικλῆς, καὶ Δη-
 μοσθένης, οὐκ ἠρδύντο ἐπιλέγειν, εἰς τὸ βῆμα προσκαλού-
 μενοι, ὁ μὲν ἀσύντακτος εἶναι, ὁ δὲ, οὐ συντε-
 τάχθαι· εἰ δ' ἐν τοῖς Ὀλυμπιακοῖς ἔφη τὸ, ἐνίοις ἐπελ-
 θεῖν ἐκ τοῦ παραχρῆμα λέγειν, ἀλλ' οὐχ ἑαυτῷ,
 τῇ τῶν Ἀθηναίων δὲ τύχῃ τὴν αἰτίαν ἀπένειμε· διὸ καὶ ἐν τῷ

κατὰ Μειδίου ὁ Δημοσθένης ὁμολογεῖ, ὅτι ἐσκεμμένος παρῆλθεν εἰς τὸ βῆμα, ὀρθῶς γε ποιήσας νῆ Δία· πρῶτον μὲν γάρ, τὸ αὐτοσχεδιάζειν οἰηματίαν. ἐμφαίνει τὸν λέγοντα. δεύτερον δὲ, λέγων περὶ πραγμάτων ἤδη ἐγνωσμένων, εὐθήεις τοὺς ἀκροατὰς ὑποτίθῃσιν, ὡς δῆθεν μὴδὲν εἰδόμενος περὶ ὧν συμβουλεύει. Τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι καὶ εἰς ἀταξίαν ἐννοιῶν πολλάκις, καὶ εἰς παρεκτροπὰς, καὶ πολυλογίας ἀφέλκει τὸν σύμβουλον. Εἰδέτις προσθεῖη καὶ ἅπερ ὁ Εὐστάθιος, Γλ. π, σελ. 1801, φησὶ περὶ τοῦ αὐτοσχεδιάζειν· τὸ, ἀσκέπτως καὶ ἀμελετήτως λαλεῖν εἶναι, ἢ γράφειν παρὰ τὸ ἀληθές, ἢ ἄλλως ἀκριβές· οὕτω γοῦν τις ἔγραψεν, ὡς αὐτοσχεδιάζουσιν οἱ τὴν Λαίδα Κορινθίαν εἶναι ἱστοροῦντες. προσφυῶς ἂν εἴποι περὶ τῶν Σχεδίων ταῦτα εἰρησθαί. Τὸ δὲ θαυμαστόν, ὅτι ἐπιγράψας τὰ δοκοῦντα αὐτῷ αὐτοσχεδίου Στοιχασμοὺς, κατωτέρω φησὶν, ὅτι ἐμελέτησε τὰς Γραμματικὰς. Ἡ μὲν οὖν ἐπιγραφή τοιαύτη, ὡς ἐν συντόμῳ διαλαβεῖν.

Ὅδὲ πατὴρ τῶν Σχεδίων τούτων, κατὰ μὲν τὸ φαινόμενον περὶ τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ παιδείας συμβουλεύει. τῆς δὲ προαιρέσεως αὐτοῦ τὸ σκοπιμώτατόν ἐστιν, ἡ κατάργησις τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης· ὑποτίθῃσι γάρ τὸ Ἑλληνικὸν γένος, μὴ ἔχειν χαρακτῆρα λόγου, μήτε γραφομένου, μήτε λαλουμένου, ἐξ οὗ καὶ συνάγει τὸ ἀναγκαῖον τοῦ διαμορφῶσαι νέαν γλῶσσαν, καλουμένην Γραικικὴν, ἀλλ' οὐχὶ Ἑλληνικὴν· οἶεται γάρ, ὅτι οἱ Ἕλληνες ἐπαύσαντο Ἕλληνες ἤδη ὄντες· διὸ καὶ χρῆναι αὐ-

teurs contre Midie, l'orateur avoue même qu'il s'était préparé avant de monter à la tribune; il avait raison : car improviser, c'est en quelque sorte manifester un peu d'orgueil, ou si l'on parle de choses déjà connues, c'est supposer les auditeurs dans une ignorance absolue du sujet, ce qui marque toujours une espèce de mépris. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'improvisateur tombe souvent dans un désordre d'idées, dans des digressions, et dans des répétitions insupportables. Que si l'on prend le mot improviser dans la même acception qu'Eustathe, lorsqu'il disait : « c'est parler sans réflexion et sans étude, ou écrire
« sans aucun égard à la vérité pas plus qu'à l'exactitude ;
« un écrivain de ce genre ressemble à ces historiens improvisés, qui voulaient que Laïs fût originaire de Corinthe » ; dans cette acception, dis-je, l'auteur des improvisations est en droit de donner ce nom à ses pensées. Mais par une étrange contradiction, tout en donnant à ses pensées le titre *d'improvisations*, il nous dit plus bas qu'il a parcouru toutes les grammaires grecques, pour en recueillir les matériaux.

L'auteur semble avoir pour objet l'instruction de la jeunesse ; mais, son véritable but est de détruire tout-à-fait la langue grecque ; il suppose que les Grecs n'ont aucune langue formée ni pour écrire, ni pour parler ; aussi se croit-il dans la nécessité d'organiser une langue nouvelle, et de la nommer *grecque*, et non pas *hellénique*, nom généralement connu chez nous ; il croit que les *Hellènes* ont déjà cessé d'être *Hellènes*, et qu'ils désireraient abandonner ce nom, pour recevoir celui de Grecs, que les nations étrangères leur donnent ; il souffre à en-

tendre le nom d'*Hellènes*, blâme ceux de nous qui l'emploient, et le défend même aux petits enfans qui sont nouvellement arrivés de la Grèce : je fus vraiment étonné, lorsque j'entendis le fils de Canaris me demander : *pourquoi nous sommes des Grecs*, et non pas des Hellènes?

L'auteur propose en même temps ses *improvisations* comme le modèle, d'après lequel les Grecs doivent parler et écrire ; ce qui m'a obligé, en examinant le sens de ses pensées, d'insister un peu sur la formation de la langue qu'il prétend créer, et de prouver, tout en prenant pour base de mes observations l'existence de la nation Hellénique, et la tradition conservée de la langue de nos ancêtres, de prouver, dis-je, que ce caractère de langage si difforme, et si étrange, n'a aucun rapport ni avec la langue grecque écrite, ni avec la langue parlée ; et j'arrive à cette conclusion en examinant non les mots, mais ce qui caractérise l'idiotisme d'une langue. Je n'ai pas voulu m'occuper de la *disposition des idées* rhétoriquement parlant, parce qu'il m'aurait été difficile d'y trouver un enchaînement d'idées qui s'appliquât aux préceptes de la rhétorique ; ce serait *filer des cordes avec du sable* selon le proverbe, et faire une occupation sérieuse de choses qui n'en valent pas la peine. Revenons à notre examen.

N. B. Les pages et les lignes de ces *improvisations* imprimées dans le *Πρόδρομος* de la Bibliothèque grecque, à Paris, 1805, sont marquées par les lettres de l'alphabet grec, et celles des *improvisations* imprimées isolément à Vienne, en Autriche, 1815, par des chiffres arabes.

τοὺς ἑάσαι τὸ ἀρχαῖον ὄνομα Ἑλληνας, καλεῖσθαι δὲ Γραικοὺς, ὥσπερ τὰ ἄλλα ἔθνη αὐτοὺς καλοῦσιν· εἰδὲ τοῦτο, καὶ τὴν γλῶσσαν αὐτῶν Γραικικὴν, ἀλλ' οὐχὶ Ἑλληνικὴν λέγεσθαι. Τοσοῦτον δὲ τὸ Ἑλλήν ἀποστέφεται, ὥστε καὶ τὰ ἐκ τῆς Ἑλλάδος νεωστὶ ἐλθόντα εἰς Παρίσιον παιδιὰ διδάσκουσιν οἱ περὶ αὐτὸν Γραικοὺς, ἀλλ' οὐχὶ Ἑλληνας καλεῖσθαι· καὶ ἐθαύμασ' ἀκούσας τοῦ παιδὸς τοῦ Κανάρεως ἐρωτῶντος, διὰ τί ἡ μεῖς εἵνεσθε Γραικοί, καὶ ὄχι Ἕλληνες;

Ἐπεὶ δὲ τὰ Σχέδια ταῦτα προβάλλονται καὶ παράδειγμα πρὸς ὃ δεῖ λέγειν καὶ γράφειν, εὐλογόν μοι δοκεῖ οὐ μόνον τὸ πραγματικόν, ἀλλὰ καὶ τὸ λεκτικόν αὐτῶν ἐν μέρει ἐξετάσαι, καὶ ἀποδείξαι. ὁμολογουμένου δηλονότι ὄντος, ὡς πρὸς ἐμὲ, τοῦ καὶ τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος εἶναι, καὶ γλῶσσαν γραφομένην, τὴν ἀρχαίαν καὶ πάτριον· καὶ λαλουμένην, ἀρχαίαν καὶ πάτριον καὶ αὐτὴν ἀποδείξαι φημι τὸ παράσημον καὶ ξένον χαρακτηρὰ τοῦ λεκτικοῦ, ὃν περ, οὐ δ' εἴτι γένοιτο, δύνατον ἂν εἶη παραβληθῆναι, οὔτε πρὸς τὴν γραφομένην, οὔτε πρὸς τὴν λαλουμένην ἡμῶν γλῶσσαν· λέγω δὲ οὐχὶ, ἢ λέξεις, ἀλλ' ἢ χαρακτήρ λόγου, βουλομένῳ ἰδεῖν περὶ αὐτῆς. Παραιτοῦμαι δὲ διαλαβεῖν περὶ Διαθέσεως τῶν ἐννοιῶν, διὰ τὸ μὴ τινὶ Ἑλληνικᾷ ποιᾷ λόγου ἰδέα ταῦτα ὑποπίπτειν· ὅθεν καὶ πειραῖσθαι τι περὶ αὐτῆς λέγειν, κλῶθ' εἰν ἂν εἶη τὰ ἀσύγκλωστα, καὶ σπουδαιολογεῖν περὶ τὰ παιδιᾶς μάλιστα, οὐχὶ δὲ σπουδῆς ἄξια. Ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον.

Ἰστέον δ' ὅτι τῶν μὲν ἐν τῷ Προδρόμῳ τῆς ἐν Παρισίῳ τοῦ ἀπὲ Ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης Σχεδίων ὁ ἀριθμὸς τῶν σελίδων καὶ τῶν στίχων δηλοῦται τοῖς γράμμασι, τῶν δὲ τῆς ἐν Βιέννῃ ἐκδόσεως τοῦ 1815 τοῖς ἀραβικοῖς χαρακτηρσι.

ΣΕΛΙΔΙ ΙΑ, στίχ' α, ἡ, 61. 1. “ Σᾶς ἐδίδαξεν ἱκανῶς ἡ
 “ προκήρυξις, ὅτι οἱ φιλογενέστατοι Ζωσιμάδαι ἐπεχεί-
 “ ρησαν τὴν ἔκδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν ποιητῶν καὶ συγγρα-
 “ φέων. ”

Τὸ μὲν τῶν Ζωσιμάδων ἔργον μεγίστης δῆπου φιλογε-
 νείας δεῖγμα· καὶ τοσούτων ἐπαίνων αὐτοὺς ἀποκαθίστησιν
 ἀξίους, ὥστε δικαίως λέγοιεν τ' ἂν τῶν Ἑλλήνων εὐεργεταί-
 καὶ ὅς τις τῶν ἐλλογίμων, στόμ' αὐτοῖς μὴ παρα-
 βάλλῃ, κωφὸς ἀνὴρ τῷ ὄντι ἐκεῖνος. ἀλλὰ φεῦ· ὅσον
 αὐτοὶ πρόθυμοι πρὸς εὐεργεσίαν ἐφάνησαν, τοσούτον τὸ
 φιλοκερδὲς καὶ τὴν αὐτῶν προθυμίαν συνέστειλε, καὶ τῇ
 τοῖς Ἑλλήσιν ἐσομένη ὠφελείᾳ ἀντέκρουσεν· οὐ γὰρ οἱ
 πτωχοὶ καὶ φιλομαθεῖς τῶν μαθητῶν ἔλαβον τὴν τοῖς
 τῶν Ζωσιμάδων χρήμασιν ἐκδοθεῖσαν ἐν Παρισίῳ βιβλιοθή-
 κην· οἱ δὲ πλούσιοι ταύτην ἀδροτάτῃ τιμῇ ἡγόρασαν, καὶ
 εἰς ἀμαθίαν ἐξέκλυαν· ἐδιδάχθησαν γάρ, ὅτι ἄνευ μαθη-
 σεως, καὶ αὐτοσχεδίως δυνατὸν ἦν αὐτοῖς γενέσθαι φι-
 λόσοφοι.

στίχ' δ', ἡ 4. “ Ἐξαιρίτως δὲ τῶν εἰς ὅσους ἡ τύχη δὲν
 “ ἔδωκεν ἀνάλογα μέσα μὲ τὸν ἔρωτα τῆς παιδείας. ”
 “ Ἀνάλογα μέσα μὲ τὸν ἔρωτα, ”

Ξένου ἰδιώματος ἡ φράσις· τὸ γὰρ ἀνάλογον τῶν κατὰ
 σχέσιν ὄν, ἀπῆρει τὴν πρὸς, ἢ τὴν εἰς, ἢ Δοτικὴν, ἢ
 καὶ γενικὴν· οἷον, ἀνάλογα πρὸς τὸν ἔρωτα· ἀλλ' οὐδὲ
 Γαλλιστὶ λέγεται ὀρθῶς *analogue avec l'amour*, ἀλλὰ
analogue à l'amour. Τὸ δέγε οὐσταστικὸν *analogie* συν-
 τάσσεται κατ' αὐτοὺς τῇ *avec* μετὰ· ὥς, *il y a de l'ana-*
logie avec cela· ὅπερ δεῖ ἐρμηνεύειν ἑλληνιστῇ, ἀνά-
 λογόν ἐστι πρὸς τοῦτο, ἀλλ' οὐχὶ μὲ τοῦτο·
 καὶ θαυμάζω, ὅτι βουλούμενος Γραικικὴν τινα γλῶσσαν
 διαμορφῶσαι κατὰ τὴν Γαλλικὴν, παρεκτρέπεται καὶ τοῦ
 Γαλλικοῦ ἰδιώματος· ἐχρῆν δὲ καὶ τὴν πρόθεσιν μετὰ, γρά-

Page 12, ligne 2, ou 16. « Le prospectus vous a suffisamment avertis que les très-généreux Zocimadès ont entrepris l'édition des écrivains et des poètes grecs. »

L'entreprise des Zocimadès montre sans doute une grande générosité, et les rend dignes de tant d'éloges, qu'à juste titre on peut les nommer les bienfaiteurs des Grecs; *et celui qui balance à admirer leurs sacrifices est un homme insensé.* Mais plus ils ont manifesté de zèle et de bienfaisance, plus l'intérêt, qui est venu s'associer à cette opération, a mis d'obstacles à leurs intentions et aux avantages que les Grecs pouvaient en retirer; *les pauvres élèves*, malgré leur amour pour les sciences, n'ont pas reçu les ouvrages imprimés aux frais des Zocimadès; les riches les ont achetés à prix d'or; ils ont appris à aimer l'ignorance, et à croire que l'on pouvait devenir savant sans étude et sans direction.

Ligne 8, ou 4. « Principalement pour l'avantage de ceux auxquels la fortune n'a pas donné des moyens analogues avec le désir de s'instruire. »

« *Moyens analogues avec le désir*, » locution étrangère et vicieuse: le mot *analogue*, exprimant un rapport, exige les prépositions πρὸς, εἰς, un datif, ou enfin un génitif, ἀνάλογον πρὸς τὸν ἔρωτα, etc.; même en français on ne dit pas *analogue avec le désir*, mais *au désir*; *avec* est usité pour le substantif: *il y a de l'analogie avec cela*; ce qu'on doit rendre en grec par ἀνάλογον ἔχει πρὸς τοῦτο, et non pas μετὰ τοῦτο. Il est étonnant qu'ayant pris pour base le français, en formant une langue grecque, l'auteur s'écarte même du gallicisme; encore devait-il pour μετὰ écrire μετ plus correctement, comme

nous l'avons dit dans notre Orthophonie, page 52, et non pas *μή*.

Ligne 6, ou 5. « Parmi les obstacles qui *ont retardé* jusqu'à présent la renaissance de la Grèce, il faut compter aussi le manque de livres. »

Nouvelle dérivation dans *ἀργοπορίζω*, pour l'insité *ἀργοπορώ*, auquel les ignorans ne donnent pas de régime direct, et le construisent avec le subjonctif : *ἀργοπορώ ἵνα ἔλθω*, tandis que les hommes instruits font suivre les verbes en *ίζω*, qui marquent le temps, d'un infinitif : *χρονίζω ἐλθεῖν*, je suis venu tard, ou d'une préposition : *ἀπαυθιμερίζω ἐπὶ τὸ στρατόπεδον*, je retourne le même jour dans le camp, et personne ne dit *ἀργοπορώ*, ou *ἀργοπορίζω τὸ πρᾶγμα*, retarder l'affaire ; en français, cependant, on dit : retarder son départ, ce qu'on devrait rendre en grec par *ἀναβάλλει τὴν ἀποχώρησιν αὐτοῦ*, et non par *ἀργοπορεῖν τὸ πρᾶγμα*.

Ligne 6, ou 7. « Puisqu'il tenait les pauvres élèves qui étudiaient la langue grecque, dans une grande ignorance des livres grecs. »

« Tenir dans l'ignorance de quelque chose » n'est point grec ; en français on dit bien *tenir les esprits en admiration*, mais non en grec ; le verbe *σπουδάζω* étudier n'est point transitif, il demande une préposition ou un infinitif : *σπουδάζω πρὸς τινὰς*, ou *σπουδάζων ἐλθεῖν* ; ce verbe indique une personne qui se hâte, qui s'empresse, qui s'occupe de quelque chose. Observez qu'ayant avancé la proposition : « Parmi les obstacles qui jusqu'à présent ont retardé la renaissance de la Grèce, était aussi le manque de livres » ; il y ajoute deux raisons pour la développer, dans une phrase disjonctive ; savoir : « Le manque de

φειν ἀρτότερον μετ', οὐχί· μέ, ὡς περ καὶ ἐν τῇ Ὀρθο-
φωνίᾳ μου εἶπον.

Στιχ. 5, ἡ 5. “ Ἀρ’ ὅσα ἔως τῶρα ἡργοπορίζον τῆς
“ Ἑλλάδος τὴν ἀναγέννησιν ἦτο καὶ ἡ ἔλλειψις τῶν βι-
“ βλίων.”

Νεοφάνης παραγωγῇ τοῦ ἀργοπορίζω, ἀντί τοῦ
συνήθους ἀργοπορῶ, ὅπερ οἱ μὲν χυδαῖοι οὐ μεταβατικῶς,
ἀλλ’ ὑποτακτικῇ συντάσσουσιν· οἷον, ἀργοπορῶ ἵνα
ἔλθω· οἱ δὲ πεπαιδευμένοι τὰ εἰς ἱζω, χρονικὴν ἔννοιαν δη-
λοῦντά, ἦτοι Ἀπαρεμφάτῳ συντάττουσιν· ὡς τὸ, χρονίζω
ἐλθεῖν, ἢ προθετοπτῶτως· ὡς, ἀπαυθημερίζω ἐπὶ
τὸ στάτοπέδον· οὐδεὶς δὲ λέγει ἀργοπορῶ, ἢ ἀργο-
πορίζω τὸ πρᾶγμα· ἡμέντοι Γάλλοι λέγουσι retarder
son départ, ὃ δεῖ μεταφέρειν εἰς τὸ, ἀναβάλλει τὴν
ἀποχώρησιν αὐτοῦ, οὐχί δ’ εἰς τὸ, ἀργοπορεῖ.

Στιχ. 5, ἡ 7. “ Ἐπειδὴ ἐκράτει τοὺς σπουδάζοντας
“ τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν πτωχοὺς μαθητὰς εἰς πολλὴν
“ τῶν Ἑλληνικῶν βιβλίων ἄγνοιαν.”

Ξένου ιδιώματα ἢ φράσις, κρατῶσαι εἰς ἄγνοιαν
τινός, λέγουσι δὲ οἱ Γάλλοι tenir les esprits en admiration,
en ignorance. Ἀλλὰ καὶ τὸ σπουδάζω, οὐ συντάσσεται
μεταβατικῶς, ἀλλὰ προθετοπτῶτως· ὡς τὸ, σπουδάζω
πρὸς τινάς, καὶ ἀπαρεμφατικῶς· ὥστε, σπουδάσαν
ἐλθεῖν· σημαίνει γὰρ τὸν ἐν σπουδῇ ὄντα, τὸν σπουδαίως
ἔχοντα πρὸς τι, περὶ τι, ἀμεταβάτως. Ἰστέον δ’ ὅτι προθεῖς
τὴν φράσιν.

“ ἀφ’ ὅσα ἔως τῶρα ἡργοπορίζον τὴν ἀναγέννησιν τῆς
“ Ἑλλάδος ἦτο καὶ ἡ ἔλλειψις τῶν βιβλίων,”

Διπλὴν ἐπέφερε τὴν αἰτίαν κατὰ διαζευξιν· ὃ δὲ βούλεται
λέγειν, τοιούτου ἐστίν·

“ Ἡ ἔλλειψις τῶν βιβλίων ἐκώλυε τὴν Ἑλλάδα προ-
 “ οδεύειν ἐπὶ τὰ καλὰ · οἱ γὰρ πτωχοὶ μαθηταί, ἥτοι οὐκ
 “ ἐγίνωσκον τοὺς Ἕλληνας συγγραφεῖς, ἢ κατηναγά-
 “ ζοντο ἀντιγράψαι τινὰς αὐτῶν, πολλάκις τυπωθέντων,
 “ καὶ ἐγνωσμένων κοινῇ πᾶσι τοῖς ἀλλογενέσιν. ”

Ἀλλ’ οὔτε ἡ διὰ τὴν αὐτὴν αἰτία καλλῶς ἐπάγεται, οὔτε τὰ τῆς
 διαζεύξεως ἐβρόνται· καὶ ἡ ἔλλειψις τῶν βιβλίων οὐκ ἐπι-
 φέρει τὴν ἄγνοιαν αὐτῶν · δυνατόν γὰρ εἰλείπειν καὶ γνω-
 στα εἶναι τὰ βιβλία. ἐπιφέρει μὲνται αὐτῶν τὴν τινῶν ἀντι-
 γραφὴν. Μεγάλως δὲ ταραττει τὴν ἔννοιαν καὶ τὸ πτω-
 χούς, παρεντεθὲν · πρῶτον μὲν γὰρ ἐμφαίνει, ὅτι ἡ Ἑλλὰς
 ἐπὶ τὰ καλὰ προκόψει διὰ τοὺς πτωχοὺς μαθητάς, τοὺς ἐστε-
 ρημένους δηλονότι βιβλίων, οὐχὶ διὰ τοὺς πλουσίους, τοὺς
 δυναμένους ταῦτα κτάσθαι. ἔπειτα δίδωσιν ὑποναεῖν, ὅτι οἱ
 πλούσιοι μαθηταί· ἐγίνωσκον τοὺς συγγραφεῖς, καὶ μὴ
 ὄντες ἐστερημένοι τούτων, οὐκ ἤθελον τὴν Ἑλλάδα εὐτυχεῖν.

Στχ. ιβ’, ἡ 10. « Τὰ ὅποια ἐτυπώθησαν πολλάκις, καὶ
 « εἶναι κοινάτα ματαξὺ τῶν ἀλλογενῶν Εὐρωπαίων. »

Ἀγεται μὲν Γαλλιστί les livres sont très communs
 parmi les nations étrangères. Ἑλληνιστί δὲ τὸ κοινόν, οὐ
 μεταξὺ τινῶν ἐστὶ κοινόν, ἀλλὰ πρὸς τινάς, τισί, καὶ
 κτητικῶς ἐστ’ ὅτε ὥς, κοινὰ τούτων.

Στχ. ιη’, ἡ 15. « Ἐκβαίνειν ὀλίγοι τινὲς πλουτι-
 “ σμένοι μὲ μετρίαν εὐνοσίαν τῆς γλώσσης. »

Καὶ νῦν Δία, ἡ μετρία εἰδῆσις τῆς γλώσσης καλλίον χει-
 ραγωγεῖ τὸν νέον εἰς τὴν φιλοσοφίαν, ἢ ἡ παντελὴς αὐτῆς
 ἄγνοια, καὶ ὀλικὴ περιφρόνησις· δηλοῦσι δέ μοι τὸ λεγόμενον,
 ὅσοι τῇ καινοτομίᾳ ταύτῃ ἠκολούθησαν, οἵπερ θέλונτες φα-

« livres empêchait la Grèce de faire des progrès, puisque les pauvres élèves ne connaissaient pas les auteurs grecs, ou qu'ils étaient obligés d'en recopier quelques-uns, imprimés souvent, et très-connus dans l'Europe éclairée. » Or, ces raisons manquent de solidité, et la phrase disjonctive n'est point exacte ; car le manque de quelques ouvrages n'empêche pas d'en avoir la connaissance ; je suis privé de plusieurs auteurs, et cependant je les connais. Les mots « élèves pauvres » intercalés mal à propos, mettent beaucoup d'incertitude dans le sens de la phrase : 1° ils laissent croire que la Grèce ne doit attendre ses progrès que de la classe pauvre qui est privée de livres, et nullement des élèves riches qui peuvent en acheter ; 2° il suppose que les élèves riches connaissaient déjà les écrivains grecs, et que n'en étant pas privés eux-mêmes, ils ne désiraient point le bonheur de la Grèce.

Ligne 16', ou 10. « Qui ont été souvent imprimés, » et qui sont très-communs parmi les nations étrangères de l'Europe. »

En français on dit bien : « les livres sont très-communs parmi les nations étrangères » ; mais cette locution n'est pas grecque ; l'adjectif κοινόν ; commun, demande πρὸς, le datif, ou le génitif ; comme κοινὰ πρὸς τοὺτους, κοινὰ τοῦτοις, ou κοινὰ τούτων.

Ligne 17', ou 15. « Et c'était un miracle, si d'un grand nombre d'élèves, il en sortait quelques-uns enrichis avec une médiocre connaissance de la langue. »

Une médiocre connaissance de la langue conduit bien les jeunes gens aux sciences et aux arts, mais le mépris de leur langue les jette tout-à-fait dans l'ignorance ;

témoins, tous ceux qui ont suivi ce système ridicule : sans avoir appris leur langue, sans avoir acquis aucune instruction, ils se proclament philosophes ; mais dès qu'ils ouvrent la bouche ou qu'ils prennent la plume, ils trahissent leur ignorance. Je ne sais dans quelle langue on dit, *πλουτισμένοι μετρίαν εἰδῆσιν* ; en français on ne dit pas *enrichir avec quelques connaissances*. *Πλουτίζω* signifie *enrichir quelqu'un*, *πλουτίζομαι*, dans la voix passive, demande non *μετά*, mais *πρός*, *παρά*, ou *ὑπό* ; ou bien, quand on voudrait considérer *πλούσιος*, *riche*, duquel dérive *πλουτίζω*, comme *adjectif indéterminé*, selon la grammaire grecque, la préposition *μετά* ne conviendrait pas mieux ; car avec le génitif elle signifie *ensemble* : *μετ' αὐτοῦ* ; *avec lui* ; et avec l'accusatif *après* : *μετ' αὐτόν*, *après lui*. Ainsi je ne conçois pas qu'on puisse dire *πλουτισμένοι μετρίαν*, *enrichis avec*. On me répondra peut-être que ce sont là des *improvisations*, où il ne faut pas chercher une exactitude grammaticale : à la bonne heure ; mais puisque les mots sont grecs, j'ai le droit de leur demander quelles règles ont présidé à leur construction ; les Hellènes, même les plus ignorans, ne diraient pas *πλουτισμένοι μετρίαν*. Enfin *πλούσιος*, *riche*, peut-il aller avec *μέτριος* ; *médiocre* ? c'est ce que je laisse à l'examen de mes lecteurs. *Πλούσιος* dérive de *πλεονουσία*, *plus de biens*, tandis que *μέτριος* se dit d'une *fortune médiocre*.

Page 16', ligne α', ou 16. « Une école sans livres est la même chose que la boutique d'un ouvrier, dépourvue d'instrumens nécessaires à son métier. »

Serait-ce une sentence, une conséquence, un exemple,

νῆναι φιλόσοφοι αὐτοσχέδιοι , μὴ μαθόντες τὴν πατριον αὐτῶν γλῶσσαν , ἐλέγχονται ἀμαθέστατοι , καὶ λέγοντες , καὶ γράφοντες. Οὐκ οἶδα δὲ , ὅπως λέγεται τὸ “ πλουτι-
 “ σμένοι μὲ μετρίαν εἶδῃσιν ” Γαλλικὸν γὰρ οὐκ ἔστι τὸ
 enrichir avec quelque chose· εἰδὲ τὸ , πλουτίζω ἕτερον ,
 μεταβατικόν , τὸ πλουτίζομαι εἴη ἂν παθητικόν , καὶ
 ἀπαιτοῦν ἄλλην πρόθεσιν· τὸ δὲ πλουτίζω δύναται τὸ ,
 ποιῶ τινα πλούσιον· τὸ δὲ πλούσιος τῶν ἀπροσδιο-
 ρίστων πῶς ὂν , οὐ δύναται εἶναι μετὰ τινος πράγματος
 πλούσιος· ἡδὲ πρόθεσις μετ’ , κατὰ τοὺς χυδαίους , καὶ
 αἰτιατιακῇ , σημαίνει τὸ , ὁμοῦ· οἶον , ἔρχομαι μετ’
 αὐτὸν , ἀντὶ τοῦ , μετ’ αὐτοῦ· πῶς οὖν λέγεται τὸ
 “ πλουτισμένοι πὲ μετρίαν εἶδῃσιν ” ; αὐτοσχεδίως
 φαίη τις ἂν , καὶ οὐ δεῖ ζητεῖν τὸ , ὅπως· ναίχι , ἀλλὰ τῶν
 λέξεων Ἑλληνικῶν οὐσῶν , ζητῶ , ὅπως ἐκάστη τούτων
 λέγεται· οὐδεὶς γὰρ τῶν χυδαίων λέγει “ πλουτισμένος
 εἰμί μὲ ” εἰ δὲ τὸ πλούσιος ἐμφαῖνον τὸ , πλεον οὐσίας ,
 συνάδει τῷ , μέτριον οὐσίας , ἄλλοι λεγόντων.

Σελ. 16’· σιχ· α’ , ἢ 16. “ Σχολεῖον χωρὶς βιβλία
 “ εἶναι τὸ αὐτὸ καὶ τεχνίτου ἐργαστήριον , γυμνὸν ἀπὸ τὰ
 “ ἀναγκαῖα τῆς τέχνης ἐργαλεῖα ” .

Γνωμικόν ἐστὶ τοῦτο , ἢ συμπέρασμα , ἢ ἀπόφθελμα , ἢ

παράδειγμα, ἡ κατάσκευη τῶν ἀνωτέρω; ἔχρην γὰρ εἰπεῖν τι πρότερον περὶ Σχολείου, ἵν' εἶχεν ἐπενεγκεῖν τοῦτο· ἄλλως δὲ πάμπαν ἀσυνάρτητον τὸ λεγόμενον· ἀλλ' ἔστω καὶ τοῦτο, παράδειγμα αὐτοσχέδιον.

Στιχ' δ'. ἡ. 19. “ Ἀλλὰ νὰ γένη δραστήριος ἡ Θεραπεΐα
“ τῆς ἐλλείψεως ταύτης ”

“ Θεραπεΐα τῆς ἐλλείψεως. ” κακόζηλος ἡ μεταφορά, καὶ πόρρωθεν εἰλημμένη· τὸ γὰρ ἐλλεῖπον οὐ Θεραπεύεται, ἀλλ' ἀναπληροῦται· ὅθεν ἔχρην εἰπεῖν ἀναπλήρωσις τῆς ἐλλείψεως· φησὶ γὰρ Ἀριστοτέλης, οὐ πόρρωθεν δεῖ, ἀλλ' ἐκ τῶν συγγενῶν καὶ ὁμοειδῶν μεταφέρειν· συγγενῇ δὲ τὰ ὁμοιότητα πρὸς ἄλληλα ἔχοντα· εἰ οὖν ἐστὶν ὅμοιον ἡ Θεραπεΐα τῇ ἐλλείψει, ἐγὼ μὲν οὐκ ἐννοῶ· οἶδα δ' ὅτι, οὐ λέγομεν Θεραπεύω τὰ ἐλλείποντα, ἵν' ἡ ὀρθὴν καὶ τὸ “ Θεραπεΐα τῆς ἐλλείψεως ”· εἰδὲ τις λέγει τὴν νόσον ἔλλειψιν ὑγείας, καὶ τὸν Θεραπεύοντα τὴν νόσον, Θεραπεύειν τὴν ἔλλειψιν τῆς ὑγείας, βεβιασμένως λέγει· ὅτι ἡ νόσος οὐχ ὁπλῶς ἔλλειψις, ἀλλ' ὑγείας ἔλλειψις, τεθέντος παλιν τοῦ ὀρισμοῦ ὀρθῶς ἔχειν· διὰ γὰρ τὴν ἔλλειψιν ἀορισταῖνον τὸ κατηγορούμενον, δύναται καὶ τὰ παρὰ τὴν ὑγείαν συνεισάγειν, δύναμιν, εὐκρασίαν καὶ ἄλλα· ὅτι οὐδὲ μοι τὸ, τί ἐστὶν, ἀλλὰ τὸ τί, οὐκ ἐστὶν· ἔπειτα ὁ Θεραπεύων, οὐ τὴν νόσον, τὸν δέγε νοσοῦντα Θεραπεύει κυρίως. Οἶδα δ' ὅτι λαμβάνουσιν οἱ Γάλλοι τὸ remédier εἰς σημασίαν διορθώσεως, καὶ ἀναπληρώσεως· ὥς, nous naissons trop tard pour apercevoir le principe des choses politiques; nous mourons trop tôt pour en découvrir la fin : l'Histoire remédie à ces deux inconvénients· βραχυτάτης οὔσης τῆς ζωῆς ἡμῶν, καὶ

un apophthegme , ou la preuve de ce qui est déjà avancé ? N'aurait-on pas dû nous parler plus haut des écoles , afin que cette phrase ne fût pas entièrement isolée ? mais il paraît que c'est ici *un exemple improvisé*.

Ligne δ', ou 19. « Mais pour que le remède de ce « manque de livres devienne efficace. »

On ne dit point par métaphore en grec *θεραπεία τῆς ἐλλείψεως*, remède du manque, l'on peut compléter ce qui manque, l'on ne peut pas y remédier ; ainsi l'on dit bien *le complément de ce qui manque*. Aristote observe qu'on ne doit employer la métaphore que pour des objets qui ont quelque affinité ou quelque ressemblance ; et quelle ressemblance y a-t-il entre le remède et le manque ? L'expression *θεραπεία τῆς ἐλλείψεως* serait juste , si l'on disait en grec *θεραπεύω τὰ ἐλλείποντα*, remédier à ce qui manque. Celui qui objecterait que la maladie est un manque de santé , et qu'on porte remède à ce manque de santé , serait obligé de reconnaître au moins que l'expression en grec est forcée : 1° la définition *νόσος ἐστὶν ἑλλειψις τῆς ὑγείας* est loin d'être exacte : elle ne définit point ce qu'est la maladie , mais ce qu'elle n'est pas ; ainsi l'on peut dire *la maladie est un manque de forces dans les organes* , ou *dans le tempéramment* , ou , etc. D'ailleurs on ne donne pas de remède à la maladie , mais bien au malade. Je sais cependant que l'on prend en français *remédier* au figuré pour *corriger* , *suppléer* , etc. *Nous naissons trop tard pour apercevoir le principe des choses politiques ; nous mourons trop tôt pour en découvrir la fin ; l'Histoire remédie à ces deux inconvéniens ;* delà sans doute l'auteur s'est cru autorisé

à donner cette signification au mot *ὑπερβαλὼν*. Il est en outre à observer qu'il s'est servi d'une phrase très-longue, dont les membres ne sont pas joints par des conjonctions, comme le veut pourtant le style grec, et dont voici les derniers mots : « Pour toutes ces choses on a « besoin de plusieurs moyens que tout autre qu'un « professeur ne saurait employer. »

En parlant ici de la métaphore, il ne serait pas hors de notre sujet de faire observer quelques différences qui existent entre l'esprit de la langue française et celui de la langue grecque.

1° On peut en français tirer les métaphores de choses qui ne se ressemblent pas, ex. : *règne végétal*, *règne animal*, etc., ce qui ne convient point à la langue grecque.

2° On n'aime pas en français à lier les phrases, les membres, les incises, ni les mots par des conjonctions; et cette locution est en usage non-seulement dans les péroraisons, dans les preuves et dans les cas où l'on veut donner de la concision et de la véhémence au discours; mais dans toute manière de parler, et même dans les proèmes, ex. : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse; dans sa douleur elle se trouvait malheureuse d'être immortelle*, etc.; ce qui ne se dit pas en grec, parce que cette sorte de locution est une figure, et non un caractère de diction particulier à notre langue.

3° Les Français ne commencent jamais un discours par des conjonctions copulatives; ils ne disent pas : *et sérieuse je considère et essentielle la question*; ils n'em-

μὴ ἔχουσιν ἐκ τούτου κατιδεῖν τὰς ἀρχὰς τῶν πολιτικῶν πραγμάτων, μὴδὲ διορᾶν τὸ τέλος αὐτῶν, προςπαραληπτέα ἢ Ἱστορία πρὸς ἀναπλήρωσιν τῶν θύω τούτων ἐλλείψεων· καὶ ὁῦλον, ὅτι Γαλλικὴ ἢ μεταφορά. Ἰστέον δ' ὅτι ἡφράσις αὕτη σχολιοτενὴς ἐστι, καὶ ἀσυνδέτως προηγμένη μέχρι τοῦ, “ εἰς
 “ ὅλα ταῦτα εἶναι χρεῖα πολλῶν ἄλλων μέσων, τὰ
 “ ὅποια παρὰ τοὺς φιλογενεῖς διδασκάλους, νὰ μεταχει-
 “ ρισθῇ ἄλλος δὲν δύναται. ”

Ἐν ταῦθα δὲ τοῦ λόγου γενομένῳ, οὐκ ἔξω τοῦ πράγματος ἂν εἴη εἰπεῖν τινα καὶ περὶ τοῦ Γαλλικοῦ λόγου, παραβαλλομένου πρὸς τὸν καθ' Ἑλλήνας.

Α'. Ἰδιον Γαλλικοῦ χαρακτῆρος τὸ πόρρωθεν λαμβάνειν τὰς μεταφοράς, ὡς τὰ *règne animal*, *règne végétal*, βασιλείον τῶν φυτῶν, τῶν ζώων, καὶ πλεῖστα τοιαῦτα, λόγου Ἑλληνικοῦ ἀπάδοντα.

Β. Τὸ ἀσύνδετον, κατὰ τε φράσιν, καὶ κῶλον, καὶ κόμμα, καὶ λέξιν· καὶ χρῶνται τούτῳ, οὐ μόνον ἐν Ἐπιλόγοις, καὶ Ἀγῶσι, καὶ ὅπου βούλονται τὸν λόγον συντετμημένον, καὶ γοργὸν ποιεῖν, ἀλλὰ καὶ κατὰ πᾶσαν ἀπλῶς ἰδέαν λόγου, καὶ κατ' αὐτὰ τὰ Προόμια· οἷον, τὸ ἐν ἀρχῇ τῆς βίβλου τοῦ Τηλεμάχου· ὅπερ ἔθει μὲν Γαλλικῷ μεταφρασθεῖν ἂν· ἢ Καλυψῶ οὐκ ἡδύνατο παραμυθεῖσθαι ἐπὶ τῇ τοῦ Ὀδυσσέως ἀποχωρήσει· ἢ ἀθανασία ἀπετέλει αὐτὴν ἀθλίαν, ὡς μεῖζω ἢ κατὰ ἄνθρωπον πάσχουσιν· κ.τ.λ. οὐχὶ δ' Ἑλληνιστί· καὶ οὐχ ὅτι οὐ χρώμεθα τῷ ἀσυνδέτῳ, ἀλλ' ὅτι σχῆμά ἐστι τοῦτο παρ' ἡμῖν, οὐ μὴν δὲ χαρακτὴρ λόγου.

Γ. Τὸ μὴδέποτε ἄρχεσθαι λέγειν ἀπὸ συμπλεκτικῶν μορίων, ὡςπερ ἡμεῖς· καὶ σπουδαῖα νομίζω, καὶ

ἀναγκαῖα · ἡγουμένης, δὲ φράσεως, εἰώθασι λέγειν συμπλεκτικῶς· οἷον, νομίζω καὶ σπουδαῖα καὶ ἀναγκαῖα · Πολλῶν δὲ κώλων, ἢ κομμάτων, ἢ καὶ λέξεων, ἡγουμένων, πρὸ τῆς ἐσχάτης τιθέασιν ἐν μόνον συμπλεκτικόν · εἰδ' ἐπαναλαμβάνουσι τὴν ἔννοιαν πρὸ τῆς ἀποδόσεως, παραλιμπάνουσι καὶ τοῦτον · τοιαύτη δὲ ἐστὶν ἡ παροῦσα σχοινοτενὴς φράσις τῶν Σχεδίων. “ Ἀλλὰ νὰ γένη δραστήριος ἢ θεραπεία τῆς ἐλλείψεως ταύτης, νὰ ἐξαπλωθῇ
 “ καὶ νὰ κατασθῇ κοινὴ ἡ σοφία, νὰ καινουργισθῇ καὶ νὰ
 “ ἀναζήσῃ τὸ Ἑλληνικὸν γένος· εἰς ὅλα ταῦτα, ” ἡ δὲ ἐφεξῆς ἔχει τὸ συμπλεκτικὸν ἐν τῷ τέλει· οἷον, “ ἡ ὁποία
 “ ἔξις τὸν κάμνει νὰ φορῇ πάντοτε τὰ αὐτὰ ἐνδύματα, νὰ
 “ τρώγῃ τὰ αὐτὰ βρώματα, νὰ κοιμᾶται καὶ νὰ ἐξυπνίζεται
 “ τὴν αὐτὴν ὥραν, καὶ νὰ ὑπάγῃ καθ' ἡμέραν διὰ τῆς
 “ αὐτῆς ὁδοῦ. ” Ἦνίκα δὲ μετὰ πολλὰ τοιαῦτα ἀσύνδετα, ἐπάγουσι τὸ *tel*, ἢ *telle*, ἢ καὶ ἄλλα τούτοις· ἰσοδύναμα, ἐπομένου τοῦ *que*, ἀποβάλλουσι καὶ τότε τὸ συμπλεκτικόν· ὡς τὸ ἀνωτέρω, “ τοιουτοτρόπως ἢ διδασκαλία, γινομένη
 “ ἀπὸ διδασκάλους στερημένους καὶ αὐτοὺς βιβλίων, ἐγί-
 “ νετο μακρὰ, πολύπικρος, ἀηδής, τοιαύτη εἰς βραχυ-
 “ λογίαν, ὥστ' ἦτο θαῦμα, ἂν μετὰ πολλοὺς χρόνους,
 “ καὶ ἀπὸ χορὸν μαθητῶν πολυάριθμον, ἔκβαινον ὀλίγοι
 “ τινὲς πλουτισμένοι μὲ μετρίαν εἰδήσιν τῆς γλώσσης. ”

Δ'. Ἐπὶ τῶν διεξευγμένων φράσεων σπανίως χρῶνται δυοὶ διαξευκτικαῖς· εἰδὲ πολλὰ εἰσι τὰ παρ' ἡμῖν διεξευγμένα,

ploient les conjonctions qu'après une ou plusieurs propositions : *je considère la chose et comme sérieuse*, et *comme essentielle*. S'il y a plusieurs membres, incises ou mots, dans une phrase, c'est devant le dernier qu'ils mettent la conjonction; mais si, après tous les membres, on résume le sens dans une seule phrase, il n'est pas nécessaire d'exprimer la conjonction : telle est la phrase suivante de M. Coray, que je traduis de son grec mot à mot en français : « Mais pour que le remède de ce man-
« que de livres soit efficace, que l'instruction se ré-
« pande et devienne commune, que la nation grecque
« se renouvelle et renaissse, *pour tout cela*, etc. » Dans la période suivante, la conjonction ne se trouve qu'à la fin de l'énumération : « C'est ainsi que l'habitude lui fait
« porter toujours les mêmes habits, manger les mêmes
« mets, dormir et s'éveiller à la même heure, *et* mar-
« cher tous les jours par le même chemin. » Lorsque les écrivains français font suivre plusieurs phrases ou membres de phrases, de ces mots : *tel*, *telle*, ou d'autres équivalens qui entraînent après eux la particule *que*, ils rejettent aussi la conjonction *et*, comme dans cette phrase du même auteur : « De cette manière l'ensei-
« gnement fait par des hommes privés eux-mêmes de
« livres, devenait long, pénible, dégoûtant, *tel*, en un
« mot, que c'était un miracle si, après plusieurs an-
« nées, et même d'un grand nombre d'élèves sortaient
« quelques jeunes gens enrichis *avec* (de) une connais-
« sance médiocre de la langue. »

4° Les phrases que nous séparons par des conjonctions disjonctives, en français, une seule le plus souvent

les divise, même dans les périodes où il y a plusieurs membres semblables, comme dans ces vers d'Homère, que l'on rend ainsi en français : *Ajax, Idoménée, divin Ulysse, ou toi, fils de Pélée.*

5° Dans les phrases négatives, qui entraînent après elles des prépositions affirmatives, il est élégant en français de supprimer la conjonction *mais* qui devrait marquer la transition du raisonnement. Ex. : *Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire; il faut seulement les distraire de faire le mal*; telles sont entre autres les premières phrases de la lettre adressée par M. Coray à Alexandre Vassilios, comme prolégomènes de son Héliodore : « Ne regardez pas cette épître, mon cher « Alexandre, comme une de ces dédicaces qu'autorise « l'usage; supposez que ce n'est qu'un entretien philo- « logique. » Quant à la phrase, page 16', lig. α', ou 62, 8 : « Cette exposition improvisée n'est pas un conseil » jusqu'à la page 17', lig. δ' ou 24, elle n'est ni française, ni latine, ni grecque. Après avoir fait suivre de plusieurs autres propositions la phrase négative, dans la dix-septième ligne, au lieu d'exposer sa pensée par une affirmation, l'auteur nous présente une conséquence qui ne se rapporte à aucune des propositions déjà établies : « Cette improvisation est donc une voix qui encourage « les professeurs. »

6° Devant les phrases qui expriment la cause, ou qui sont le développement d'une phrase précédente, on ne met pas en français de particules causatives. Ex. : *Homme, prends patience, tes maux sont un effet nécessaire de ta nature, et de la constitution de cet univers.* En grec on

πρὸ τοῦ ἐχάτου τιθέασι τὸ , ου , ἰσιδύναμον τῇ παρ' ἡμῖν ἡ-
οῖον , τὰ παρ' Ὀμήρῳ .

Ἡ Αἴας , ἡ Ἰδομενεὺς , ἡ δῖος Ὀδυσσεὺς ,

Ἡ ἐσὺ Πηλεΐδῃ .

ῥηθείῃ ἂν Γαλλιστί .

Ajax , Idoménée , divin Ulysse ,

Ou toi , fils de Pélée .

Ε'. Ἀρσεως ἡγουμένης , γλαφυρόν ἐστιν αὐτοῖς , μὴ ἐπι-
φέρειν τὴν Θέσιν . οἶον , οὐ πρόκειται προτρέπειν
τοὺς ἀνθρώπους εἰς εὐποιίαν . δεῖ μόνον
ἀποκωλύειν αὐτοὺς τῆς κακοποιίας· τοιαύτη δ'
ἐστὶ καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς πρὸς Ἀλέξανδρον ἐν τῷ Ἡλιοδώρῳ
ἐπιστολῆς .

“ Ταύτην , Ἀλέξανδρε φίλε , τὴν ἐπιστολὴν βλέπε μὴ
“ τὴν βάλῃς εἰς τὸν ἀριθμὸν τῶν συνευρισμένων περισφωνή-
“ σεων . ὑπόθεσ τὴν ὡς μίαν ἀπὸ τὰς φιλολογικὰς ὁμιλίας .”
Ἐλληνιστί δέ , ἡ Θέσις αἰείποτ' ἐπάγεται , ἥτοι τῷ δέ , ἡ
τῷ ἀλλά· Ἡ δέγε φράσις σελ' ιβ' , στιχ' ιε' , ἡ 62 , 8 .

“ Ἡ αὐτοσχέδιος ἔκθεσις αὕτη δὲν εἶναι συμβουλή ,”
ἄχρι τῆς σελ' ιγ' , στιχ' δ' , ἡ στιχ' 24· οὔτε Γαλλικὴ ,
οὔτε Λατινικὴ , οὔθ' Ἑλληνικὴ ἐστὶ . καταχωρήσας γὰρ
πολλὰς φράσεις μετὰ τὴν ἄρσιν , ἐπάγει μετὰ δεκαπτά στί-
χους , οὐ θέσιν , οὐδὲ συνάδον ἐπόμενον αὐτῇ , ἀλλὰ συμπε-
ρσμα , τὸ ,

“ Ἡ ἔκθεσις λοιπὸν αὕτη εἶναι φωνὴ συνεπισχύουσα .”

ς'. Προτάσεως οἰασοῦν προτεθείσης ἐν τῷ λόγῳ , ἐπά-
γουσι τὴν αἰτίαν , ἤγουν τὴν κατασκευὴν ἄνευ τῶν αἰτιολο-
γικῶν μορίων . οἶον , ἄνθρωπε ὑπόμενε· αἰδύ-
στυχίαι σου εἰσὶν ἀποτέλεσμα ἀναγκαίου τῆς
σῆς φύσεως , καὶ τῆς τοῦδε τοῦ παντός συναρ-

μογῆς· Ἑλληνιστὶ δὲ χρὴ λέγειν, ὅτι αἰδυστυχίαι σου· παράδειγμα δὲ ἐκ τῶν Σχεδίων ἔστω ἐν ἐξ ἀπάντων· τοιῶς δὲ γὰρ συναρμολογεῖ, ὅσα γράφει ὁ ἀνὴρ· τὸ,

“ Ἡ αὐτοσχέδιος ἔκθεσις αὕτη δὲν εἶναι συμβουλή·
“ πολλοὶ ἀπὸ τοὺς διδασκαλοὺς δὲν ἔχουσι χρεῖαν συμ-
“ βουλῆς· ”

Ὡφελε δ' εἰπεῖν, πολλοὶ γάρ, ὅτι πολλοί.

Ζ' Ἀφόρητόν ἐστι τοῖς Γάλλοις ἡ ἐπαναλήψις τῶν αὐ-
τῶν λέξεων, καὶ ἐννοιῶν· ἐκ τοιαύτης οὖν ἀρχῆς ὀρμώ-
μενος ὁ ἀνὴρ, περιαιρεῖ φράσεις, καὶ λέξεις τῶν Ἑλληνι-
κῶν συγγραφέων, οὓς ἐκδίδωσι· καὶ οὐ μόνον ἐν τοῖς
Ἀγῶσι τῶν λόγων, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς Ἐπιλόγοις, καὶ Προ-
οιμίοις, ἔνθα κανόσι τῶν ῥητόρων ἡμῶν ἐντέταλται διπλα-
σιάζειν καὶ λέξιν, καὶ κόμμα, καὶ κῶλ'ον·
οἶον, πᾶσι καὶ πάσαις· καὶ, τῇ τε πόλει, καὶ
πᾶσιν ὑμῖν· ὁ δὲ ἀμαθὴς τῶν κανόνων τούτων ὢν, καὶ
τοῦ καθ' Ἑλληνας λόγου χαρακτῆρος, διαφθείρει τὸ κεί-
μενον τῶν συγγραφέων, ἀφαιρῶν, καὶ ἐξοβελίζων καὶ
λέξεις, καὶ μόρια, καὶ φράσεις, ἀπεκδύων αὐτοὺς τῆς
Ἑλληνικῆς στολῆς, καὶ περιβάλλων τὴν Γαλλικὴν·
αὐτίκα, ἐντῷ τοῦ κατὰ Λεωκράτους Λυκούργου λόγῳ, ἐν
Παρισίῳ ἐκδοθέντι τῷ 1826, περιεῖλε τοῦ Προοιμίου τὴν
φράσιν, μὴ παρέχοντας συγγνώμην σελ. ι. ὅτι, φησὶν
ἐν ταῖς Σημειώσεσι, ταῦτόν· δύναται τῇ ἀνωτέρῳ, ἀπα-
ραιτήτους δικαστὰς· καὶ σελίδι 3 ἐξωβέλισε κακῶς
τὴν, τιμωρίαν ἀξίαν τῶν ἀμαρτημάτων· καὶ τὸν
καί, κατὰ τὸ τέλος τοῦ Προοιμίου ἐν τῷ, καὶ δι' οὓς
ἀναγκάζομαι· ὅρα δὲ κατωτέρω καὶ εὐρήσεις πᾶμ-
πολλα ἀστερίσκους σεσημειωμένα, ὡς δῆθεν περιττά, ἐπι-

doit dire : *car les maux*. Il serait peut-être inutile d'en chercher des exemples dans ces improvisations, parce que nous n'aurions que l'embarras du choix ; j'en citerai néanmoins un seul : « Cette exposition improvisée n'est « pas un conseil ; il y a plusieurs professeurs qui n'en « ont pas besoin. » Il faudrait dire en grec , *parce qu'il y a*, ou *car il y a*.

7° En français, on ne souffre la répétition ni des mots, ni des pensées, à moins qu'elle ne fasse image. En partant de ce principe, M. Coray rejette et mots et phrases entières des auteurs classiques dont il est l'éditeur, et ce n'est pas seulement dans les discussions, que renferment les discours de nos orateurs, qu'il introduit ces corrections, mais encore dans les péroraisons, et dans les proœmes, où les préceptes de notre rhétorique exigent que l'on répète les mots, les incises et les membres, ex. : *πάσι καὶ πάσαις*, tous et toutes ; et *τῇ τε πόλει, καὶ πᾶσιν ὑμῖν*, et pour votre ville et pour vous tous. Au mépris de ce principe, l'éditeur se permet de retrancher du texte des auteurs grecs, des phrases, des membres et souvent des particules dont il n'apprécie pas la valeur, les dépouillant ainsi de leur caractère grec, pour les habiller à la française. Par ex., dans le discours de Lycurgue contre Léocrate, imprimé à Paris, 1826, il retranche du proœme, pag. 1, la phrase : *μὴ παρέχοντας συγγνώμην*, ne lui accordant point de pardon, et avance dans ses notes que cette phrase exprime la même idée que *ἀπαραιτήτους δικαστὰς*, juges sévères. Page 3, il rejette aussi *τιμωρίαν ἀξίαν τῶν ἀμαρτημάτων*, digne châtiment de ses crimes ; ainsi que la conjonction *καὶ* à la fin du proœme, dans la

phrase : καὶ δι' οὗ ἀναγκάζομαι , tandis qu'il fallait lire : δι' οὗ καὶ ἀναγκάζομαι , à cause desquels même je suis forcé. Poursuivez, et dans ce même discours, vous trouverez plusieurs autres mots qu'il marque d'une astérisque *, comme s'ils étaient *redondans*. Souvent il dit dans ses notes : « J'ai suivi l'exemple de mes devanciers « en retranchant ces mots; » mais s'asservir à l'autorité de l'exemple, dans de pareils cas, c'est user d'une modestie déplacée. Ces inadvertances pouvaient bien échapper aux Héliénistes; élevés dans l'habitude de leur langue maternelle, il leur est naturel de la prendre pour guide dans l'étude d'une langue étrangère; mais on pardonne rarement à un grec de prendre ses autorités dans une autre langue, en corrigeant des locutions qui ont pour elles l'assentiment des siècles.

Dans ce moment le hasard a fait tomber sous mes yeux une phrase de Plutarque, imprimée à Paris, 1814, tom. 6, pag. 134, *Vie de Dion*, où il retranche l'infinitif εἶναι, qu'il regarde comme un obstacle à l'enchaînement des idées de l'auteur. La phrase étant ici en regard, en voici la traduction : *d'autres cependant refusant cette erreur, pensent que l'esprit d'aucun homme raisonnable ne peut être frappé de fantômes ni de spectres; mais bien les enfans, les femmes et ceux qui, par quelque faiblesse dont la source est dans l'égarement de l'esprit, ou dans une lésion organique, se laissent, au gré d'une imagination superstitieuse, entraîner à cette vaine et étrange opinion qu'un mauvais génie résidait dans ces deux grands hommes.* « Mes devanciers, dit-il « dans ses notes, ont jugé à propos d'effacer εἶναι; »

λέγοντι συνεχῶς, “Ὡς καὶ τοῖς πρὸ ἐμοῦ ἔδοξε.” καὶ τίσιν, ἄνθρωπε; τοῖς Ἑλληνισταῖς; ἀλλ’ οὗτοι μὲν, ὡς ἐν ἄλλῃ γλώσσῃ ἐντεθραμμένοι, συγγνωστοὶ ἂν εἶεν, μὴ εἰδότες ἐπ’ ἀκριβὲς τὸν Ἕλληνα λόγον, καὶ ὁδηγούμενοι ἐκ τῆς ἰδίας αὐτῶν γλώσσης ἐπὶ τὴν διόρθωσιν τῶν συγγραφέων. σοὶ δὲ πῶς οὐκ ἄτοπον Γραικῷ ὄντι τὴν τῶν Γραικῶν γλῶσσαν μὴ εἰδέναι, καὶ ξένων γλωσσῶν ἰδίωμα αὐτοῖς περιάπτειν;

Οὐ σιωπήσομαι δὲ καὶ ὑπερ αὐτίκα συμπέπτωκέ μοι ἰδεῖν ἐν τῷ τοῦ Πλουτάρχου ὑπ’ αὐτοῦ ἐκδοθέντος αἰωιδ’ Δίωνι τομ. 6· σελ. 134· ἴδον γὰρ τὸ ἀπαρέμφατον εἶναι περιαιρηθὲν κακῶς ἐν τῇ φράσει “Καίτοι λόγος τίς ἐστι τῶν ἀναιρούντων τὰ τοιαῦτα, μηδενὶ ἂν νοῦν ἔχοντι προσπεσεῖν “φάντασμα δαίμονος, μηδ’ εἰδῶλον, ἀλλὰ παιδάρια καὶ “γύναια, καὶ παραφόρους δι’ ἀσθένειαν ἀνθρώπους, ἐν “τινὶ πλάνῳ ψυχῆς, ἢ δυσκρασίᾳ σώματος γενομένους, “δέξας ἐφέλκεσθαι κενὰς καὶ ἀλλοκότους, δαίμονα πονηρὸν ἐν αὐτοῖς εἶναι, δεισιδαιμονίαν ἔχοντας.” Ἐν δὲ ταῖς Σημειώσεσι σελ. 388, φησὶν “Ἐμποδὼν εἶναι τῇ τοῦ “λόγου συναρτήσῃ τὸ ἀπαρέμφατον εἶναι καὶ οἱ πρὸ “μοῦ συνῆκαν.” Κἀκίστα νῆ Δία, καὶ σύγε καὶ οὗτοι, ἀμαθεῖς ὄντες· περιελὼν γάρ τις τὸ εἶναι, οὐδὲν ἂν πλήρη νοῦν εὐροί· καὶ εἴπερ ἔγνως τὸν νοῦν τοῦ συγγραφέως, ἥτοι

ἔστιξας μετὰ τὸ εἶναι, ἡ ἀνέγνωσ ἀν “ δόξας ἐφέλκεσθαι
 “ κενᾶς, καὶ ἄλλοκότους, δεισιδαιμονίαν ἔχοντας, δαίμονα
 “ πονηρὸν ἐν αὐτοῖς εἶναι.” Ὅ ἐστι τὰ παιδάρια, καὶ τὰ
 γυναῖκα, καὶ οἱ παράφοροι διὰ πλάνην ψυχῆς, καὶ
 δυσκρασίαν σώματος, δεισιδαιμονία κατεχόμε-
 νοι, ἄλλοκότως ἐδόξαζον δαίμονα πονηρὸν ἐν
 Δίῳ· καὶ Βρούτῳ εἶναι. Ἐπόμενος μὲν οὖν τοῖς
 πρὸ σοῦ Ἑλληνισταῖς, περιαιρεῖς τὰ ὀρθῶς κείμενα. ἦν δέ-
 που τῶν συγγραφέων ἐντύχη ξενίζουσά τις σύνταξις, ταύτην
 παρορᾷ· οἶον, τὸ ἐν τῷ τοῦ Λυκούργου κατὰ Λεωκρά-
 τους, καὶ τὸν δῆμον, ὃν πρότερον Λακεδαιμό-
 νιοι βοήθον ἐπεκαλοῦντο, οὗτος ἐδεῖτο τῶν ἐξ
 Ἄνδρου, ὅμοιον τῷ ἐν τοῖς ψαλμοῖς, λίθον, ὃν ἀπε-
 δοκίμασαν οἱ οἰκοδομοῦντες, οὗτος ἐγεννήθη
 εἰς κεφαλὴν γωνίας· καὶ τῷ τοῦ Ἡσαίου, καὶ λόγον,
 ὃν ἐὰν λαλήσητε, οὐ μὴ ἐμμείνῃ ἐν ὑμῖν· πότερον
 Ἑλληνισμὸς τὰ τοιαῦτα, ἢ Ἑβραϊσμὸς; οὐδὲν περὶ τούτων
 λέγεις· εἴτα δὲ διαβάλλων τὴν τῶν ῥητόρων ἔκδοσιν τοῦ Νεα-
 φύτου Δούκα, κατηγορεῖς ἀνδρὸς, καὶ διδασκαλίᾳ ὠφελήσαν-
 τες τοὺς Ἕλληνας, καὶ τὴν περιουσίαν αὐτοῦ καὶ βιβλιοθήκην
 δεδωκότος τῇ τοῦ Μεσσόβου Σχολῇ, οὐ κατὰ φοίνισσαν
 ἐμπολάν, κατὰ Πίνδαρον φάναι, προαιρουμένου δὲ εὐεργε-
 τεῖν μὲν τὸ γένος, μὴ κηρύττεσθαι δ’ αὐτοῦ εὐεργέτης· Σὺ
 δέ μοι ἀναγνώστα, ἀνάγνωθι καὶ τὰς ἐν τῇ Ὀρθοφρονίᾳ μου Ση-

mais y ont-ils bien réfléchi? Enlevez εἶναι et vous ne trouverez dans la phrase aucun sens complet, ni aucun enchaînement d'idées. L'éditeur aurait du séparer εἶναι par une virgule d'avec la phrase suivante, ou bien lire, après εἶναι, le texte comme je l'indique ici en regard. On eût vu clairement qu'αὐτοῖς se rapporte à Brutus et à Dion. Retrancher du texte des auteurs les mots nécessaires au sens, c'est déjà une grande faute; mais un éditeur grec est bien plus coupable encore de négliger quelques constructions qui se trouvent dans les auteurs classiques, et qui paraissent blesser les règles grammaticales; par ex., dans le discours de Lycurgue, dont je viens de parler, la phrase pag. 12 : καὶ τὸν δῆμον, ὃν πρότερον Λακεδαιμόνιοι βοηθὸν ἐπεκαλοῦντο, οὗτος ἐδεῖτο τῶν ἐξ Ἄνδρου, est semblable à celle qu'on trouve dans les psaumes, λίθον, ὃν ἀπεδοκίμασαν οἱ οἰκοδομοῦντες, οὗτος ἐγεννήθη εἰς κεφαλὴν γωνίας; et à celle d'Isaïe, Καὶ λόγον, ὃν ἐὰν λαλήσητε, οὐ μὴ ἐμμείνη ἐν ὑμῖν. Les accusatifs δῆμον, λίθον, λόγον à quel mot se rapportent-ils? Serait-ce un hellénisme ou un hébraïsme? Or, lorsqu'on laisse subsister de pareilles incorrections, comment peut-on se permettre d'attaquer l'édition des orateurs grecs faite par Néophytus Ducas, et de blâmer un homme qui a rendu de grands services à la nation grecque, je ne dis pas seulement par ses enseignemens, mais encore en faisant, à l'école de Messovo, présent de sa fortune et de sa bibliothèque; non pour trafiquer à la manière des Phéniciens, comme le dit Pindare, mais pour faire du bien sans prétendre au titre de bienfaiteur de la Grèce. Lisez les notes de mon Orthophonie, et vous verrez dans les

corrections faites par M. Coray, les nombreuses erreurs que j'ai observées sur deux ou trois pages, dans l'édition de la Politique d'Aristote 1822, à Paris. Cependant c'est une question que je me réserve de traiter ailleurs ex-professo; seulement, je me suis laissé entraîner à de pareilles observations, pour faire voir qu'on ne doit point corriger une langue d'après les principes d'un autre, principes tout-à-fait différens.

8° Les noms qui accompagnent les pronoms démonstratifs, en français, ne reçoivent pas l'article : *cet homme*, tandis qu'en grec on dit : *ce l'homme*. M. Coray emploie, rarement il est vrai, ce genre de gallicisme; comme dans les notes des Conseils des trois évêques, pag. 43, où il dit : *τοῦτον ἅγιον* ce passage offre une phrase tellement obscure et construite si étrangement, qu'elle ne ressemble pas même aux locutions françaises, à l'exception du gallicisme *τοῦτον ἅγιον ce saint*. Mais revenons à notre sujet.

Pag. 16, lig. 18' ou 62, 17 : « et tout ce qu'on attend
« de bien de ces moyens employés avec discerne-
« ment. »

Il a bien fait de conserver ici au participe *λελογισμένην*, et plus bas à celui du parfait *πεπαλαιωμένην* l'augment et le redoublement; mais pourquoi ne pas dire plus haut *ἐστερημένους* au lieu de *στερημένους*, au parfait, sans retrancher l'augment?

« Ligne ε ou 8 : cette exposition improvisée n'est pas
« un conseil. »

Certes, elle ne peut pas être un conseil parce qu'elle ne sert ni la gloire, ni l'intérêt des grecs, pas plus que les

μειώσεις, ἔνθα ὕφει πληθύν σφαλμάτων τοῦ Κορχῆ ἐν μικρῷ μέρει τοῦ β'. κεφ. τῆς τοῦ Ἀριστοτέλους Πολιτικῆς, ἦν τῷ αὐτῷ ἐν Παρισίῳ ἐξέδοτο · ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων καὶ ἐν ἄλλοις ἐρῶ · δεδήλωται νῦν δέ μοι, ὅτι οὐ φιλοῦσι μὲν οἱ Γάλλοι ταυτὰ ἐπαναλαμβάνειν ἐν τῷ λόγῳ. ἡμῖν δὲ τὸναντίον εἴθισται.

Η'. Τὰ ταῖς δεικτικαῖς τῶν Ἀντωνυμιῶν συμφερόμενα ὀνόματα ἀνάρθρως ἐκφέρουσιν οἱ Γάλλοι · οἷον, οὗτος ἄνθρωπος, παρ' ἡμῖν δ' αἰ ἐνάρθρως, οὗτος ὁ ἄνθρωπος · χρῆται δὲ καὶ τῷ Γαλλικισμῷ τούτῳ ὁ ἀνὴρ, ἀλλ' οὐ συνεχῶς, ὡς τὸ “ Περὶ τοὺς αὐτοὺς σχεδὸν χρόνους “ ἐβλάστησε τὸ μοναχικὸν τάγμα τῶν Φραγκισκανῶν, οὕτως ὀνομασθέντων ἀπὸ τὸν ἀρχηγέτην Φραγκίσκον, καὶ τοῦτον ἅγιον, καὶ τόσον ἅγιον, ὥστε πολλοὶ ἐτόλμησαν νὰ τὸν παραβάλλωσι μὲ τὸν Χριστόν. ” σελ. 43 · Σημ. ἐν τῇ Συμβουλῇ τῶν τριῶν Επισκόπων · κακόφραστον δὲ ὅλως τὸ χωρίον, καὶ οὔτε Γαλλικισμὸς κυρίως, πλὴν, τοῦ “ τοῦτον ἅγιον ” · ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον ·

Σελ. ιβ'. 5. ιδ', ἡ 62, 7. “ Καὶ ὅσα καλὰ προσμέ-
“ νονται ἀπὸ τὴν λελογισμένην αὐτῶν μεταχείρητιν. ”

Ὅρθότατα λέλεκται διὰ γε τὸν ἀναδιπλασιασμόν · καὶ κατωτέρω ὀρθῶς ἐρεῖ “ πεπαλαιωμένου ” · ἀλλὰ διὰ τί τὸ, “ στερημένους ” ἀνωτέρω, ἀτελῶς, θεὸν εἰπεῖν ἐστερημένους ;

Στιχ. ιε', ἡ 8. “ Ἡ αὐτοσχέδιος ἐκθεσις αὕτη δὲν εἶναι “ συμβουλή. ”

Καὶ μὰ Δί, οὔτ' ἐκ τοῦ Ἐνδόξου, οὔτ' ἐκ τοῦ Συμφέροντος, οὔτ' ἐκ τοῦ Νομίμου, οὔθ' ἀπλῶς ἐκ τῶν εἰκότων

ἐστίν· οὐδὲν γὰρ τῶν πεπαιδευμένων ἐθνῶν ἄνευ τέχνης γραμματικῆς γράφει· τὰ γὰρ ὑπὸ τοῦ ἀνθρώπου πραττόμενα, τέχνη γίνεται καλὰ· οὐδεμία δὲ τῶν τεχνῶν αὐτοσχέδιος· ἦτε καινοτομία πρὸς κατάργησιν τῆς τῶν ἐνδόξων πατέρων ἡμῶν γλώσσης ἀφορῶσα, καὶ ὁδηγὸν τὴν ἀμάθειαν προβαλλομένη, μεγίστης βλάβης τοῖς Ἕλλησι γίνεται·

Τὸ δέγ' αὐτοσχεδίως συμβουλευεῖν ἤτοι εὐηθείας εἶναι, ἢ τόλμης, οὐκ ὀρθῶς οἴονται τινές· τὸ γὰρ κοινῶς λεγόμενον, καὶ ὑπὸ τοῦ Κοραῆ συνεχῶς κατηγορούμενον τῶν τῆς Ἑλλάδος διδασκάλων, τολμηρὸν ἢ ἀμάθεια, ἐσυναψεν ἀμφοτέρω· ὁ γὰρ μαθὼν, καὶ εἰδὼς ἃ ἐμαθεν, ἀναλογίζεται, εἰ καλῶς τούτοις συγκεκρότηται πρὸς συμβουλὴν· σύνοιδε γὰρ καὶ ἄλλους, παρ' ὧν δηλαδὴ ἐμαθε, ταῦτά εἰδότας αὐτῷ, τάχα δὲ καὶ πλείω, διὸ καὶ προβουλευεται, εἰ δεῖ συμβουλευεῖν· ὁδὲ μὴ μαθὼν τι, οὐδὲ τοῦτο δύναται εἰδέναι, ὅτι ἄλλοι τινές, οἶδασι τί· ὅθεν καὶ μὴ δεδιὼς τοὺς εἰδότας, πρόχειρος εἰπεῖν ὃ, τι κεν ἐπ' ἀκαιρίμαν γλῶτταν ἔπος ἐπέλθοι, κατὰ τὸν Αἰσχύλον·

Στιχ. κη', ἡ 20. “ Τοῦ δὲ πονηροῦ καὶ γόητος αἰ
 “ κραυγαὶ γεννῶνται καὶ ἀπὸ τὸν φόβον, μὴ πως ἡ κίνη-
 “ σις τοῦ πεπαλαιωμένου πράγματος ταραξεί τὴν τιμὴν.”

lois, ni les habitudes reçues. En effet, aucune des nations civilisées n'écrit sans le secours de l'art grammatical. Toute production humaine, pour prétendre à la perfection, demande à suivre les préceptes de quelqu'art. Or, aucun art n'est sorti perfectionné d'une improvisation. Innover pour détruire la langue de nos ancêtres et pour introduire l'ignorance dans notre patrie, c'est faire aux Grecs un fort mauvais présent.

Vainement croirait-on qu'il n'y a que de la légèreté ou seulement de l'audace à improviser des conseils qui ne sont pas le fruit de la réflexion; le proverbe grec : *l'ignorance est audacieuse*, dont M. Coray fait trop souvent l'application aux professeurs de la Grèce, ne sépare point la légèreté d'esprit de l'audace. En effet, l'homme instruit, l'homme qui ne s'est pas contenté d'un demi-savoir, se demande, avant de donner des conseils, s'il a mûri ses propres idées assez long-temps pour les enseigner. Il est déjà convaincu que plusieurs, et surtout ceux auxquels il doit son instruction, peuvent penser comme lui et peut-être plus mûrement; et il se forme une conviction avant de chercher à convaincre. Mais l'ignorant ne peut même savoir si les autres hommes savent quelque chose, ce qui l'encourage à mépriser les gens instruits, et à avancer tout ce qui lui vient dans l'esprit, comme le dit Eschyle :

« Lig. xη' ou 20 : les cris des professeurs pervers et
 « imposteurs sont encore excités par la crainte que le
 « renversement d'un ordre de choses invétéré ne
 « porte en même temps atteinte à leurs propres hon-
 « neurs. »

L'auteur nomme *pervers* et *imposteurs* les professeurs de la Grèce, parce que quelques-uns d'entre eux se sont permis de dire qu'il ne connaissait à fond ni la langue du peuple, ni la langue écrite; que d'autres ont critiqué sévèrement ses prolégomènes, ainsi que quelques mauvaises traductions faites par ses amis, plutôt comme une spéculation commerciale, que comme une entreprise utile à la nation grecque; peut-être aussi parce que d'autres proclamaient, à haute voix, qu'abandonner la grammaire et écrire sans règles, c'est précipiter la jeunesse à l'ignorance.

Pag. 17', lig. η ou 27 : « quant à ceux qui pensent ou
« qui feignent de penser que cē sont des innovations
« religieuses, »

Et pourquoi ne pas dire : ὑποκρίνονται, ὅτι στοχάζονται; car le verbe ὑποκρίνομαι demande un infinitif que le grec vulgaire analyse, selon les règles de la grammaire, non par *iva ut*, mais par ὅτι *quòd*. Les ignorans même disent en grec : ὑποκρίνεται, ὅτι ἵνε σοφός, et ὑποκρίνεται τὸν σοφόν.

Ligne ι', ou 29, « je me contente de dire avec Iso-
« crate : *Nous voyons que les arts et toutes les choses de*
« *ce genre, doivent leurs progrès à ces esprits hardis,*
« *qui sont toujours occupés de changer pour perfec-*
« *tionner.* »

Isocrate dit, il est vrai, que l'on fait des progrès en changeant le mal en bien; mais en négligeant les règles de la grammaire, *quels progrès* espérer pour les sciences? Quel avantage reviendra-t-il à la jeunesse, d'écrire sans principes certains? Par ex. : tantôt πολιορκοῦσι cor-

Πονηροὺς καὶ Γόητας ὀνομάζει τοὺς ἐλέγχοντας αὐτοῦ τὴν ἀμάθειαν, καὶ τὸ φιλοκερδὲς, δι' ὃ ἐταίρους συμπαραλαβὼν τινὰς, οὗτός τε κακῆϊνοι συνεπαινούμενοι ἀλλήλους, ἀπατῶσι τὸ γένος, πωλοῦντες μεταφράσεις τινὰς, καὶ προλεγόμενα, ξένων ἰδιωμάτων πλήρεις. ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἀντιλέγοντας διδασκαλοὺς τῇ καινοτομίᾳ ταύτῃ, ὡς ἐπιβλαβεῖ, καὶ εἰς ἄγνοιαν κατακρημνιζούσῃ τὴν νεολαίαν.

Σελ. ιγ', σ. η', ἢ 27. “ Πρὸς δὲ τοὺς ὅσοι στοχάζονται, “ ἢ ὑποκρίνονται νὰ στοχάζωνται τὰς τοιαύτας καινότητας, “ ὡς καινοτομίας θρησκευτικᾶς.”

Καὶ διὰ τί οὐλέγεις “ ὑποκρίνονται, ὅτι στοχάζονται”; τὸ γὰρ ὑποκρίνομαι οὐ τελικὸν Ἀπαρέμφατον, ἀναλυόμενον διὰ τοῦ ἵνα, ἀλλ' Εἰδικὸν ἀπαιτεῖ. καὶ οἱ ἀμαθεῖς δὲ τῆς Ἑλλάδος λέγουσιν, ὑποκρίνεται, ὅτι ἵνε σοφός, καὶ προσποιεῖται τὸν σοφόν.

Στιχ. ι', ἢ 29. “ Ἀρκοῦμαι νὰ εἶπω τὰ τοῦ Ἰσοκράτους, “ τὰς ἐπιδόσεις ὀρῶμεν γιγνομένας καὶ τῶν τεχνῶν καὶ “ τῶν ἄλλων ἀπάντων... διὰ τοὺς τολμῶντας αἰεὶ τι κινεῖν “ τῶν μὴ καλῶς ἔχόντων.”

Ἀλλὰ σύγε, οὐ τὰ μὴ καλῶς, τὰ δὲ καλῶς ἔχοντα κινεῖς. τίς γὰρ ἐπίδοσις ἐκ τοῦ παραβαίνειν τοὺς τῆς πατρίδας Γραμματικῆς ἡμῶν κανόνας, καὶ ὅτε μὲν γράφειν “ πο-

“ λορκοῦσιν ” ὀρθῶς, ὅτε δὲ “ τολμοῦν ” χυδαϊκῶς ;
 καὶ ἄλλοτε μὲν τῷ, ὅταν, καὶ ἵνα ἐπάγειν ὑποτακτικόν
 ὡς τὰ, “ ὅταν ἀναγινώσκη, νὰ καινοτομήσῃ”, ἄλλοτε δ'
 ὀριστικόν ὡς τὰ, “ ὅταν ἀναγκάζεται, νὰ ἐξυπνίζεται”;
 καὶ ἐνίοτε μὲν γράφειν ἐντελῇ τὸν παρακείμενον μετ' αὐ-
 ξήσεως, καὶ ἀναδιπλασιασμοῦ, ὅτε δ' ἀτελῶς ; τίς ἐπί-
 δοσις ἐκ τοῦ ὑποτιθέναι τοῖς νέοις τὸ, “ γράφετε παιδία μου
 “ καθὼς ἐξεύρετε · ἡμεῖς θελομεν γενῆν πατέρες γλώσ-
 “ σης” ; ἢ, οὐκ ἀνατροπὴ ταῦτα τῶν καλῶς ἐχόντων ;

Ἄλλ' ἰδῶμεν τὰ περὶ τῆς Γραμματικῆς, διελόντες εἰς
 κεφαλαί ἅττα, ἵν' ἕκαστα τῶν μερῶν τοῦ λόγου, χωρὶς ἐξε-
 ταζόμενα, σαφέστερα γένοιντο ·

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Α'.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ.

Στίχ' 15', ἢ 32. “ Καὶ πρῶτον μὲν πρέπει νὰ λαλήσω
 “ περὶ τῆς Γραμματικῆς, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν, περὶ τῶν
 “ ἀναρίθμων Γραμματικῶν, αἱ ὁποῖαι πολιορκοῦσι
 “ τὰ Ἑλληνικὰ φροντιστήρια, μὲ τόσῃν βλάβῃ τῶν σπου-
 “ δαζόντων τὴν γλῶσσαν, ὥστε (πρᾶγμα παράδοξον,

rectement, tantôt *τολμοῦν* d'une manière incorrecte ; de faire suivre quelquefois du subjonctif les particules *ἵνα, ὅταν* conformément à la grammaire : *ὅταν ἀναγινώσκῃ, καὶ καινοτομήσῃ*, souvent, de l'indicatif au mépris des règles grammaticales : *ὅταν ἀναγινώσκεται, ἵνα ἐξυπνίζεται* ? Tantôt, d'ajouter l'augment et le redoublement au parfait, et tantôt de le retrancher ? Quels progrès fera l'instruction dans la Grèce, si les jeunes hellènes suivent le conseil qu'on leur donne *d'écrire d'après leur inspiration, et de devenir de cette manière les créateurs d'une nouvelle langue*. N'est-ce pas là en effet renverser une perfection consacrée par l'autorité des siècles ?

Nous allons voir maintenant ce qui concerne la grammaire, en divisant la question en autant de chapitres qu'il y a de parties du discours, pour que les idées soient distribuées avec plus d'ordre et de clarté.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GRAMMAIRE.

Lig. 15', ou 32. « D'abord, il faut parler de la
 « grammaire, ou, pour mieux dire, des nombreuses
 « grammaires qui *assiègent les écoles* de la Grèce, et
 « qui font tant de mal à ceux qui étudient la langue,
 « que, (chose étonnante, mais malheureusement trop

« vraie) celui qui *brûlerait* les grammaires, rendrait un plus grand service à la nation grecque , que celui qui « en écrirait. »

Il y a beaucoup d'observations à faire sur ce passage :
1^o la particule *μὲν* placée dans la première phrase, demande pour la suivante *δὲ, ἀλλὰ*, ou *ἐπειτα*, qu'on ne trouve nulle part. Aussi a-t-il employé exactement le verbe *λαλῶ* dans sa propre signification, le faisant dériver de *λάλος*. Des locutions aussi incomplètes, seraient-elles de nouvelles figures introduites dans la prose ?

2^o Remarquez encore l'infinitif *εἰπεῖν* dans le style de celui qui traite les professeurs de la Grèce, *de calomniateurs, d'hommes pervers, et d'imposteurs*, parce qu'ils ne cessent de répéter que, si l'on introduit *les infinitifs dans le langage du peuple*, la langue écrite n'en différera plus.

3^o Le verbe *assiéger* forme ici une métaphore inexacte, sans doute, mais peut-être utile à la pensée de l'auteur, et du moins étrangère, non-seulement au style grec, mais encore à la langue latine et à la française. Or, cette métaphore n'est pas sans intention ; car, après le siège, vient l'incendie de toutes les grammaires ; cependant, elle s'adresse plutôt aux écoles qu'aux grammaires : car enfin, si les grammaires assiégeaient les écoles, elles ne pourraient pas être dans les écoles, parce que celui qui assiège ne peut pas être dans la ville assiégée ; or, les grammaires sont dans les mains des élèves, ceux-ci se trouvent dans les écoles, donc les grammaires sont à-la-fois au dedans et au dehors des écoles qu'elles assiègent. Certes, le fameux dialecticien Chrysippe, qui

“ ἀλλὰ κατὰ δυστυχίαν ἀληθέστατον) περιστότερον ἤθελ’
 “ ὠφελήσει τὸ γένος, ὅστις καίει παρὰ ὅστις γράφει
 “ Γραμματικᾶς. ”

Πολλὰ τὰ ἐνταῦθα θεωρίας ἄξια· α’. Κατ’ ἐπιμερισμὸν λέγων, μόνον τὸν μὲν ἔθηκεν, οὐχ εὕρισκομένου οὔτε τοῦ δὲ, οὔτε τοῦ ἀλλὰ, οὔτε τοῦ ἔπειτα· ἐχρήσατο μέντοι τῷ, λαλῶ ἐπὶ τῆς κυρίας σημασίας, παράξας αὐτὸ ἐκ τοῦ λάλος· δίκαιον δέγε διὰ τὸ ἀνανταπόδοτον τοῦ μὲν, κληθῆναι τὸ σχῆμα τοῦτο ἐν τῷ πεζῷ λόγῳ αὐτοσχέδιον.

β’. Τὸ Ἀπαρεμφατον εἶπεῖν, καὶ ταῦτα ὁ τῶν τῆς Ἑλλάδος διδασκάλων κατηγορῶν, ὡς συκοφαντῶν, καὶ πονηρῶν, καὶ γοήτων, ὅτι καθ’ ἐκάστην βοῶσιν, εἰσαχθέντων τῶν Ἀπαρεμφάτων, ἡ λαλουμένη γλῶσσα ἐντελής ἔσται·

γ’. Δ’ αὖ τὸ, πολιορκοῦσι, μεταφορὰ ἴσως μὲν ἀξιόλογος κατ’ αὐτόν, ἀλλοτρία δὲ, οὐ μόνον τοῦ καθ’ ἡμᾶς λόγου, ἀλλὰ καὶ τοῦ τῶν Γάλλων, καὶ τοῦ τῶν Λατίνων, ἀλλ’ οὖν αὐτῷγε λυσιτελοῦσα ἴσως, ἵνα μετὰ τὴν πολιορκίαν ἐπιφέρῃ τὴν πυρπόλησιν τῶν Γραμματικῶν· αὕτη δέγε μᾶλλον ἀνάγεται εἰς τὰ Σχολεῖα· Εἰ μὲν γὰρ αἱ Γραμματικαὶ “ πολιορκοῦσι τὰ Σχολεῖα”, πῶς αὗται ἦσαν ἐντὸς τῶν Σχολείων; τὸ γὰρ πολιορκοῦν οὐκ ἔστι τῶν πολιορκουμένων· ἀλλὰ μὴν οἱ μαθηταὶ εἰσιν ἐντὸς τῶν Σχολίων, αἱ δὲ Γραμματικαὶ ἐνταῖς χερσὶ τῶν μαθητῶν· αἱ ἄρα Γραμματικαὶ ἐντὸς οὔσαι, καὶ ἐκτός· εἰσιν ἅμα τῶν φροντιστηρίων· πῶς γὰρ ἂν πολιορκοῖεν ταῦτα; Νῆ Δία γ’ οὐδὲ ὁ διαλεκτικώτατος Χρύσιππος, ὁ πάντα λόγον εἰς

πρότασιν ἀνάξας, συμπεριέλαβε τὴν “ αἱ Γραμματικαὶ “ πολιορκουσί τὰ φροντιστήρια ” ἐς τὸν 103,049, ἀριθμὸν τῶν συμπεπλεγμένων προτάσεων· καὶ τῷ ὄντι δαιμόνιος νοῦς καὶ ἱκανὸς, πατὴρ γλώσσης γενέσθαι·

δ'. Ἔτι τὸ, “ μὲ τόσῃν βλάβῃν· ” ἢ μὲ σημαίνει ἐν ταῦθα τὸ ὁμοῦ; ἢ ἡ, αἱ Γραμματικαὶ συμπαραλαβοῦσαι πρὸς συμμαχίαν τὴν βλάβην “ πολιορκουσί τὰ φροντιστήρια ”; ἢ ἀντὶ τῆς πρὸς, τὸ τελικὸν δηλούσης αἰτιὸν ἐστίν, ὥστε εἶναι τὸν νοῦν, ἵνα βλάψῃ τοὺς μαθητάς; ἄλλοι κρινόντων·

ε'. Δὲ, τὸ, “ σπουδαζόντων ”· περὶ οὗ καὶ ἀνωτέρω εἶπον, ὅτι τοῖς ὀρθῶς γράφουσι τὴν γλῶσσαν ἀμετάδοτον ἐστίν·

ς'. Πρὸς τούτοις τὸ, “ ἤθελεν ὠφελῆσαι ”· πῶς δύο ῥήματα δυνατόν συναφθῆναι ἄνευ συνδέσμου, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα. ἐπὶ δέγε τῶν ἄλλων προσώπων καὶ γελοιωδέστατος ὁ λόγος· ἤθελον δώσει· καὶ σημειῶσαι, ὅτι οἱ ἀμαθεῖς Ἕλληνες ὀρθότερον λέγουσιν, ἤθελε νὰ ὠφελήσῃ, εἰς δὴλώσιν τῶν παρὰ τοῖς Γάλλοις ὑποθετικῶν χρόνων καλουμένων, οὓς οἱ πεπαιδευμένοι τῷ ἂν δυνητικῷ ἐμφαίνουσι· συνάπτουσι γὰρ τῷ νὰ τὰ δύο ῥήματα· ὁδὲ τῶν χυδαίων νὰ ἰσοδυναμεῖ καὶ τῷ ἂν, ὥς καὶ ἐν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ μου σελ. 150 εἶπον· καὶ εἴπερ ὁ ἡμέτερος φιλόλογος ἐγίνωσκεν ὀρθῶς γράφειν, οὐκ ἂν ἡμάρτανε λέγων ἤθελεν ἂν ὠφελῆσαι· καὶ οὐκ ἀκατάληπτον ἂν ἦν τῷ χυδαίῳ λαῷ τὸ λεγόμενον, διαίγε τὸ Ἀπαρέμφατον· πῶς γὰρ αὐτὸ ἐν τῷ “ μᾶλλον εἰπεῖν ” καταληπτὸν ὑπέλαβεν; εἰ δὲ μαθητὸν τὸ εἰπεῖν, τί μὴ καὶ τὸ ὠφελῆσαι; Ταῦτά δὲ ῥηθήσεται καὶ περὶ τοῦ γελοιώδους μέλλοντος φέλω δώσει, καὶ

a voulu rapporter chaque phrase à une espèce de proposition, n'a point compris celle-ci dans le nombre des 103,049 *propositions compliquées et affirmatives*. Espérons que la langue que l'auteur se propose de créer pour la nation grecque sera mieux raisonnée.

4^o Dans *μὲ τόσῃν βλάβῃν* la préposition *μὲ* signifie-t-elle *ὁμοῦ avec*, pour que le sens soit : « les grammairiens ayant pris le malheur pour auxiliaire, assiègent les écoles; ou bien est-elle l'équivalent de *πρὸς* dans le sens de *pour*; c'est-à-dire : « pour le malheur de la jeunesse? » J'en fais juges mes lecteurs.

5^o J'ai parlé plus haut du verbe *σπουδάζω*, que ceux qui écrivent correctement la langue grecque font suivre d'un régime indirect.

6^o *Ἦθελεν ὠφελήσει*: Est-il possible de joindre deux verbes autrement que par une particule copulative? Je l'ignore; mais lorsque chacun de ces deux verbes indique une personne différente, l'expression est inexcusable : *ἤθελε δώσει*, *je voulais*, *il donnera*. Quand les ignorans disent : *ἤθελε καὶ ὠφελήσῃ* à la place des temps du conditionnel, ils s'expriment correctement, parce qu'ils joignent les deux verbes par *καὶ*, qui dans le langage vulgaire est employé pour *ἀν*, dont se sert la langue écrite. (Voir Orthophonie, pag. 130.) Que l'auteur dise : *ἤθελεν ἀν ὠφελησῇ*, il sera tout aussi bien compris par le peuple. En se servant, plus haut, de l'infinitif *εἰπεῖν*, il a cru employer un mot connu du vulgaire, pourquoi ne pas faire le même honneur à l'infinitif *ὠφελησαι*? On en peut dire autant du futur ridicule *Θέλω δώσει*, *je veux*, *il donnera*, et de la locution plus ridicule encore *Θέλει*

δώσω, *il veut, je donnerai*. Comment en effet deux verbes, soit de même personne, soit de différentes personnes, peuvent-ils se joindre sans aucune particule? M. Coray lui-même a reconnu l'absurdité de cette locution, et a remplacé dans la suite le futur de l'indicatif par celui de l'infinitif θέλω δώσειν, en suivant l'exemple de quelques écrivassiers qui ont vécu vers la moitié du seizième siècle. On voit en effet ces formes vicieuses dans quelques lettres écrites à cette époque, par des hommes peu instruits, et copiées ensuite par Démétrius Zygomalàs, comme je l'ai dit dans le proème. Ces lettres ont été imprimées à Bâle, dans l'ouvrage intitulé : *Turcogræcia*. On voit, pag. 266, les phrases ἤθελα σὲ γράψει : *je voulais, il t'écrira*; et θέλομεν κάμειν τὸ πρέπον, *nous voulons faire ce qu'il convient de faire*; dont la première équivaut à ἔγραψα ἂν σοι, *j'aurais voulu t'écrire*; et la deuxième à ποιήσομεν, ou καμοῦμεν, *nous ferons*. En parcourant cet ouvrage, vous rencontrerez souvent les mêmes locutions. On en trouve aussi de semblables dans une lettre du cardinal Bissarion, imprimée d'abord en 1613, par Jean Meursius, dans l'édition des Hommes Illustres d'Hésychius; on y voit, pag. 59 : θέλουσι μερισθεῖν, *ils veulent se partager, pour ils se partageront*; θέλουσιν ἀπομένειν, *ils veulent rester, pour ils resteront*; ἤθελα γράψειν, *je voulais écrire, pour j'écrirais*; etc., une seconde édition en fut donnée par un grec nommé Codrica, dans un ouvrage intitulé : *Méditations sur le dialecte vulgaire*, et imprimé à Paris, en 1818. Tout cela prouve que ce sont des expressions qu'on a essayé de faire regarder comme des temps composés, et que

τοῦ γελοιωδεστερου θέλει δώσω . πῶς γάρ καὶ ταῦθα δύο ῥήματα ταυτοπρόσωπα , καὶ ἑτεροπρόσωπα ἄνευ συνδέσμου συνάπτεται ; ἴσως δὲ καὶ αὐτὸς ἐννοήσας τὸ ἄτοπον , τὸ δεύτερον εἰς Ἀπαρέμφατον μετέβαλε Μέλлонτος . Ἀλλὰ τί λέγω , ἐννοήσας μετέβαλε , καὶ οὐ φημι , παρ' ἄλλων ταῦτα ἔλαβεν ; εὐρηται γὰρ τὰ τοιαῦτα καὶ ἐν τισιν ἐπιστολαῖς χυδαῖκῶς γραφεῖσαις , καὶ ἀντιγραφείσαις παράτινος Δημητρίου Ζυγομαλᾶ , κατὰ τὸ 1578 ἔτος ἀκμάσαντος , περὶ οὗ καὶ ἐν τῷ Προοιμίῳ εἴρηκα . τύποις δ' ἐξεδόθησαν αὗται ἐν Βασιλείᾳ ἐν τῇ βίβλῳ ἐπιγραφομένη Τουρκογραφικῇ , ὅπου σελ· 266 ἀναγινώσκεται , ἤθελα σοὶ γράψειν , θέλομεν κάμειν τὸ πρέπον , τὸ μὲν ἀντὶ τοῦ ἔγραψ' ἂν σοι , τὸ δὲ , ἀντὶ τοῦ , καμνοῦμεν , ποιήσομεν . ἀνάγνωθι καὶ ἄλλας αὐτοῖσι ἐπιστολάς , καὶ εὐρήσεις παράπολλά τοιαῦτα . ἀλλὰ καὶ ἀλ-
λαχοῦ οἶον , ἐν τινι ἐπιστολῇ τοῦ Καρδηναλίου Βησσαρίωνος , ἥπερ ἐξεδόθη μὲν πρῶτον τῷ 1613 ὑπὸ Ἰωάννου Μεουρσίου μετὰ τοῦ , περὶ τῶν ἐν παιδείᾳ διαλαμφάντων σοφῶν τοῦ Ἡσυχίου , ἐν ᾗ γράφεται θέλουσι μερισθεῖν , θέλουσιν ἀπομένειν , ἤθελα γράψειν , καὶ ἄλλα τοιαῦτα . ὅρα σελ· 59 . δεύτερον δὲ ὑπότινος Παναγιωτάκη Κοδρικᾶ , ἐν βίβλῳ τινὶ Μελέτην τῆς κοινῆς διαλέκτου ἐπιγραφὴν ἐχούση , καὶ ἐν Παρισίῳ ἐκδοθεῖσα τῷ αἰωή' . ἐξ ὧν δηλοῦται , ὅτι οὐκ αὐτὸς ἐξεῦρε τοὺς τοιαύ-

τους νομιζομένους συνθέτους χρόνους, ἀλλ' ἐχρήσατο γεγραμμένοις οὖσιν· ἐρῶ δὲ περὶ τούτων κατωτέρω·

ξ'. Τὸ “ὅστις καλεῖ Γραμματικός.” εἰ γὰρ ἦν ἡ Ὀμηρος, ἡ Πλάτων, ἡ Ἀριστοτέλης, ἡ Ζήνων ἐθέκει ἂν τι λέγειν τὰν δὲ μᾶτε τὴν γραφομένην γλῶσσαν ἐξηκριβωκότα, μήτε τὴν λαλουμένην εἰδότα, λέγειν τοιαύδε, ἡλικίης εὐηθείας, ἄλλοι λεγόντων· ξύμφωνος μέντοι ὁ λόγος τῇ τε προαιρέσει καὶ τῷ αὐτοῦ στοχασμῷ· εὐδοκίμει γὰρ ἂν τότε τὰ Σχέδια, πρὸς μηδένα γραμματικὸν κανόνα παραβαλλόμενα·

Στιχ' κβ', ἡ 63, 5. “Ὅποιουδήποτε ἔθνους τῆς γλώσσης ἡ Γραμματικὴ ἄλλο δὲν εἶναι, εἰ μὴ συλλογὴ κανόνων, κατὰ τοὺς ὁποίους γράφει, ἡ λαλεῖ εἰς περίοδόν τινα διωρισμένην, τὸ πλεον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους·”

Διαφέρει ἄρα ἡ γλῶσσα τῶν πεπαιδευμένων τῆς τῶν ἀπαιδευτῶν· ἐπεὶ δὲ ἡ Ἑλληνικὴ Γραμματικὴ τοὺς κανόνας “τῶν πλεον πεπαιδευμένων τῆς γλώσσης” περιέχει, οὐκ εὐηθείας τὸ βούλεσθαι φλογεῖ ταύτην παραδοῦναι; ὁμολογεῖ γὰρ μὴ συνίστασθαι Γραμματικὴν ἐκ τῆς τῶν ἀμαθῶν γλώσσης· εἰ δὲ τοῦτο, διὰ τί προὔτρεψάς τινες γράφειν παρὰ σήμους Γραμματικὰς τῆς δῆθεν Γραικικῆς γλώσσης; διὰ τί συμβουλευεῖς τοῖς νέοις γράφειν ἄνευ κανόνων Γραμματικῆς, ὥσπερ σὺ, δέον καὶ σέ, κάκεινους μιμεῖσθαι “τὸ πλεον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους;” εἰ δὲ αὕτη εἰς περίοδόν τινα χρόνου ὥριται, πῶς ἀφ' Ὀμήρου ἐς δεῦρο τῇ αὐτῇ ἐχρῶντο οἱ Ἕλληνες; ἢ ὅτι ἐθεώρουν

M. Coray a voulu imiter. Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

7° « Celui qui brûlerait les grammaires. » Si Homère, Platon, Aristote, ou Zénon avait condamné les grammaires à être brûlées, on aurait pu croire que la sentence était juste; mais des hommes qui n'ont approfondi ni la langue écrite, ni la langue parlée, comment se permettent-ils de porter un pareil arrêt? Sans doute ils ont leurs raisons : car les grammaires une fois brûlées et oubliées, on ne pourrait plus dire que les improvisations s'écartent des règles de la grammaire.

Lig. «6', ou 63, 5. « Pour chaque nation, la grammaire de la langue n'est autre chose que le recueil des règles, selon lesquelles les hommes les plus instruits écrivent, ou parlent à une certaine époque. »

La langue des hommes les plus instruits de chaque nation n'est donc pas celle des ignorans; mais puisque la grammaire grecque renferme des règles, « selon lesquelles les grecs les plus instruits écrivent, on parle, » n'est-ce pas une folie de vouloir la jeter au feu? Vous avouez qu'on ne peut pas tirer une grammaire de l'observation du langage des ignorans; si cela est vrai, pourquoi être de l'avis de ceux qui écrivent des grammaires pour ce langage de l'ignorance? Pourquoi conseiller à la jeunesse de vous imiter en écrivant, sans observer les règles de notre grammaire? Ne valait-il pas mieux, et pour vous et pour eux, d'imiter les plus instruits de la nation grecque? En outre, si la grammaire n'est faite que pour le temps qui l'a vue naître, comment se fait-il que, depuis Homère jusqu'à nos jours, les Grecs

se soient toujours servis de la même grammaire ? Certes , ils ne croient pas que leur langue soit changée : la différence des dialectes qui distinguent à quelques égards la langue d'Homère de celle de Platon , ne change pas la langue elle-même. Les dialectes grecs entrent dans une grammaire , et ne constituent pas autant de grammaires diverses ; l'altération d'une consonne , ou d'une voyelle ; l'addition et le retranchement de quelques lettres , ou la contraction de quelques voyelles , ne produisent aucune altération à la grammaire , qui en indique toujours le son et la valeur , comme le dit Platon dans son *Cratylus*.

Il faut encore observer que l'homme instruit n'écrit jamais comme il parle. Il n'est pas facile d'assujétir à un rythme invariable des paroles échappées à un mouvement spontané ; et pour converser avec des ignorans , n'est-on pas forcé de se servir des formes de langage qui leur sont connues ? En écrivant , au contraire , on s'attache aux règles grammaticales , on choisit des termes propres ou figurés , et l'on embellit le discours de périodes et d'images. Il s'ensuit donc que la langue de toute nation éclairée , se divise nécessairement en trois idiômes : la langue écrite , celle que parlent les hommes instruits , et celle des ignorans ; la première se rapporte exactement aux règles de la grammaire , la deuxième garde un terme moyen , observant souvent les préceptes et s'en écartant quelquefois ; et la troisième , qui est celle des ignorans , s'en éloigne plus souvent. Mais ce qu'il y a de singulier , c'est que l'auteur en affirmant d'une part que la grammaire doit être composée d'après la langue *des hommes les plus instruits* d'une nation , soutient de l'autre , sans

καὶ θεωροῦσι τὴν γλῶσσαν μὴ μεταβεβλημένην , εἰ μὴ τις φαίη μεταβολὴν τὴν κατὰ Διάλεκτον , ἢ καὶ ἡ γλῶσσα τοῦ Ὀμήρου διενήνοχε τῆς τοῦ Πλάτωνος . ἀλλὰ διάγε- τὰς διαλέκτους οὐκ ἀναγκαῖα ἑτέρα Γραμματικὴ , ὥς τῇ ὅλῃ γλώσσῃ ὑπαγομένης . ἡ γὰρ Φωνήεντος εἰς Φωνήεν , καὶ Συμφώνου εἰς Σύμφωνον μεταβολή , συναίρεσις τε καὶ πρόσθεσις , καὶ ἀφαίρεσις , περὶ τὰ αὐτὰ οὔσαι Γράμματα , ταῦτά ὄντα , καὶ ὁμοίως ἐκφωνούμενα , οὐδόλως μεταβάλλει τὴν Γραμματικὴν , ὥς που καὶ Πλάτων ἐν Κρατύλῳ φησὶν .

Ἔτι δὲ ὁ πεπαιδευμένος τοῦ ἔθνους , οὐχ ὥσπερ γράφει , καὶ λαλεῖ , διὰ τε τὸ δυσχερὲς τὸν λόγον εἰς τὸ ἐμμελέστερον ῥυθμοῦντα κοσμεῖν , καὶ διὰ τὸ καὶ ἀμαθέσι λαλεῖν συνεχῶς , πρὸς οὓς ἀνάγκη ποιεῖσθαι τὰς ἐντευξεις δι' οὐπὲρ γινώσκουσι σχήματος ἢ γράφει δέγε κατὰ τέχνην Γραμματικῆς , καὶ λέξει γέ κυριωτέρα , ἢ τροπικωτέρα , καὶ περιόδοις , καὶ σχήμασι διαφόροις ποικιλλὼν τὸν λόγον . εἰ δὲ τοῦτο , τριπλὴ ἂν εἴη παντὸς ἔθνους ἡμορφὴ τῆς γλώσσης ἢ τε γραφομένη , καὶ ἡ λαλουμένη ὑπὸ τῶν πεπαιδευμένων , καὶ τελευταία ἡ τῶν ἀπαιδευτῶν . ἡ μὲν οὖν πρώτη τῇ τῆς Γραμματικῆς στάθμῃ παρατίθεται , ἡ δὲ οἷον μεταίχμιον τῆς γραφομένης καὶ τῆς ὑπὸ τῶν ἀπαιδευτῶν λαλουμένης , ἡ δὲ καὶ παρεκτρέπεται τῶν τῆς Γραμματικῆς κανόνων . Ὁμολογῶν οὖν τὴν Γραμματικὴν συνίστασθαι ἐκ τοῦ γράφειν ἢ λαλεῖν “ τὸ πλέον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους ” , ἀποφαίη κατωτέρω δεῖν

γράφειν “ καθὼς ὁμιλεῖ τὸ ἔθνος”, ἐπιλαθόμενος τῆς, ἣν ὑπέθου διαφοράν.

Στιχ' κε', ἡ 8. “ Ὄταν ἡ γλῶσσα, περὶ τῆς ὁποίας
 “ γίνεται ἡ Γραμματικὴ, ζῇ, οἱ πεπαιδευμένοι τοῦ ἔθνους,
 “ δὲν ἔχουν σχεδὸν οὐδεμίαν χρεῖαν τοιαύτης συλλογῆς,
 “ ἐπειδὴ αὐτοὶ ἐνομοθέτησαν τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης.
 “ καὶ οἱ ἀπαιδευτοὶ ἔχουν πολλὰ ὀλίγην, ἐπειδὴ ἀκού-
 “ ουσι, καὶ ἀναγινώσκουσι τοὺς ζῶντας τούτους νομο-
 “ θέτας.”

Πᾶμπαν ἀσυλλόγιστα τὰ λεγόμενα· ἡ γὰρ Γερμανικὴ, Γαλλικὴ, Ἀγγλικὴ, αἱ ἄλλαι τῶν σοφῶν ἤδη ἐθνῶν ζῶσαι γλῶσσαι, οὐ παρήκμασαν, ἀλλ' ἀκμάζουσι· διὰ τί δὲ τοσαῦται ὑπὸ τῶν ἐκάστου τούτων τῶν ἐθνῶν ἐλλογιμῶν γράφονται Γραμματικαί; καὶ ζωσῆς οὖν τῆς γλώσσης ἀναγκαῖα ἡ Γραμματικὴ· ἄραγε ἐπὶ Πλάτωνος, καὶ Δημοσθένους, καὶ Ὀμήρου, οὐκ ἦν Γραμματικὴ, οὐ δὲ Ῥητορικὴ, οὐ δὲ Ποιητικὴ; ἀλλ' ἐν τοῖς τούτων ξυγγραμμάσι καταφαίνεται τις τέχνη ἐντελεστάτη· τελειοποιεῖται δ' ἐκάστη τῶν τεχνῶν ἀρξαμένη ἀπὸ τῶν μικρῶν καὶ ἀτελῶν· ἵνα γοῦν συλλεγῶσιν οἱ κανόνες, πολλοῦ ἐδέησε τοῦ χρόνου· καθάπαξ δ' εὐρημένων, ῥάδιον τὸν προφορικὸν λόγον τούτοις ἐφαρμόζειν· δείκνυται δ' ἔτι τὸ ἀναγκαῖον τῆς Γραμματικῆς γλώσσης τινὸς ἀκμαζούσης τῷ μικρὸν μέρος τοῦ ἔθνους κατὰ τὸν ἡμέτερον φιλολόγον ταύτην γινώσκειν, καὶ ὀρθῶς γράφον χρῆσθαι· καὶ τῷ πᾶσαν εἶναι ἀνάγκην τοὺς παῖδας διδάσκεσθαι ταύτην· ἢ τί γὰρ παθόντες οἱ ἐν τῇ σοφῇ Εὐρώπῃ, πέμπουσι τοὺς παῖδας εἰς τὰ διδασκαλεῖα; οὐδὲ γὰρ ἐκ τῆς ὁσημέραι ὁμιλίας μάθειεν ἂν τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης· ἀδυνάτου τε ἅμα ἄντος ἅπαντας

se rappeler ce qu'il vient d'avancer, qu'il faut écrire *comme le peuple parle*.

Ligne xε', ou 8. « Lorsque la langue pour laquelle
« on fait la grammaire est vivante, les hommes instruits
« n'ont aucun besoin d'un semblable recueil, parce que
« ce sont eux-mêmes qui ont autorisé les règles de la
« langue; il n'est pas plus utile aux ignorans, puisqu'ils
« écoutent et lisent les législateurs vivans de la langue. »

Admirable raisonnement! La langue allemande et la langue française, et celles des autres nations éclairées, sont, je crois, des langues vivantes; les hommes instruits de chacune de ces nations composeraient-ils tant de grammaires, si l'on n'en avait pas besoin? Est-ce que du temps d'Homère, de Platon, ou de Démosthène, il n'y avait ni grammaire, ni art poétique, ni rhétorique? et pourtant on voit, dans leurs ouvrages, l'expression d'un art déjà perfectionné. Tous les arts partent d'abord d'un principe imparfait qui se perfectionne avec le temps. Recueillir des règles pour parler correctement n'est pas l'affaire d'un instant; or, c'est seulement quand elles ont été recueillies qu'il devient moins difficile d'en faire l'application au langage. Vous avouez que les hommes instruits, qui se servent de ces règles, sont *la moindre* partie d'une nation; comment donc les langues vivantes se passeraient-elles du secours de la grammaire? pourquoi encore, dans l'Europe civilisée, enverrait-on les enfans aux collèges, s'ils pouvaient connaître les règles de leur langue en écoutant les hommes instruits? Je ne sais du reste s'il est possible, à tous les citoyens et à tous leurs enfans, de s'entretenir avec des savans toujours peu

nombreux, pour acquérir une connaissance parfaite de leur langue. Quant aux ignorans, ils sont bornés, non-seulement dans les termes, mais encore dans les idées. Car les expressions sont en raison directes de nos idées. Voyez le procème de ma Calliope. Peut-être y a-t-il aussi une contradiction à supposer des hommes instruits sans qu'ils aient eu besoin d'étude et d'enseignement pour le devenir; or, s'il n'y avait pas de grammaire avant eux, où auraient-ils pu apprendre leur langue? et s'il en existait déjà, comment ces hommes ont-ils dû en offrir les premiers les règles dans leurs écrits? L'auteur ne confond pas, ce me semble, *les hommes instruits* avec les ignorans, lui qui a dit que « la grammaire est le recueil des « règles d'après lesquelles *la partie la plus instruite* « d'une nation parle ou écrit. » Or, si cette partie de la nation observe les règles en écrivant, comment les ignorans n'en avaient-ils pas besoin? ou même comment pourraient-ils lire « ces vivans législateurs » sans connaître les règles d'après lesquelles ils ont écrit?

Pag. 18', lig. 15', ou 23 : « La grammaire est donc un « obstacle, en quelque sorte, et un rempart contre un « *déluge de barbarie.* »

Si la grammaire a cet avantage, pourquoi n'en suivez-vous pas les règles dans vos écrits? Et pourquoi dire plus haut que « celui qui brûle les grammaires, rend à la « nation un plus grand service que celui qui s'occupe « d'en composer? » Dieux! quel ordre d'idées et d'argumens?

Lig. 18', ou 26 : « Mais le penchant naturel de l'homme « pour le changement ne s'arrête point devant de tels « obstacles. »

τοὺς πολίτας, καὶ τοὺς παῖδας αὐτῶν συγγίνεσθαι τοῖς εὐαρίθμοις τῶν σοφῶν. τῶν μέντοι ἀπαιδευτῶν οὐ μόνον τὰ τοῦ λόγου, ἀλλὰ καὶ τὰ τῆς γνώσεως ἐστενοχώρηται. αἱ γὰρ λέξεις ἐν εὐθεῖ λόγῳ εἰσὶ πρὸς τὰς ἐννοίας ἡμῖν, ὥς καὶ ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς Καλλιόπης εἴρηται. ἐκ τούτων αὖν προφανές, ὅτι τὰ τοῦ ἡμετέρου φιλολόγου ἀσυλλόγιστα εἰσὶν. Ἀσύστατον δ' ἔτι καὶ πεπαιδευμένους ὑποτιθέναι τινάς, μὴ μαθόντας τί. πῶς γὰρ ἐπαιδεύθησαν, Γραμματικῆς μὴ οὔσης; εἰ δ' ἐν Γραμματικῇ τινι ἐπαιδεύθησαν, οὐκ ἄρα οὗτοι “ἐνομοθέτησαν τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης.” εἰ δὲ διὰ τοῦ “πεπαιδευμένοι” τοὺς ἀπαιδευτοὺς ἐννοεῖ, πῶς οὗτοι πάλιν νομοθέται κανόνων ἂν εἴεν γλώσσης; εἴρηται γὰρ ἀνωτέρω, τὴν Γραμματικὴν εἶναι συλλογὴν κανόνων, “καθ' οὓς “τὸ πλεον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους “λαλεῖ, ἢ γράφει.” εἰδὲ τοῦτο κατὰ τινας κανόνας γράφει, ἢ λαλεῖ, πῶς οἱ ἀπαιδευτοὶ πολλὰ ὀλίγην χρεῖαν ἔχουν τούτων; ἢ πῶς ἂν “τοὺς ζῶντας νομοθέτας ἀναγνώσειαν”, μὴ μαθόντες τοὺς κανόνας, καθ' οὓς ἐκεῖνοι γράφουσιν;

Σελ. ιδ', στιχ. ις', ἢ 23. “Εἶναι λοιπὸν ἡ Γραμματικὴ ἔμφραγμα τρόπον τινὰ καὶ γῆς ἀνάστημα ἐναντίον τοῦ κατακλυσμοῦ τῆς βρβαρότητος.”

Εἰδὲ τοιοῦτον ἡ Γραμματικὴ, διὰ τί αὐτὸς γράφων παρεκτρέπη τῶν κατ' αὐτὴν κανόνων; καὶ διὰ τί ἀνωτέρω ἔφη, “μᾶλλον ὠφελεῖ τὸ γένος ὁ καίων ταύτην, ἢ ὁ “γράφων”; Ἡράκλεις τῆς τάξεως τῶν ἐννοιῶν καὶ τῶν Συλλογισμῶν.

Στιχ. ιθ', ἢ 26. “Ἡφυσικὴ ὁμῶς τοῦ ἀνθρώπου κλίσις “εἰς τὴν μεταβολὴν, μήτ' ἐντρέπεται, μήτε δυσώπειται “τοιαῦτα ἐμφράγματα.”

Ἀλλ' ὁ ἄνθρωπος μεταβάλλεται φύσει οὐ πρὸς τὸ κακὸν ,
 ἀλλὰ πρὸς τὸ δοκοῦν αὐτῷ ἀγαθόν . οὐδεὶς φρόνιμος δὲ
 νομίζει ἀγαθὸν τὴν βαρβαρότητα . μάλιστα δὲ τὸ Ἑλληνικὸν
 γένος , καίτοι πολλοῖς δεινοῖς περιπεσόν , ἀνέκαθεν ἐθεώ-
 ρει τὴν λέξιν βάρβαρος ὡς ἐναντία τῷ , Ἕλλην . ἐπεὶ
 δὲ ἀνωτέρω ἔφη , “ ὅτι ἡ Γραμματικὴ εἶναι συλλογὴ
 “ κανόνων , κατὰ τοὺς ὁποίους γράφει τὸ πλέον περαι-
 “ δευμένον μέρος τοῦ ἔθνους ” , συνάγεται τὴν μεταβολὴν
 ἀποτείνεισθαι πρὸς αὐτὸ μόνον τὸ μέρος τοῦ ἔθνους . τοῦτο
 δὲ ἀπὸ παλαιῶν χρόνων ἔσγε τὸν αἰδίδιμον Εὐγένιον ,
 Θεοτόκην , Γόρδιον , Βαλάνον , Νεόφυτον Πελοποννήσιον ,
 Ἀθανάσιον Πάριον , Ἰωάν Σπαρμιώτην , Ἰωάννην κωφόν ,
 Λάμπρον φωτιάδην , καὶ τοὺς ἑλλογίμους μαθητὰς αὐτοῦ ,
 καὶ πλείστους ἄλλους , οὐ μόνον διδασκάλους , ἀλλὰ καὶ
 εὐγενεῖς , καὶ ἐμπόρους , ἅπαντες οὐκ ἐπαύσαντο γράφοντες
 τὸν Ἕλληνα λόγον , μὴ μεταβαλόντες . λέγω δὲ μεταβολὴν ,
 οὐ κατὰ τὸν ἐκάστου χαρακτῆρα τοῦ λόγου . ἄλλος γὰρ ὁ
 τοῦ Πλάτωνος , καὶ ἄλλος ὁ τοῦ Δημοσθένους , καὶ Ξενο-
 φῶντος χαρακτήρ , καὶ τῶν λδιπῶν πεζογράφων καὶ ποιη-
 τῶν , ἀλλὰ κατὰ τὸν γενικὸν τύπον τῆς γλώσσης , ἐφαρμο-
 ζόμενον , τῇ τῆς Γραμματικῆς τέχνῃ , καθ' ὃν ἀμετάδλητος
 ἡ γλῶσσα μεμένηκεν . ἐὼ λέγειν τὸν χορὸν τῶν Ἀρχιερέων ,
 καὶ ἱερέων , ὧν τινες μὲν μὴ ἐς τὸ ἀκριβὲς ἐκμαθόντες τὴν

L'homme n'est point naturellement porté au mal, mais à ce qui lui paraît bon ; aucun homme raisonnable ne croit que la barbarie soit un bonheur pour lui ; elle est surtout en horreur à la nation grecque ; quoique plongée dans un abîme de maux, elle a toujours regardé le nom d'*Hellène* comme opposé à celui de *barbare*. Observez qu'il vient d'avancer ces mots : « La grammaire est le « recueil des règles, d'après lesquelles la partie la plus « instruite d'une nation écrit ou parle. » Ainsi, cet esprit d'innovation ne pourrait se faire remarquer que parmi les hommes instruits, toujours peu nombreux, qui cependant, depuis les temps anciens jusqu'à Eugène, Théotoquis, Gordius, Balanos, Néophyte du Péloponèse, Athanase de Paros, Jonas de Sparmos, Jean, surnommé Kophos, Lambros Photiadès, ses fameux élèves, et plusieurs autres professeurs, nobles, et négocians, n'ont jamais altéré la langue grecque en l'écrivant. J'entends ici par *altération*, non celle qu'on observe dans le style particulier de chaque écrivain : car celui de Platon n'est point celui de Démosthène, ni celui de Xénophon ; et le style particulier de chaque prosateur et de chaque poète, se distingue par des formes qui lui sont propres ; mais bien celle des caractères généraux de la langue, qui se sont conservés inaltérés et applicables, dans tous les temps, aux règles de la même grammaire. Les archevêques, les évêques et tout le clergé emploient le grec littéraire dans leur correspondance. Nous avons vu un grand nombre d'entre eux, même dans un âge avancé, s'occuper encore de se perfectionner dans l'art de bien écrire et dans celui

bien parler. La plupart des archevêques prenaient pour greffiers, ou pour secrétaires, avec des traitemens honorables, les plus habiles grammairiens. Pénétrés de l'amour des lettres, ils aimaient à recevoir un homme instruit ou un professeur dans leur palais et à leur table. Plusieurs d'entre eux envoyèrent, à leurs frais, des jeunes gens dans les meilleurs collèges de la Grèce, pour se perfectionner dans la connaissance de leur langue maternelle. Toutes les maisons de la noblesse de Constantinople entretenaient aussi des professeurs instruits pour l'enseignement de la jeunesse. Mais dans la Valachie et dans la Moldavie, ce n'étaient pas seulement les nobles, dont les maisons pouvaient être regardées comme autant de temples élevés aux Muses, mais encore, les négocians et les artisans peu fortunés, qui cherchaient à fixer des professeurs dans leurs maisons. Les plus instruits parmi les nobles Valaques renonçant à leur propre langue, écrivaient, à l'admiration de la Grèce savante, la langue de Platon. Et en lisant les écrits de Grégoire Brangovâne, ou en l'écoutant parler, on sent que cette admiration est justifiée. Je pourrais faire encore mention d'un grand nombre de Valaques qui écrivent la langue grecque dans toute sa pureté; mais je dois surtout des éloges au zèle qu'ils professaient pour les lettres grecques; aussi ces provinces étaient-elles le refuge de tous les savans de notre patrie, qui y trouvaient l'accueil de l'estime et une généreuse hospitalité. Or, ces étrangers, qui possédaient ainsi notre langue, n'étaient pas les disciples de ces improvisations, mais bien des professeurs, qui, loin de leur crier : « brû-

Ἑλλάδα φωνῇ ἐν νεότητι, ἡσυχολοῦντο γέροντες περὶ τὸ ὀρθῶς λέγειν καὶ γράφειν, οἷδὲ καὶ γραφέας ἔλλογίμους παρελάμβανον ἐπὶ μισθῷ ἀδροτάτῳ, ἵν' ἐπὶ τὸ ἀκριδέστερον γράφοιεν, ὧν περ ἐκεῖνοι ἐδέοντο. καὶ οὐκ ἦν ὅστις τῶν Ἀρχιερέων οὐκ εἶχε σύνοικον, καὶ ὁμοτράπεζόν τινα τῶν ἔλλογίμων. πολλοὶ δ' αὐτῶν καὶ πολλοὺς νέους ἔπεμπον ἰδίῳις ἀναλώμασιν εἰς τὰ τῆς Ἑλλάδος Σχολεῖα μαθησομένους τὴν πατρίον αὐτῶν γλῶσσαν. τί δὲ, οἱ εὐγενεῖς τῆς πόλεως; οὐχ ἅπαντες εἶχον ἔλλογίμους διδασκαλούς ἐν τοῖς ἰδίῳις αὐτῶν οἴκοις; τοῦτ' αὐτὸ ἐποίουν καὶ οἱ ἐν Βλαχομολδαβίᾳ οὐ μόνον εὐγενεῖς, ὧν τὰς οἰκίας, ἐνδαιτήματα τῶν Μουσῶν τις οὐκ ἂν εἰπὼν ἀμάρτοι. ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ οἱ ἔμποροι, καὶ τεχνίται. οἱ δ' εὐγενέστεροι τὴν πατρίον αὐτῶν γλῶσσαν ἀφέντες, Ἑλληνιστὶ ξυγγράφον, καὶ οὐκ ἔστιν ὃς οὐκ ἂν ἐθαύμασε Γρηγόριον τὸν Βραγκοδᾶνον γράφοντα, ἡ-λαθῶντος ἀκούσας, καὶ πολλοὺς δ' ἄλλους, οὓς διὰ τὸ σύντομόν παραλείπω. τοσοῦτον δὲ ζῆλον ἔσχον οἱ ἄνδρες οὗτοι περὶ τὴν μάθησιν τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, καὶ τοσοῦτον ἐτίμων καὶ περιέβαλλον τοὺς πεπαιδευμένους, ὥστε καταφύγιον ἡ Βλαχομολδαβία γέγονε πλείστοις τῶν ἔλλογίμων. ταῦτα δ' ἐποίουν, λογιώτατε, οὐχ' ὑπὸ τῶν Σχεδίων τούτων διδασχθέντες, ἀλλ' ὑπ' ἀνδρῶν, οἵτινες ἐβόων πανταχοῦ τῆς Βλαχίας, οὐχι

“ καίετε τὰς Ἑλληνικὰς Γραμματικάς”, ἀλλ’ ἀντέχεσθε τούτων ἀμφιλαφῶς, καὶ θέλοντες μεταβληθῆναι οὐκ ἐπὶ τὸ χεῖρον, ἀλλ’ ἐπὶ τὸ κρεῖττον.

Στιχ’ κζ’, ἡ 30. “ Καθ’ ὅσον ὁμῶς πολλαπλασιάζονται οἱ παραδάται, συμβαίνει τὸ ἐναντίον, γίνονται οὗτοι νομοθέται.

Οὐδεμίαν τηλικαύτην παράδασιν τῆς Ἑλληνικῆς Γραμματικῆς ἴσμεν, ὥστε τὰ Σολοικοφανῆ ἀποτελεῖν Γραμματικὴν. ἅπερ οὐ μόνον σπανιώτατα ἐν τοῖς παλαιοῖς ποιηταῖς, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς μετὰ ταῦτα. πολλοῦ γε καὶ δεῖ κανόνα τῆς γλώσσης ταῦτα γενέσθαι. ἔπειτα δὲ οἱ ἀπαίδευτοι ἐν παυτὶ μὲν ἔθνει πολλαπλάσιοι εἰσι τῶν πεπαιδευμένων, ἐν οὐδενὶ δὲ νομοθέται γεγόνασιν οὗτοι γλώσσης.

Σελ’ ιε’, στιχ’ ις, ἡ 63, 12. “ Συμπεραίνεται ἀπὸ τὰ προειρημένα, ὅτι κατὰ διαφόρους περιόδους, ἡ ἐποχὰς χρόνου, τὸ αὐτὸ ἔθνος διάφορον Γραμματικὴν ἔχει.”

Οὐ συμπέρασμα ὧ βέλτιστε, ἀλλ’ ὑπόθεσις ἀπλὴ τὸ λεγόμενον. πόσας γὰρ διαφερούσας Γραμματικάς εἶχον οἱ Λατῖνοι, ἐξ οὗ ἐκανόνισαν τὴν γλῶσσαν αὐτῶν; δεῖξον ταύτας. εἴρηται δὲ καὶ ἐνωτέρῳ, ὅτι ἐξ Ὀμήρου ἕως τῆς σήμερον τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος οὐκ εἶχε διάφορον Γραμματικὴν. ἡ γὰρ τοῦ Γαζῆ, τοῦ Λασκάρεως, τοῦ Ἀπολλωνίου, Διονυσίου τοῦ Θρακῆς, κ. τ. λ. αἱ αὐταὶ εἰσι κατὰ τε τὴν διαίρεσιν τῶν ὀκτὼ τοῦ λόγου μερῶν, καὶ κατὰ τὴν σύνταξιν· καὶ ταύταις ἐς δεῦρο χρώμεθα ἐν ταῖς τῆς Ἑλλάδος Σχολαῖς.

Στιχ’ κ’, ἡ 15. “ Ἀκολουθεῖ καὶ συνεχίζεται ἡ τοιαύτη

« lez les grammaires grecques, » ne cessaient de leur dire : *prenez les grammaires à deux mains* ; et s'ils voulaient innover, c'était en bien et non en mal.

Ligne 25, ou 30. « Mais lorsque le nombre de ceux qui transgressent les règles grammaticales augmente, alors ce sont eux qui font les règles de la grammaire. »

Dans les écrits des hommes instruits, on ne voit point les règles assez souvent violées pour que les solécismes, qui se rencontrent rarement chez les prosateurs et chez les poètes, puissent faire révolution dans les principes de la grammaire grecque. Il est vrai que chez tous les peuples, les ignorans sont en majorité, mais nulle part, leur langage grossier n'a l'autorité des règles.

Page 12, lig. 15, ou 63, 12. « De ce qui vient d'être dit, on peut tirer cette conséquence, que, pour chaque époque, la même nation a une grammaire différente. »

Cette conséquence, que rien ne justifie, me paraît être plutôt une supposition gratuite. Les Latins, dès qu'ils eurent fixé leur langue, combien de fois changèrent-ils de grammaire ? Pourrait-on citer un seul changement ? J'ai dit plus haut que depuis Homère jusqu'à ce jour, la nation grecque, dans ses collèges, n'en a jamais reconnu qu'une ; car, la grammaire de Gazès, celles de Lascaris, d'Apollonius, de Denis de Thrace, etc., sont les mêmes, soit pour la division des parties du discours, soit pour la méthode de la Syntaxe.

Ligne 21, ou 19. « Ces changemens suivent et se

« succèdent jusqu'à ce que la nation devienne tout-à-fait barbare. »

Vous êtes dans l'erreur, si vous pensez que la nation grecque est tout-à-fait barbare. « La partie la plus éclairée de la nation, » je le répète, écrit correctement sa langue. Pour les ignorans, du temps d'Homère et de Platon, comme de nos jours, ils analysaient les infinitifs et les participes (voyez la préface de ma *Calliope*) ; quant aux mots étrangers introduits dans la langue grecque, certes ils ne peuvent pas entacher de barbarie, pas plus la langue que les mœurs d'une nation. La preuve en est bien simple : le français a emprunté un grand nombre de ses mots au grec et aux autres langues ; tous les jours il en emprunte de nouveaux. Mais ce n'est pas à dire pour cela que la langue française soit devenue barbare ; au contraire, en écrivant les Français conservent le caractère qui est propre à leur langue, tandis que vous ne faites, dans vos prolégomènes, que traduire le français mot à mot en grec. On sait déjà que les anciens grecs disaient : *παρασάγγην*, *σάγαριν*, *ἀκινάκην* ; *σπαράδαριν*, etc., mots étrangers, qui n'ont pourtant pas altéré leur langue. Quant au caractère national des Grecs, je me réserve de démontrer ailleurs qu'il a resté immuable jusqu'à ce jour. Si vous regardez les Grecs comme barbares, à cause de l'esclavage qui n'est naturel qu'aux nations barbares, selon Aristote, vous devez réfléchir que ce ne fut, ni leur naturel, ni leur volonté, qui les soumit aux Turcs, mais seulement la force des événemens. Malgré ces revers, les Hellènes ont fait de continuel et d'héroïques efforts pour briser leurs chaî-

“ μεταβολή ἕως οὗ νὰ βαρβαρωθῇ παντάπασι τὸ
 “ ἔθνος.”

Οὐ παντάπασι τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος βεβαρβάρωται, ὡς
 σὺ νομίζεις, ἀλλὰ τὸ μὲν πεπαιδευμένον μέρος, ὡς
 καὶ ἀνωτέρω εἴρηται, ἔγραφεν ὀρθῶς τὴν γλῶσσαν. τὸ δὲ
 ἀπαιδευτον ἀνέλυε τὰ Ἀπαρέμματα καὶ τὰς Μετοχὰς οὐ μόνον
 σήμερον, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ Πλάτωνος καὶ Ὀμήρου· ὅρα τὸ
 προοίμιον τῆς Καλλιόπης· αἱ δὲ παρειαχθεῖσαι ξέναι τῶν
 λέξεων, οὔτε τὴν γλῶσσαν βαρβαρῶσιν, οὔτε τὰ ἦθη τοῦ
 ἔθνους· παράδειγμα δὲ τοῦ λόγου, ὅτι οἱ Γάλλοι πλείστας
 τῶν Ἑλληνικῶν λέξεων, καὶ τῶν ἄλλων γλωσσῶν ἔλαβον,
 καὶ λαμβάνουσιν· ἀλλ’ οὐ διὰ τοῦτο ἡ γλῶσσ’ αὐτῶν βάρ-
 βαρός ἐστι· γράφοντες δὲ, οὐχ ὥςπερ σὺ Ἑλληνικὰς λέξεις
 συρράπτων Γαλλικῷ χαρακτῆρι, ἀνόθευτον φυλάττουσι τὸν
 ἴδιον χαρακτῆρα τοῦ λόγου· οἱ τε παλαιοὶ Ἕλληνες καὶ
 παρασάγγας εἶπον, καὶ Σάγαριν, καὶ Ἀκηνάκην,
 καὶ Σαράβαριν, ἄνευ παραμορφῆς τῆς γλώσσης· περὶ
 δέγε τοῦ καθ’ Ἑλληνας ἠθικοῦ χαρακτῆρος, ὅτι ἀμετάβλητος
 καὶ οὗτος ἐς δεῦρο μεμένηκεν, ἐν ἄλλοις γαλλιστὶ ἐρῶ·
 Εἰ μέντοι τοὺς Ἕλληνας βαρβάρους ὑπείληφας διὰ τὸ δε-
 δουλωσθαι τοῖς Ἀγαρηνοῖς, κατὰ δῆθεν τὸ Ἀριστοτελι-
 κόν, τὸ βάρβαρον φύσει δοῦλον, ἴσθι. ὅτι οὐ φύσει,
 οὐδὲ προαιρέσει, ἀλλὰ στερεῶς ἀνάγκη ἔφερον τὴν δου-

λείαν· καίτοι ἐς θεῦρο οὐκ ἐπαύσαντο ἀγωνιζόμενοι μὴ δοῦλοι καλεῖσθαι, ὥς καὶ ἐν τῇ Προσκλήσει εἶπον.

Στιχ' κα', ἡ 16. “Καὶ τότε ἡ γλῶσσά του γίνεται τόσον
“ ἄλλόκοτος καὶ παρηλλαγμένη, τόσον ἐναντία εἰς τοὺς
“ κανόνας τῆς παλαιᾶς, μὲ τόσας ἀνωμαλίας ἀσχημισ-
“ μένη.”

Οὕτε τόσον ἄλλόκοτος καὶ παρηλλαγμένη, οὔτε τόσον ἐναντία τοῖς κανόσι τῆς Γραμματικῆς ἢ τῶν ἀπαιδευτῶν, εἰ καὶ ~~πε~~περιωρισμένη. ἀλλ' ἀνάγκη διακρίνειν τὸ ὀρθὸν τῆς λέξεως, διὰ τὰς συνεχεῖς συγκοπὰς τῶν φωνηέντων, καὶ ἐνίοτε τῶν συλλαβῶν· οἷον, τὰ ὑπῆγενε, σύρ-
ρίτε, ἦντανε, κ. τ. λ. δεῖ γράφειν ὑπῆγ' εἶναι, σύρρ' ἔτε, ἦν τι εἶναι, ἡ τί ἦν εἶναι· καὶ αὐτὰ τὰ σμικρότατα μόρια διεφύλαξε, τὸ ἄν, τὸ μὲν, καὶ ἄλλα· οὐδὲ κατὰ τὸ σχῆμα φαίνεται ἄσχημος, καίπερ μετέχουσα τῶν τεσσάρων διαλέκτων, καθὼ καὶ κοινὴ ὀνομάζεται, ὥς κοινωνοῦσα ἀπασῶν· καὶ Δωρίζει γὰρ, ὥς εἰς ἄω προ-
φέρουσα τὰ εἰς ἑὼ ἀσυναίρετα περιπατᾶω, πεινᾶω, κτυπᾶω· καὶ ὑβρίζοντωςαν, ἡγωνιζόντωςαν, ἐπηδοῦσαν· καὶ χύνω, θυμόνω, κ. τ. λ. ὥς καὶ ἐν τῇ Καλλιόπῃ λέλεκται· ἀλλὰ καὶ ἐν Ἀντωνυμίαις προστιθεῖσα τὸ να θωρικῶς ἐμένα, αὐτόν-να· ὅρα κεφ· θ' τῆς ἐμῆς Γραμ. καὶ ἐν Ἐπιόρημασι καθαρᾶ, ὀρθὰ ἀντὶ ὀρθῶς, καθαρῶς· καὶ ἰωνίζει δὲ, ἀναυ-
ξήτους προφέρουσα τοὺς παρακειμένους, γραμμένον ἀντὶ γεγραμμένον· καὶ ἐν προσθέσει, περ, ἀπ,

nes; lisez mon *Appel au peuple de l'Europe en faveur des Grecs.*

Ligne 22, ou 16. « Etalors la langue devient tellement
« bizarre, tellement changée, tellement opposée aux rè-
« gles de la langue ancienne, tellement dégradée par
« des anomalies.... »

Le langage du peuple, quoique borné, n'est ni si bizarre, ni si opposé aux règles de la langue écrite, que vous le croyez. Il faut, en appréciant la différence, des locutions, faire attention au retranchement des voyelles, et à celui des syllabes. Par ex., on entend le peuple dire : ὑπήγεγε, σύρριτε, ἦντανε, etc., mais il faut écrire ὑπήγ' ἔναι, συρρίτε, ἦν τι εἶναι, etc.; le vulgaire a conservé de sa langue jusqu'aux particules ἄν, κεν et autres semblables. Le dialecte du peuple n'est pas non plus bizarre dans ses formes; seulement il offre le mélange des quatre autres dialectes, mélange qui l'a fait nommer *langue commune*. En effet, le peuple suit l'idiome dorien, en ce qu'il prononce en ἄω les verbes non contractés : περιπατάω, je marche; πεινάω, j'ai faim; κτυπάω, je frappe; ὑβρίζοντωσαν, ils s'insultaient; ἡγωνίζοντωσαν, s'exerçaient; ἐπηδοῦσαν, ils salutaient, etc., pour ὑβρίζοντο, ἡγωνίζοντο, ἐπιδούν, etc., il dit aussi χύνω, θυμόνω, etc.; comme je l'ai dit dans ma *Calliope*. Il en fait autant pour les pronoms, en y ajoutant να : ἐμέ-να, αὐτόν-να, etc. (Voir ma grammaire, chapitre iv); ainsi que pour les adverbes : καθαρά, ὀρθά, pour καθαρώς, purement; ὀρθῶς, droite. Il suit l'idiome Ionien, en retranchant l'augment des parfaits : γραμμένον pour

γε-γραμμένον, écrit. Il prononce encore ioniquement les prépositions περ, κατ, ἀπ, μετ, etc. : περπετάω, μετ τούτου, μετ αὐτὸν, etc. Il fait sentir le digamma colien (voir Calliope, chap. III), entre les voyelles : ἀκούρω, κλαίρω, Φοῖδα, etc. Si donc vous nommez barbare la langue du peuple, parce qu'elle est composée de tous les dialectes, vous devez savoir que cette manière de parler était la même chez les anciens Grecs, comme il est facile de le voir par certaines phrases, soit poétiques, soit prosaïques, tantôt régulières, tantôt irrégulières; c'est ce qui fit sentir aux anciens le besoin d'établir entre les dialectes une ligne de démarcation, pour donner à la langue écrite un rythme plus uniforme. De là vint la langue dont se sont servis les écrivains prosateurs; et dont se servent encore les hommes instruits. Cependant, si le langage du peuple vous paraît barbare, à cause du mélange des dialectes, sous lesquels pourtant il conserve la forme primitive inaltérée; comment faut-il nommer celui de vos *improvisations*? certes, *idiôme français*; celui des traductions de M. Coumas? *idiôme allemand*; celui des auteurs qui nous traduisent mot à mot l'italien, aura le nom d'*idiôme italien*; celui des autres s'appellera *idiôme anglais*, *idiôme russe*, etc. Que si vous réunissez tous ces idiômes divers dans la langue que vous vous proposez de créer, comment la nommerons-nous? *bizarre*, *difforme*, *étrangère*, *chimérique*, *monstrueuse*; ne sera-ce pas la *confusion des langues de la tour de Babel*? Dieux, quel bonheur pour la jeunesse grecque!

Ligne xy', ou 18. « De sorte qu'il n'est possible ni de

μετ, κ.τ.λ. περπατῶ, μετ τούτου, μετ αὐτὸν · καὶ Αἰολίζει δὲ, ἐκφωνοῦσα τὸ δίγαμμα (Κεφ. γ' τῆς Καλλιόπης) μεταξύ φωνηέντων· ἀκούω, κλαίω, φοῖδα, κ.τ.λ. εἰ οὖν τὰς τοιαύτας προφοράς ὀνομάζεις βαρβαρότητας, καὶ ἀσχημάδας, γίνωσκε, ὅτι οὗτος ὁ τρόπος τοῦ λαλεῖν ἀρχαιότατος ἦν παρὰ τοῖς Ἕλλησιν · ἐπεὶ δ' ἐφαίνετο κατὰ τι μὲν ποιητικὸς, κατὰ τι δὲ πεζὸς, καὶ ἐν ἄλλοις μὲν ὁ μαλὸς, ἐν ἄλλοις δ' ἀνώμαλος, δι' αὐτόγε τοῦτο ἐπὶ τὸ εὐρυθμότερον ἐκανόνισαν τὴν γραφομένην γλῶσσαν, ἥπερ οἵτε πάλαι ἐχρῶντο καὶ οἱ νῦν γράφοντες χρῶνται, οἷς καὶ σὲ ἐχρῆν ἐπεσθαι · Ἀλλ' εἴπερ ταύτην τὴν γλῶσσαν ἀλλόκοτον ὀνομάζεις, καὶ τοι ἀνόθευτον κατὰ τὸν χαρακτῆρα, πῶς δεῖ λέγειν τὸ σχῆμα τῶν Σχεδίων τούτων; Γαλλικὸν δηλονότι · τὸν δὲ τῶν μεταφράσεων τοῦ Κούμα; Γερμανικὸν δῆπου, ὥσπερ καὶ ἐστί · τὸν δὲ τινος Ἰταλίζοντος, ἢ Ἀγγλικίζοντος, ἢ Ῥωσσίζοντος; πάντως οὐκ ἄλλον, ἢ Ἰταλικὸν, Ἀγγλικὸν, Ῥωσσικὸν · Συλλεγέντων δὲ τούτων συμπάντων τῶν χαρακτήρων εἰς ἓνα κοινόν, πῶς δεῖ καλεῖν τοῦτον; πότερον, ἄσχημον, καὶ ἄμορφον, καὶ παράσημον, ἢ τραγέλαφον, καὶ χίμαιραν, καὶ Ἴπποκένταυρον, καὶ σύγχυσιν τῶν γλωσσῶν τῆς Πυργοποιίας; ἅπαντα ταῦτα δηλονότι · Ἡράκλεις, τῆς εὐτυχίας τῶν Ἑλληνικῶν παίδων·

Στιχ' κγ', ἢ 18. “ Ὡστε μήτε τὴν παλαιὰν εἶναι δυνατόν

“ ν' αναλάβῃ, διότι ἐμακρύνθη πολὺ ἀπ' αὐτὴν, μῆτε νέαν
“ ἄλλην νὰ κάμῃ.”

Ἐπεὶ δὲ “ Μῆτε τὴν παλαιὰν εἶναι δυνατόν ν' αναλάβῃ,
“ μῆτε νέαν ἄλλην νὰ κάμῃ ” ἀνάγκη ἄρα μεῖναι τὸ γένος
ἀγλωσσον· ἀλλαμὴν οὐκ ἔστιν, ὥς ἅπαντες ἴσασι, καὶ
αὐτὸς ἀνωτέρω τὸν τύπον τῆς κοινῆς γλώσσης ὑπέγραψα,
ἄρ' οὐδεμία ἀνάγκη “ νέαν ἄλλην νὰ κάμῃ”. “ Ν' ἀνα-
“ λάβῃ δὲ τὴν παλαιὰν, ἤτοι τὴν γραφομένην, οὐχ ὁρῶ τὸ
“ ἀδύνατον· α' τῶν ἀπαρεμφάτων εἰσαχθέντων, καὶ τῶν
“ μετοχῶν, οὐχ' ὥς σύ, θέλω δῶσειν, καὶ θέλω γράψειν”.
ἀλλ' ὥς οἱ τῆς Γραμματικῆς κανόνες διορίζουσι. β' χρώ-
μενον αἰεταῖς αὐξήσεσιν, οὐχὶ ὁ τὲ μὲν, ὁ τὲ δ' οὐ, κατα-
λογάδην γράφον· οὐ δὲ λέγειν, ὥσπερ σύ ἐντελῶς μὲν τὸ
“ λελογισμένην”, ἀτελῶς δὲ “ στερημένους”, καὶ “ γραμ-
μένην”. ἀνωμαλία γὰρ τὰ τοιαῦτα, καὶ κανονικοῦ τύπου
ἀλλότρια· διόπερ καὶ οἱ Ἀττικοὶ πρὸς τὸ ὁμαλώτερον
ῥυθμίσαντες τὴν ἑαυτῶν γραφομένην γλῶσσαν, τῇ ποιήσει
ἀφῆκαν τὰ κατὰ διάλεκτον χάριν τοῦ μέτρου· γ' γράφον τὰ
τρίτα πληθυντικὰ πρόσωπα διὰ τοῦ ουσιν, ὥσπερ ἐν πολλαῖς
πόλεσι τῆς Ἑλλάδος προφέρεται· οὐχὶ ὥσπερ σύ, ὅτε μὲν
“ τολμοῦν”, ὅτε δὲ “ τολμοῦσι” καὶ “ πολιορκοῦσι”
λέγων· δ' μὴ Γαλλικίζον, μὴδὲ Γερμανίζον, μὴδὲ Ἰταλίζον,
μὴδὲ, κ. τ. λ. τὸ δὲ τῆς ὀρθογραφίας καὶ τῆς Συντάξεως τὸ
αὐτὸ ἐστίν.

Στιχ' κε', ἡ 20. “ Διὰ τοῦτο, ὅτι ἡ δὲν ἔμειναν ὁλό-
“ τελα πεπαιδευμένοι ἄνδρες εἰς τὸ γένος, ἡ κατὰ πολλὰ
“ ὀλιγώτεροι τὸν ἀριθμὸν παρὰ νὰ κατασταθῶσι νομοθέται
“ νέας γλώσσης.”

« reprendre l'ancienne langue, qui est trop éloignée ,
« ni d'en créer une nouvelle. »

« S'il n'est possible ni de reprendre l'ancienne langue
ni d'en créer une nouvelle, » il faut que la nation reste
sans langue ; mais tout le monde sait qu'elle en a une ,
dont la forme est celle que je viens d'exposer ; elle n'a
donc pas besoin d'en créer une autre. Je ne vois pas
l'impossibilité de faire usage d'une langue qui a des
règles certaines, qui emploie 1^o les infinitifs et les par-
ticipes, non pour dire comme vous : *Θέλω δώσειν*, et
Θέλω γράψειν ; mais dans les formes autorisées par la
grammaire. 2^o Qui conserve toujours les augmens dans
le style prosaïque, et certes, il ne faut pas vous imiter,
en disant tantôt *λελογισμένην* complètement, *στερημένους*
et *γραμμένην* sans augment ; cette sorte de locution pré-
sente une anomalie, et une confusion des règles ; les
Attiques l'écartaient avec soin de leur langue prosaïque,
laissant ces irrégularités aux poètes, que le rythme
forçait de recourir aux dialectes. 3^o Qui emploie la
désinence *ουσι* pour la troisième personne plurielle du
présent de l'indicatif ; car, à quoi bon dire, comme vous,
tantôt *τολμοῦσι*, et tantôt *τολμοῦν*, faite d'autant moins
excusable que le peuple connaît généralement cette dé-
sinence ? 4^o Qui évite les locutions françaises, alleman-
des, italiennes ; etc. L'orthographe et la syntaxe sont les
mêmes pour la langue écrite que pour la langue parlée.

Ligne 21, ou 20. « La raison en est que, ou il n'existe
« plus d'hommes instruits dans la nation, ou ils sont
« trop peu nombreux pour créer une nouvelle lan-
« gue. »

Je répète ce que je viens de dire : « s'il ne reste plus
 « d'hommes instruits (illusion de l'amour-propre), ou
 « s'ils ne sont pas assez nombreux pour créer une nou-
 « velle langue, » la nation grecque doit rester privée
 de tout langage. Ici, il faut tirer le rideau; car enfin,
 « puisqu'il n'est possible ni de reprendre la langue an-
 « cienne, ni d'en créer une autre, » tout ce que vous
 allez nous dire à ce sujet est inutile.

Page 15', ligne α', ou 21. « Les gens instruits, peu
 « nombreux en grèce, ne doivent le titre honorable
 « d'érudits qu'à l'étude qu'ils font de la langue et de la
 « grammaire ancienne. »

Mais pourquoi se livraient-ils à l'étude de cette lan-
 gue et de cette grammaire, s'il était impossible de s'en
 servir pour créer une nouvelle langue? Dieux! quel
 arrangement d'idées! Le génie le plus élevé ne saurait
 en trouver l'emploi. Voyons cependant pourquoi les
 savans s'occupaient de choses qui n'offraient aucune
 chance de succès.

Ligne 5', ou 24. « Pour apprendre eux-mêmes et pour
 « enseigner aux autres la langue de leurs ancêtres, ils
 « avaient besoin d'un recueil de règles. »

Cette manière de raisonner me rappelle le proverbe
 grec : *Voilà bien une confusion d'une nouvelle espèce.*
 L'auteur vient de nous dire que « les gens instruits, peu
 « nombreux en Grèce, se livraient à l'étude de la lan-
 « gue ancienne et de la grammaire; » mais pour acqué-
 rir de l'instruction pouvaient-ils se passer de guides?
 Comment auraient-ils appris eux-mêmes une langue
 inconnue à tous? Comment l'auraient-ils enseigné aux

Πάλιν τὰ αὐτὰ τοῖς ἀνωτέρω λέγω· ἐπεὶ “ δὲν ἔμειναν
 “ πεπαιδευμένοι, ὡς σύγε τούτο νομίζεις οὐκ ὀρθῶς, ἢ
 “ ὀλιγώτεροι παρὰ νὰ κατασταθῶσι νομοθέται νέας γλώσ-
 “ σης. ” ἄρα τὸ Ἑλληνικὸν γένος ἀνάγκη πᾶσα μεῖναι
 ἄγλωσσον· καὶ τὰ τῆς σκηνῆς τετέλεσται· οὐδέσοι χρεῖα
 τῶν ἐφεξῆς λόγων· εἵρηκας γὰρ ἀνωτέρω, “ ἀδύνατον ὕ’
 “ ἀναλάβῃ τὴν παλαιάν, καὶ νέαν ἄλλην νὰ κάμῃ. ” ἄρα
 τετέλεσται, καὶ ἡλοιπὴ περιττολογία ἀξυντελής, καὶ μα-
 ταία.

Σελ. 15', στιχ. α', ἢ 21. “ Οἱ πολλὰ ὀλίγοι πεπαιδευ-
 “ μένοι οὗτοι δὲν ἔλαβον τὴν τύχην νὰ λέγονται τοιοῦτοι,
 “ πλὴν διότι καταγίνονται εἰς τὴν μάθησιν τῆς ἀρχαίας
 “ γλώσσης καὶ Γραμματικῆς. ”

Καὶ διὰ τί ἡσχολοῦντο περὶ τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν,
 ἀδυνατοῦ ὄντος “ ὕ’ ἀναλάβῃ τὴν παλαιάν; βαβαὶ τῆς ἀλ-
 ληλουχίας τῶν ἐννοιῶν· μὰ τὴν ἀλήθειαν, οὔτε ὁ Διὰ-
 βολος τὸν φθάνει εἰς τὸν τρόπον τοῦ συλλογί-
 ζεσθαι· ἀλλ’ ἴδωμεν καὶ τὸ τελικὸν αἶτιον·

Στιχ. 5', ἢ 24. “ Διὰ νὰ μανθάνωσιν αὐτοί, καὶ νὰ μα-
 “ θητεύωσιν ἄλλους τὴν προγονικὴν γλῶσσαν, εἶχον χρεῖαν
 “ ἀπὸ συλλογῆς τῶν κανόνων τῆς γλώσσης. ”

Ἄλλο εἶδος ταραχῆς καὶ οὗτος ὁ τρόπος τοῦ συλλο-
 γίζεσθαι· εἶπε γὰρ ἀνωτέρω, ὡς “ οὗτοι καταγίνονται εἰς
 “ τὴν μάθησιν τῆς ἀρχαίας γλώσσης καὶ Γραμματικῆς. ”
 Ἀλλὰ μόνον κατεγίνοντο, ἢ διδασκόμενοι παρ’ ἄλλων; πῶς
 δ’ ἂν μόνον ἄνευ ὁδηγίας μάθοιεν γλῶσσαν ἄγνωστον; εἰδὲ
 αὐτοὶ ἐδέοντο μαθήσεως, πῶς ἐδίδασκον τοὺς ἄλλους; καὶ

εἴπερ κατεγίνοντο εἰς τὴν μάθησιν τῆς Γραμματικῆς, πῶς
 “ εἶχον χρεῖαν ἀπὸ συλλογὴν κανόνων ”; ἀλλ’ ἦν ἐμάν-
 θανεν Γραμματικὴν, τί ἄλλο, εἰ μὴ περιεῖχε τοὺς κανόνας
 τῆς γλώσσης; παρατηρητέον δ’ ὅτι ἀνωτέρω μὲν ὀρθῶς εἴρη-
 κεν “ εἶναι χρεῖα πολλῶν ἄλλων μέσων ” ἐν ταῦθα δὲ κα-
 κοσυντάκτως “ χρεῖαν ἀπὸ συλλογὴν. ”

Στιχ. 9, ἡ 28. “ Καὶ ἐντεῦθεν ἐγεννήθησαν αἱ διά-
 “ φοροι γραμματικαί. ”

Πόθεν; ἐκ τοῦ μαθάνειν αὐτοὺς παρ’ ἑαυτῶν γλώσσαν
 ἄγνωστον; ἀλλὰ πῶς ἂν εἶχον οὕτω συλλογὴν κανόνων ποιῆ-
 σαι, ἀδυνάτου ὄντος μαθάνειν ἄνευ διδάσκοντος, καὶ ἄνευ
 Γραμματικῆς ξένην γλώσσαν; ὅμοιον δ’ ἂν εἴη τοῦτό γε,
 ὡς εἴ τις βούλοιτο γλώσσάν τιν’ αὐτῷ σχεδιάσαι, μὴ πρό-
 τερον ὑπαρξάντων πραγμάτων, μηδὲ τῷ χρόνῳ ἐξευρημέ-
 νων τῶν εἰς παράστασιν αὐτῶν λέξεων.

Στιχ. 10, ἡ 32. “ Ὅλαι αἱ Γραμματικαὶ αὗται; καὶ
 “ περισσότερον ὅσαι ἐτυντάχθησαν μικρὸν πρὸ τῆς ἀλώ-
 “ σεως καὶ μετὰ τὴν ἄλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως, καὶ
 “ δὲν ἔπαυσαν μέχρι τοῦ νῦν νὰ συντάσσωνται, ἔχουσι κατὰ
 “ τὸ μᾶλλον καὶ ἥττον τρία σφάλματα ἱκανὰ ν’ ἀπομα-
 “ κρύνωσι τοὺς νέους ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς παιδείας. ”

Εἶπον ἀνωτέρω, ὅτι “ ὅλαι αὗται αἱ Γραμματικαὶ ” οὐδὲν
 “ διαφέρουσι τῶν παλαιωτάτων Ἑλληνικῶν Γραμματικῶν.

Στιχ. κ', ἡ 65, 2. “ Καὶ μὴν ἀπορήσῃ τις πῶς ἀνθρώ-
 “ ποι πεπαιδευμένοι, ἐσύνταξαν Γραμματικὰς ἀνεπιτη-
 “ δεῖας νὰ δώσωσι παιδείαν εἰς ἄλλους. ”

autres? La grammaire qu'ils étudiaient pour connaître la langue, de quoi traitait-elle, si ce n'est des règles de cette langue? Observez qu'après avoir écrit plus haut : *εἶναι χρεία πολλῶν μέσων* en attribuant au mot *χρεία* un génitif, conformément aux règles, il fait suivre le même mot de *ἀπὸ συλλογῆν*, locution particulière aux ignorans.

Ligne 9', ou 28. « Telle est l'origine des diverses et nombreuses grammaires. »

Quoi ! la grammaire devrait sa naissance au travail que demande l'étude d'une langue inconnue? Un recueil de règles grammaticales est-il possible, pour qui n'a déjà aucune notion de la langue ni de son génie? autant vaudrait supposer à un homme la capacité de créer à lui seul un langage avant que les rapports successifs des populations en eussent rendu les expressions nécessaires.

Ligne 10', ou 32. « Toutes les grammaires grecques, et surtout celles qui ont été composées avant ou peu de temps après la chute de l'empire de Byzance, ainsi que celles que l'on a composées jusqu'à ce jour, ont plus ou moins trois défauts qui suffiraient pour nuire à l'instruction de la jeunesse. »

Je répète encore que toutes les grammaires grecques, composées du temps de Platon, et celles qui ont été faites pour notre époque, sont les mêmes sous tous les rapports.

Ligne 11', ou 62, 2. « Et on ne doit pas s'étonner que des hommes instruits aient écrit des grammaires insuffisantes pour l'instruction de leurs semblables. »

Il est très-étonnant en effet que vous n'ayez aucune idée du grand nombre des savans qui ont dû leur instruction à ces grammaires; et ce ne sont pas seulement des Grecs, mais aussi des étrangers qui les consultent encore. Voyons les trois fautes.

Page 12', lig. 8', ou 13. « La première faute qui est
« commune à toutes ces grammaires, c'est d'écrire les
« règles dans la langue hellénique. »

Et dans quelle langue faudrait-il les écrire? dans la langue arabe, ou dans la langue turque? Non, mais dans le langage des ignorans. Vous venez d'avancer que
« la grammaire est le recueil des règles d'après les-
« quelles écrivent les hommes les plus instruits de la
« nation. » Or, ces hommes écrivent dans la langue hellénique, donc la grammaire doit être écrite dans cette langue.

Ligne 15', ou 15. « Si l'étude de la grammaire est dé-
« goutante par elle-même, elle le sera bien plus encore
« pour un écolier qui ne connaît pas la langue dans
« laquelle la grammaire est écrite. »

Quoi donc! un écolier ne saurait-il comprendre le commencement, par ex., de la grammaire de Gazès : les
24 lettres se divisent en 7 voyelles et en 17 consonnes?
Il ne conçoit pas, il est vrai, les mots techniques : *voyelles, consonnes, article, syllabe, déclinaison, cas, conjugaison*, etc. qui lui offrent d'abord quelque difficulté. Mais les enfans des Français, des Anglais, ou des Allemands, connaissent-ils ces termes avant d'apprendre la grammaire? non, sans doute.

Ligne 14', ou 23. « Le français apprend la langue

Καὶ μεγίστης ἀπορίας νῆ διάγε ἄξιον, ὅτι οὐκ ἐνεθυμήθης, ὅσοι ἐξ αὐτῶν τῶν Γραμματικῶν ἐδιδάχθησαν, οὐ μόνον Ἕλληνες, ἀλλὰ καὶ Εὐρωπαῖοι, καὶ καθ' ἡμέραν ἔτι διδάσκονται, ταύταις χρώμενοι ὁδηγοῖς. ἴδωμεν δὲ καὶ τὰ τρία σφάλματα.

Σελ' ιζ', στιχ' δ'; ἡ 13. “ Σφάλμα πρῶτον κοινόν εἰς
“ ὅλας τὰς Γραμματικὰς εἶναι νὰ γράφονται Ἑλληνιστί οἱ
“ κανόνες τῆς Γλώσσης.”

Αλλὰ πῶς δεῖ ταύτας γράφεσθαι, Ἀραβιστί; Περσιστί; Τουρκιστί; κ. τ. λ. χυδαῖστί δηλονότι. ἀλλ' εἰπας μικρὸν πρόσθεν, ὅτι “ ἡ Γραμματικὴ ἄλλο δὲν εἶναι εἰ μὴ συλλογὴ
“ τῶν κανόνων κατὰ τοὺς ὁποίους γράφει, τὸ πλεον πεπαι-
“ δευμένον μέρος τοῦ ἔθνους.” Τοῦτο δὲ γράφει Ἑλληνιστί, γραπτέον ἄρα τὰς Γραμματικὰς Ἑλληνιστί.

Στιχ' ε', ἡ 15. “ Ἐὰν καὶ καθ' ἑαυτὴν ἡ ἀναγνώσις τῆς
“ Γραμματικῆς εἶναι ἀηδὴς, πόσον φυσικὰ θέλει τὴν κρί-
“ νει ἀηδεστέραν ὁ ταλαίπωρος μαθητὴς, ὅταν τὴν ἀνα-
“ γνώσῃ εἰς γλώσσαν, τὴν ὁποίαν δὲν καταλαμβάνει; ”

Τί λέγεις ἄνθρωπε; οὐκ ἐννοεῖ ὁ μαθητὴς τὴν ἀρχὴν, φέρε, τῆς Γραμματικῆς τοῦ Γαζῆ. τῶν τεσσάρων καὶ εἴκοσι γραμμάτων, φωνήεντα μὲν ἑπτὰ, Σύμφωνα δὲ τὰ λοιπὰ ἑπτὰ καὶ δεκά; οὐκ ἐννοεῖ δὴ πού τὰ τεχνικὰ τῶν ὀνομάτων, οἷα τὰ, φωνήεντα, σύμφωνα, ἄρθρον, συλλαβὴ, κλίσις, πτώσις, συζυγία, κ. τ. λ. δι' ἃ φαίνεται ἡ Γραμματικὴ αὐτῷ δύσκολος. τίδὲ ὁ παῖς τῶν Γάλλων, ἡ τῶν Ἀγγλῶν, ἡ τῶν Γερμανῶν, πρὶν ἂν μάθῃ τὴν Γραμματικὴν, ἐννοεῖ τὰ voyelles, consonnes, syllabe, déclinaison, κ. τ. λ., ἃ καὶ μαθησόμενος εἰς τὸ Σχολεῖον ἀπέρχεται;

Στιχ' ιζ', ἡ 23. “ Ὁ Γάλλος μαθαίνει τοῦ Ἀγγλοῦ τὴν

“ γλῶσσαν εἰς Ἀγγλικὴν Γραμματικὴν γραμμένην Γαλ-
 “ λιστί· ”

Ναί, καὶ ὁ Ἕλλην μαθάνει τὴν γλῶσσαν τοῦ Ἄγγλου
 “ εἰς Γραμματικὴν γραμμένην ” Ἑλληνιστί· ἀλλ’ οὐθ’ ὁ
 Γάλλος μαθάνει τὴν ἑαυτοῦ γλῶσσαν διὰ Γραμματικῆς γε-
 γραμμένης ἀγγλιστί, οὐθ’ ὁ Ἕλλην· εἰδ’ ὑπειληφας τὴν
 κοινὴν γλῶσσαν διάφορον εἶναι τῆς γραφομένης, ὅσον ἐστὶν
 ἡ Γαλλικὴ τῆς Ἀγγλικῆς, εὐήθης ἡ ὑπόληψις· ἐχρῆν γάρ
 πρῶτον ἀποδείξαι ὑπάρχουσαν ταύτην τὴν διαφορὰν, καὶ
 εἶτα συμβουλεύειν, καὶ μὴ, ὥς περ Ἑλληνισταί τινες, προῖκα
 λέγειν, ὥς Ἀγγλὸς τις περιηγητῆς νομίζει, ὅτι
 ἡ Γραικικὴ γλῶσσα διαφέρει τῆς Ἑλληνικῆς,
 ὅσον ἡ Ἰταλικὴ τῆς Λατινικῆς· καίτοι τὸν γράφοντα
 Γραμματικὴν, ἢ συμβουλεύοντα περὶ ταύτης, ἔδει κατα-
 νοήσαντα τὴν διαφορὰν, ταῦτα λέγειν, μὴ δ’ ὥς ἀρχὰς λαμ-
 βάνειν τὰ τοῖς ἄλλοις νομιζόμενα, καὶ τίσι; τοῖς μικρὸν
 ἐπισταμένοις τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν· οὐγάρ ἂν ἐπιστά-
 μενοι, ταῦτ’ ἐνόμιζον, οὐδὲ τοιάνδε παραβολὴν ἐποίουν·
 ἡ μὲν γὰρ Ἰταλικὴ μίαν μόνην κατάληξιν ἐπὶ πάσης πτώ-
 σεως τοῦ ἐνικοῦ ἀριθμοῦ ἔχει, καὶ ἐτέραν τοῦ πληθυντικοῦ,
 οἷον *tempo* ἐπὶ ἐνικοῦ, καὶ *tempri* ἐπὶ πληθυντικοῦ· ἡ δὲ
 Λατινικὴ, ὅτε μὲν πέντε ἐφ’ ἐκάστου τῶν ἀριθμῶν, ὅτε δὲ
 τρεῖς, ὅτε δὲ τέσσαρας· οἷον *tempus, temporis, tempori*·
tempore· πληθυντικὰ, *tempora, temporum, tempo-*
ribus· ἴδωμεν δὲ, πῶς οἱ Ἕλληνες ἔλεγον ἐπὶ Πλάτωνος,
 καὶ πῶς ἡμεῖς·

οἱ μὲν γὰρ ἔλεγον,

Χρόνος· χρόνοι.

Χρόνου· χρόνων.

ἡμεῖς δὲ,

Χρόνος· χρόνοι.

Χρόνου· χρόνων.

« anglaise dans une grammaire anglaise écrite en français. »

D'accord, le grec apprend aussi la langue anglaise dans une grammaire anglaise écrite en grec ; mais ni le français, ni le grec n'apprend sa langue maternelle dans une grammaire écrite en anglais. Si vous prétendez que le langage du peuple diffère de la langue écrite autant que le français s'éloigne de l'anglais, vous raisonnez sur une hypothèse. Il fallait d'abord prouver la réalité de cette différence, libre après cela de venir nous improviser une langue, et non s'appuyer des discours de quelques hellénistes, discours remplis de suppositions gratuites, où l'on voit : *qu'un voyageur anglais pense que la langue des Grecs modernes est pour celle des anciens, ce que la langue italienne est pour celle des Latins*. Car, quiconque se propose de faire une grammaire ou de nous donner des conseils, doit avant tout connaître bien cette différence, et ne point prendre pour des axiômes les opinions des étrangers qui ne connaissent pas à fond la langue hellénique ; et s'ils la connaissent, auraient-ils fait cette comparaison inexacte ? Par ex., dans l'italien, il n'y a qu'une désinence pour tous les cas du singulier, et une autre pour le pluriel de chaque nom : *tempo* et *tempi*, tandis que la langue latine en a cinq, quatre, ou trois pour chaque nombre : *tempus*, *temporis*, *tempori*, *tempore* ; plur. : *tempora*, *temporum*, *temporibus*. Mais les hellènes du temps de Platon disaient,

comme le peuple aujourd'hui :

Χρόνος · χρόνοι.

Χρόνος · χρόνον.

Χρόνου · χρόνων.

Χρόνου · χρόνων.

Χρόνω·	χρόνοις.	Χρόνω·	χρόνοις.
Χρόνον·	χρόνους.	Χρόνον·	χρόνους.
Χρόνε·	χρόνοι.	Χρόνε·	χρόνοι.

et puisque nous avons les mêmes cas, les mêmes déclinaisons, les mêmes conjugaisons, ainsi que les mêmes parties du discours pour le langage vulgaire et pour la langue écrite, comme on le voit dans ma grammaire, n'est-ce pas montrer une ignorance complète de notre langue, que d'établir une pareille différence entre le grec parlé et le grec littéraire?

Si l'on veut examiner les mots primitifs de la langue grecque, que l'on publie en Europe, sous le titre de *Racines grecques*, on trouvera que le langage du peuple en renferme plus de la moitié sans aucune altération, et dans la même acception que ces expressions ont dans les ouvrages classiques. Le nombre des mots qui commence par *a* monte à 270. J'ai observé que le langage des grecs illettrés en contient 141, tels qu'on les voit dans ce tableau :

Ἀθρά·	Ἀγαθός,	ἀγάλλω,	ἀγανακτῶ,	ἀγαπῶ,
ἀγγέλλω,	ἀγγέλη,	ἅγιος,	ἄγκιστρον,	ἀγκύλον,
ἄγκυρα,	ἀγκών,	ἀγνόν,	ἀγορά,	ἄγρα,
ἄγω,	ἀγών·	Ἀδελφός,	ἀδημονῶ,	ἄδης,
ἀδρός,	ἄδω·	Ἄετός,	Ἀηδών,	ἄηρ·
Ἀθήρ,	ἄθλον.	ἄθροος·	Αἶ,	αἰγιαλός,
αἰδώς,	αἰθήρ,	αἶμα,	αἶνος,	αἶνιγμα,
αἶγα,	αἶρω,	αἰσθάνομαι,	αἴσσω,	αἰσχρόν,
αἰτία,	αἰών·	Ἄκανθα,	ἀκμή,	ἀκόλουθος,
ἄκονη,	ἄκούω,	ἄκριός,	ἄκρις,	ἄκρος·

Χρόνω ·	χρόνοις.	Χρόνώ ·	χρόνοις.
Χρόνον ·	χρόνους.	Χρόνον ·	χρόνους.
Χρόνε ·	χρόνοι.	Χρόνε ·	χρόνοι.

τῶν αὐτῶν πτώσεων οὐσῶν, καὶ κλίσεων, καὶ συζυγιῶν, καθ' ἕκαστον τῶν μερῶν τοῦ λόγου ἀμφοῖν ταῖν τῶν Ἑλλήνων γλώσσαιν, ὡς καὶ ἐν τῇ Γαλλιστί ἐκδοθείσῃ μοι Γραμματικῇ δέδεικται, πῶς οὐκ εὐθες λέγειν ταύτας διαφέρειν ἀλλήλων, ὥσπερ τὴν Ἰταλικὴν τῆς Λατινικῆς;

Ἔτι δὲ, εἰ βούλοιτό τις ἐξετάσαι τὰς πρωτοτύπους κατ' ἀλόγητον συλλεγίσας Ἑλληνικὰς λέξεις, καὶ ὑπὸ τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ ἐλλογίμων καλουμένων *Racines grecques*, εὐρήσειε τὴν τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι ἀπαιδευτῶν γλώσσαν περιέχουσαν πλείους τῶν ἡμίσεων ἀπαρallaκτους, καὶ ἀναλλοιώτους, καὶ ἐπὶ τῆς αὐτῆς σημασίας ὑπὸ τε τῶν παλαι καὶ τῶν νῦν Ἑλλήνων λαμβανόμενᾶς· εὐρηται δὲ αἱ ἀπὸ τοῦ Α ἀρχόμεναι λέξεις 270, ὧν ἐπιστήσας εὗρον τὸν τῶν ἀπαιδευτῶν Ἑλλήνων λόγον περιέχοντα 141, τὰς ἐν τῷ ἐφεξῆς καταλόγῳ.

ἄμιλλα,	ἄμνος,	ἄμπελος,	ἄμυδρος,	ἄμφισβητῶ.
Ἀνάγκη,	ἄνεμος,	ἄνεψος,	ἄνῆρ,	ἄνθος.
ἄνθραξ,	ἄνθρωπος,	ἄντλημα.	ἄξιον,	ἄξιός,
ἄξων.	ἄπαλός,	ἄπατῶ,	ἄπειλῶ,	ἄπλους,
ἄπτω.	Ἄρά,	ἄραιός,	ἄράσσω,	ἄράχνη,
ἄργος,	ἄρέσκω,	ἄρετῇ,	Ἄρης,	ἄρθρον,
ἀριθμός,	ἀριστερός,	ἄριστον,	ἄρκει,	ἄρκτος,
ἄρμυ,	ἄρνούμαι,	ἄρώω,	ἄρπυξ,	ἄρρηκτῶν,
ἄρσεν,	ἄρνος,	ἄρτος,	ἄρτιῶ,	ἄρχῃ,
ἄρωμυ.	Ἀσβόλη,	ἄσπεργός,	ἄσθμυ,	ἄσπῳ,

tismes. Le docteur Georges de la ville Cozani a développé, en périphrases, le dialogue Euthyphron de Platon, pour nous montrer que le langage du peuple emploie aussi les mêmes particules que l'on voit dans le texte original. Son ouvrage a été publié à Corfou ; j'en aurais cité des exemples si je le possédais ici. Mais il sera facile de prouver ce que j'avance par des passages tirés des poètes et des prosateurs. En effet, si l'on analyse les infinitifs et les participes que le langage vulgaire n'employait pas même du temps de Platon, comme je l'ai dit dans ma Calliope, on trouvera des phrases entières et des locutions de ces écrivains dans l'idiôme des ignorans, par ex. : en comparant les phrases des odes d'Anacréon, et des chants d'Homère, avec celles que le peuple emploie, on trouve une identité presque parfaite : en voici un catalogue abrégé :

VULGAIRE. Κοινῶς.

Anacréon.

“ Τί μ' ὠφελεῖ ὁ χρυσός ;
Καί-τί μάτην στενάζω ;

“ Πόσου θέλεις, εἶπον
ἵνα σοὶ ἀγοράσω τὸ πρᾶγμα ;
Λάβ' αὐτὸν ὅποσου θέλεις ”

“ Ὅτ' ἤθελον δ' ἵνα φιλήσω
Ἐξ ὕπνου μ' ἔφυγον ὅλοι. (1)
Μεμονωμένος δ' ὁ δυστυχής
Πάλιν ἤθελον ἵνα κοιμῶμαι ”

(1) Au lieu du mot πάντες, j'emploie le mot ὅλοι, qui est usité dans la langue grecque ancienne comme dans la moderne ; j'aurais pu employer aussi le mot πάντες, mais je n'ai pas voulu qu'on pût me reprocher d'exagérer mon système, et j'ai tenu toujours à n'employer que les expressions maintenant les plus usitées.

Κοζάνης ἐλλόγιμος Γεώργιος Ἰατρός τὸν διάλογον Εὐθύφρονα τοῦ Πλάτωνος παραφράσας εἰς τὴν λαλουμένην γλῶσσαν, καὶ τύποις ἐν Κερκύρα ἐκδοῦς, περὶ τῶν μορίων παρατετήρηκεν· οὐκ ἔχων δὲ τὴν βίβλον αὐτοῦ, ἵνα καὶ παραδείγμασι πιστώσω τὸ λεγόμενον, τῶν ἄλλων ξυγγραφέων, καὶ μάλιστα τῶν ποιητῶν φράσεις τινὰς παρατίθημι τῇ λαλουμένῃ γλώσσῃ· τῆς τῶν Μετοχῶν καὶ Ἀπαρεμφάτων διαφορᾶς περιαιρουμένης, ὥσπερ καὶ ἀλλαχοῦ εἶπον. εὐρίσκονται φράσεις ὁλοσχερεῖς τῶν ποιητῶν ἐν τῇ τῶν ἀμαθῶν γλώσσῃ, οἷον τοῦ Ἀνακρέοντος, καὶ τοῦ Ὀμήρου·

Ἀρχαίως. *LANGUE ÉCRITE.*

Ἀνακρέων.

“ Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με ;

Τί καὶ μάτην στενάζω ;

“ Πόσου θέλεις, ἔφη, σοί

Τὸ τευχθὲν ἐκ πρίωμαι ;

Δάβ' αὐτὸν ὁπόσσου λῆς·

“ Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι

Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες·

Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων

Πάλιν ἤθελον καθεύδειν·

“ Μακαρίζομέν σε τέττιξ,
ὅτι δενδρέων ἐπ’ ἄκρων ,
ὀλίγην δρόσον πεπωκώς ,
Βασιλεὺς ὅπως αἰείδεις·

Ὅμηρος.

Μῆνιν αἶδε θεὰ πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
Οὐλομένην, ἣ μυρ’ Ἀχαιοῖς ἄλγε’ ἔθηκε·
Πολλὰς δ’ ἰφθίμους ψυχὰς αἶδε προΐαψεν·

Ἡὲ θελεις, ὄφρ’ αὐτὸς ἔχῃς γέρας, αὐτὰρ ἔμ’ αὐτως,
ῥῆσθαι δυνόμενον ;

Ξενοφῶν.

Εὐνοια ποθ’ ἡμῖν ἐγένετο, ὅσαι δημοκρατίαι κατελύθησαν ὑπὸ τῶν
ἄλλως πως βουλομένων πολιτεύεσθαι μᾶλλον, ἢ ἐν Δημοκρατίᾳ.

Ἄρ’ οὖν διαφέρει ἡ λαλουμένη τῆς Γραφομένης ἡμῶν
γλώσσης, ὡς ἡ Ἰταλικὴ τῆς Λατινικῆς;

Ἡ αἰ τῶν χυδαίων φράσεις οὐκ ἐφύλαξαν τὸ αὐτὸ ἰδίωμα,
μὴ ἐκσταῶσαι τοῦ εἶναι Ἑλληνικαί; ἡ οὐ λέγομεν, κάθου
καὶ γέλα, κάθηται καὶ λέγει, κάθηται εἰς τὰ
ξηρά, ὥσπερ καὶ ὁ Θεόκριτος, Εἰδυλ. α· ἀκράτιστον
ἐπὶ ξηροῖσι καθίξῃ, ἐπὶ τῇ αὐτῇ σημασίᾳ;

Μαχαρίζομέν σε τέττιγα ,
 ὅτι ἐπ' ἄκρων τῶν δένδρων
 Ὀλίγην δρόσον πίνων,
 Βασιλεὺς ὡς ἂν κελαδεῖς.

Homère.

Τὴν ὀργὴν ψάλλε ὦ θεᾶ, τοῦ υἱοῦ τοῦ
 Πηλέως Ἀχιλῆως τὴν ὀλέθριον, ἥτις
 Μυρίους πόρους προὔξενησεν εἰς τοὺς Ἀχαιοὺς,
 Καὶ πολλὰς ἀνδρείας ψυχὰς ἔπεμψεν εἰς
 τὸν ἄθλῳ.
 Ἡὲ θεῖλεις, σὺ μόνος τιμὴν ἵνα ἔχῃς, καὶ
 Ἐγὼ μάτην ἵνα κάθωμαι ἐστερημένος ;

Xénophon.

Ἐννοιά ποτέ μοι ἦλθεν, ὅσαι δημοκρατίαι κατελύθησαν ὑπ' ἐκείνων,
 οἳ τινες ἤθελον ἄλλῳ πῶς περισσότερον ἵνα κυβερνῶνται, ἢ δημο-
 κρατικῶς.

Après cette comparaison de la langue vulgaire avec
 la langue écrite, peut-on dire qu'elles diffèrent entre
 elles autant que l'italien du latin ?

Le langage vulgaire ne conserve-t-il pas les mêmes
 tournures et la même nomenclature ? Nous faisons un
 grand usage du verbe κάθημαι être assis dans différentes
 expressions : κάθου, καὶ γέλα, assieds, et ris-toi ; κάθη-
 ται καὶ λέγει, il s'assied et parle, etc., dont le sens est :
 tu ne fais que rire, il ne fait que parler. Ainsi nous
 disons : κάθηται εἰς τὰ ξηρά, il est assis sur les endroits
 secs, pour dire : cet homme ne réussit pas dans son af-
 faire, il est dans le besoin. Théocrite n'a-t-il pas dit :
 ἀκράτιστον ἐπὶ ξηροῖσι καθίξῃ, dans la même significa-
 tion ?

Bornons-nous à ces exemples : toute expression familière se trouve, dans les auteurs classiques, conforme au génie du grec littéraire. Ajoutons seulement que les chants populaires, publiés par des voyageurs étrangers, n'auraient pas paru si bizarres, malgré quelques mots patois qu'ils renferment, s'ils avaient été bien orthographiés; par ex. : dans un ouvrage de M. By. William Mitford, intitulé : *An Inquiry in to the principles of harmony in language*, London 1804. On lit, page 329 :

Ἀμείτ' ἐσεῖς, ἄξιοι βοσκοί, πόχετε σφαλισμένον

Τὸ φοβερότατον θηριὸν, καὶ τὸ πολλ' ἀγριωμένον.

L'éditeur aurait dû écrire :

Ἄμ' ἴτε σφεῖς, ἄξιοι βοσκοί, ὅπ' ἔχετ' ἐσφαλισμένον

Τὸ φοβερώτατον θηριὸν, καὶ τὸ πᾶλλ' ἀγριωμένον.

Que si, à cause de quelques mots patois, qui se trouvent dans le langage du vulgaire, on vent le séparer de la langue écrite, qu'on se rappelle qu'il y a en France un grand nombre d'idiômes patois, entre lesquels il y a si peu de rapports, et qui diffèrent tellement de la langue écrite en France, que le langage d'un gascon est inintelligible pour un parisien; cependant, les écrivains français ne reproduisent, dans leurs ouvrages, ni l'idiôme patois, ni les tournures du langage familier. Ils choisissent les termes, ils consultent leurs dictionnaires et leurs grammaires, ils soumettent leurs écrits à ceux qu'ils croient plus éclairés qu'eux-mêmes, et recherchent la justesse des expressions; et malgré toutes ces précautions dignes d'éloges, la plupart d'entre eux avouent qu'il y a très-peu d'hommes instruits qui sachent bien écrire leur langue. Pourquoi donc ferait-on un crime

Πολλ' οὖν ἔχων παραδείγματα παραθεῖναι, ὅμως παραλείπω· ἀπάσας γὰρ ἄντις ζητήσας εὗροι τὰς ἐν τῇ ἀνά χειρας ὁμιλίᾳ φράσεις τὰς αὐτὰς ἐνεῖναι καὶ τοῖς συγγραφεῦσι κατάγε τὸν γενικὸν τοῦ καθ' Ἑλλήνας λόγου χαρακτῆρα· καὶ αὐτὰ δὲ τὰ καλούμενα κλεφτικὰ τραγῳδία, εἴπερ ὠρθογράφοντο, οὐκ ἂν ὅσον δοκοῦσι παρήλλαττε, καίπερ συμπεφυρμένα ἡρωικῶ τινι ιδιώματι· οἷον, τὸ, ἐν τινι Συγγράμματι τοῦ Βιλλιάμου Μιλτφόρδου ἄγγλου ἐπιγεγραμμένῳ· Ἐρευνα περὶ τῶν ἀρχῶν τῆς τῶν γλωσσῶν ἀρμονίας· Λονδίνῳ 1804, σελ· 329·

Ἀμείτ' ἐσεῖς, ἄξιοι βοσκοί, πόχετε σφαλισμένον,
Τὸ φοβερώτατον θηριὸν, καὶ τὸ πολλ' ἀγριωμένον·

Δέον γράφειν ὀρθῶς,

Ἄμ' ἴτε σφεῖς, ἄξιοι βοσκοί, ὅπ' ἔχετ' ἐσφαλισμένον

Τὸ φοβερώτατον θηριὸν, καὶ τὸ πολλ' ἀγριωμένον·

Εἰδὲ γε διὰ τοῦτο βούλεται τις μέγιστον τὸ διάφορον εἶναι τῆς λαλουμένης πρὸς τὴν γραφομένην γλῶσσαν, μαθέτω, ὅτι πλεῖστα ιδιώματα εὑρηνται ἐν ταῖς πόλεσι ταῖς περὶ τὸ Παρίσιον τῆς Γαλλίας, τοσοῦτον διαφέροντα τῆς γραφομένης γλώσσης τῶν Γάλλων, ὅσον ὁ Παρίσιος ἀνὴρ, οὐκ ἂν ἔγνω ἀκούσας τὰ λεγόμενα· καίτοι γράφοντες οὗτοι, οὐ κατὰ τὸ ἰδίωμα τῶν διαλέκτων τούτων γράφουσιν, ἀλλ' οὐδὲ κατὰ τὴν τετριμμένην ὁμιλίαν τῶν Γάλλων, ἀλλὰ καὶ λέξεις ἐκλέγονται, καὶ λεξικοῖς, καὶ Γραμματικαῖς ἐγκύπτουσι, καὶ τοὺς παρ' αὐτοῖς ἀρίστους συγγραφεῖς μιμοῦνται, καὶ τοῖς Ἐλλογιμωτέροις αὐτῶν ὑποβάλλουσι τὰ γεγραμμένα, εἴπερ ὀρθῶς ἔχει ἢδε ἡ φράσις, ἢ ἐκείνη, παρ' ἄλλων μαθεῖν βουλόμενοι· καὶ ταῦτα ποιοῦντες, αὐτοὶ ἐκεῖνος ὁμολογοῦσιν εὐαρίθμους τινὰς εἶναι τοὺς τὴν Γαλλικὴν γλῶσσαν καλῶς γράφοντας· πῶς οὖν μεμπτέοι οἱ πεπαιδευμένοι τῶν

Ἑλλήνων, ἐπόμενοι τοῖς τῆς Γραμματικῆς κανόσι γράφοντες, τῆς τε διαφορᾶς τῆς λαλουμένης πρὸς τὴν γραφομένην γλῶσσαν μικρᾶς οὔσης ;

Οὐμὴν ἀλλ' οὐδὲ τὴν δοτικὴν πτῶσιν ἀπέβαλεν ἡ λαλουμένη, ὥς ὁ ἡμέτερος οἶται φιλόλογος, καὶ τινες γραμματικογράφοι ἄλλοι, τοῖς αὐτοῦ λόγοις ὑπηγμένοι. ἅπανταχοῦ γὰρ τῆς Ἑλλάδος, ἐξαιρουμένων τινῶν νήσων, ταύτη χρῶνται, σοὶ λέγω, σοὶ στέλλω, μοὶ ὁμιλεῖ, μοὶ δίδει, μοὶ βοηθεῖ, κ. τ. λ. λέγοντες. δὸς τῷ παιδὶ ὕα φάγη, τῷ ὄντι ἔλεγε τὴν ἀλήθειαν, πρὸς τοῦτοις, καὶ πλεῖστα ἄλλα. καὶ ἐν ταῖς ἐπιγραφαῖς δὲ τῶν Γραμμάτων ταύτην μεταχειρίζονται, τῷ τιμιωτάτῳ, τῷ ἐντιμοτάτῳ, εἰ καὶ τινες ἄπειροι τῶν τῆς ὀρθογραφίας κανόνων τὸ τιμιοτάτο ἐπιγράφουσιν. ἡδὲ τῆς προθετοπτῶτου αἰτιατικῆς χρῆσις πρότερον ἄγνωστος ἐμοὶ ἦν, πρὶν ἔλαβον ἐπιστολὴν τῷ 1813 διατρίβων ἐν τῇ κατὰ Σέρρας τῆς Μακεδονίας Σχολῇ, καὶ παρ' αὐτοῦ τοῦ Κοραῆ, καὶ παρὰ τοῦ αὐτῷ φίλου Ἀλεξάνδρου Βασιλείου, ἐπιγεγραμμένην πρὸς τὸν Σοφολογιώτατον. Ἀλλὰ καὶ αὐτὰ τὰ συνήθη ταῖς ἐν Ἑλλάδι γυναιξὶν ἁσμάτια οὐκ ἀπέστραπται τὴν δοτικὴν ὥς,

Τῆς ζωῆς μου μαιφόνως, εἰς τὸ πᾶν νέα ζῇ μία,
Πρὸς ταῖς ἄλλαις συμφοραῖς μου, καὶ αὐτὴ νέα ζημία.
Καὶ,

Στόμα ἔμπλεων σοφίας καὶ ἀπείρων ἀρετῶν.

Δάψῃσον, καὶ μὴ παιδεύῃς ταῖς καρδιαῖς τῶν ἐραστῶν.
Εἰ καὶ ἐσθ' ὅτε ἀντ' αἰτιατικῆς ἐν τῷ λόγῳ παραλαμβανομένην αἰολικώτερον. καὶ ἐν αὐτοῖς δὲ τοῖς κλεφτικοῖς

aux grecs instruits de suivre, en écrivant, les règles de leur grammaire, la différence du langage vulgaire à la langue écrite étant si peu marquée?

L'auteur, ainsi que ses amis, qui s'efforcent de fabriquer des grammaires pour le langage vulgaire, sont dans l'erreur s'ils pensent que le peuple ne connaît pas le datif. Partout, dans la Grèce, excepté dans quelques îles, on en fait un usage fréquent : σοὶ λέγω, σοὶ στέλλω, μοὶ ὁμιλεῖ, μοὶ δίδει, μοὶ βοηθεῖ, δὸς τῷ παιδί 'να φάγῃ, τῷ ὄντι ἔλεγε τὴν ἀλήθειαν, πρὸς τούτοις, etc. Les lettres que les Grecs illettrés s'adressent mutuellement, portent pour suscription le nom de la personne au datif : τῷ τιμιωτάτῳ, τῷ ἐντιμοτάτῳ; il est vrai que plusieurs d'entre eux écrivaient : τὸ τιμιωτάτο; mais c'est par ignorance de l'orthographe, et non par ignorance du datif. Je ne connaissais pas, moi-même, l'usage de l'accusatif avec la préposition πρὸς, pour le titre des lettres, avant d'avoir reçu une lettre de M. Coray et une de son ami Alexandre Bassilios, quand je professais à Serres en Macédoine, dont la suscription portait : πρὸς τὸν Σοφολογιώτατον διδάσκαλον... Il n'est pas jusqu'aux femmes qui, dans leurs chansons, emploient le datif, par ex. :

Τῆς ζωῆς μου μαιφόνως εἰς τὸ πᾶν νέα ζῆ μία.

Πρὸς ταῖς ἄλλαις συμφοραῖς μου καὶ αὐτὴ νέα ζημία.

Et encore :

Στόμα Ἐμπλεων σοφίας καὶ ἀπείρων ἀρετῶν

Λάλησον, καὶ μὴ παιδεύῃς ταῖς καρδίαις τῶν ἐραστῶν.

Sans doute, ταῖς καρδίαις est pour καρδίας éoliquement, mais c'est toujours un datif. Dans les chants mêmes

qu'on appelle κλεφτικά, on retrouve le datif. Pendant mon séjour à Naoussa, ville de Macédoine, j'ai entendu bien souvent dire aux enfans qui chantaient dans les rues :

Τάσσω 'μῶ καὶ Καπιτάνῳ, pour Τάσσω ἐμῶ.

Ce que je viens d'avancer prouve que le grec vulgaire ne diffère de la langue écrite, ni comme le français de l'anglais, ni comme l'italien du latin ; mais bien comme le langage familier de chaque nation diffère de la langue écrite. Or, pour revenir à mon sujet, puisque l'on ne peut éviter, dans toute grammaire, les mots techniques qui la rendent d'abord difficile pour les élèves, et que cette difficulté lui est aussi commune avec les principes de tous les arts et de toutes les sciences, de la médecine, de l'architecture, etc., il est certain que la grammaire des Hellènes doit être écrite dans la langue hellénique, comme on l'écrit depuis Platon jusqu'à nos jours.

Ligne xγ', ou 28. « La seconde faute des grammaires, « c'est d'être volumineuses. »

D'accord ; mais alors pourquoi écrire à vos amis, ainsi qu'à moi-même, en ces termes : Γραμματικὴν ἄλλην μὴ μεταχειρίζου εἰς τὸ Σχολεῖόν σου παρὰ τὴν τοῦ Βυτμάνου, *n'employez, dans vos écoles, aucune autre grammaire que celle de Butman* ? Cet ouvrage, en effet, traduit en jargon vulgaire par un des partisans de votre système, renferme 510 pages ; et l'auteur y traite des dialectes, et divise et subdivise les 24 lettres, ce que vous n'approuvez pas, (on le verra bientôt). Serait-ce parce que le traducteur, dans les prolégomènes, vous a

λεγομένοις ἄσμασιν εὐρίσκεται αὕτη · καὶ μέμνημαι ἀκούσας, ἐν Ναούσῃ τῆς Μακεδονίας ὦν, παιδαρίων ἐν ταῖς ἀγυαῖς ἀδόντων ἐν χοροῖς, καὶ ἐπιλεγόντων τὸ,

Τάσσω ἴμῳ καὶ Καπιτάνῳ, ἀντὶ τοῦ Τάσσω ἑμῷ.

Ἐπεὶ δ' ἐκ τούτων φανερόν, ὅτι ἡ λαλουμένη γλῶσσα οὐ διαφέρει τῆς γραφομένης, ὥσπερ ἡ Ἀγγλικὴ τῆς Γαλλικῆς, ἀλλ' οὐδ' ὥσπερ ἡ Ἰταλικὴ τῆς Λατινικῆς, ἀλλ' ἡ ἐκάστου ἔθνους τῆς λαλουμένης ἢ γραφομένης · καὶ ἐπεὶ δ' ἔτι ἐν τῇ ἀρχῇ τῆς Γραμματικῆς ἄγνωστὰ ἔστι τοῖς ἀρχαρίοις τὰ τεχνικὰ τῶν ὀνομάτων, ὥσπερ καὶ ἐν ἀπάσῃ τέχνῃ, οἷον ἰατρικῇ, καὶ ἄλλαις, δῆλον, ὅτι γραπτέον τὴν Γραμματικὴν Ἑλληνιστί, ὥσπερ δηλονότι καὶ ἀπὸ Πλάτωνος ἔσγ' ἐφ' ἡμᾶς ἐγράφετο ·

Στιχ' κγ', ἡ 28. “ Δεύτερον σφάλμα τῶν Γραμματικῶν εἶναι, νὰ γράφωνται διεξοδικώτατα · ”

Ξύμφημι νῇ Δίαγε, Σαυμάζω δ' ὅτι παθὼν συνεβούλευες, γράφων τισὶ τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι διδασκάλων μὴ χρῆσθαι ἐτέρᾳ παρὰ τὴν τοῦ Βυτμάνου, τὴν ἐκ τοῦ Γερμανικοῦ μεταφρασθεῖσαν, ὥσπερ καὶ ἐμοὶ αὐτῷ ἔγραψας οὕτως· “ Γραμματικὴν ἄλλην παρὰ τὴν τοῦ Βυτμάνου μὴ μεταχειρίζου εἰς τὸ σχολεῖόν σου ” · καὶ ταῦτα διεξοδικωτάτην οὔσαν · περιέχει γάρ σελ. 510, καὶ ἐν ἀρχῇ περὶ διαλέκτων διδάσκουσαν, καὶ διαιροῦσαν τὰ γράμματα καὶ ὑποδιαιροῦσαν · ἡ ὅτι ὁ ἡμιμαθὴς μεταφραστὴς ὑπ' ἀγνοίας κινούμενος, ἐξεφώνησέ σοί τινας ἐπαίνους ἐν τῷ Προοιμίῳ,

διὰ τοῦτο ἴδιον ἦν ἀνδρὸς τὸν σοφόν, καὶ εὐεργέτην τῆς Ἑλλάδος ἐπαγγελλομένου, ἑαυτῷ ἀντιπεριπίπτειν, καὶ διώκειν μᾶλλον τὸ δοξάριον τῆς τῶν νέων Ἑλλήνων ὠφελείας; τὸ δὲ Θαυμαστὸν, ὅτι ὁ καλὸς καὶ ἀγαθὸς Κούμας, ἐν τῇ αὐτῷ μεταφρασθείσῃ χημικῇ, ἐμέμφετο μὲν τοῖς περὶ Νεόφυτον τὸν Πελοποννήσιον, ὅτι Εὐγένιον τὸν Βούλγαριν Ὑπατον τῶν τῆς Ἑλλάδος νέων φιλοσόφων ἐκάλεσαν, ἥδη δὲ τῷ αὐτοῦ μαθητῇ ἐπέτρεψε Θεσπεσίως ἐπαινεῖν ἀπλῶς τοὺς τυχόντας.

Ἐνταῦθα δὲ τοῦ λόγου γενομένῳ, εὐλογόν μοι τὰ δοκοῦντα εἰπεῖν περὶ τῶν ἐκ ξένων γλωσσῶν μεταφραζομένων Γραμματικῶν πρὸς διδασκαλίαν τῶν Ἑλλήνων. λέγω οὖν τὰς τοιαύτας Γραμματικὰς ἀξυμφόρους εἶναι τοῖς παισὶ τῶν Ἑλλήνων. α', ὅτι ὑποτίθεασι τὸν ἀναγινώσκοντα ἐπίστασθαι ἥδη, τί ἐστὶ Γραμματικὴ, ὡς προδιδαχθέντα διὰ Γραμματικῆς τὴν πάτριον αὐτοῦ γλῶσσαν. β', ὡς γενικοῖς κανόσι μὴ θεωρούσας περὶ τοῦ Ὄρθογραφικοῦ, μήτε περὶ τοῦ Συντακτικοῦ. μάλιστα δὲ οὐδὲν περὶ τοῦ Ὄρθογραφικοῦ διαλαμβάνουσι, διὰ τὸ ἀρκεῖσθαι τοὺς ξένους τῷ γνῶναι τοὺς Συγγραφεῖς, μὴ γράφοντας Ἑλληνιστί. γ', διὰ τὸ παραμιγνύειν σημειώσεις καὶ ὑποσημειώσεις ἀπανταχοῦ τῆς Γραμματικῆς περὶ τῶν Διαλέκτων. ὅπερ πρὸς τῷ μηδὲν ὠφελεῖν, καὶ ἐπιβλαβὲς τοῖς ἀρχαρίοις γίνεται. δ', ὅτι, ὅνπερ οἱ καθ' ἡμᾶς τέλειον λόγον λέγουσι, τὸν συγκεείμενον δηλονότι ἐξ ὀνόματος καὶ ῥήματος, οὗτοι ἐν ὑποκειμένῳ καὶ κατηγορουμένῳ θεωροῦσιν. ἅπερ

adressé quelques éloges? mais l'homme qui veut passer pour savant et pour le bienfaiteur des Grecs, doit être conséquent avec lui-même et rechercher l'avantage de la jeunesse, plutôt que des complimens flatteurs. Ce qu'il y a de plus singulier à cet égard, c'est que M. Coumas, dans une traduction qu'il nous a donnée d'un ouvrage chimique, blâme le savant Néophyte du Péloponnèse, d'avoir accordé à Eugène Vulgaris, le titre de *chef des philosophes de la Grèce*; tandis qu'il permet à son disciple de prodiguer au premier venu les titres les plus pompeux.

Comme la discussion a ici pour objet la grammaire de Butman, traduite en grec, il ne me paraît pas hors de propos, d'exposer les raisons qui me font regarder les grammaires que l'on a traduites des autres langues en grec, comme peu propres à l'instruction de la jeunesse hellénique : 1^o elles supposent à l'élève la connaissance préliminaire de la grammaire de sa propre langue, et des notions générales de la grammaire; 2^o elles ne traitent ni des règles générales, ni de la syntaxe, ni de l'orthographe du grec, même elles négligent tout-à-fait cette dernière partie, parce que les étrangers se contentent de connaître nos auteurs classiques, et ne cherchent point à écrire notre langue; 3^o elles remplissent les pages de notes et de remarques sur les dialectes, et arrêtent ainsi les progrès de la jeunesse, qui les trouve confondus avec les principes de la grammaire; 4^o nos grammairiens emploient des termes qui, loin d'être empruntés à la logique, sont particuliers à la grammaire, tandis que les étrangers se servent, dans les grammaires grecques, de

termes qui supposent des connaissances acquises : *sujet*, *attribut*, *subjectif*, *objectif*, *proposition*, *objectif immédiat*, etc., tous ces mots sont inintelligibles pour ceux qui veulent étudier la grammaire, parce que c'est pour eux aller de l'inconnu à l'inconnu. Tout en exprimant ma conviction personnelle, je suis bien loin de prétendre que ces grammaires soient mauvaises; je me borne à remarquer que la grammaire grecque, pour les enfans de la Grèce, doit être composée par un grec, et mise à la portée de leur intelligence. Mais le plus grand inconvénient des ouvrages déjà cités, c'est qu'en traduisant mot à mot des langues étrangères en grec, d'ignorans traducteurs corrompent la pureté de notre langue. Ainsi, les enfans, obligés de graver dans leur mémoire des règles défigurées par un idiôme étranger, n'apprendraient qu'un langage bizarre. Sans doute M. Coray s'exprimant lui-même dans un idiôme arbitraire, ne s'oppose pas à cette corruption de notre langue, et, conséquent à ses affections, recommande à la jeunesse ces informes recueils.

Page 107 (1), ou 66 *.) « Après avoir écrit cette improvisation, le hasard m'a présenté la grammaire intitulée *Terpsithée*, où j'ai observé avec satisfaction que la division des lettres, ainsi que celle des voyelles, ne se trouvait pas placée dans les premiers chapitres. »

Pourquoi donc ne l'avez-vous pas recommandée à l'école de Smyrne et à celle de Chios, tandis qu'elle est reçue dans tous les autres collèges de la Grèce? Il faut examiner cependant si l'auteur est en droit de rejeter

ἀκατάληπτα τοῖς πρωτοπείροις δοκεῖ , μὴ μαθοῦσι πρῶτον ,
 τί ὑποκείμενον , καὶ τί κατηγορούμενον , καὶ τί πρότασις ·
 καὶ εἴη τοῦτ' ἀντικρυς , τὸ ἀπὸ τῶν μὴ ἀγνώστων ἄρχεσθαι ,
 καὶ μὴδὲ δυναμένων γνωσθῆναι , διὰ τὸ ἄλλα προσαπαιτεῖν
 πρὸς τὴν τούτων γνῶσιν · ταῦτα δὲ λέγων , οὐ φημι ταύτας
 μὴ εἶναι καλὰς Γραμματικάς . λέγω δ' ὅτι τὴν τῶν Ἑλλή-
 νων Γραμματικὴν , ὑφ' Ἑλλήνος γράφεσθαι δεῖ : τὸ δὲ μέ-
 γιστον , ἐπεὶ τῶν μεταφραστῶν οἱ πλεῖστοι κατὰ λέξιν με-
 ταφράζουσι , καὶ διαφθείρουσι τὸν χαρακτῆρα τοῦ καθ' Ἑλ-
 ληνας λόγου , οἱ διδασκόμενοι , ἐνθυμούμενοι κανόνων
 τινῶν , καὶ ἀπὸ στόματός τι μαθόντες ξένον τοῦ Ἑλληνικοῦ
 λόγου , διαφθεροῦσι καὶ τὴν ἀνὰ χεῖρας ὁμιλίαν · καὶ τοῦτο
 δῆπου ἐφίεμενος γενέσθαι ὁ Σχεδιαστής , παρῆνει τοῖς ἐν
 Ἑλλάδι διδασκάλοις τοιαύταις τισὶ Γραμματικαῖς χρήσθαι .

Σελ. ιθ' (1), ἡ 66 *.) “ Ἀφ' οὗ ἔγραψα τὸ Σχεδιάσμα τοῦτο ,
 “ μ' ἔτυχεν νὰ ἴδω τὴν Γραμματικὴν ἐπιγραφομένην Τερψιθέαν , εἰς
 “ τὴν ὁποίαν παρετήρησα , μὲ εὐχαρίστησιν , ὅτι καὶ ἡ διαίρεσις
 “ τῶν Γραμμάτων , καὶ ἡ διαίρεσις τῶν φωνηέντων λείπουν κατ'
 “ ἀρχάς . ”

Διατί οὖν οὐ συνέστησας ταύτην τῷ Σχολείῳ τῆς Σμύρνης ,
 καὶ τῷ τῆς Χίου , ἀπάντων τῶν τῆς Ἑλλάδος διδασκάλων
 αὐτίκα τυπωθεῖσαν ἀποδεξαμένων ; Σκεπτέον μέντοι , εἰ

εἰς θεόν ἐκφραλίζει τὴν διαίρεσιν τῶν Γραμμάτων , ὡς ἐπι-
βλαβῇ τοῖς ἀρχαρίοις .

Οἶμαι τοίνυν τὸν περὶ ἕκαστον τῶν τοῦ λόγου μερῶν
ἀσχολούμενον , προμαθόντα τὴν δύναμιν τῶν Γραμμάτων ,
τοῦτο ποιεῖν . ὁ γὰρ λόγος ἐκ λέξεων , αὗται δὲ ἐκ συλλα-
βῶν , αἱ δὲ , ἤτοι ἐκ φωνηέντων , ἢ ἐκ τούτων καὶ ἐκ συμ-
φώνων , αἱ δὲ δίφθογγοι ἐκ δύο φωνηέντων , ὧν ἀνάγκη πρῶ-
τον εἰδέναι τὸν φθόγγον , εἴτα συλλαβίζειν , μετὰ δὲ λέγειν ,
καὶ ἀποφαίνεσθαι . ταῦτα δὲ μὴ προειδῶς , πῶς ἄντις γνοίη ,
διὰ τί τῶν κλίσεων αἱ μὲν ἰσοσύλλαβοι , αἰδὲ περιττοσύλ-
λαβοι . καὶ τῶν ὀνομάτων τὰ μὲν μονοσύλλαβα , οὕτωςί πως ,
φέρε , κλίνεται , κακείνως δὲ τὰ πολλυσύλλαβα ; καὶ ἐπὶ
τῶν ἄλλων ὡσαύτως . καὶ εἰκόσιν ἄρα ὀρθῶς ποιεῖν τὰ σοφὰ
τῶν κατ' Εὐρώπην ἐθνῶν , ἐπόμενα ταῖς γραμματικαῖς ἀρ-
χαῖς τῶν Ἑλλήνων . Εἰδὲ ταῦτα οὐδοκεῖ τῷ ἡματέρῳ φιλο-
λόγῳ , μὴ μαθόντι ἀπ' ἀρχῶν τινων βαδίζειν ἐπὶ τὰ συν-
θετώτερα , ἄλλος ὁλόγος .

Ἀτοπώτατον δὲ καὶ τὸ λέγειν τὴν Γραμματικὴν δεῖν πε-
ριέχειν τὰ μέρη τοῦ λόγου , καθ' ἣν τάξιν ταῦτα ἐν μύθῳ ,
φέρε , ἢ ἐν ποιήματι , ἢ ἐν τινὶ λόγῳ διέτακται . οὐ γὰρ
ἅπαντες τὸν αὐτὸν μῦθον , ἢ λόγον ἀρχόμενοι τοῖς ἀρχαρίοις
διδάσκουσι . καὶ δεήσει ἄρα τοσούτων διαφερουσῶν Γραμ-
ματικῶν , ὅσον ἂν τὰ μέρη τοῦ λόγου ἢ διατεταγμένα διαφό-
ρως . ὅθεν οὐ δεῖ τὴν Γραμματικὴν ἔπεσθαι ἀπάσῃ τάξει τῇ
τῶν μερῶν τοῦ λόγου . ταῦτα δὲ γ' ἐφαρμόζεσθαι τῇ Γραμ-

du commencement de la grammaire la division des lettres.

Quiconque se propose d'étudier les parties du discours, doit savoir la valeur des lettres. Le discours est composé de mots, les mots sont composés de syllabes formées par les voyelles et par les diphtongues, ou par le concours des voyelles avec les consonnes; il faut donc en connaître l'épellation avant d'étudier les parties du discours. Car comment, sans cela, comprendre que les déclinaisons se divisent en parisyllabiques et en imparisyllabiques, et qu'il y a des noms ou d'autres parties du discours composées d'une ou de plusieurs syllabes? Les philologues de l'Europe littéraire ont bien fait de suivre les principes des grammaires grecques à cet égard. Aller du connu à l'inconnu est un principe évident pour tout le monde et qui mérite d'être reconnu même par un réformateur du langage.

Je ne connais pas de prétention plus dénuée de fondement que celle de vouloir que les parties du discours se reproduisent dans une grammaire, dans le même ordre où elles se trouvent placées dans quelques fables, ou dans quelques poèmes. Comme tous les professeurs ne sont pas tenus de commencer par expliquer telle ou telle fable, tel ou tel poème, il nous faudrait autant de grammaires qu'il y a de combinaisons des parties du discours dans chacun de ces ouvrages. Ainsi, nul avantage à traiter les parties du discours dans une grammaire, dans l'ordre qu'elles peuvent avoir dans un ouvrage quelconque; il est au contraire essentiel que les mots s'appliquent à leurs types présentés dans la grammaire. Les

professeurs de la Grèce expliquent d'abord la grammaire à leurs écoliers, et ensuite ils leur enseignent à appliquer chaque mot aux paradigmes de la grammaire. Et vous, après avoir fait cet aveu : « les professeurs, toujours occupés de l'enseignement dont je n'ai que la théorie, sont plus en état que moi de distinguer ce qui est utile de ce qui ne l'est pas », vous vous êtes permis de vous faire le guide de leur expérience, et de blâmer toutes les anciennes grammaires grecques, parce qu'elles ne traitent pas d'abord du *nom*, ensuite de la *conjonction*, en troisième lieu de l'*adverbe*, et enfin, du *verbe*; et que, dans la maxime suivante : ἀνὴρ δὲ χρηστός, χρηστὸν οὐ μισεῖ ποτέ, que l'on explique dans quelques collèges aux commençans, l'ordre des mots est celui que vous préconisez, comme si les professeurs, en Grèce, étaient assez peu instruits pour ignorer qu'ils ne doivent pas demander aux écoliers comment se décline ἀνὴρ, avant de leur avoir appris ce que c'est que le nom.

Page 19', lig. 17', ou 67, 1. « Il fallait rejeter le nom-bre duel, parce qu'il ne se trouve point dans ce vers. »

Quoique le duel ne se trouve pas dans ces maximes, il existe même dans le langage des ignorans, qui disent : ἐρχόμεθον, γραφόμεθον, καθήμεσθον, καὶ τῷ ἀνθρώπῳ ἔφυγον, etc. Ainsi, il n'est pas impossible, pas même difficile pour eux, avec le secours de quelques règles, de l'employer correctement, et de ne pas le confondre avec le pluriel.

Page κ', lig. 2', ou 67, 19. « Le troisième défaut des

ματικῇ· διὰ δὴ τοῦτο καὶ οἱ ἐν τῇ Ἑλλάδι διδάσκοντες, πρῶτον μὲν εἰσηγούνται τοῖς μαθηταῖς τὰ ὀκτὼ μέρη τοῦ λόγου· μετὰ δὲ παραφράζοντες τοὺς συγγραφεῖς, ἐφαρμόζουσι τὰ μέρη τοῦ λόγου τοῖς ἐν τῇ Γραμματικῇ τύποις· Σὺ δὲ εἰπὼν ἀνωτέρω “ οἱ διδάσκαλοι ἀσχολούμενοι καθ’ ἡμέραν εἰς τὴν πράξιν τῆς παραδόσεως, τῆς ὁποίας ἐγὼ “ δὲν ἔχω παρὰ τὴν θεωρίαν, εἶναι ἀσυγκρίτως ἱκανώτεροι “ νὰ διακρίνωσι τὸ συμφέρον ἀπὸ τὸ ἀνωφελές”, καὶ ὁμολογῶν ἀγνοεῖν τὸν τῆς διδασκαλίας τρόπον, ἐπάγεις ἔπειτα παράδειγμα, ὡς ἔμπειρος τοῦ διδάσκειν, ὡς ἔδει ἐν τῇ Γραμματικῇ πρῶτον τῇ τάξει εἶναι τὸ Ὄνομα, δεύτερον τὸν Σύνδεσμον, τρίτον τὸ Ἐπίρρημα, εἴτα τὸ Ῥῆμα, διὰ τὸ ταῦτα οὕτως εἶναι ἐντῷ “ ἀνὴρ δὲ χρηστὸς, χρηστὸν οὐ μισεῖ ποτέ”· ὡς τοὺς διδασκάλους ἀνοήτους ὄντας, καὶ πρὶν ἢ τοὺς μαθητὰς εἰδέναι τοὺς τύπους τῶν τοῦ λόγου μερῶν, ἐρωτῶντας τὸ, πῶς τὸ, ἀνὴρ, ἢ τὸ, χρηστὸς κλίνεται.

Σελ. ιθ', σιχ. ιγ', ἢ 67, 2. “ Ἐπειδὴ εἰς τὰς μονοστίχους ταύτας γνώμας, δὲν εὐρίσκεται ὁ θυϊκὸς ἀριθμὸς.”

Εἰ καὶ μὴ ἐν ταύταις, ἀλλ’ εὐρίσκεται καὶ ἐν τῇ τῶν ἀπαιδεύτων γλώσσει, λεγόντων οὐκ ἀναλόγως μὲν τοῖς ἀριθμοῖς, ἀλλ’ οὖν λεγόντων· ἐρχόμεθον, γραφόμεθον, καθήμεσθον, καὶ τῷ ἀνθρώπῳ ἔφυγον, καὶ ἐν ἄλλαις φράσεσιν· ὅθεν οὐ δυσχερὲς, οὐδ’ ἀδύνατος αὐτοῦ ἡ ὀρθὴ χρῆσις, μικρᾶς ὁδηγίας δεομένων τῶν μαθητῶν.

Σελ. κ', σιχ. θ', ἢ 67, 19. “ Τὸ τρίτον αὐτῆς σφάλμα

“ λέγω τὴν ἀμεθοδίαν, ἢ νὰ εἶπω σαφέστερον, ἡ ἀμετρία
 “ τῆς Γραμματικῆς εἶναι μέρος τῆς ἀμεθοδίας.”

Οὐκ ὀρθόν· εἰσὶ γὰρ καὶ τῶν ἄλλων γλωσσῶν Γραμμα-
 τικαὶ ἐκτεταμέναι καὶ εὐμέθοδοι· τὴν δ' Ἑλληνικὴν δεῖ
 περιέχειν τὸ Τεχνολογικόν, τὸ Ὄρθογραφικόν, τὸ
 Συντακτικόν, τὸ περὶ Διαλέκτων.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Β'.

ΠΕΡΙ ΑΡΘΡΟΥ.

Στιχ. κ', ἡ 33. “ Ἀρχίζουσι κοινῶς αἱ Γραμματικαὶ
 “ ἀπὸ τοῦ Ἄρθρου.”

Πάνυ καλῶς γε ποιῶσαι· ἀνάγκη γὰρ ἄρχεσθαι ἀπὸ τῶν
 ἀπλουστέρων· τοῦτο δὲ οὐ μόνον ἀπλούστερον κατὰ τὴν
 κλίσιν, ἀλλὰ καὶ προοδοποιῶν εἰς τὰς τῶν ὀνομάτων· αἱ
 γὰρ λήγουσαι τῶν πληθυντικῶν εἰς ας, καὶ ἡς ἀρσενικῶν,
 καὶ εἰς ᾧ θηλυκῶν αἱ αὐταὶ εἰσι ταῖς αἰ, ων, αἰς, ας·
 τῶν δὲ θηλυκῶν εἰς ἡ ᾗπασαι ἐμφαίνονται ταῖς τοῦ Ἀρθρου
 η, ἡς, η, ἡν, κ. τ. λ· τῶν δὲ εἰς ος ἀρσενικῶν καὶ θηλυ-
 κῶν, πλὴν τῆς ὀνομαστικῆς τοῦ ἐνικοῦ, αἱ αὐταὶ εἰσι ταῖς
 τοῦ ἀρσενικοῦ Ἄρθρου ου, ω, ον· οἰ, ων, οἰς, οὐς·

« grammaires, c'est que, par une erreur de méthode,
« on les fait trop volumineuses. »

Cette observation n'est pas fondée; il y a dans toutes les langues des grammaires qui, pour être volumineuses, n'en sont pas moins écrites avec méthode et clarté, et il faut sans doute entrer dans quelques détails pour expliquer les quatre parties de la grammaire grecque, savoir: la *technologie*, l'*orthographe*, la *syntaxe* et les *formes des dialectes*.

CHAPITRE II.

DE L'ARTICLE.

Ligne «δ', ou 33. « Les grammaires commencent communément par l'article. »

Il est naturel de commencer par ce qui est simple; ainsi l'article, dont la déclinaison est comme une introduction à celles des noms, doit tenir la première place dans une grammaire. Les désinences plurielles : αι ων αις, ας, pour les noms masculins en ας, et en ης, et pour les noms féminins, en α, sont les mêmes que celles de l'article, dont le féminin se terminant en η, ης, η, ην, marque toutes les désinences des noms féminins en η; les noms masculins et féminins en ος, à l'exception du nominatif, se terminent, dans tous leurs cas, de la même manière que l'article masculin : ου, ω, ον, οι, ων, οις,

ους. Ainsi, les élèves qui connaissent déjà les articles, connaîtront bientôt les terminaisons d'un grand nombre de noms.

Ligne $\alpha\delta'$, ou 34. « Qui n'est point une partie essentielle du discours. »

Il n'est point nécessaire que les élèves s'occupent, dès le commencement, de ce qui est essentiel au discours. Car le verbe est plus essentiel que le nom, qui sans le verbe, exprimé ou sous entendu, ne peut nous donner aucune idée complète, tandis que le verbe nous la donne très-souvent par lui seul : *βρέχει, άστράπτει, il pleut, il tonne.*

Ligne $\alpha\epsilon'$, ou 68, 1. « Et puisqu'Homère l'emploie rarement. »

Mais ce n'est point parce que l'article n'est pas une partie essentielle du discours qu'Homère l'emploie rarement; c'est plutôt parce que la mesure l'oblige à le supprimer et à regarder ainsi les noms comme déjà connus; ce qui, au reste, ne rend pas ce poète plus obscur; car la poésie suppose que les personnes et les événements sont déjà connus du lecteur. Mais lorsque le sens l'exige, ne pouvant déterminer les noms par l'article, Homère les explique par d'autres phrases; ce qui prouve l'usage de l'article dans la prose, même de son temps. Cependant, il en fait usage, en cas de besoin, lorsque le rythme ne gêne pas l'expression.

Ligne $\alpha\zeta'$, ou 2. « Même il y a des langues qui n'ont pas d'article. »

Est-ce une raison pour la grammaire grecque de ne point commencer par l'article? Belle conséquence, en

ὁ οὖν εἰδὼς τὰς ληγούσας τοῦ Ἀρθρου, οἶδεν ἀπόνως καὶ τὰς τῶν Ἰσοσυλλάβων Ὀνομάτων.

Στιχ. κε', ἡ 34. " Τὸ ὁποῖον δὲν εἶναι μέρος οὐσιώδες τοῦ λόγου. "

Οὐκ ἀνάγκη τὸν πρωτόπειρον εἰδέναι τὰ οὐσιώδη μέρος τοῦ λόγου· ἐπεὶ οὕτωγε τὸ ῥῆμα οὐσιωδέστερον ἂν εἴη τοῦ Ὀνόματος, διὰ τὸ πολλὰ ῥήματα καθ' ἑαυτὰ ἐμφαίνειν τέλειόν τι νόημα, βρέχει, ἀστράπτει, βροντᾷ· τὸ δὲ Ὄνομα ῥήματος ἄνευ ἥτοι λεγόμενου, ἢ ἐννοουμένου, παρίστησιν οὐδαμῶς ἐννοίαν ἐντελῆ.

Στιχ. κς', ἡ 68, 1. " Ἐπειδὴ σπανιώτατα τὸ μετεχει-
" ρίσθῃ ὁ Ὀμηρὸς. "

Οὐ διὰ τὸ μὴ εἶναι μέρος οὐσιώδες, ἀλλὰ διὰ τὸ ἀνέν-
δεκτον τοῦ μέτρου παραλιμπάνει αὐτὸ ἐσθ' ὅτε, ὠρισμένα καὶ ἐγνωσμένα τὰ πρόσωπα λαμβάνων, ἢ τὰ πράγματα· περιδομένης γὰρ, οὐκ ἀγνώστου ἱστορίας ἢ ποιήσεως· πολ-
λάκις δὲ καὶ ἀνάρθρως ποιῶν τινα, διὰ τῶν ἐξῆς ταῦτα προσδιορίζει ὅπερ καὶ δείκνυσιν τὰ κατ' ἐκεῖνο τοῦ χρόνου ἐν ταῖς πεζικοῖς τοῦ Ἀρθρου εὐχρηστον· ἀλλὰ μὴν καὶ χρῆ-
ται αὐτῷ, τῆς ἀνάγκης τοῦ λόγου ἀπαιτούσης, καὶ μὴ ἀντιβαινούσης τῷ ῥυθμῷ.

Στιχ. κς', ἡ 2. " Καὶ εἶναι γλῶσσαι, εἰς τὰς ὁποίας
" δὲν εὐρίσκεται. "

Ἄρ' οὖν διὰ τοῦτο τὴν Γραμματικὴν οὐ δεῖ ἀπὸ τοῦ Ἀρ-
θρου ἀρχεσθαι; τῷ ὄντι αἰτία· οἶον, ἡ Λατινικὴ, καὶ ἡ

Ῥωσικὴ γλῶσσα οὐκ ἔχουσιν Ἄρθρα, ἄρα οὐ δεῖ τὴν Ἑλληνικὴν Γραμματικὴν ἄρχεσθαι ἀπὸ τοῦ Ἄρθρου.

Στιχ. κη', ἡ 2. " Ὁρίζουσι τὸ Ἄρθρον μέρος λόγου
" πτωτικόν " ἅτε δὴ ἔχον πτώσεις.

Σελ. κα', στ. α', ἡ 3. " Προτάσσόμενον τῶν ὀνομάτων."

Πρὸ τῶν οὐσιαστικῶν δηλονότι, οἷς καὶ κυρίως σύνεστιν· οὐ κυρίως δέγε τοῖς λοιποῖς μέρεσι τοῦ λόγου· ἀόριστον γὰρ ἐνέργειαν ἢ πάθος ἐμφαίνουν τὸ Ἀπαρέμφατον, οὐκ ἂν ὀρισθῇ καὶ μετὰ τὴν τοῦ Ἄρθρου ἐπέλευσιν· διὸ οὐ κυρίως τὸ Ἄρθρον ἐδέξατο· ἀλλ' οὐδὲ τὰ λοιπὰ μέρη τοῦ λόγου· ὅτε γὰρ λέγομεν, ὁ πάλαι, τὸ λέγε, ἡ αὐτός, ὁ δέ, ἡ περὶ, τὸ περιπατεῖν, πρὸς παράδειγμα τῶν ὀνομάτων ταῦτα λαμβάνομεν, ἅτε μὲν ὑπακείμενα, ἅτε δὲ κατηγορούμενα, ὅτε δ' αὖ ἐνεργείας δεκτικὰ ἐν ταῖς τοῦ λόγου προτάσεσι γινόμενα· Ἐπεὶ δ' αὐταὶ καὶ μετὰ, καὶ ἄνευ προσδιορισμοῦ εἰσιν, ἐπ' ἀνάγκης καὶ τοὺς ὅρους προσδιορίζειν πάντε ἐπ' εὐθείας, πάντε μὴ· ὅσον, ὁ Σωκράτης περιπατεῖ, τελείαν ἐδήλου τὴν ἐννοίαν· μὴ ἐπ' εὐθείας δέ, ὁ πάλαι παραγέγονεν· ὑπέγραψε μὲν τὸ ὑποκείμενον ὁ πάλαι, ἀσαφῶς δέ· ἄδηλον γὰρ, εἰ ὁ πάλαι ἄνθρωπος, ἡ ὁ καιρός, ἡ ὁ κίνδυνος, ἡ κ. τ. λ. οὕτω καὶ τὸ φιλοσοφεῖν τὸ ἔργον τῆς φιλοσοφίας ἐδήλου· ἐνθεντοὶ καὶ τοῦ Ἀρθρου μεταβάλλοντος πτώσει, ταῦτα οὐ

vérité ! La langue latine et la langue russe n'ont pas d'articles, donc la grammaire grecque ne doit pas commencer par l'article.

Ligne *μη'*, ou 2. « Les grammairiens le définissent, « partie du discours casuelle ».

La définition est bonne, parce que l'article a des cas.

Page *κα'*, ligne *α'*, ou 3. « Ils ajoutent qu'il est placé « devant les noms ».

L'article n'accompagne rigoureusement que les noms substantifs. On l'ajoute aux autres parties du discours pour donner plus de concision aux tours de phrases. L'infinitif, tant qu'il marque une action d'un sujet inconnu, ne peut pas devenir défini, lors même qu'on y ajouterait l'article. Placé devant les adverbes, les verbes, etc. *οἱ παλαιοὶ λέγουσι, ἡ αὐτὸς, ὁ δὲ, ὁ μὲν, ὁ περὶ* etc., il leur donne la forme et la force des noms pour qu'ils puissent ainsi devenir, tantôt les sujets, tantôt les attributs des propositions ; et, comme celles-ci se trouvent tantôt déterminées, tantôt indéterminées, nécessairement leurs termes doivent l'être aussi, soit que leur sens soit complet ou non. La proposition : *ὁ Σωκράτης Περιπατεῖ*, est complète ; mais celle-ci : *ὁ παλαιὸς παραγέγονε*, ne l'est point, parce que *ὁ* placé devant l'adverbe *παλαι* n'explique pas le sujet, *ὁ* peut se rapporter à *ἄνθρωπος*, à *καίρως*, à *κίνησις*, etc. Il en est de même de la proposition *τὸ φιλοσοφεῖν ἐστὶν ἡδὺν*, où le sujet *φιλοσοφεῖν* est déterminé par l'article *τὸ* ; mais l'article *τὸ* ne se rapporte pas directement à *φιλοσοφεῖν*. Le véritable sujet est *τὸ ἔργον τῆς φιλοσοφίας* ; aussi l'article changeant

de cas, devant les parties du discours qui n'en ont point, les laisse dans leur état indéclinable : *ὁ πάλαι, τοῦ πάλαι*, etc. L'article est donc naturellement destiné à accompagner et souvent à déterminer les noms substantifs, de même que les pronoms nous représentent naturellement les noms propres. En effet, l'article placé devant les adjectifs, indique aussi, avec le substantif auquel il se rapporte, le participe *ὦν* sous entendu. Ainsi, c'est à tort que notre littérateur reproche à la définition de l'article une inexactitude qu'elle ne renferme point.

Ligne 5, ou 9. « Cette mauvaise définition désigne » comme article, *ὅς*, qui n'est qu'un pronom employé » pour *ἐκεῖνος*.

Je ne sais sur quelle autorité est fondée cette explication de *ὅς* pour *ἐκεῖνος* : peu importe ; cependant si *ὅς* est démonstratif, et que *ὁ, τὸ, τὴν*, etc., le soient aussi dans les poètes ainsi que dans les dialectes, pourquoi ces articles ne seraient-ils pas aussi des pronoms ? au contraire, si *ὅς* est une particule relative, pourquoi l'expliquer par *ἐκεῖνος* ? Les articles *ὁ, ἡ, τὸ*, nommés *prépositifs*, ne marquent-ils pas un rapport ? Dans *ὁ ἄνθρωπος* l'article *ὁ* m'indique un homme déjà connu. Or, en prenant pour base le sens démonstratif, ou le sens relatif, on est forcé de reconnaître que tous les articles peuvent être des pronoms, et vice versa : même on serait obligé d'admettre au nombre des pronoms les particules *ταῖος, οἷος, τότε, ὅτε*, qui expriment aussi un sens relatif.

Examinons si l'idée du rapport, que *ὁ* et *ὅς* présentent, est semblable à celle des autres particules relatives, et même à celle du pronom *αὐτός*. Les noms

μεταβάλλει · και ἐλέγχεται ὁ ἀνὴρ μὴ καλῶς ἐπιστήσας τῷ ὀρισμῷ, ὃς κυρίως τὸ Ἄρθρον τοῖς οὐσιαστικοῖς προσνέμει, καθάπερ καὶ ὁ τῆς Ἀντωνυμίας · ἀντὶ ὀνόματος γὰρ καὶ αὕτη τοῦ κυρίου παραλαμβάνεται · συνημμένον γὰρ τὸ Ἄρθρον τοῖς Ἐπιθέτοις πρὸς τῷ οὐσιαστικῷ καὶ μετοχῇν συμφέλλεται, ὡς κατωτέρω ῥηθήσεται · καὶ δῆλον ἐντεῦθεν, ὅτι ὁ Ὄρισμός τοῦ Ἄρθρου ἔρρωται, καὶ ὁ φιλόλογος οὐκ ὀρθῶς ἀντιλέγει.

Στιχ. σ', ἢ 9. “ Ὅτι ὑποθέτει Ἄρθρον τὴν Ἀντωνυμίαν “ ὃς, ἐκεῖνος.”

Οὐκ οἶδα διὰ τί ἐξηγεῖται τὸ ὃς τῷ ἐκεῖνος · ἀλλ' εἰμὲν δεῖξιν τὸ ὃς δηλοῖ, καὶ τὰ τὸ, τὸν, τὴν, κ.τ.λ. ταῦτην ἐμφαίνει ἔντε τοῖς ποιηταῖς καὶ ταῖς Διαλέκτοις, τί μὴ μᾶλλον ταῦτα Ἀντωνυμίαι, ἢ τὸ ὃς; εἰ δὲ ἀναφοράν, διὰ τί ἐξήγεται τῷ, ἐκεῖνος; ἀλλ' ἐβουλόμην εἰδέναι, εἰ τὰ προτακτικά τῶν Ἀρθρῶν, οὐκ ἀναφοράν δηλοῖ. δοκεῖ γὰρ ἔμοιγε ὁ ἄνθρωπος εἰπόντι ἐγνωσμένον τινὰ ἐννοῆσαι · τῷ οὖν τοιῷδε λόγῳ, οὐδὲν κωλύει ἅπαντα τὰ ἄρθρα Ἀντωνυμίας εἶναι · καὶ νῆ Δίαγε καὶ τὰ, τοῖος, οἷος · τότε, ὅτε, ἀναφοράν καὶ ταῦτα δηλοῦντα.

Ἔστι μέντοι θεωρῆσαι τὴν πρὸς ἄλληλα τῶν Ἀρθρῶν ὁ καὶ ὃς διαφοράν, καὶ τῶν ἄλλων ἀναφορικῶν μορίων, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς αὐτοῦ Ἀντωνυμίας · ὃν γὰρ λόγον τὰ ὀνόματα

ἄνευ Ἀρθρον ἀπροσδιόριστά ἐστι, τὸν αὐτὸν ἢ ἐπαγομένη φράσις, ἢ ἔχουσα τὸ, ὅς, ἀναγκαιῶς ἀπαιτεῖ τὴν προηγούμενην εἰς δῆλωσιν καὶ προσδιορισμὸν τῆς ἐννοίας. ὡς-περ γὰρ εἰπόντα, ἄνθρωπος ἦλθεν, ἐπερώτησεν ἂν εὐλόγως ὁ ἀκούσας, ὁ τίς. οὕτω καὶ λέγοντα, ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ πράττων ταῦτα, ὑπέλαβεν ἂν, τὰ ποῖα. οὐ μέντοι τάντ' ἀπαιτεῖται ἀκούσαντι ὁ ἄνθρωπος ἦλθεν, ἢ ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ ταῦτα πράττων, οἷς ἂν ἐγὼ ληθθῇν. προσεδιόρισα γὰρ ἀμφοτέρα. ὅπερ οὐ παρασυμβαίνει τῷ τοῖος, οἷος. εἶγε ἀπολελυμένως ἐστ' ὅτε λέγεται. ἀλλ' οὐδὲ τῇ αὐτὸς, μὴ κατὰ σύλληψιν ἀπαιτούσῃ τὸ ἐν τῷ λόγῳ ἡγούμενον. ἐπάγεται γὰρ καὶ μετὰ ἐτέρας σχοινοτενεῖς φράσεις, παρεμπεπτωκυίας μεταξὺ τοῦ ὀνόματος καὶ αὐτῆς. δυνατόν δὲ καὶ τὸν καὶ προκεῖσθαι τῆς αὐτὸς. ὁ Πλάτων παρεγένετο, καὶ αὐτὸς ἐδίδαξεν, ὅπου γε τὸ ὅς, ἀσυνέλευστον ὄν τῷ καὶ, ἀμέσως τε τῷ ἡγούμενῳ ἐπόμενον, προσεδιόρισε τὸ ἀορισταῖνον τῆς ἐννοίας. οἷον, σοφὸς ἀνὴρ, ὅς ταῦτα λέγει. διὰ γὰρ τοῦ ὅς ἐγνώσθη ὁ σοφός. καὶ δυνάμει ἄρα τῷ ὅς ἐμπεριείληπται τὸ, ἐκεῖνος καὶ τὸ, ὁ: τὸ γὰρ πλήρες ἦν, σοφὸς ὁ ἀνὴρ ἐκεῖνος, ὅς ταῦτα λέγει. καὶ ἐν γένει ἄρα τὸ ὅς ἐφέλεκται τὰς δεικτικὰς, ἢ τὰς προσωπικὰς τῶν Ἀντωνυμιῶν, καὶ αὐτὸ τὸ προτακτικὸν Ἀρθρον. οἷον,

Οὗτος μὲν πανάριστος, ὅς αὐτὸς πάντα νοεῖ.

Αἴτιον δὲ τῆς τοιαύτης συναφείας, ὅτι τὰ, ὅς ταῦτα λέγει, ὅς πάντα νοεῖ, δυνάμει Μετοχαί εἰσιν ἑναρθροί, ὀνοῶν πάντα, ὁ λέγων ταῦτα. ἐνθα πάλιν τὸ Ἀρθρον δυνάμει ἐμπεριείληφε τὸ, ἐκεῖνος, ὅς. ἀλλὰ μὴν τὸ, ὅς λέγει, ὑπέφαινε τὸ ὁ, καὶ τὸ ἐκεῖνος: πῶς οὖν τὸ

employés sans article, représentent une idée vague ; ainsi les propositions qui renferment la particule relative *ὅς*, demandent à être précédées d'autres propositions qui déterminent et complètent les sens ; si je dis : *ἄνθρωπος ἦλθεν*, il restera à demander : *ὁ τίς* ; si je dis encore : *ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ πράττων ταῦτα*, on me demandera : *τὰ ποῖα* ; cependant, en disant *ὁ ἄνθρωπος ἦλθε*, ou *ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ πράττων ταῦτα*, οἷς *ἂν ἐγὼ ληφθεῖην*, j'ai tout défini, et mon auditeur est satisfait. Mais on ne trouve pas entre *τοῖος* et *αἷος* la même liaison d'idées. Ces adjectifs peuvent se prendre dans un sens absolu. Il en est de même du pronom relatif *αὐτός*, que l'on emploie même après plusieurs phrases qui le séparent du nom auquel il se rapporte. On peut encore faire précéder *αὐτός* de *καί* : *ὁ Πλάτων παρεγένετο, καὶ αὐτὸς ἐδίδαξε*. Mais on ne peut pas mettre *καί* devant *ὅς* qui se joint immédiatement au mot précédent, pour en déterminer le sens : *σοφὸς ἀνὴρ, ὅς ταῦτα λέγει*. Ici, la particule *ὅς* définit *σοφὸς*, de façon que *ὅς* entraîne nécessairement le pronom démonstratif *ἐκεῖνος* et l'article *ὁ* ; car la phrase complète est : *σοφὸς ἀνὴρ, ὅς ταῦτα λέγει*, et on peut dire en général : *la particule ὅς représente les pronoms démonstratifs et personnels, ainsi que l'article* :

Οὗτος μὲν πανάριστος, ὅς αὐτὸς πάντα νοεῖ.

La raison en est, que la phrase : *ὅς ταῦτα λέγει* est l'analyse du participe articulé *ὁ λέγων ταῦτα*, ainsi que *ὅς πάντα νοεῖ* est celle du participe, *ὁ νοῶν πάντα*, dans lequel l'article *ὁ* représente *ὅς* et *ἐκεῖνος* ; or, la particule *ὅς*, représente aussi *ὁ* et *ἐκεῖνος*. Si donc *ὁ* et *ὅς* avaient quelque différence, comment tous les deux représente-

raient-ils le pronom *ἐκεῖνος*? et si *ὁ* est un article, pourquoi *ὅς* ne le serait-il pas? Certes, les anciens avaient raison de nommer *ὁ* article *prépositif*, et *ὅς* article *conjonctif*; ils suivaient, en cela, le génie de leur langue, qu'ils ne s'efforçaient pas d'assujétir aux principes des langues étrangères.

Page 22 (1), ou 68. *.) « Dans *ὁ ἐμός πατήρ* Apollonius (lib. I, page 66), attribue l'article à *πατήρ*. »

Il a raison, parce que l'article appartient essentiellement aux noms substantifs, sans lesquels les adjectifs ne nous donnent aucun sens défini : *ὁ Πλάτων* nous dit tout ; tandis que *ὁ φιλόσοφος* ne présente qu'une idée vague. Prétendre que, dans les adjectifs, l'article entraîne le participe *ὢν*, auquel il appartient, c'est avancer un principe erroné ; les adjectifs, joints à l'article, présentent une proposition qui, implicitement, annonce le sujet et l'attribut : *ὁ φιλόσοφος*, pour *ὁ ὢν φιλόσοφος* je dis *implicitement*, parce qu'elle n'est pas développée dans ces adjectifs, ainsi que dans les participes qui, accompagnés de l'article, peuvent abrégé une proposition et la rendre sujet ou attribut d'une autre quelconque : l'article, en effet joint aux adjectifs, indique le participe *ὢν* sous-entendu ; mais il n'appartient pas à *ὢν* qui, dans ce cas là, joue le rôle d'une conjonction. En effet, si l'article *ὁ* appartenait au participe *ὢν*, alors *ὁ ὢν* selon Platon, représenterait l'idée d'un être *qui existe toujours* ; mais la phrase *ὢν φιλόσοφος* équivaut à *φιλοσοφῶν*, et celle de *ὁ ὢν φιλόσοφος* à *ὁ φιλοσοφῶν*, qui, comme nous l'avons prouvé plus haut, est la même que *οὗτος*, *ὅς φιλοσοφεῖ*. Or, l'article *ὁ* n'appartient ni à l'adjectif

ὁ καὶ τὸ ὅς, ἕτερα αὐτὰ τοῦ ἐκεῖνος, ὃ τούτοις ἐμπεριείληπται, οὐκ ἂν εἰεν ταῦτά; εἶδε τὸ δι' Ἀρθρον, τί μὴ καὶ τὸ, ὅς; ὁρᾷς λογώτατα, ὅτι οἱ παλαιοὶ οὐχ ἀπλῶς τὸ, ὅς ἐκάλεσαν Ἀρθρὸν ὑποτακτικόν; οὐ γὰρ ἐκ τῶν ξένων γλωσσῶν τὴν Γραμματικὴν διώρθουν, οὐδ' ἡτοσχεδίαζον.

Σελ. κα' (1), ἡ 68. *). “Εἰς τὸ, ὃ ἐμὸς πατήρ ὁ Ἀπολλώνιος
“(Α, σελ. 66.) συνάπτει τὸ ἄρθρον μετὰ τὸ, πατήρ. ”

Ορθῶς γε ποιῶν· κυρίως γὰρ τοῖς οὐσιαστικοῖς συνέστι· δι' αὐτὰ γὰρ τὰ ἐπίθετα καὶ κατ' αὐτῶν· ὅθεν καὶ τὸ ὁ Πλάτων, ἐντελές, ἀτελές δὲ τὸ, ὁ φιλόσοφος· παραδέχεσθαι δὲ τὰ ἐπίθετα μετοχὴν τινα ἐξῶθεν διὰ τὸ Ἀρθρον, οὐκ ὀρθόν ἐστι· δυνάμει γὰρ τὰ ἑναρθρα ἐπίθετα πρότασιν ἐμφαίνει ἐξ ὑποκειμένου καὶ Κατηγορουμένου· ὁ φιλόσοφος, ἀντὶ τοῦ, ὁ ὢν φιλόσοφος· λέγω δὲ δυνάμει, διὰ τὸ μὴ ἀνεπτυγμένην ταύτην εἶναι· ὅθεν καὶ ὥσπερ αἱ Μετοχαὶ εἰς βραχυλογίαν συντελοῦσιν, οὕτω καὶ τὰ ἑναρθρα τῶν ἐπιθέτων, κακεῖναί τε καὶ ταῦτα δυνάμενα συνεπτυγμένως καὶ ὑποκείμενα γενέσθαι καὶ κατηγορούμενα· διὸ καὶ ἡ ὢν συνδεσμικὴν χώραν ἐνταῦθα ἐπέχει, μηδὲν ὑπαρξιν ἐμφαίνουσα· εἶδὲ τοῦτο τὸ, ὁ ἀσυνέλευστον τῇ ὢν· ἄλλο γὰρ ἂν ἐδήλωσε τὸ, ὁ ὢν, κατὰ Πλάτωνα· ἔστι δὲ τὸ, ὢν φιλόσοφος ταυτὸν τῷ, φιλοσοφῶν, καὶ τὸ, ὁ ὢν φιλόσοφος τῷ, ὁ φιλοσοφῶν· ἀλλὰ μὴν τὸ, ὁ φιλοσοφῶν ταυτὸν ἦν τῷ, οὗτος, ὅς φιλοσοφεῖ· τὸ οὖν ὁ,

οὔτε τῷ , φιλόσοφος , οὔτε τῇ ὧν κυρίως σύνεστιν .
ἀναπολεῖ δέγε τὸν Πλάτωνα .

Ἄλλ' εἰ τοῦτο, πῶς πάλιν τὸ ὁ συνῆν τῷ Πλάτῳ ἐν
τῷ ὁ Πλάτῳ . οὐ γὰρ ἂν τις φαίη ὁ ὧν Πλάτῳ ἔστι
γὰρ οὗτος , ἢ ἦν . ἢ χρῆσις δέγε τοῦ ὁ ἦν ἀντὶ τοῦ οὗτος .
ὥς ἐν τῷ ,

Τὸν σκήπτρῳ ἠλάσασκεν . ἰλ. β' , στιχ. 199.

Πρὸς ὃ ἀναφέρεται τὸ , ὃν δ' αὖ ἴδοι , ἀντὶ τοῦ , τοῦ
τον , ὃν δεικτικῶς . ἐδήλου δ' ἅμα καὶ ἀναφορὰν ἐν τῷ .

Ναῦς δέ μοι ἦδ' ἔστηκεν . Ὀδυσ. Ι , στιχ. 185.

Εἴρηται γὰρ ἀντὶ τοῦ ἡ ναῦς ; τοῦ Ὀδυσσεύς περὶ ἀπού-
σης τῆς νηὸς διαλεγομένου , ἥ φησί καὶ Ἀπολλώνιος . δῆλον
οὖν , ὅτι τὰ Ἄρθρα πάλαι καὶ δεῖξιν καὶ ἀναφορὰν ἐδήλουν .
τὸ γὰρ ὁ Πλάτῳ ταῦτόν ἦν τῷ , οὗτος Πλάτῳ . τὸ μέντοι
ὁ εἰληφώς τὴν ἀναφορὰν , ἀπένευμε τῷ , οὗτος τὴν δεῖξιν ,
κατὰ τὴν τῶν Ἀττικῶν κανονισθεῖσαν Γραμματικὴν , μὴ
μέντοι τὸ σύνολον ἀπροσὶν ταύτης , διὰ τὰ , τὰδε , τὰδε ,
ὁμὲν , ὁδὲ , καὶ ἄλλα . ὅθεν καὶ διὰ τὸ συγγενὲς πατέρα
πατέρῳ συνεφέλεχται ἐν τῷ λόγῳ . εἰ ταῖνυν τὸ , οὗτος
δείκνυσιν τὸν Πλάτῳ κυρίως , καὶ τὸ ὁ ἀναπολεῖ τὸ , οὗτος
φανερὸν ; ὅτι τὸ Ἄρθρον κυρίως τοῖς οὐσιαστικοῖς συμπα-
ρομαρτεῖ , οὐ μὴν τοῖς Ἐπιθέτοις , οὐδὲ ταῖς Μετοχαῖς , αἷς
οὐχὶ δι' ἑαυτὰς , ἀλλὰ διὰ τὸν Πλάτῳ συνῆν , οὐπερ καὶ
τὴν δεῖξιν ἀναπολεῖ .

Ἐκ τούτων οὖν σαφές , ὅτι οὐκ ὀρθὸς ὁ ἡμέτερος φιλο-
λόγος φησί· “ τὸ ἄρθρον εἶναι φυσικὰ τῆς ἐξωθεν ὑπακουο-

φιλόσοφος, ni au participe ὦν, il tient la place de Πλάτων qu'il nous rappelle. Cette difficulté éclaircie, il reste à savoir quel rôle l'article joue dans les noms substantifs, par exemple dans ὁ Πλάτων. Certes, ici ὦν n'est point sous-entendu, pour que ὁ Πλάτων soit ὁ ὦν Πλάτων. Car Platon existe ou il a existé, et ὦν est inutile. On voit l'article pris comme pronom démonstratif dans cette phrase :

Τὸν σκῆπτρῳ ἠλάσασκεν. Il. 199,

auquel se rapporte ὃν δ' αὖ ἴδοι. De façon que τὸν ici est pour τοῦτον. Mais l'article est encore relatif dans cet autre passage d'Homère :

Ναῦς δέ μοι ἦδ' ἔστηκεν. Odys. 1, 285,

οὐ ναῦς ἦδε est pour ἡ ναῦς δέ, Ulysse parle ici, comme Apollonius le dit aussi, d'un vaisseau qui n'est pas présent. Il est donc évident que les articles avaient anciennement et le sens relatif et le sens démonstratif. Par conséquent ὁ Πλάτων équivalait à οὗτος Πλάτων. La grammaire une fois réglée, l'on attribua aux articles le sens de rapport, et à οὗτος celui de démonstration, sans que cependant l'article eût perdu tout à fait le sens démonstratif, comme dans τόδε, τάδε, ὁμὲν, ὁδὲ; etc. Voilà pourquoi la démonstration entraîne la relation et *vice versa*. Or si ὁ Πλάτων équivalait à οὗτος Πλάτων, il est certain que l'article n'appartient qu'aux noms substantifs, dont il tient même la place auprès des adjectifs, et des participes.

Par là on voit clairement que M. Coray est dans l'erreur, lorsqu'il prétend que « l'article appartient essentiellement au participe ὦν sous-entendu, ὁ ἐμός

πατήρ veut dire ὁ ὢν ἐμὸς πατήρ ; » car, ὁ n'indique pas ici ὢν, mais bien le pronom αὗτος ; et ὁ ἐμὸς πατήρ, équivaut à ὁ πατήρ μου, parce que les pronoms possessifs peuvent être remplacés par le génitif des pronoms personnels. Comment en effet l'article pourrait-il rester dans cette phrase ὁ πατήρ μου, s'il ne se rapportait pas à πατήρ, ἐμὸς et ὢν ayant été retranchés ?

Page xῆ (1), ou 69, *). « Puisque les pronoms ne reçoivent pas l'article, ils ne sont pas non plus susceptibles de la forme « superlative. »

A cette observation, comment s'empêcher de rire ? Ce n'est point en effet à l'absence de l'article qu'il faut l'attribuer. Les pronoms nous représentent des noms substantifs, qui ne sont point susceptibles de degrés en plus ou en moins ; et nous avons suffisamment prouvé que les articles n'appartiennent qu'aux noms propres. Est-il permis de dire sans ridicule : « Les parties du discours qui reçoivent l'article peuvent recevoir la forme des superlatifs. » Après s'être efforcé de prouver « que les articles se joignent aux infinitifs, aux adverbes et aux participes, » il ne reste maintenant à l'auteur qu'à nous former des superlatifs avec les infinitifs et avec les adverbes. Si les anciens, qui ont composé la grammaire grecque, eussent raisonné ainsi, ils ne nous auraient donné qu'une grammaire chimérique et contradictoire.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Γ'.

ΠΕΡΙ ΟΝΟΜΑΤΟΣ.

Σελ. κβ' , στιχ. ζ' ἢ 69, 6. “ Ἡ ἀμεθοδία τῆς Γραμματικῆς φαίνεται πρὸς τούτοις καὶ εἰς τὸ Ὄνομα , τοῦ “ ὁποίου αἱ δέκα κλίσεις εἶναι δέκα πληγαί. ”

Εἰ μὲν ἡ ἐλάττωσις τῶν κλίσεων , ἐλάττους καὶ τὰς τῶν ὀνομάτων καταλήξεις ἐποίει , ὀρθῶς ἂν εἶχεν αὕτη . εἰ δὲ τοῦτ' ἀδύνατον , ποῖον τὸ ἐν ταῦθεν τοῖς μαθητικῶσιν ὄφελος ; ἀνῆνεγκόν γάρ ἂν οἱ παλαι ταῦτά εἰς τρεῖς μόνας κλίσεις , ὅσα δηλονότι καὶ τὰ γένη ἦν , ὥσπερ καὶ τὰ μέρη τοῦ λόγου διείλον εἰς τρία . τὰς μέντοι κλίσεις τῶν ὀνομάτων τῇ διαφορᾷ τῶν καταλήξεων περιγράφαντες , τὰ μὲν ἀρσενικά μόνον τὰ εἰς ας καὶ ης τῇ πρώτῃ , τὰ δὲ ἐς α καὶ η θηλυκὰ τῇ δευτέρᾳ , τῇ δὲ τρίτῃ τὰ εἰς ος καὶ ον , τῇ τε τὰ εἰς ὡς , καὶ ὦν τετάρτῃ , καὶ τῇ πέμπτῃ τὰς διαφόρους ἔχοντα καταλήξεις . καὶ εἴπερ προὔκειτο διδάσκειν ἑαυτὸν τὴν τῶν Ἰώνων διάλεκτον , περιτταὶ ἂν ἦσαν αἱ συνηρημέναι τῶν κλίσεων , καίτοι ἀπασῶν , ὡς ἔπος εἰπεῖν , συνηρημένων οὐ-

CHAPITRE III.

DU NOM.

Pag. 26; lig. 5, ou 69, 6. « La méthode défectueuse
de la grammaire paraît encore dans le nom, dont les
dix déclinaisons sont dix plaies pour les écoliers. »

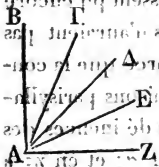
Si en diminuant le nombre des déclinaisons, on pouvait diminuer celui des désinences des noms, on serait blâmable de ne pas le faire; mais si ce résultat est impossible à obtenir, quel serait pour les écoliers l'avantage d'une pareille diminution. Certes les anciens auraient pu ne faire que trois déclinaisons pour les trois genres de noms, s'ils l'avaient jugé à propos. S'ils eussent pu encore se borner à traiter du dialecte ionien, ils n'auraient pas eu besoin des déclinaisons contractes; parce que la contraction se trouve même dans les déclinaisons parisyllabiques. Mais ayant observé les différentes désinences des noms, ils ont attribué les masculins en *ας* et en *ης* à la première déclinaison, les féminins en *α* et en *η* à la deuxième; ceux en *ος* et en *ου* à la troisième; ceux en *ως* et en *ωυ* à la quatrième, et à la cinquième les noms dont les désinences au nominatif ne se ressemblaient pas. Or, en suivant les désinences des noms on voit même que le

nombre de ces déclinaisons n'était pas suffisant ; plusieurs noms en *υς* ont le génitif en *υος*, en *εος*, ou en *εως* ; et d'autres noms contractes en *ης*, qui font le vocatif en *εις*, au lieu de le terminer en *ες*, etc., sont devenus l'objet d'une déclinaison spéciale.

Pag. *xy'*, lig. *κ'*, ou 70, 3. « Théodore définit les » cas par *μεταβολήν ὀνομαστικοῦ τοῦ κατὰ τὸ τέλος.* »

Théodore ne dit pas *ὀνομαστικοῦ τοῦ*, mais *ὀνοματικοῦ τοῦ*. Et il paraît que notre littérateur n'apprécie pas assez la différence qui existe entre *ὀνοματικοῦ* et *ὀνομαστικοῦ* ; dans l'édition du *Πρόδρομος τῆς Ἑλληνικῆς Βιβλιοθήκης* qu'il a publiée à Paris en 1805, ainsi que dans ses improvisations publiées à Vienne en 1815, il a écrit *ὀνομαστικοῦ τοῦ* pour *ὀνοματικοῦ τοῦ*.

Dans ce passage je n'ai pas compris ce que M. Coray veut dire ; tantôt il défend Théodore, tantôt il l'accuse sur le même sujet. Théodore, suivant le système des péripatéticiens, ne voulait pas que le nominatif fût un cas. Ces philosophes regardaient les cas comme des lignes géométriques disposées différemment : ils prenaient AB, ligne droite pour nominatif, cas propre à définir les objets ; ils nommaient obliques les lignes AI, AA, AE, AZ. Mais les stoïciens examinant de son



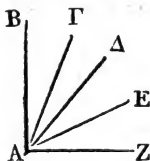
que la voix produisait pour chaque terminaison du nom, confondaient les cinq cas sous une dénomination générique. Les argumens de part et d'autre ne sont point contradictoires. Les stoïciens ne peuvent pas nier que le nominatif ne soit propre aux définitions. Les péripatéticiens avouent que la voix se modifie à chaque

σῶν· ἐπεὶ δὲ αὗται οὐκ ἦσαν αἱ κλίσεις ἱκαναὶ συμπερι-
λαβεῖν ἅπαντα τὰ ὀνόματα· πλεῖστα γὰρ τῶν εἰς υς τὰ μὲν
τὴν γενικὴν ἔχει εἰς υος, τὰ δὲ εἰς εος, τὰ δὲ εἰς έως, τὰ
τε εἰς ης συνηρημένα, ὧν ἡ κλητικὴ εἰς ες, καὶ ἄλλα,
μετὰ τὰς δέκα κλίσεις ἰδίᾳ κατέταξαν.

Σελ. κγ', στιχ. κ', ἡ 70, 3. "Ὅρίζει ὁ αὐτὸς Θεόδωρος
" τὴν πτῶσιν Μεταβολὴν ὀνομαστικοῦ τοῦ κατὰ τὸ τέλος. "

Καὶ μὴν ὁ Θεόδωρος οὐ λέγει ὀνομαστικοῦ τοῦ, ἀλλ'
ὀνομαστικοῦ του· καὶ ἔοικεν ὁ ἀνὴρ βούλεται διορθοῦν τὸν
Θεόδωρον, μὴ μαθὼν ὅ, τι ποτ' ἐστὶν ὄνομα, καὶ ὀνο-
ματικόν, καὶ ὀνομαστικόν· ἐν τε γὰρ τῷ ἐν Παρισίῳ
ἐκδοθέντι τῷ αὐτῷ τῆς βιβλιοθήκης Προδρόμῳ, καὶ τοῖς ἐν
Βιέννῃ τῷ 1815 ἐκδοθεῖσι Σχεδίοις ἔγραψεν " ὀνομασ-
τικοῦ τοῦ. " ἀντὶ ὀνομαστικοῦ του.

Οὐκ ἔγνω δ' ἐνταῦθα ὅ, τι βούληται λέγειν· ὅτε μὲν
γὰρ συνηγορεῖ, ὅτε δὲ κατηγορεῖ τοῦ Θεοδώρου περὶ
τῶν αὐτῶν· ὁ δέγε Θεόδωρος ἀντεχόμενος τῆς τῶν Πε-
ριπατητικῶν δόξης, οὐ βούλεται πτῶσιν τὴν ὀνομαστικὴν·
οὗτοι γὰρ ταῖς κατὰ Γεωμετρίαν γραμμαῖς παρειαζόντες
τὰς πτώσεις, ἐκάλουν τὴν μὲν AB, ἐξ ἧς
ὁ ἀποφαντικὸς λόγος ἐν ταῖς προτάσεσιν,
εὐθεῖαν, τὰς δὲ AG, AD, AE, AZ, πλα-
γίας· οἱ δ' ἐκ τῆς Στοᾶς θεωροῦντες, ὡς
τῆς νοήσεως προῖσχομένης τοιαῦδε, ἡ τοιαῦδε
τελικῇ ἐκφωνήσει, ἀπάσας πτώσεις ἐκάλουν· οἱ μέντοι
παρ' ἐκατέρων λόγοι, ὡς μὴ ἐξ ἀρχῶν τῶν αὐτῶν ὁρμώμενοι,
οὐκ ἀντιπεριπετεῖς εἰσίν· ὅτι μὲν γὰρ ἡ εὐθεῖα ἰδίᾳ ἀπο-
φαντικοῦ λόγου, οὐδ' αὐτοὶ ἔξαρνοι γένοιντ' ἂν οἱ ἐκ τῆς



Στοᾶς . ὅτι δὲ προϊμένης τῆς φωνῆς, διαφόρου ταύτης ἀντιλαμβάνομεθα κατὰ τὰ τέλη τοῦ ὀνόματος, οὐκ ἂν οἱ ἐκ τοῦ περιπάτου ἀντίποιεν· διαφόρως γὰρ διατίθεται ἡ φωνὴ ἐν τῇ προφορᾷ τοῦ ος, καὶ τοῦ ου, καὶ τοῦ ω· ὧ λόγῳ συνέβαινε καὶ τὴν κλητικὴν μᾶλλον πτώσιν γίνεσθαι, ἢ ὀρθήν· μεταβάλλει γὰρ πολλάκις καὶ φωνήεντα, Δημοσθένους, ὦ Δημοσθένης, ἀποβάλλει δὲ καὶ σύμφωνα, ἄναξ, ὦ ἄνα, τῇ εὐθείᾳ οὐ παρεγχωροῦντος τούτου, μενούσῃ ἀτρέπτω· καὶ οὕτω ἄμφω τῷ λόγῳ καθίστασθον.

Σελ. κδ', στιχ. θ', ἡ 70, 18. “Εὐφυῶς τὸ παρὲτή-
 “ ῥησεν ὁ φιλόσοφος Γραμματικὸς Ἀπολλώνιος, ἡ σύντα-
 “ ξις αὐτῆς μὲ τὸ ῥῆμα, καθὼς καὶ ἡ σύνταξις τῆς ὀνο-
 “ μαστικῆς, δὲν φανερόναι παρὰ ἓν μόνον πρόσωπον.”

Οὐ δῆτα τῆς Κλητικῆς· ἡ γὰρ κατὰ πρόσταξιν σύνταξις διττὰ πρόσωπα ἐμφαίνει· οὐ γὰρ ἂν συσταίη καθ' ἑαυτὸ τὸ, Τρύφων ἀναγίνωσκε, ταῦτόν ὃν τῷ ἐπιτάττω σοὶ τῷ Τρύφωνι ἀναγινώσκειν.

Στιχ. ιγ', ἡ 21. “Ὅποταν ἡ σύνταξις τῶν τριῶν γνη-
 “ σίων πτώσεων, ἐμφανίζει ἀναγκαίως δύο πρόσωπα.”

Οὐκ ἀναγκαίως· ἡ γὰρ τοῦ μέλλει μοι, δοκεῖ μοι, ἐν πρόσωπον ἐμφαίνει· ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ ἀντιμεταβατικῇ συντάξει τὸ ἐκ πρώτου ταῦτόν ἐστι τῷ ἐκ τρίτου· νίπτω ἑμαυτόν, καὶ ἔγειρε σεαυτόν.

terminaison ; car le son du *ος* n'est pas celui du *ου*, ni celui du *ω* ; et sous ce point de vue, le vocatif ressemble à une ligne oblique plutôt qu'à une droite, puisqu'il change de voyelle : *Δημοσθένης*, ὦ *Δημόσθενες*, et qu'il retranche des consonnes, *Ἄναξ*, ὦ *ἄνα*, tandis que le nominatif est invariable ; de sorte que si les péripatéticiens avaient raison, les stoïciens n'avaient pas tort ; la discussion ne roulant pas sur un seul et même point.

Pag. *κδ'*, lig. *θ'*, ou 70, 18. « Le grammairien « Apollonius a observé avec raison que le vocatif et le « nominatif, joints au verbe, n'indiquent qu'une seule « personne. »

Le vocatif joint au verbe indique nécessairement deux personnes ; car la phrase : *Τρύφων ἀναγίνωσκε*, veut dire : (ἐγὼ) ἐπιτάττω σοὶ τῷ Τρύφῳ ἀναγινώσκειν.

Lig. *ιγ'*, ou 21. « Tandis que les trois cas obliques, » joints au verbe, représentent deux personnes. »

Et pourquoi donc les verbes impersonnels se construisent-ils avec une seule personne : *μέλει μοι*, *δοκεῖ σοι* ; ainsi que dans les verbes réfléchis : *τύπτω ἐμαυτόν*, *ἔγειρε σεαυτόν* ?

CHAPITRE IV.

DU VERBE.

Lig. ιε', ou 24. « Le verbe que l'on a divisé en » treize conjugaisons n'offre pas moins de difficultés. »

En se contentant des ultièmes *ω, μι* des verbes grecs on n'aurait besoin que de deux conjugaisons : il serait inutile de distinguer les verbes barytons des contractes ; puisque même dans les barytons on trouve des temps contractés : *φυγεῖν, κτανεῖν* aoristes seconds, ainsi que les seconds futurs, sont contractés de *φυγέειν κτανέειν* ; mais les désinences *ω, μι*, ne sont point suffisantes pour fixer le nombre des conjugaisons.

Lig. ια', ou 29. « S'il est absurde de distinguer la » déclinaison des noms *Χρύσης, Ἡμέρα* de celle » d'*Ἑρμῆς* et d'*Ἀθηνᾶ* ; il ne l'est pas moins de séparer » la conjugaison des verbes *ἀκούω, ἀνύω*, de celle de » *ποιέω*. »

Il est bien plus absurde pour un écrivain qui traite de la grammaire pratique, qui introduit les élèves dans la connaissance des auteurs, de s'appuyer sur un raisonnement si peu concluant.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Δ.

ΠΕΡΙ ΡΗΜΑΤΟΣ.

Στιχ. ιε, ἡ 24. “ Δὲν εἶναι ὀλιγώτεραι αἱ δυσκολίαι τοῦ Ῥήματος, τὸ ὁποῖον κατεκερματίσθη εἰς ιγ' συζυγίας. ”

Διάγε τὴν ἀπλῶς λήγουσαν τῶν Ῥημάτων, δύο μόνον ἤρουν, ἡ εἰς ω καὶ μι· οὐτ' ἀναγκαῖον ἦν διαστεῖλαι τὰς βαρυτόνους τῶν περισπωμένων· οἱ γὰρ δεῦτεροι Μέλλοντες τῆς ὀριστικῆς καὶ οἱ δεῦτεροι τῶν Ἀπαρεμφάτων Ἀόριστοι συνήρηνται. φυγέειν γὰρ καὶ κτανέειν· ἀλλ' ἡ λήγουσα μόνη οὐκ ἤρκει πρὸς τὴν τῶν Συζυγιῶν διαστολήν.

Στιχ. κα', ἡ 29. “ Καθὼς λοιπὸν ἄλογον ἔβλεν εἶσθαι νὰ χωρισθῶσιν ἀπὸ τοῦ Χρύσης καὶ Ἡμέρα τὰ ὀνόματα Ἑρμῆς, Ἀθηνᾶ, τῆς αὐτῆς ἀλογίας εἶναι καὶ τὸ νὰ χωρισθῇ ἀπὸ τοῦ ἀκούω καὶ ἀνύω τῆς ἑκτῆς, τὸ ποιέω. ”

Μεγίστης ἀλογίας νῆ Δία τὸ συλλογίζεσθαι οὕτω τὸν προσποιούμενον εἰδέναι τὸ πρακτικὸν τῆς Γραμματικῆς, δι' οὗ εἰς τὴν γνῶσιν τῶν συγγραφέων οἱ μαθητιῶντες εἰσάγονται.

Στιχ. κς', ἡ 34. “ Μὲ τὰ ὅποια ἔχει κοινὸν τὸ σ τοῦ
 “ Μέλλοντος· Ἀλλὰ τὸ χαρακτηριστικὸν τοῦτο σ εὐρίσ-
 “ κεται καὶ εἰς τὰς λοιπὰς βαρυτόνους· ἐπειδὴ τὶ ἄλλο
 “ εἶναι τὸ ψ παρὰ τὸ βσ, πσ, φσ, καὶ τὸ ξ παρὰ γσ,
 “ κσ, χσ; ὅλαι λοιπὸν αἱ βαρυτόνοι εἰς βω, πω, φω, ω,
 “ καὶ περισπώμεναι εἰς έω, άω, όω, εἶναι μία καὶ ἡ αὐτὴ
 “ συζυγία. ”

Τί λέγει; ἀλλ' ἐὰν τὰ εἰς ω καθαρὸν βαρύτονα, καὶ ἅπαντα
 τὰ περισπώμενα ἔχουσι κοινὸν τὸ σ ἐν τῷ Μέλλοντι, καὶ
 εἰ τὸ σ ἔνεστι τῷ ξ καὶ ψ, πῶς ὅλαι αἱ βαρυτόνοι εἰσιν εἰς
 βω, πω, φω, ω; τί δέ; αἱ εἰς γω, κω, χω, κτω, σσω,
 ττω, ζω, δω, θω, τω, ξω, ψω, οὐκ εἰσὶ βαρυτόνοι;
 εἶεν.

Ἔστω λήγουσα εἰς σω, Μέλλοντος, πῶς ἂν ὁ ταλαίπω-
 ρος μαθητὴς εὖροι, εἴπερ ὁ Μέλλων οὗτος εἴη, ἡ τῶν
 βαρυτόνων, ἡ τῶν περισπωμένων, ἡ τῶν εἰς μι; ἅπασαι
 γὰρ αὐταὶ εἰς σω τὸν Μέλλοντα ἔχουσιν· ἀνάγκη ἄρα πᾶσα
 προθεῖναι καὶ τι φωνῆεν τῆς σω· μάλιστα δὲ προσιδεῖναι,
 ὅτι ἡ μὲν πρώτη τῶν βαρυτόνων ἔχει βω, πω, φω, πτω,
 ὧν ὁ Μέλλων διὰ τοῦ ψ· ἡ δὲ β', γω, κω, χω, κτω,
 ὧν ὁ Μέλλον ἔχει τὸ ξ· ἡ δὲ γ', δω, θω, τω, ὄντος τῷ
 Μέλλοντι τοῦ σ, καὶ περὶ τῶν λοιπῶν ὁμοίως· ἐχρῆν δὲ
 καὶ παραδείγμασι δηλῶσαι, διὰ τὰ εἰς ζω, ττω, ὧν τινὰ μὲν
 ἔχει ξ, τινὰ δὲ σ· αἱ δέγε τῶν περισπωμένων εἰσιν εἰς
 έσω, ήσω, άσω, ώσω, έσω· τούτων δ' ἐγνωσμένων, ἐν-
 χερῶς ὁ μαθητιῶν εὕρησει τὸν ἐνεστῶτα· φανερόν δ' ὅτι
 καὶ ἡ εἰς ἐξ διαίρεσις τῶν Συζυγιῶν οὐκ ἄλογός ἐστι· τῶν
 γὰρ τριῶν μέσων γραμμάτων τῶν β, γ, δ, προσλαβὼν

Lig. xς', ou 34. « Le futur de tous ces verbes a » pour consonne caractéristique le σ. Or σ se trouve » encore dans les autres verbes barytons, puisque ψ » n'est que βσ, πσ, φσ; et que ξ se compose de γσ, » χσ, λσ; ainsi toutes les conjugaisons barytons en » βω, πω, φω, ω, et tous les circonflexes en έω, άω, » όω, se rapportent à une seule conjugaison. »

Mais n'y a-t-il que les verbes en ω pur, contractes ou non, dont le futur est en σ, et les verbes en βω, πω, φω, dont le futur est en ψ, qui soient barytons? Pourquoi oublier dans ce raisonnement incomplet les verbes en γω, κω, χω, λτω, σσω, ττω, ζω, δω, θω, τω, ξω, ψω? N'importe.

La désinence en σω d'un futur étant donnée, comment l'élève trouvera-t-il si ce futur appartient à un verbe baryton, à un circonflexe ou à un verbe en μι? car les futurs de tous ces verbes se forment en σω. Ne serait-il pas essentiel de faire précéder σω de quelque voyelle pour déterminer le verbe? Or, si l'élève savait que βω, πω, φω, πτω appartiennent à la première conjugaison, dont le futur est ψω; que γω, κω, χω, λτω appartiennent à la deuxième, dont le futur a le ξ; et que les désinences en δω, θω, τω sont de la troisième, dont le futur a le σ, etc., il distinguerait facilement chaque verbe. Il faudrait encore ajouter quelques exemples pour les verbes en ζω, ττω, dont le futur reçoit ξ ou σ, ainsi que pour les contractes qui ont le futur en έσω, ήσω, άσω, όσω, ou ώσω. On reconnaîtra donc sans peine que la division des barytons en six conjugaisons est bien fondée; car les lettres moyennes β, γ, δ

accompagnées de leurs *aspirées* et de leurs *non aspirées* correspondantes, nous donnent trois conjugaisons ; la quatrième a ζ et σσ ; la cinquième les quatre liquides , et la sixième les verbes en ω pur , dont la pénultième a ι, υ, ou les dipthongues, et qui, ne recevant pas la contraction, se distingue ainsi des verbes en άω, έω, όω.

Prenons encore pour exemples des imparfaits qui aient l'une des désinences ουν, εις, ει, ους, ου, ων, ας, α ; comment s'appliqueront-elles à la désinence ον, ες, ε des verbes barytons ; ou à ην, υς, ων celles des verbes en μι ? Comment, pour les infinitifs, les désinences ειν, ᾶν, οῦν, ᾶναι, ὄναι, ἔναι, εἶναι, οὔναι, et celles des autres temps de chaque mode, pourraient-elles être représentées par une seule conjugaison ? Quel chaos et quelle confusion pour les pauvres élèves ! Si j'écrivais une grammaire pour les enfans des Hellènes, je suivrais le système des anciens, parce que leur division des conjugaisons est conforme à celle des consonnes.

Page xι' (1), ou 71, *). « La conjugaison des verbes en μι, « n'est qu'une forme différente applicable à toutes les autres « conjugaisons. »

Cette observation est trop généralisée, car, d'après les règles grammaticales données par les péripatéticiens, et par les stoïciens, les verbes en άω, έω, όω, είω, ύω, peuvent seuls recevoir la terminaison en μι : ιστάω, ισταμι, ιστημι ; τίθεω, τίθεμι, τίθημι, etc. Cette formation ne peut dériver des verbes en αύω, εύω, ούω ; on ne dit pas : βασιλεῦμι, ἀκοῦμι, etc. Il en est de même

ἕκαστον τὸ ἀντιστοιχοῦν αὐτῷ ψιλὸν καὶ δασύ, τὰς τρεῖς Συζυγίας εὐλόγως ἀποτελεῖ· ἢ τε τετάρτη προσλαβοῦσα τὰ συγγενῆ ζ καὶ σσ, ὀρθῶς εἶχε, τῆς πέμπτης λαβούσης τὰ ἀμετάβολα· ἡδὲ εἰς ω καθαρὸν ἔκτη, τῶν πρὸ τοῦ ω φωνήεντων ι, υ, καὶ τῶν διφθόγγων μὴ δυναμένων συναιρεῖσθαι, ἀναγκαίως τοῖς μανθάνουσι διακρίνεται τῶν Συνηρημένων.

Τεθείσθων πάλιν παρατατικῶν λήγουσαι, ουν, εἰς, εἰ, οὐς, ου, ων, ας, α· πῶς αὗται ἐφαρμοσθήσονται ταῖς ον, ες, ε, τῶν βαρυτόνων, ἢ τῶν ην, υς, ων εἰς μι; ἢ πῶς τὰ Ἀπαρέμφата εἰν, ᾶν, οὔν, ἀναι, ἔναι, ὄναι, εἶναι, καὶ αἱ ἄλλαι ἀνομοιότητες τῶν λοιπῶν χρόνων καὶ ἐγκλίσεων εὐκρινεῖς ἂν εἶεν μιᾷ τινι Συζυγίᾳ συμπεριληφθεῖσαι; ἡλικίης ἀλογίας τὸ συμμιγνύειν τὰ ἀσύμμικτα· ὅσον “ταράτ-
“ τεις τὸν νοῦν τῶν Ἀρχαρίων.” καὶ νῆ Δίαγ’ εἶπερ τοῖς Ἕλλησι Γραμματικὴν ἔγραφον, διεῖλον ἂν τὰς Συζυγίας, ὥσπερ οἱ πάλαι, διὰ τὸ τὴν διαίρεσιν συνάδειν τῇ τῶν συγγενῶν Συμφώνων.

Σελ. κς (1), ἢ 71, *) “ Ἄλλο δὲν εἶναι ἢ εἰς μι παρὰ πάθος κοι-
“ νὸν καὶ σχηματισμὸς ὅλων τῶν ἄλλων Συζυγιῶν.”

Ἰστέον δ’ ὅτι κατὰ τὴν κανονισθεῖσαν Γραμματικὴν τοῖς Περιπατητικοῖς τε καὶ Στωϊκοῖς μόνον ἐκ τῶν εἰς, ᾶω, ἑώ, ὀω, ὑω, εἰω, εἰς μι σχηματίζεται ῥήματα· ἰστάω, ἴσταμι, καὶ ἴστημι· τίθέω, τίθεμι, καὶ τίθημι· εἰδὲ τὸ ω οὐ καθαρεύει, παραληγούσης τε διφθόγγου τῆς αυ, ευ, ου, ἀσύστατος ὁ εἰς μι σχηματισμὸς· οὐ γὰρ ἂν ἐκ τοῦ λέγω συσταθεῖη τὸ λέγμι· οὐδὲ τὸ, βασι-

λεῦμι, ἀκούμι· τὰ τε παρὰ Βοιωτοῖς διφθογογραφούμενα ἐκ συναιρέσεως ἐσχημάτισται· οἷα τὰ εἰμί, καὶ τὰ παρ' Αἰολεῦσι, γέλαιμι, δίζημι, φέρημι· γελᾶω γὰρ καὶ φορέω, καὶ διζεῖω.

Κατωτέρω, “ ἡ κοινὴ γλῶσσα ἐφύλαξεν ἵχνη τοῖς παλαιοτάτης
“ Συζυγίας εἰς πολλὰς Μετοχάς· ἐρχάμενος, λεγάμενος, φοβιζά-
“ μενος· ”

Ἀλλὰ καὶ ἐν πολλοῖς ῥήμασιν· οἱ γὰρ κάτοικοι τῶν πέριξ τοῦ Ἄθωνος, καὶ λέγημι, καὶ θέλημι, καὶ τρέχημι, λέγουσι, κ. τ. λ. οὐχὶ μέντοι φοβίζημι· τὸ δὲ μὴ φοβίζα τῶν ἐν Θεσσαλονίκῃ ἐλληνιζόντων Ἑβραίων ἐστὶ· φαίνονται ἄρα καὶ οἱ ἐν Ἀμστελοδάμῳ λέγοντες τοῦτο, ἐξ οὗ καὶ τὸ φοβιζάμενος παρῆκται.

Σελ. κς', στιχ. ιγ', 72, 4. “ Δὲν λέγω τίποτε περὶ
“ τῆς τεχνολογίας τῶν χρόνων, περὶ τῆς ὀνομασίας αὐτῶν,
“ ἂν καὶ εἰς αὐτὰς θεωρῆται μεγάλη σύγχυσις. ”

Κάκιστα σύγχε ποιῶν· ἐξήλεγχε γὰρ ἂν καὶ Πλάτωνας, καὶ Περιπατητικοὺς!, καὶ Στωϊκοὺς ἀμαθεῖς ὄνταις καὶ τῆς γλώσσης αὐτῶν καὶ τῆς Γραμματικῆς· οὗτοι γὰρ τὴν τοῦ Ἑλληνισμοῦ διορθωσάμενοι Γραμματικὴν, τοὺς χρόνους τῶν Ῥημάτων διωρίσαντο· ἀλλ' ἔοικας οὐδὲν ἐπαῖων, οὔτε περὶ ταύτης, οὔτε περὶ τῶν χρόνων· εἵπωμεν δὲ ἡμεῖς περὶ τῆς σημασίας καὶ τῆς χρήσεως αὐτῶν, συνηγοροῦντες τοῖς τύπον Γραμματικῆς τὸν ἄριστον δεδωκόσι τοῖς ἐπιγινομένοις ἔθνεσι.

pour les verbes en ω précédé d'une consonne ; on ne dit pas : λέγμι, de λέγω. Les désinences béotienues en ειμι sont aussi formées par contraction des verbes en έω ; et les Eoliens disaient γέλαιμι, δζημι, φέρημι, etc., de γελάω, φορέω ; διζείω.

Plus bas : « La langue commune a conservé quelques traces « de cette ancienne conjugaison dans plusieurs participes $\epsilon\rho\chi\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$, λεγάμεν, φοβιζάμενος. »

Il est vrai que les habitans du mont Athos ont conservé même des verbes en μι : λέγημι, θέλημι, τρέχημι, βλέπημι. Mais ce sont les juifs de Salonique qui disent μη φοβίζα ; il paraît que ceux d'Amsterdam le disent aussi, et que c'est par suite de ses relations avec eux que l'auteur des improvisations a formé le participe φοβιζάμενος.

Pag. 25', 27', ou 72, 4. « Je ne parle point des » temps, ni de leur signification, quoiqu'ils soient très- » confondus. »

Vous avez tort de vous arrêter en si beau chemin : vous nous auriez montré sans doute que Platon, les péripatéticiens et les stoïciens, qui ont fixé la grammaire, et qui ont précisé la signification des temps, n'étaient que des ignorans. Mais puisque vous gardez le silence, à cet égard, soit ignorance, soit incapacité de démêler la vérité à travers la confusion que vous prétendez exister, permettez-nous de prouver la signification des temps des verbes, et de défendre contre vos insinuations la cause de nos grands génies.

*Signification des temps primitifs.**Ἐνεστώς.*

Ce temps exprime une action incomplète, dont on s'occupe, en le prononçant. De façon que prononcer ce temps et agir sont deux choses simultanées et inséparables : ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια, j'agis quand je dis ces mots, sans achever l'action qu'ils expriment. Les poètes et les orateurs l'emploient de préférence dans leurs descriptions ou leurs narrations, pour rendre plus vive l'image des actions passées, en feignant qu'elles se font au moment même du récit. De façon que ἔνεστώς correspond exactement à la signification de temps *présent*.

Παρακείμενος.

Lorsque dans la réfutation de ces paradoxes improvisés, je serai arrivé à la fin de mon sujet, je pourrai dire : ἀνεσκευάχα τὰ Σχέδια ; car le parfait παρακείμενος, tient au présent ἔνεστώς par une liaison immédiate. C'est pourquoi nous l'appelons παρακείμενος, de παρὰ près et de κεῖται, placé ; il indique l'accomplissement de l'action du *présent*, comme le grammairien Apollonius l'affirme dans cette phrase : *ce temps marque une action qui vient d'être accomplie*. Hé bien, le nom en est-il inexact ? ou la signification fautive ?

Quelques grammairiens pensent que le parfait indique une action dont le résultat existe encore. Mais le

§ Α' Σημασία τῶν χρόνων, καὶ πρῶτον περὶ
τῶν Ἀρκτικῶν· Ἐνεστῶς.

Σημαίνει οὖν ὁ Ἐνεστῶς γιγνόμενόν τι, καθ' ὃν χρόνον ἀποφαίνεται τις, ὥστε τὸ γίνεσθαί τι καὶ ἀποφαίνεσθαί τινα ταυτοχρόνως ἄμφω συμβαίνειν; ἀνασκευάζω τὰ σχέδια· περὶ τὴν ἀνασκευὴν γὰρ καταγιγνόμενος, λέγω τοῦτο, μήπω τετελεσμένην· διὸ καὶ ἐν ταῖς Διατυπώσεσιν οἷτε ποιηταὶ καὶ οἱ ῥήτορες τὰ παρελθόντα κατ' ἐνεστῶτα διηγοῦνται, ὑπ' ὅσιν ἄγοντες, ὡς δῆθεν γιγνόμενα, καθ' ὃν ἐκείνοι χρόνον λαλοῦσι.

Παρακείμενος.

Ἀνασκευάζων δὲ ταῦτα, καὶ κατὰ τὸ τέλος τοῦ ἔργου γενόμενος, αὐτίκα τετελεσμένου, ἔρῳ, ἀνεσκεύακα ταῦτα· ὥστε μηδὲνα χρόνον παρεμπίπτειν μεταξύ ἐνεστῶτος καὶ παρακείμενου, ἀλλὰ τὸν ταύτου χρόνον τέλος εἶναι τοῦ ἐνεστῶτος· ὅθεν καὶ παρακείμενος ἤκουσεν, ὡς πλησίον καὶ συντελεστικὸς τούτου ὦν· περὶ οὗ καὶ Ἀπολλώνιος ταῦτα φησι, τὸ ἅμα νοήματι ἡνυσμένον δι' αὐτοῦ νοεῖται· ἢ οὐ σοι δοκεῖ καλῶς ὀνομάζεσθαι παρακείμενος;

Οἱ δὲ λέγοντες τὸν παρακείμενον, δηλοῦν ἀποτέλεσμα τι ὑπάρχον ἔτι, οὐ μοι δοκοῦσιν ὀρθῶς λέγειν· δυνατόν γάρ

τὴν οἰκοδομὴν ὑπάρχειν, ἀποτέλεσμα τοῦ οἰκοδομῆσαι κατ' ἀόριστον, καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀποτέλεσμα ἐπὶ τῶν μὴ πεφυκότων παράγειν τι ὑταρχτὸν· οἷον, τοῦ τέτυφα ἢ ἔτυφα οὐ παραμενεῖ δῆπου ἡ τύψις· προσχρώμεθα μέντοι τῷ παρακειμένῳ καὶ περὶ τῶν πάλαι γεγονότων, τὸ αὐτίκα πεπραχθαι βουλούμενοι δηλώσαι· φαμέν γὰρ παροιμιωδῶς, ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα ἄλλεται· καὶ γὰρ μετὰ τὴν σκάψιν τῆς τάφρου τὸ ἄλμα γίνεται· καὶ ὁ πρῶτος εἰπὼν τοῦτο, παρακείμενον χρόνον ἐδηλώσεν· οἱ δὲ παραδεξάμενοι τὸ λεχθὲν, λέγουσιν, ὥσπερ τὸ πρῶτον ἐλέχθη· ἀλλὰ ταυτὶ οὐ τὴν σημασίαν τοῦ παρακειμένου ἀναιρεῖ. Ὅτι δὲ ὁ παρακείμενος τὸν αὐτίκα μετὰ τὸν ἐνεστῶτα χρόνον δηλοῖ, μαρτυρεῖ καὶ ἡ κατ' Ἀπαρέμφατον χρῆσις τῶν Συγγραφέων, ἐπὶ τῶν αὐτίκα γεννησομένων τούτῳ χρωμένων· οἷον Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ Στεφάνου· κινδυνεύεις δὲ, εἴτε δεῖ σε ἔτι τοῦτο ποιεῖν, εἴτε ἤδη πεπαῦσθαι· ὁ ἐστὶ, κινδυνεύεις περὶ τοῦ εἰ δεῖ σε ἔτι ζῆν, ἢ αὐτίκα τεθνάναι· κἀντῷ κατὰ Φιλίππου α'· ταῦτα μὲν ἐστίν, ἃ πᾶσι δεδόχθαι φημὶ δεῖν· ἔνθα τὸ δεδόχθαι ἀντὶ τοῦ αὐτίκα ψηφίσασθαι εἴρηται.

Ἐπιστήσκει δ' ἅντις κακεῖνῳ, ὅτι ποτὲ τῷ τῆς Μετοχῆς παρακειμένῳ χρώμεθα ὀνοματικῶς, λέγοντες, τοῖς γεγραμμένοις, τὰ πεπραγμένα, τὰ συνειθισμένα, οὐχὶ δὲ τῷ ἐνεστῶτι, ἢ τῷ Ἀορίστῳ· καὶ μήτοιγε τοῦτ' ἦν τὸ ἀποτέλεσμα, ὅπερ ἀνωτέρω ἐξηλέγχομεν; ἔστι δὲ πρὸς ταῦτ' ἀπαντῆσαι τὸ τὸν μὲν ἐνεστῶτα ἀτελές τι δηλοῦντα, τὸν δὲ Ἀόριστον τὸ ἅπαξ, ὡς ρηθήσεται κατωτέρω, παρα-

résultat d'une action marquée par l'aoriste , ne peut-il pas exister encore ? ὠκοδόμησα τὸν οἶκον ? Faut-il dans ce cas regarder τύψις comme résultat de τέτυφα , ou de ἔτυψα ? N'est-il pas des actions , dont le résultat n'existe que le temps de l'action ? On ne peut le contester , nous employons le παρακείμενος pour rendre des actions achevées depuis long-temps ; ainsi nous disons proverbiallement ἄλλεται ὑπὲρ τὰ σκαμμένα ; car dans nos exercices gymnastiques , après avoir creusé un fossé , on cherche à le franchir ; or , celui qui , pour la première fois , a dit ce proverbe , s'est aussi servi du parfait ; et ceux qui l'emploient aujourd'hui ne font que le répéter tel qu'il a été reçu. Cependant de semblables locutions , loin de s'opposer à la signification de παρακείμενος , la confirment encore. Les preuves que l'on peut tirer des auteurs qui l'emploient à l'infinitif pour des choses qui doivent avoir lieu aussitôt , attestent cette signification ; Démosthènes , dans son discours de la couronne , dit : κινδυνεύεις δὲ , εἴτε δεῖ σε εἶ τοῦτο ποιεῖν , εἴτε ἤδη πεπαῦσθαι ; ce qui veut dire : *il s'agit de savoir si tu dois réussir dans tes desseins , ou si tu dois succomber à l'instant*. Et dans la première philippique : ἃ πᾶσι δεδόχθαι φημί δεῖν , c'est-à-dire , *il faut décider la chose aussitôt*. Peut-être , demandera-t-on , pourquoi à la place des adjectifs , nous employons le participe du παρακείμενος , τὰ πεπραγμένα , τοῖς γ. γραμμένοις , τὰ συνειθισμένα , et non celui du présent , ou de l'aoriste ? N'est-ce pas , dira-t-on , que le résultat de ce temps existe encore ? Je réponds que l'action du présent est imparfaite , et que celle de l'aoriste est bien pas-

sée ; mais n'a eu lieu qu'une fois. Or , comme παρακείμενος est un présent parfait et qu'il rapproche de nous le passé , on le prend pour adjectif , et une foule de noms en dérivent , tandis qu'il y en a très-peu qui dérivent des autres temps.

FUTUR 1^{er}.

Ce temps désigne une action qui est encore à faire. Hécube, dans Euripide, dit avec raison à Polymnestor :

Οὐπω δέδωκας, ἀλλ' ἴσως δώσεις δίκην.]

Par le mot δέδωκας elle exprime qu'il n'était pas puni jusqu'au moment où elle parlait. Par le mot δώσεις , elle indique la punition qu'il doit subir ; et certes M. Coray ne m'objectera pas que le terme μέλλον est mal employé pour désigner l'avenir. Il est vrai qu'on ne peut guère fixer l'époque où une action aura lieu , à cause de l'incertitude de l'avenir ; néanmoins, pour marquer une action qui ne tardera pas à être exécutée , nous ajoutons à ce temps αὐτίκα , ou quelque autre particule équivalente, et même quelquefois nous employons ἔσομαι avec le participe du parfait : αὐτίκα λέξω , ou ἔσομαι πεποιηκώς. Dans la voix passive , nous nous servons du paulopòst futur , qui pour l'avenir se rapporte au présent, comme le parfait pour le passé ; aussi le paulopòst futur reçoit-il le redoublement du parfait.

FUTUR 2^e.

D'anciens grammairiens pensent que ce temps est plus près du présent que le premier futur , mais moins que le

χωρῆσαι τῷ παρακειμένῳ τὴν τοιάνδε χρῆσιν, ἐμφαίνοντι τὸ τοῦ ἐνεστῶτος τέλειον· ἐμφαντικώτερος γὰρ ὁ τέλειος ἐνεστῶς εἰς παράστασιν ὀνομαστικὴν τῶν πραχθέντων, ἢ καὶ πλεῖστα ὀνόματα ἐξ αὐτοῦ παράγεται, τοῖς ἄλλοις τῶν χρόνων ὡς ἐλάχιστα τούτου παρασυμβαίνοντος.

ΜΕΛΛΩΝ Α΄

Οὗτος ὁ χρόνος τὸ μῆπω γεγονὸς δηλοῖ· ὅθεν καὶ ἄριστα ἡ Ἐκάβη πρὸς τὸν Πολυμήστορα ἔφη τὸ,

Οὐπω δέδωκας, ἀλλ' ἴσως δώσεις αἶκην,

Δηλοῦσα τὸ ἀκέραιον ταῦ κατ' ἐνεστῶτα παρωχηκότος διὰ τοῦ δέδωκας· τὸ δὲ μῆ πω γεγονὸς διὰ τοῦ δώσεις. Ὅτι μὲν ὀρθῶς εἴρηται μέλλων, οὐκ ἀντερεῖς, οἶμαι· ὅτι δ' ἀδύνατον ἐπ' ἀκριβὲς διορίσασθαι τὸν χρόνον, εὐδηλον· ἄδηλον γὰρ τὸ μέλλον τοῖς πᾶσι καὶ εἴρηται, καὶ ἐστίν· ὅτε μέντοι ὅσον οὐπω δηλώσαι τι γεννησόμενον βουλόμεθα, ἐπὶ μὲν τῶν ἐνεργητικῶν συνάπτομεν αὐτῷ τὸ αὐτίκα, ἢ ἕτερόν τι μόριον ἰσοδύναμον, ἢ ἐσθ' ὅτε τὸν παρακείμενον τῆς Μετοχῆς, τῷ ἔσομαι· οἷον, αὐτίκα λέξω, ἢ πεποιηκῶς ἔσομαι· ἐπὶ δέγε τῶν παθητικῶν τῷ καλουμένῳ μετ' ὀλίγον Μέλλοντι χρώμεθα, ὅς λόγον ἔχει τοῦ Μέλλοντος πρὸς τὸν Ἐνεστῶτα, ὃν καὶ ὁ παρακείμενος τοῦ παρωχηκότος, διὸ καὶ τὸν ἀναδιπλασιασμόν αὐτοῦ λαμβάνει.

ΜΕΛΛΩΝ Β΄.

Τούτῳ φασι τινες τῶν πάλαι ἐγγύτερον τῷ ἐνεστῶτι εἶναι· ἀπὸ γὰρ τοῦ Ἐνεστῶτος ἐπὶ τὸν Μετ' ὀλίγον,

ἀπὸ δὲ τούτου , ἐπὶ τὸν δεύτερον Μέλλοντα , καὶ εἴτα ἐπὶ τὸν ἄ , ὃς γενικώτατος ὢν , συμπεριεῖληψε τοὺς ἄλλους Μέλλοντας , καθάπερ καὶ ὁ πρῶτος Ἀόριστος τὸ παρελθόν . διὸ καὶ Πολυξένη ἔφη , παρ' Εὐριπίδῃ .

Δούλη θανοῦμαι , πατὴρ οὗτ' ἐλευθέρου .

τὸ μετ' οὐ πολὺ δηλονότι . Ἀλλὰ καὶ Οἰδίπους ὁ Τύραννος παρὰ Σοφοκλεῖ , εἰπὼν , ἄλλ' ὥς τάχιστα παῖδες , ἐπήγαγεν ,

. ἢ γὰρ εὐτυχεῖς
 εὖν θεῶ φανούμεθα , ἢ πεπτωκότες ,

τὸ οὐκ εἰς μακρὰν ἐδήλωσε . καὶ Στιχ. 265 εἶρηκεν .

ὑπερμαχοῦμαι , καὶ πᾶντ' ἀφίξομαι .

Ἀλλὰ καὶ Στιχ. 235 προὔθηκε τὸν δεύτερον τοῦ πρώτου

Κέσθος τελῶ ἔγω , χ' ἢ χάρις προσκρίτεται .

Συνηγορεῖ δ' αὐτοῖς τὸ τοὺς τοιοῦςδε Μέλλοντας ἀπ' Ἐνεστώτων τὰς ἁφορμὰς ἔχειν . τὸ γὰρ τυπῶ , εἰς Ἐνεστώτα ληφθὲν τυπήσω Μέλλοντα , καὶ τὸ τελῶ , τελέσω ποιήσει , ὃ τε Ὀμηρος τοὺς τοιοῦςδ' Ἐνεστώτας ἐπὶ πράγματος ἐσομένου λαμβάνων , ὡς τὸ ,

Οὐθὲν ἔκτορι πάντε νοήματα μητιέτα Ζεὺς
 ἔκτελέει , ὅσα που νῦν ἔλπεται . ἰλ. Κ. 104.

Τὸ μέντοι ὑφ' ἔκτορος ὑποσχεθὲν τῷ Δόλῳ , 330

Μὴ μὲν τοῖς ἱπποῖσιν ἀνὴρ ἐποχίσσεται ἄλλος .
 Τρώων , ἀλλὰ σὲ φημι διαμπερές ἀγλαΐεῖσθαι ,

paulopòst futur. Ils regardent le premier futur comme un temps générique de l'avenir, de la même manière que l'aoriste est le temps générique du passé. Ainsi Polixène dit, dans Euripide, en se servant du deuxième futur :

Δούλη θανοῦμαι, πατὴρ οὖς' ἐλευθέρου·

comme devant mourir sur l'heure. Et OEdipe roi, dans Sophocle, après avoir dit : ἀλλ' ὡς τάχιστα παῖδες, ajoute :

. . . . ἡ γὰρ εὐτυχεῖς
ἔνν θεῶ φανούμεθα, ἡ πεπτωκότες,

pour marquer un malheur ou un bonheur immédiat ;
et vers 265 :

Ἵπερμαχοῦμαι, καὶ πᾶντ' ἀφίξομαι·

Dans ce vers, ainsi que dans le suivant, le deuxième futur est avant le premier.

Κέρδος τε λῶ γῶ, χ' ἡ χάρις προσκίεσται. 235.

L'argument de ces grammairiens est fondé sur ce que le futur second se confond avec le présent : τυπῶ, fait τυπήσω, et τε λῶ, τελέσω, pour le futur ; et, sur ce qu'Homère emploie des présens contractes, dans la signification du futur second :

Οὐθὲν ἔκτορι πάντα νοήματα μητιέτα Ζεὺς

ἔκτελέει, ὅσα που νῦν ἔλπεται. Il. K ; 104.

Mais la promesse d'Hector à Dolon, dans le vers 330,

Μὴ μὲν τοῖς ἱπποισιν ἀνὴρ ἐποχήσεται ἄλλος

Τρώων, ἀλλὰ σέ φημι διαμπερές ἀγλαϊεῖσθαι

montre que Dolon entrera en jouissance aussitôt après son retour. Ces exemples prouvent que le deuxième futur suit le paulopost ; mais les poètes , pour la mesure , et les orateurs par euphonie , emploient quelquefois ces temps l'un pour l'autre ; ils ajoutent aux premiers futurs les particules αὐτίκα , ἤδη , νῦν , pour leur donner la signification du second , et à celui-ci les particules qui peuvent l'éloigner du présent , comme :

Ἔστε καὶ ὅψε τέλει. . . It. Δ', 161.

§ 2. Des Temps Secondaires.

IMPARFAIT.

Ce temps exprime une action passée, mais incomplète ; aussi quelques auteurs l'emploient par modestie en parlant de leurs œuvres ; pour faire voir que l'ouvrage de l'homme est toujours imparfait : *Praxitèle faisait*. Πραξιτέλης ἐποίει. Quelques grammairiens l'appellent *temps historique* ; d'autres , *présent continu* ; cependant la dénomination de présent ne lui convient pas , parce qu'on ne le prononce pas en même temps que l'on agit , ce qui a lieu pour le présent. Nous l'appelons encore παρατατικός ; *temps prolongé*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il suit immédiatement l'imparfait , e il en achève l'action ; il est pour l'imparfait ce que le parfait est pour le présent : ἄρτι μὲν ἐπεπαύμην , Lucien : *je venais de cesser*, et Platon dans Euthip. ἴσως ἂν ἤδη πᾶρά σου τὴν ὁσιότητα ἔμεμαθήκειν. *peut-être aurais-je bientôt appris de vous la*

τόν αὐτίκα μετὰ τὴν ἐπάνοδον ἐμφαίνει ἀγλαϊσμόν. Ὅτι μὲν οὖν ὁ Μέλλων δεύτερος προσεχῶς τῷ Μετ' ὀλίγον κεῖται, τὰ προκατειλεγμένα δηλοῖ. ὅτι δὲ τοῖς χρόνοις προσχωρῶνται οἱ ποιηταὶ πολλάκις μέτρου χάριν, οἷτε ῥήτορες εὐφωνίας, καίτοι ἐπ' ἔλαττον, οὐκ ἄδηλον, ἐφ' ᾧ καὶ τοὺς ἀπώτερω Μέλλοντας εἰς δῆλωσιν τοῦ οὐκ εἰς μακρὰν ἐσομένου, ἐπιρρηματικοῖς μαρίοις συνεκφέρονται τοῖς αὐτίκα, ἤδη, νῦν· ἀλλὰ καὶ ἀνάπαλιν τοῖς δευτέροις Μέλλουσι τὰ ἀπώτερόν τι δηλοῦντα μόρια συμπεριλαμβάνουσιν, ὥς τὸ,

Ἐκ τε καὶ ὅψε τελεί. . . ἰλ. Δ, 161.

§ Β'. Περὶ τῶν Δευτερευόντων χρόνων.

ΠΑΡΑΤΑΤΙΚΟΣ.

Οὗτος ἔργον μὲν ἐμφαίνει μὴ τετελεσμένον, κατὰ δὲ παράτασιν γιγνόμενον ἐν χρόνῳ παρελθόντι· ἀτελοὺς δ' ὄντος τοῦ κατὰ παράτασιν ἔργου, προσεχρήσαντό τινες μετριοφροσύνην ἐνδεικνύμενοι, ἐπιγράφοντες πῖναξι καὶ ἀγάλμασιν, ὥς τὰ Πραξιτέλης ἐποίει· ὅπερ ἐστὶν ἐβούλετο μὲν τέλειον ποιῆσαι, οὐκ ἠδυνήθη δὲ· τινὲς δὲ καὶ ἱστορικόν, καὶ συνεχῇ ἄλλοι ἐγεστώτα ἐκάλεσαν, διὰ τὸ τὸ παρατεινόμενον τοῦ χρόνου ἐκ τῆς κατὰ διαδοχὴν προσθήκης συγκείσθαι τοῦ νῦν· οὐκ ὀρθὸν μέντοι τὸ δεύτερον· οὐ γάρ τὸ συνεχὲς τοῦ νῦν ἐστί, καθ' ὃν χρόνον ὁ λέγων λέγει, ἀλλὰ πρότερον· εἰδὲ ταῦτα ἀπαρέσκει τῷ ἀνδρὶ, δειξάτω ἡμῖν ἄλλην βελτίω κλῆσιν·

ΥΠΕΡΣΥΝΤΕΛΑΙΚΟΣ.

Οὗτος δὲ τῷ παρατατικῷ ἔπεται ἀμέσως, τὴν τούτου πλήρη συντέλειαν δηλῶν· καὶ εἶη ἂν κυρίως τῷ παρατατικῷ παρακείμενος· ἄρτι μὲν ἐπεπαύμην, Λουκιανός· καὶ Ἠλάτων ἐν Εὐθύφρονι· ἴσως ἂν ἤδη παρὰ σοῦ τὴν ὁσιότητα ἐμεμαθήκειν· καὶ Ξενορῶν· Κυρ. Λν. δ'.

ᾠκουν δὲ ἐν τοῖς ὀχυροῖς, καὶ τὰ ἐπιτήδεια ἐν-
 τούτοις ἦσαν ἀνεκεκομισμένοι· μικρὸν γὰρ πρὸ
 τοῖς τῶν Ἑλλήνων ἀφίξεως· ὅτι δὲ, ὥσπερ ὁπαρακείμενος τὸ
 αὐτίκα πρὸ τοῦ ἐνεστῶτος, οὕτω καὶ οὗτος τὸ αὐτίκα πρὸ
 τῶν παρωχημένων γενέσθαι τι δηλοῖ μάρτυς ἡ Ὀμηρικὴ
 χρῆσις· ἔφη γὰρ περὶ τοῦ Σαρπηδόνος καὶ Τληπολέμου,
 ὧν τὰ δόρατα μὲν ἐρρίφθητην ὁμοῦ ἄμφω, ἀλλ' ὁ μὲν Σαρ-
 πηδὼν βάλεν, ὁδὲ Τληπόλεμος βεβλήκει· τοῦ Σαρπη-
 δόνος πρότερον βεβλημένου· οὕτω καὶ Μηριόνης Φέρεκ-
 λον ἐνήρατο· τὸν βεβλήκει γλουτὸν κατὰ δεξιόν.
 τῷ μέντοι τοὺς ποιητάς, ἀντιχρονισμοῖς ἐσθ' ὅτε χρῆσθαι,
 οὐκ εὐλογον οἶμαι τὴν κλῆσιν ἀπλῶς ἐκφαυλίζειν.

ΛΟΡΙΣΤΟΣ Α'.

Τὸν μὲν οὖν παρακείμενον καὶ ὑπερσυντελικὸν διὰ τὸ
 συντελεστικούς ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ εἶναι, συνέ-
 βαινε προσδιωρίσθαι ἰδίους ὀνόμασιν· οὐ μὴν δὲ τὸν μετὰ
 τούτους· οὐδὲ γὰρ ἦν κατὰ τὸ τέλειον τῆς πράξεως χρόνον
 ἕτερον διορίσασθαι, ἀλλ' οὐδὲ πράξιν· ἦτοι γὰρ τὸ πολ-
 λάκις καὶ ἀτελῶς, ὅπερ ἦν ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ, ἢ
 τὸ τούτων αὐτίκα τέλειον, ὅπερ τῷ παρακειμένῳ, καὶ ὑπερ-
 συντελικῷ παρείπετο, ἢ τὸ ἀπαξ καὶ τέλειον, ὅπερ ἦν
 Λορίστου· περίστατο δέγ' εἰς ἀπειρίαν ἄλλως ἢ διαίρεσις,
 τοῦ χρόνου αἰεὶ ἐν κινήσει νοουμένου· ᾧ ἐπιστήσαντες οἱ

piété. Et Xénop. exp. Cyr. 4. *ils habitaient les forteresses où ils venaient de transporter les choses nécessaires à la vie.* Car peu de temps avant l'apparition des Hellènes, ces habitans y avaient transporté leurs provisions. Le plus-que-parfait précède le temps passé dans l'action, comme le prouve la lecture d'Homère. Ce poète dit en parlant de Sarpédon et de Téléphème : *Σαρπηδὼν βάλεν ὁδὲ Τληπόλεμος βεβλήκει*, de façon que les javelots furent lancés au même instant, mais Sarpédon fut blessé le premier. En parlant de Mérion qui a tué Phéréclus, il emploie aussi le parfait *βεβλήκει*. Il est vrai que les poètes se permettent quelquefois des antichronismes, mais les licences poétiques ne détruisent pas la véritable signification des temps.

AORISTE 1^{er}.

Le parfait et le plus-que-parfait, exprimant l'accomplissement du présent et de l'imparfait, pouvaient être définis par des noms particuliers, ce qui n'avait pas lieu pour les autres temps passés. Car l'époque ou la durée d'une action ne peut se rattacher qu'aux cinq distinctions suivantes : 1^o elle se fait continuellement sans être achevée, ce qui est marqué par le présent; 2^o elle vient d'être achevée, ce qui est indiqué par le parfait; 3^o elle se faisait continuellement sans être achevée, ce qui est indiqué par l'imparfait; 4^o elle venait d'être accomplie, comme le plus-que-parfait nous l'exprime; 5^o enfin, elle a été accomplie une fois et complètement dans le temps passé, et c'est l'action que marque l'aoriste. De plus nombreuses divisions de la durée seraient

inutiles. Les anciens, ayant observé qu'à chaque instant du passé pouvait correspondre quelque action une fois achevée, ont donné à chacun de ces momens le nom d'aoriste, nom générique et applicable à tout le temps, qu'ils regardaient comme indéfinissable. Le grammairien Apollonius, en disant que *ἀόριστος* est un temps négatif du parfait et du plus-que-parfait, comme le genre neutre est une négation du masculin et du féminin, a avancé un principe erroné; mais il a eu raison de dire que *l'aoriste renferme et l'imparfait et le plus-que-parfait*. En effet, à défaut de noms particuliers, les anciens employaient les noms génériques : les noms dérivatifs doivent être ou *paronymes*, ou *verbaux*. Après avoir subdivisé les *paronymes* en *paronymiques*, *possessifs*, etc., ils ont appelé *paronymes* une partie de ces noms; les pronoms sont : ou démonstratifs, *moi, toi, celui-ci*; ou relatifs, et cependant ils donnaient spécialement à *οὗτος* la dénomination de pronom démonstratif. De même qu'Aristote avait désigné, par un nom commun, (3. politique.) *Ἀρχὴν Ἀόριστον* : la charge de président des délibérations; et celle de président des débats judiciaires, faute d'un nom particulier. Ainsi, l'on a donné le nom d'aoriste, s'il m'est permis d'employer les expressions d'Aristote, au temps qui embrasse tout le passé jusqu'au moment du présent, et nous disons : *πάλαι ἔγραψα, χθὲς ἔγραψα, σήμερον ἔγραψα*.

AORISTE 2.

Dans les écoles de la Grèce, l'on a cherché à établir

πάλαι, καὶ τὸ ἅπαξ γενέσθαι τί τέλειον ἐκάστοις τοῖς τοῦ χρόνου μορίοις παρασυμβαῖνον κατανοήσαντες, Ἀόριστον τοῦτον γενικῶ ὀνόματι ἐκάλεσαν, προσιδιάζοντι καὶ τῷ χρόνῳ· ἀόριστος γάρ· τὸ δὲ τῷ Ἀπολλωνίῳ εἰρημένον, κατὰ ἀπόφασιν τῶν προειρημένων δύο χρόνων ἐθεματίσθη, οὐκ ἐρῶται· οὐ γὰρ ὥσπερ τὸ οὐδέτερον γένος, τὸ ἀποφάσκον τὸ ἄρρην καὶ τὸ θῆλυ, ὁ χρόνος οὗτος ἐστίν· ὀρθότατον δέγε, ὃ ἀνωτέρω φησίν· ἐμπεριέχει γὰρ τὸ παρωχημένον τοῦ παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ· καὶ εἴκασιν οἱ παλαιοὶ ἰδίῳν ἐλλείποντες ὀνομάτων, τοῖς γενικοῖς προσχρήσασθαι· ὥσπερ ἐπὶ τῶν παραγῶγων ὀνομάτων, ἅπερ ἐν γένει εἰσὶ παρώνυμα, καὶ ῥηματικά· ὑποδιαίρσαντες μέντοι εἰς πατρωνυμικά, κτητικά, κ. τ. λ. παρώνυμον ἐκάλεσαν τῷ γενικῷ ὀνόματι τὸ ἕτερον εἶδος· καπὶ τῶν Ἀντωνυμιῶν ὡσαύτως· Δεικτικά γὰρ ἅπασαί εἰσιν, ἡ Ἀναφορικά· ἀλλ' οὖν τὴν οὗτος Δεικτικὴν ἰδίως ἐκάλεσαν· ὥσπερ καὶ Ἀριστοτέλης Ἀόριστον Ἀρχὴν τὴν τοῦ Δικαστοῦ καὶ Ἐκκλησιαστοῦ ἔφη, διὰ τὸ κοινὸν ἀμφοῖν καὶ μὴ ἔχειν ἴδιον ὄνομα (γ' πολιτ.). ἢ καὶ ὁ χρόνος οὗτος, Ἀόριστος ἐκλήθη διορισμοῦ χάριν κατὰ Σταγειρίτην φάναι, ὡς συμπεριλαμβάνων ἅπαντα τὰ μέρη τοῦ χρόνου, τὰ ἀπ' αὐτοῦ μέχρι τοῦ Ἐνεστώτος· ἔστι γὰρ φάναι, πάλαι ἔγραψα, χθὲς ἔγραψα, σήμερον ἔγραψα.

ΑΟΡΙΣΤΟΣ Β'.

Διηνέχθησαν ἐν ταῖς τῆς Ἑλλάδος Σχολαῖς, εἶπερ οὗτος ὁ

χρόνος διάφορος εἴη τῷ Α' Ἀορίστῳ, οἱ μὲν ἐγγύτερον τῷ Ἐνεστῶτι αὐτὸν θεματίζοντες τοῦ Α', οἷδὲ ταὐτὸν τῷ Α' τοῖς μὲν συνηγόρει τὸ συμπίπτειν αὐτὸν τῷ Παρατατικῷ, ἐφ' ὧν ῥημάτων οὐκ ἐνδέχεται τοῦτον σχηματισθῆναι· ὥς τὰ, ἡ μείβετο, ἐξέφερον παρὰ τῷ ποιητῇ, καὶ ἄλλα· ὁδὲ Παρατατικὸς Ἐνεστῶς ἦν παρελθὼν, καὶ ἀτελής. τοῖς δὲ ἡ ἀδιάφορος χρήσις παράτε ποιηταῖς, καὶ Συγγραφεῦσιν αὐτοῦ τε καὶ τοῦ Ἀ Ἀορίστου, ἐτέρου τῷ ἐτέρῳ ἐπομένου, ἡ ἡγουμένου· ἀντίκα γὰρ ὁ Ξενοφῶν Κυρ. Ἀναβ. Γ. κεφ. Α' φησὶ καὶ ὅσα, ἐπεὶ Κῦρος ἐτελεύτησεν, ἐγένετο· μετὰ γὰρ τὴν τελευτὴν τῷ Κύρου ἐγένετο· ἐνδὲ τῇ Κυρ. Παιδ. Α' κεφ. Ζ' φησὶν· ἐπεὶ προσείλοντο καὶ οὗτοι δὴ τοὺς τέτταρας ἕκαστοι, συνέλεξεν αὐτοὺς, καὶ ἔλεξεν· ἐνθα τὸ προσείλοντο προηγούμενόντι δηλοῖ τοῦ ἔλεξε. διὸ καὶ συγματοῖθεμαι τοῖς δευτέροις· πολλὰ δὲ παραδείγματα ἐπὶ τούτῳ παραθέσθαι περιττὸν ἡγησάμην, συνεχοῦς τῆς τοιαύτης χρήσεως οὔσης.

Τοιαύτης οὖν τῆς καθ' Ὀριστικὴν σημασίας οὔσης τῶν χρόνων, εὐχερὲς κατιδεῖν καὶ περὶ τῶν ἄλλων Ἐγκλίσεων· σαφὲς δ' ὅτι ἡ Προστατικὴ καὶ Ὑποτακτικὴ τῷ Μέλλοντι χρόνῳ κεκλήρωται, διὸ καὶ ἰδίως μέλλοντος ἐλλείπεται· ἐπὶ γὰρ μὴ γεγονότος ἡ πρόσταξις· ὅθεν τὸ μὲν γράφε δηλοῖ τὸ συνεχὲς ἐν Μέλλοντι καὶ ἀτελές· τὸ δὲ γέγραφε, τὸ αὐτίκα συντελέσαι τὸ γραφόμενον· τὸ δὲ γράψον, τὸ ἀπαξ ἐν Μέλλοντι· τὸ δὲ μετ' ὀλίγον, ἡ μετὰ πολὺ, ταῖς χρονικοῖς ὀρίζεται μορίοις.

Τοῦ αὐτοῦ λόγου ἔχεται καὶ ἡ Ὑποτακτικὴ, τοῖς βούλησιν ἐμφαίνουσιν ἐπαγομένη ῥήμασι· τὰ γὰρ ἐπαιθεύθη, ἵνα ἀτακτῇ καὶ ἔκλαυσεν, ἵνα γέλῳτα παράσχη,

une différence entre ce temps et l'aoriste 1^{er}. Certains grammairiens soutenaient d'une part qu'ils se rapprochaient davantage du présent, parce qu'il est confondu, dans plusieurs verbes, avec l'imparfait qui n'est qu'un présent passé : *ἡμείβετο, ἐξέφερον*, dans Homère. Tandis que d'autres regardaient le 1^{er} aoriste comme identique au second par la signification. Or les poètes et les prosateurs employaient indifféremment l'un pour et après l'autre. Xénoph. Cyr., Exped. III, chap. 2, dit : *καὶ ὅσα, ἐπεὶ Κῦρος ἐτελεύτησεν, ἐγένετο* : ici l'action de *ἐτελεύτησεν* aoriste 1^{er}, précède celle de *ἐγένετο* aoriste 2^e ; mais dans la *Cyrop.*, liv. 1, chap. 7, il place l'aoriste 2^e avant le premier : *ἐπεὶ προσείλοντο καὶ οὗτοι δὴ τοὺς τέτταρας ἕκαστοι, συνέλεξεν αὐτοὺς, καὶ ἔλεξεν*. Dans les autres écrivains, on trouverait une foule d'exemples où ces deux temps se succèdent tour-à-tour, ce qui me fait admettre la dernière opinion.

Après avoir ainsi fixé la signification des temps de l'indicatif, il est facile de déterminer celle des temps correspondans des autres modes. L'impératif et le subjonctif se rapportent aux actions futures, c'est pourquoi ils n'ont pas un temps spécial pour le futur : tout commandement suppose une chose à faire : ainsi *γράφε* signifie : *écris toujours* ; *γέγραφε*, *écris aussitôt* ; *γράψον*, *écris une fois à l'avenir*. Ce sont les adverbes de temps qui déterminent l'époque de l'avenir marquée par l'aoriste impératif.

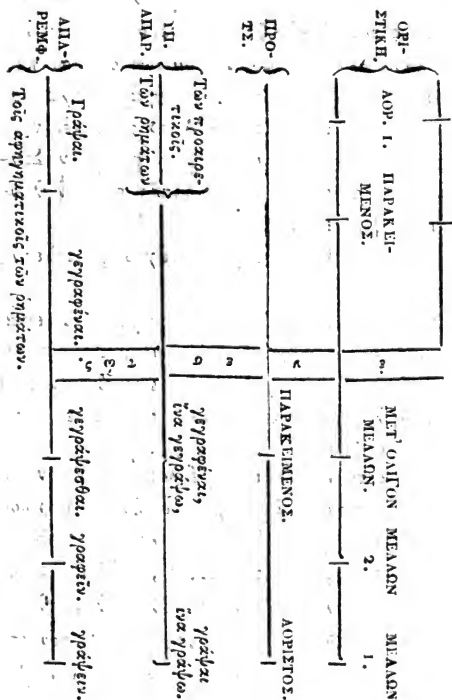
Le subjonctif indique l'avenir, comme l'impératif, lorsqu'il dépend de verbes qui expriment la volonté. Quant aux subjonctifs dans ces phrases : *ἐπαιδεύθη, ἵνα, ἀτακτῇ, et ἔλθουσεν, ἵνα γέλωτα παράσχη*, ils suppo-

ἐλλειπτικῷ σχήματι εἶρηται, ὑπονουσμένου τοῦ βουλό-
μενος· ὁμοίως δ' ἔχει καὶ τὰ Ἀπαρέμματα τοῖς βου-
λητικοῖς τε καὶ βουλευτικοῖς συμφερόμενα τῶν ῥημάτων·
τοῖς δέγε Δοξαστικοῖς καὶ Ἀφηγηματικοῖς κατὰ τὸ τριμερὲς
τοῦ χρόνου συμπαραρτεῖ· ἔστω δὲ καὶ τὰ ἐφεξῆς Δια-
γράμματα εἰς παράστασιν τῆς ἐννοίας τῶν χρόνων.

ΠΑΡΟΧΗΜΕΝΟΣ.

ΜΕΛΑΝ.

ΑΟΡΙΣΤΟΣ ΥΠΕΡΟΥΧ- ΠΑΡΑ-
2. ΤΕΛΙΚΟΣ ΤΑΤΙΚΟΣ.



Οἱ τῆς Εὐκτικῆς καὶ Μετοχῆς χρόνοι τοῦθ' ὑπερ καὶ οἱ τῆς Οριστικῆς ἐμφαίνουσιν· ὁ μέντοι παρατακτικὸς συγκεχυμένος ὢν τῷ Ἐνεστῶτι ἐπὶ τῶν ἄλλων ἐγαλίσεων, προσδιορίζεται τοῖς χρονικοῖς μορίοις, ἢ τοῖς ῥήμασιν, οἷς συνάπτεται· τὸ γὰρ χθὲς λέγων Δίων ἡμαρτε, φησὶν Ἀπολλώνιος, τὸ λέγων παρατακτικὸν εἶναι· ὁ αὐτὸς λόγος καπὶ τοῦ μέλλω λέγειν αὔριον· τὸ λέγειν, οὐ παράτασιν δηλώσει, τὸν δὲ ἐνεστῶτα χρόνον, ὃς συντάσσεται τῷ αὔριον· τὸ ἄρα ἔλεγον γράφειν παρατακτικὸν δηλώσει, ὡσαύτως καὶ τὸ ἔλεξε γράφειν, καὶ τὸ λέλεχε, καὶ ἐλελέχει γράφειν· ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοῦ παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ· τὸ γὰρ ἔλεγε γεγραφέναι ὑπερσυντελικὸν δηλώσει· Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἅλις ἔχει ταῦτα· ἴδωμεν δὲ ἤδη καὶ περὶ τῶν Συνθέτων καὶ γελοίων χρόνων, οὓς ὁ Κοραῆς ἐν τῇ λαλουμένην ἐμπαρεισάξει βούλεται.

§. Γ'. Περὶ τοῦ Θέλω γράψειν, ἔχω γράψειν, εἶχον γράψειν.

Εἴπερ τὸ Θέλω γράψειν, καὶ ἤθελον γράψειν εἶναι γνώριμα τῷ χυδαίῳ οἶται ὄχλῳ, διὰ τί μὴ καὶ τὸ Θέλω γράφειν; μᾶλλον δὲ τὸ γράφειν γνωριμώτερόν ἐστι τοῖς ἀπαιδεύτοις· λέγουσι γάρ, εἶναι σοφὸς εἰς τὸ λέγειν, καὶ ἐπιτήδειος εἰς τὸ γράφειν.

Ἐπιστητέον δ' εἰ τὸ γράψειν, μέλλων ἐστίν ἐν τῷ Θέλω γράψειν· συνηγορεῖ δέπως τῷ ἡμετέρῳ φιλόλογῳ τὸ τὴν Θέλησιν ἀφορᾶν ἐφ' ᾧ τις μὴ κέκτῃται· ἡγουν τὸ Θέλω πλουτήσῃν, οὐχ ὁ πλουτῶν, ἀλλ' ὁ ἄπορος ἂν εἴποι· ἐλέγχεται μέντοι ὁ λόγος ἐκ τοῦ Θέλω πλουτεῖν· ἀπορήσειε γάρ ἄν τις Ἄ, εἰ τὸ πλουτήσῃν ἐπὶ μέλλοντος εἴη, τὸ δὲ πλουτεῖν μὴ, τοῦ Θέλω Ἐνεσ-

La signification des temps de l'optatif et du participe correspond à celle des temps de l'indicatif. Quant à l'imparfait qui est confondu avec le présent dans les autres modes, on le reconnaît ou aux adverbes de temps qui le modifient, ou aux verbes auxquels il peut se rapporter. Dans la phrase : *χθὲς λέγων Δίῳ ἤμαρτε*, Apollonius dit que *λέγων* est à l'imparfait. Il en est de même de *μέλλω λέγειν αὔριον*, où *λέγειν* est au présent et s'accorde avec *αὔριον*. Mais dans *ἔλεξε γράφειν*, *λέλεχε*, ou *ἐλελέχει γράφειν*, l'infinitif *γράφειν* est à l'imparfait. On en dira autant du parfait et du plus-que-parfait; ex. : *ἔλεγε γεγραμέναι*, où *γεγραμέναι* est au plus-que-parfait. Nous allons examiner maintenant les temps ridiculement composés que M. Coray veut introduire dans le langage vulgaire.

§ 3. De *Θέλω γράφειν*, *ἔχω γράφειν* et *εἶχον γράφειν*.

Si M. Coray pense que le peuple connaît le futur *γράφειν* dans *Θέλω γράφειν*, pourquoi croit-il que le présent *γράφειν* n'est pas connu du vulgaire, qui dit souvent *εἶναι σοφὸς εἰς τὸ λέγειν*, et *ἐπιτήδειος εἰς τὸ γράφειν*?

Examinons pourtant si *γράφειν*, dans *Θέλω γράφειν*, est au futur. La seule raison sur laquelle on fonde cette locution, c'est que notre volonté se dirige vers les choses qu'on ne possède pas. Ainsi, dira-t-on que *Θέλω πλουτήσκειν* convient à un homme pauvre qui veut devenir riche? Mais cette raison ne se peut soutenir, quand on vient à comparer la phrase *Θέλω πλουτήσκειν* à celle-ci : *Θέλω πλουτεῖν*. Car il reste à demander, 1^o si *πλουτήσκειν* exprimera exclusivement le futur dans *Θέλω πλουτήσκειν*, et non *πλουτεῖν* dans *Θέλω πλουτεῖν*, tandis que

les deux infinitifs dépendent du même verbe *θέλω*, qui est au présent; 2° si dans *θέλω πλουτήσῃν*, *θέλω* emporte sur *πλουτήσῃν*, ou bien si *πλουτήσῃν* prédomine sur *θέλω*; 3° s'il y a quelque différence dans les locutions *θέλω γράψῃν*, *θέλω γράψαι*, et *θέλω γράψειν*? Avant de résoudre ces questions, nous allons prouver que *γράφῃν* n'est point au futur, et que M. Coray n'est pas conséquent avec lui-même; car il emploie *γράφῃν*, ex. : *ἤθελε γράψῃν*, dans un sens conditionnel pour le passé. Si donc *γράφῃν* est ici au passé, à cause de *ἤθελεν*, pourquoi ne serait-il pas au présent dans *θέλω γράψῃν*? Apollonius dit que *γράφῃν*, dans *θέλω γράψῃν*, est au présent, à cause de *θέλω*, et à l'imparfait dans *ἤθελον γράψῃν*, à cause de *ἤθελον* par conséquent *γράφῃν* dans *θέλω γράψῃν*, ne peut pas être au futur; 4° dans *θέλω γράψῃν* le futur *γράφῃν* n'est point un verbe : les verbes qui expriment la volonté, dit Apollonius, se construisent avec l'infinitif, qui tient la place d'un nom; *προαιρούμαι ἀναγινώσκειν*, pour *προαιρούμαι τὴν ἀνάγνωσιν*. Même on y joint l'article : *προηρούμην τὸ ῥαθυμεῖν*. Ces principes posés, la locution *θέλω γράψῃν* exprime une forme équivalente à celle-ci : *ἀνασκευάζω τὰ σχέδια*; 5° on ne justifierait pas la proposition, *θέλω γράψῃν* par ce passage d'Homère :

ἢ ἐθέλεις, ὅφ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας, etc. II. A. 133.

Car les expressions *ὅφ' ἔχῃς* sont l'analyse de l'infinitif *ἔχειν* :

ἢ ἐθέλεις, αὐτὸν σε ἔχειν γέρας, αὐτὰρ ἐμ' αὐτως, etc.

τῷτος ὄντος ἐπ' ἀμφοῖν· Β', εἰ τὸ πλουτήσιν ἐπικρατέ-
 στερον εἴη τοῦ Θέλῳ, ἢ τὸ ἀνάπαλιν· Γ', τίνι διαφέ-
 ρουσι τὰ Θέλῳ γράφειν, Θέλῳ γράψαι, Θέλῳ
 γράψειν· Ἀλλὰ μήτοιγε αἱ λοιπαὶ τῶν ἐγκλίσεων δυνα-
 μικώτερόν πως δηλοῦσι τὸν χρόνον τοῦ τῶν Ἀπαρεμφάτων,
 καθ' ὃν ἐν τῷ Θέλῳ γράφειν, οὐ τὸν μέλλοντα δηλώσει
 τὸ γράφειν, καὶ οὕτως ὁ ἀνὴρ ἀντιπερίπτει αὐτὸς ἑαυτῷ;
 ὁμολογεῖ γὰρ τὸ ἠθέλε γράφειν, ὅπερ ἐπὶ παρῳχημένου
 αὐτὸς λαμβάνει· εἰ γὰρ τὸ ἠθελον γράφειν οὐ μέλ-
 λων, πῶς ἂν εἴη τὸ Θέλῳ γράφειν, ὥς που καὶ Ἀπολ-
 λώνιος φησὶν; εἰ τὸ Θέλῳ γράφειν Ἐνεστῶτος,
 λέγω τὸ γράφειν ἰδιὰ τὸ Θέλῳ, παρατατικῷ
 ἔσται ἐν τῷ ἠθελον γράφειν· ἐξ ὧν δῆλον, ὅτι τὸ
 Θέλῳ γράφειν οὐ μέλλων· Δ', ἐλέγχεται τὸ Θέλῳ
 γράφειν τῷ μὴ εἶναι κυρίως ῥῆμα τὸ γράφειν· τὰ
 γὰρ προαιρετικὰ τῶν ῥημάτων, φησὶν Ἀπολλώνιος,
 συντάσσεται τοῖς Ἀπαρεμφάτοις, καθὸ προαί-
 ρεσιν δηλοῦντα, ἐλλέλοιπε τῷ πράγματι...
 Θέλῳ γράφειν, προαιρούμαι ἀναγινώσκειν,
 ὥς προαιρούμαι τὴν ἀνάγνωσιν... καὶ μετὰ
 Ἀρθρου, προηρούμην τὸ φιλολογεῖν, ἤπερ τὸ
 ῥαθυμεῖν· καὶ εἰ τοῦτο, δῆλον, ὅτι τὸ Θέλῳ γράφειν
 ἴσον ἔσται τῷ ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια· Ε', οὐ κα-
 τορθοῦται τὸ Θέλῳ γράφειν οὐδ' ἐκ τοῦ Ὀμηρικοῦ·

Ἢ ἐθέλεις, ὅρρ' αὐτὸς ἔχης γέρας. . . ἰλ. Α. 133:

οὐ γὰρ τὸ ἔξειν, ἀλλὰ τὸ ἔχειν δηλοῖ· ἀνάλυσις δ' ἦν
 Ἀπαρεμφάτου,

Ἢ ἐθέλεις αὐτόν σε ἔχειν γέρας, αὐτὰρ ἔμ' αὐτως·

οὐ γὰρ διὰ τὴν Ὑποτακτικὴν ἔγκλισιν τὸ μέλλον, καὶ τοὶ ἄλλως τὰ ἐν Ὑποτάξει, ἢ προστάξει διὰ τὸ μέλλον, οὐκ ἀντιστρέφοντος τοῦ λόγου, ὡς δῆλον· ὅς, παράλογον γὰρ χρῆσθαι τῷ μέλλοντι ἐπὶ τῶν βούλησιν σημαίνοντων ῥημάτων, ὅπουγε οὗτος λέγεται ἐπὶ τῶν ἐφ' ἡμῖν, τῆς βουλήσεων κατὰ τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν οὔσης· οἶον, τὸ *Θέλεις καῦσαι τὰς Γραμματικάς*, οὐ ταὐτὸν τῷ καύσεις· πάλαι γὰρ ἂν αὗται ἐκάησαν, εἴπερ ἐδύνασο· ταύτη τοι καὶ οἱ τὴν Γραμματικὴν συντάξαντες τὸν Ἐνεστῶτα μόνον καὶ τὸν Ἀόριστον τῆς Ἀπαρεμφάτου ἀπένειμαν τοῖς προαιρετικοῖς τῶν ῥημάτων· οἶον, *Θέλω γράφειν*, καὶ *Θέλω γράψαι*, ὧν τὸ μὲν τὸ συνεχές, τὸ δὲ τὸ ἀπαξ δηλοῖ τοῦ γράφειν· οὐ μὴν δὲ καὶ τὸν μέλλοντα· ὁ γὰρ εἰπὼν, ἐγὼ δεῖξω αὐτοῖς, ὅτι ζῶ, ἔμφασιν ἐσομένου τοῦ ὑπέφηνε, καὶ οὐχ ἀπλῶς βούλησιν· ὥ λόγῳ οἶμαι καὶ τὰ ἐλπίδος, ἢ ὑποσχέσεως σημαντικά τῷ μέλλοντι συνωκείωται· οὐ γὰρ τις ἐλπίζει τὰ ὑπὲρ αὐτὸν, οὐδ' ὑπισχνεῖται·

Σαφές δ' ἐντεῦθεν καὶ ὅτι ποτὲ Μέλλοντος ἀμοιρεῖ ἡ Προστακτικὴ καὶ ἡ Ὑποτακτικὴ ἔγκλισις· ἀσύστατοι γὰρ αὗται καθ' ἑαυτάς, ἡμῖν; ὅπερ πρὸς ὃν ἡ πρόσταξις, ποιήσει ἀποτεينوμένη, οὐχ ὅπερ ὁ λέγων, ὃς βούλεται μὲν γενέσθαι τι, παρ' ἄλλου δέ· ἐν δὲ τῇ Ὑποτακτικῇ, ὅτε μὲν εἰς ἄλλου βούλησιν ὁ δρῶν, ὅτε δ' εἰς δισταγμὸν, κἄντε χρονισκῶς, κἄντε ὑποθετικῶς, ἢ ἀοριστολογικῶς ἢ ἔγκλισις ἢ καὶ αἰτιολογικῶς, ὑπάγεται, τοῦ Μέλλοντος παρ' ἑαυτοῦ

Ce n'est point en effet pour rendre le subjonctif que l'on pourrait mettre ici le futur : quoique le subjonctif et l'impératif indiquent l'avenir, on ne les remplace jamais par le temps qui l'exprime ; ce qui suit en démontrera l'évidence. 6^o Le futur qui marque une action dont le résultat dépend de nous, ne peut être régi par les verbes expressifs de la volonté, qui va au-delà du possible. Par ex. : *vous voulez brûler les grammaires*, ne veut pas dire : *vous les brûlerez* ; car si vous pouviez les brûler, elles ne seraient déjà plus que cendre et poussière. Ainsi, les grammairiens ont attribué pour régime aux verbes de volonté le présent de l'infinitif, *θέλω γράφειν*, afin de rendre une action continuelle, et l'aoriste *θέλω γράψαι*, afin de rendre une action qui s'accomplira une fois. Quand Alcibiade s'écriait : *Je leur ferai bien voir que je suis vivant*, il désignait un projet dont l'accomplissement dépendait de lui. Aussi les verbes, qui signifient *promettre et espérer*, se construisent avec le futur, parce qu'on ne promet, on n'espère que ce qui dépend de nous.

On voit par-là pourquoi l'impératif et le subjonctif n'ont pas de futur ; dans l'impératif, celui qui parle veut qu'un autre fasse quelque action pour lui ; dans le subjonctif, il se soumet à la volonté d'un autre, ou bien il annonce comme douteuse l'action qu'il se propose de faire, quelle que soit la particule qui précède le subjonctif : *ὅταν, ἐάν, ἂν, ou ἵνα* de façon que ces deux modes ne peuvent pas exister par eux-mêmes dans le discours, tandis que le futur suffit pour

exprimer, non la volonté simple, mais la décision et la liberté de l'action de celui qui l'emploie.

La réfutation que nous venons de donner, de *Θέλω δώσειν*, prouve que *ἤθελον δώσειν* n'est point un temps conditionnel, ni en grec littéraire, ni dans le langage du peuple, qui emploie *ἤθελον* avec le subjonctif, et avec la particule *ἵνα* mise pour *άν*; ex. : *ἤθελε ἵνα ὠφεληθῇ*, que les écrivains rendent par *ἤθελεν άν ὠφεληθῆναι*, ou *ἰδύνατ' άν ὠφεληθῆναι*, ou *ὠφελεῖτ' άν*, etc.

Par la même raison, on ne peut pas non plus regarder *ἔχω γράψειν* comme un parfait, ni *εἶχον γράψειν* comme un plus-que-parfait. Peut-être les réformateurs de la langue grecque auraient-ils mieux fait d'employer *ἔχω* et *εἶχον* avec le participe du parfait, en imitant les périphrases des auteurs grecs, formées d'*ἔχω* et des participes : *διατελῶν ἔχω* au présent, et

Οἶά μοι βεβουλευκώς ἔχει . Soph. , OEdip. roi. , 700.

au parfait, quoique ce dernier cas soit très-rare. Quant à la phrase : *τά ἐπιτήδεια εἶχον ἀνακεκομισμένοι*, de Xénophon, exp. Cyr. iv, que l'on regarde comme une circonlocution du plus-que-parfait, la leçon en est au moins douteuse, puisqu'on lit plus bas : *τά ἐπιτήδεια ἐν τούτοις ἀνακεκομισμένοι ἦσαν*. On pourrait même affirmer que les phrases déjà citées ne sont pas des parfaits, ni des plus-que-parfaits composés, parce qu'on peut lire : *οἶά μοι ἔχει*, *βεβουλευκώς*, et *εἶχον τά ἐπιτήδεια*, *ἀνακεκομισμένοι*, et qu'aucun des anciens grammairiens ne fait mention de parfaits, ni de plus-que-parfaits composés

ὑφισταμένου, καὶ ἐν ἀποφάνσει τὴν τοῦ οἴκουθεν δρᾶντος κίνησιν ἐπαγγέλοντος.

Δήλον δ' ἔτι, ὅτι τὸ ἠθελον δώσειν οὔτε τὰ τῆς ὑποθετικῆς ἐννοίας δηλοῖ, καὶ ἄγνωστον τῷ χυδαίῳ λαῷ, ὃς ὑποτακτικῇ συνάπτει τὸ ἠθελον· ὡς τὸ, ἠθέλε 'να ὠφελθῇ περισσότερον, ὅστις διαβάξῃ τὴν Χαλιμᾶν, ἢ τὰ Σχέδια· ὅπερ ἂν οἱ γράφοντες πεπαιδευμένοι φαῖεν, ἠθέλεν ἂν ὠφελθῇναι, ἢ ἐδύνατ' ἂν ὠφελθῇναι, ἢ ὠφελεῖτ' ἂν μᾶλλον, κ. λ. τ.

Παράλογα δὲ καὶ τὰ ἔχω δώσειν ἐπὶ παρακειμένον, καὶ εἶχον δώσειν ἐπὶ ὑπερσυντελικού, δι' οὓς ἀνωτέρω ἐξεθέμεθα λόγους· εὐλογον δ' ἴσως, εἴπερ τὸ ἔχω τῇ τοῦ παρακειμένου, καὶ τὸ εἶχον Μετοχῇ συνήπτετο, τῶν παλαι συγγραφέων προσχρησαμένων τοιαῖςδε περιφράσεσι· κατὰ μὲν ἐνεστώτα διατελῶν ἔχω· κατὰ δὲ παρακείμενον σπανίως μὲν, ἀλλ' εὖρηταί γε·

Οἷά μοι βεβουλευκῶς ἔχει· Σοφ. Οἰδ. τυρ., 70α.

τὸ δέγε παρὰ Ξενοφῶντι Κυρ., Ἀναβ. δ'. χωρία γὰρ ὥκουν ἐχυρὰ οἱ τάοχοι, ἐν οἷς τὰ ἐπιτήδεια εἶχον ἀνακεκομισμένοι, ἐπὶ Ὑπερσυντελικού ἀμφίβολον· κατωτέρω γὰρ φησι, τὰ ἐπιτήδεια ἐν τούτοις ἀνακεκομισμένοι ἦσαν· καίτοι οὐδὲ παρακείμενος ἢ ὑπερσυντελικούς συνθέτους φήσειεν ἂν τις τὰς τοιαύταςδε φράσεις· δυνατόν γάρ ἀναγινώσκειν, οἷά μοι ἔχει, βεβουλευκῶς, καὶ, εἶχον τὰ ἐπιτήδεια, ἀνακεκομισμένοι· ἄλλως τε, διὰ τὸ μηδὲν τῶν παλαι Γράμματικῶν περὶ παρακειμένου τι τοῦ διὰ τοῦ ἔχω εἰπόντος·

ἀλλ' οὖν γε οὐ τοσοῦτον παραλόγα, ὅσον τὰ ἔχω γράψειν, καὶ εἶχον γράψειν.

§ Δ'. Περὶ τῶν Μέσων ῥημάτων.

Σελ. κς', στιχ. κ', ἡ 72, 11. “Εἰς ποίαν ἀπὸ τὰς πολυα-
“ ρίθμους Γραμματικὰς, ὅσαι ἀπὸ τῆς ἀλώσεως μέχρι
“ τοῦ νῦν κατέκλυσαν τὴν Ἑλλάδα, ἐμπορεῖς νὰ εὕρῃς
“ καθαρά, τί θέλει νὰ εἴπῃ ἡ μέσῃ τῶν ῥημάτων διά-
“ θεσις; ”

Καὶ μὴν ὁ Λάσκαρις εἰπὼν, βιάζομαι τὸν φίλον,
ἐπ' ἐνεργείας; καὶ βιάζομαι ὑπὸ τοῦ φίλου,
ἐπὶ πάθους, ἄλλος ταῦτα διηρμήνευσε, προσθεῖς, δεῖ
δὲ μᾶλλον περιεργείας ἐν τούτοις, ἡ τέχνης.

Στιχ. κδ', ἡ 15. “Δὲν εἶναι ἀγανακτήσεως ἄξιον, νὰ
“ ἀκοῦῃ τις τοὺς Γραμματικοὺς λέγοντας, ὅτι τὸ μέσον
“ ῥῆμα σημαίνει ποτὲ ἐνέργειαν καὶ ποτὲ πάθος;

Ἐχρῆν σε μᾶλλον ἀγανακτεῖν ἐπὶ σεαυτῷ, ὅτι καὶ σὺ
κατωτέρω τὰ αὐτὰ ἐρεῖς.

“ Καὶ νὰ ἔχωμεν ἀπὸ τοὺς ἀλλοφύλους Ἑλληνιστάς
“ χρεῖαν νὰ μάθωμεν τὴν φύσιν τοῦ μέσου ῥήματος ἡμεῖς
“ οἱ Γραικοὶ, εἰς τῶν ὁποίων τὴν κοινὴν γλῶσσαν σώ-
“ ζεται τὸ μέσον ῥῆμα;

Ἀλλ' εἰ τοῦτο “ εἰς τὴν κοινὴν γλῶσσαν σώζεται, πῶς
ἔπειτα μαυθάνομεν τοῦτο παρὰ τῶν Ἑλληνιστῶν; ἢ ὅτε
λέγει ὁ ἀμαθής, οὔτε σὺ νίπτεσαι, οὔτε τὸ
παιδίον νίπτεις, τάχ' ἀγνοεῖ, ὅτι τὸ νίπτεσαι ἀμα-
ταβάτως λέγεται; ἢ ὅτι τὸ λυποῦμαι ἐπ' ἐμέ, τὸ
δὲ λυπῶ ἐπ' ἄλλους ἀναφέρεται; Ἀλλὰ καὶ ποίαν
καθαράν ἐξήγησιν ἀπέδωκε τῶν Μέσων ὁ σοὶ θαυ-
μαζόμενος Κούστερος, ὃς ὀριζόμενος αὐτὰ φησὶν· ἐνέρ-

de ἔχω· cependant, l'expression ἔχω γεγραφώς est moins étrange que ἔχω γράψειν, et εἶχον γράψειν.

§ 4. Des verbes moyens.

Page 25', lig. κ', ou 72, 11. « Dans quelle de ces
« nombreuses grammaires qui, depuis la prise de
« Constantinople jusqu'à ce jour, inondent la Grèce,
« peut-on trouver ce que c'est que la voix moyenne
des verbes?

Lascaris, en établissant que βιάζομαι τὸν φίλον a le sens actif, tandis que celui de βιάζομαι ὑπὸ τοῦ φίλου est passif, a suffisamment expliqué la voix moyenne; il ajoute encore qu'il faut moins d'art que d'observation pour la connaître.

Ligne 28', ou 15. « Ne doit-on pas justement s'indigner, lorsqu'on entend les grammairiens dire que le
« verbe moyen exprime tantôt une action et tantôt une
« passion. »

Il fallait plutôt vous indigner contre vous-même, qui deviez, plus bas, dire la même chose qu'eux.

« Lorsqu'on nous voit apprendre les verbes moyens
« des Hellénistes étrangers, nous, les Grecs, dont le
« langage commun a conservé le verbe moyen? »

Si notre langage a conservé le verbe moyen, pourquoi serions-nous dans la nécessité de l'apprendre des étrangers? lorsque le vulgaire dit: οὔτε σὺ νίπτεσαι, οὔτε τὸ παιδίον νίπτεις, ne sait-il pas que νίπτεσαι n'est point un verbe transitif, ou que νίπτεσαι se dit pour la personne qui parle, tandis que l'action de νίπτω tombe sur une autre? Au reste, quelle explication M. Kuster, dont

vous faites tant d'éloges, a-t-il donnée des verbes moyens? Voici sur quelle base il établit la définition de ces verbes : *per actionem autem cum passione mixtam, intelligo; 1 eam, per quam ipsi à nobis aliquid patimur; seu quæ in ipsum agentem reflectitur; et per pronomen reciprocum se, vel sibi, vel etiam additâ præpositione, per, ad se, in se, inter se, etc., exprimi solet; 2 actionem quæ ab altero in nos transit, sed volente, curante, mandante, jubente, vel petente nobis aliquid fieri.* Or dans les verbes : ἔρχομαι, ἰκνοῦμαι, μέμνημαι, ἐνθυμούμαι, οἶομαι, ἔδομαι, γνῶσσομαι, ὄσσομαι, δέρκομαι, μέμφομαι, βούλομαι, ἀσθάνομαι, γέυομαι, ἔχομαι, παρικούομαι, et dans mille autres, M. Kuster peut-il prouver que le pronom composé soit sous-entendu, ou qu'il y ait quelque action qui retombe sur nous? Ne doit-on pas en effet s'indigner de vous entendre dire que devant la phrase : διδάσχομαι τὸν υἱόν, est sous-entendue celle-ci : ἐπὶ τῇ ἑμαυτοῦ ὠφελείᾳ? Eh quoi? celui qui laboure, celui qui coupe, celui qui bâtit, tout homme, en général, n'est-ce pas pour son avantage qu'il travaille? Et quel est l'homme assez insensé pour ne pas attendre de son action l'avantage qui doit lui en revenir? Quelle grammaire philosophique!

« Que dis-je, des Hellénistes étrangers? Parmi les Grecs, il y avait de savans grammairiens qui savaient que la nature des verbes moyens est d'exprimer si-multanément le sujet et l'objet de l'action. »

Aucun des grammairiens grecs ne reconnaît, à tous les verbes moyens, cette signification; pas même M. Kuster, de l'ouvrage duquel vous avez traduit ce

γειαν πάθει συνημμένην καλῶ, α', καθ' ἣν ἡμεῖς τι παρ' ἑαυτῶν πάσχομεν, ὡς ἐπιστρέφουσιν ἐφ' αὐτοὺς ἐνεργοῦντας, ἐμφαινομένους διὰ τῆς συνθέτου Ἀντωνυμίας ἑαυτὸν, ἑαυτοὺς, ἢ καὶ πρὸς ἑαυτόν, κ. τ. λ. β', ἥτις παρ' ἑτέρου ἐφ' ἡμᾶς μεταβαίνει, θέλοντας, φροντίζοντας, αἰτοῦντας, προσταύτοντας, ἢ ζητοῦντας γενέσθαι τι ἡμῖν. ἰδοὺ ἐφ' ἃ βέβηκεν ἡ παρὰ τοῦ Κουστέρου καθαρχὴ ἐξηγήσεις τοῦ μέσου ῥήματος· ἀλλὰ πρὸς Θεοῦ, ἐν τοῖς ῥήμασιν ἔρχομαι, ἰκνοῦμαι, μέμνημαι, ἐνθυμούμαι, οἶομαι, ἔδομαι, γνῶσομαι, ὁσσομαι, θέρομαι, μέφομαι, βούλομαι, αἰσθάνομαι, γέυομαι, ἔχομαι, παρακρούομαι, καὶ ἐν ἄλλοις πολλοῖς, ἐν τίσιν τούτων ὑποφαίνεται ἡ σύνθετος Ἀντωνυμία; ἢ ποῦ ἐνταῦθα φαίνεται τις ἐνέργεια ἐφ' ἡμᾶς μεταβιβαζομένη; ἡλικίης δ' "ἀγανακτήσεως ἄξιον" τὸ λέγειν, ὅτι τὸ "διδάσχομαι τὸν υἱὸν ὑπεμφαίνει ἔξωθεν τὸ, ἐπὶ τῇ ἐμμαντοῦ ὠφελείᾳ"; τί δὲ; ὁ σκάπτων, οὐκ ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ὠφελείᾳ σκάπτει; ἢ ὁ ράπτων, ἢ ὁ οἰκοδομῶν, ἢ ἀπλῶς εἰπεῖν, οὐ πᾶσα πράξις γίνεται ὑπὸ τινος ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ὠφελείᾳ; καὶ τίς τοσοῦτον εὐνήθης, ὥστε ποιεῖν τι, μηδὲν αὐτὸς ὠφελούμενος; βαβαὶ τῆς φιλοσόφου Γραμματικῆς.

" Ἀλλὰ τί λέγω ἀλλοφύλους Ἑλληνιστάς; μὴ γὰρ ἔλειψαν ἀπὸ τούτων Ἑλλήνας Γραμματικοὶ φιλόσοφοι, οἱ ὁποῖοι κατενόησαν, ὅτι τοῦ μέσου ῥήματος ἡ φύσις εἶναι νὰ σημαίνῃ ἐν ταύτῃ ἐνέργειαν καὶ πάθος;

Οὐδεὶς τῶν Ἑλλήνων Γραμματικῶν εἶπε, " τοῦ μέσου ῥήματος " ἐν γένει, ἀλλὰ τινῶν μέσων· ἀλλ' οὐδ' ὁ

Κούστερος αὐτὸς, ἐξ οὗ ταῦτα μετεφράσθη· καὶ σὺ δὲ αὐτὸς κατωτέρω ἐπιλαθόμενος τούτων, διαιρέσεις αὐτὸ καὶ εἰς ἄλλα εἶδη·

“ Μηγαρὶ δὲν ἐκατάλαβαν, ὅτι τὸ τύπτομαι, παρα-
 “ δείγματος χάριν, παθητικὸν ῥῆμα, ὅταν ὁ προσφέρων
 “ αὐτὸ, σημαίνει ὅτι τύπτεται ἀπ’ ἄλλον ”· ἀλλὰ τοῦτο
 δηλοῖ, ὅτι τότε πάθος σημαίνει· “ δύναται χωρὶς ν’ ἀλλάξῃ
 “ σχηματισμὸν, νὰ λάβῃ μέσσην διάθεσιν, ἐὰν ὁ προσφέρων
 “ θέλει νὰ σημάνῃ, ὅτι τύπτει αὐτὸς ἑαυτόν; ”

Ὁ ἐστὶ, τότε δηλοῖ ἐνέργειαν·

“ Δὲν φέρω μάρτυρα τὸν Ἀπολλώνιον, ὃς τις ἔδειξεν,
 “ ἀλλὰ κατὰ τὴν συνήθειάν του σκοτεινῶς, ὅτι ἐκατάλαβε
 “ τὴν φύσιν τοῦ μέσου ῥήματος·

Ὁ ἡμέτερος φιλόλογος, ὅπερ καὶ ἄλλοις τισὶν Ἑλληνι-
 σταῖς δοκεῖ οὐκ ὀρθῶς, οἶεται τὴν Γραμματικὴν τοῦ Ἀπολ-
 λωνίου ἀκατάληπτον εἶναι, σαφεστάτην οὖσαν· ἀλλ’ ἐν
 τούτοις ὁ Ἀπολλώνιος φανερώς λέγει· τὸ γὰρ ἐλουσά-
 μην, ἐποίησάμην, καὶ ἐτριψάμην, καὶ τὰ
 τούτοις ὅμοια, ἔχει ἐκδηλοτάτην τὴν σύνταξιν,
 ὅτε μὲν ἐνεργητικὴν, ὅτε δὲ παθητικὴν· σελ. 210.
 ἄρα ὁ Λάσκαρις καὶ ὁ Θεόδωρος ταῦτά τῳ Ἀπολλωνίῳ
 φθέγγονται· ἄρα καὶ πρὸ τῆς ἀλώσεως, καὶ μετὰ τὴν ἀλω-
 σιν ἔλεγον, καὶ λέγουσιν οἱ πεπαιδευμένοι, ἀφαιρου-
 μαί σε τὸ ἱμάτιον, καὶ ἀφαιρουμαι ὑπὸ σοῦ
 τὸ ἱμάτιον.

Σελ. κζ’, στιχ. ις’, ἡ 72, 32. “ Ἀρκεῖ νὰ ὀνομάσω
 “ τοὺς Στωϊκοὺς φιλοσόφους, οἱ ὅποιοι πολλὰς ἑκατον-
 “ τατηρίδας πρὸ τοῦ Ἀπολλωνίου ἐξήγησαν καθαρὰ τῶν
 “ ῥημάτων τὴν μεσότητα.”

Βεβαιότατα οὐχὶ κατὰ τὸν Κούστερον, ἀφορμὴν λαβόντες

que vous avancez ici. Vous même, oubliant ce que vous dites ici, vous allez, plus bas, diviser les verbes en plusieurs espèces.

« Ils avaient compris que, par ex. : *τύπτομαι*, je suis « *frappé*, étant un verbe passif, lorsque celui qui « l'emploie veut dire qu'il reçoit une action de la part « d'un autre ; » (alors donc il est passif) « peut devenir moyen sans changer de forme, si celui qui l'emploie veut dire qu'il *se frappe*, » (c'est-à-dire, le même verbe exprime alors une action,) « je ne m'appuie pas ici sur le témoignage d'Apollonius ; qui « prouve, mais d'une manière obscure et conforme à « son style, qu'il avait compris la nature des verbes « moyens. »

C'est à tort que M. Coray pense, avec plusieurs autres hellénistes, que les œuvres, si claires d'Apollonius, sont obscures et incompréhensibles. Voilà ce que cet illustre grammairien dit de certains verbes moyens : *ἔλουσάμην, ἐποιησάμην, καὶ ἐτριψάμην*, et les semblables, dont la syntaxe est très-claire, sont, tantôt actifs, et tantôt passifs, pag. 210. Or, Lascaris et Théodore énoncent le même principe qu'Apollonius. Ainsi, avant et après la prise de Constantinople, on disait et l'on dit encore : *ἀφαιρούμαι σε τὸ ἱμάτιον, καὶ ἀφαιρούμαι ὑπὸ σοῦ τὸ ἱμάτιον*.

Page xç, lig. ις', ou γι, 31. « Il me suffit de nommer ici les stoïciens qui, plusieurs siècles avant « Apollonius, ont expliqué clairement les verbes « moyens. »

Sans doute, les stoïciens connaissaient le génie de leur

langue, et ils n'avaient pas besoin, comme M. Kuster, de prendre pour guides les langues étrangères; ce n'est pas eux qui disent que la phrase ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ὠφελείᾳ est sous-entendue, ou que les pronoms composés accompagnent toujours les verbes moyens: car les pronoms se joignent aux verbes moyens, comme aux verbes actifs, dans le cas, seulement, où ces verbes se construisent avec eux. Ex. :

Χαρίζομένη πόσει ᾧ. Il. E., 71.

Νόστον ἐτάροισι διζήμενος, ἡδ' ἐμοὶ αὐτῷ. Odys. Ψ' 253.

Ἐμέθεν περιδῶσθαι αὐτῆς. 78.

Μυρμιδόνεσσι πιφάσκειαι, ἡ ἐμοὶ αὐτῷ. Il. II. 12.

Ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ. Odys. Δ. 177.

Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ ποιεῖται. Odys. B. 125.

ὣς ἐμαντῷ Θρέμμῃ Θρεψαίμην ἐγώ. Soph. Œd. roi. 1139.

Mais dans les exemples suivans, les pronoms ne sont pas nécessaires :

Πατὴρ ἐμοῦ πλεός ἐϋρὺ μετέρχομαι. Odys. 3. 85.

Ἀλλὰ σύγ' ἱμερόεντα μετέρχεο γάμον. Il. E. 428.

Ce n'est point en effet pour elle-même que Vénus s'occupe des mariages des mortels.

Ἄταρ ἄψ ἀπιὼν, μάλα μέρμερα μῆσατο ἔργα. Il. K. 289.

Pense-t-on jamais à se nuire à soi-même? Il est inutile de rapporter d'autres exemples.

παρά τῶν ἄλλων γλωσσῶν, ἀλλ' ἐξ αὐτῆς τῆς συνθήκης τοῦ Ἑλληνικοῦ λόγου· ἀλλ' οὐδὲ τὸ “ ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ὠφελείᾳ ” εἶπον ἐκεῖνοι, οὔτε τὴν Σύνθετον Ἀντωνυμίαν ἐννοουμένην τοῖς μέσοις τῶν ῥημάτων εἰσηγήσαντο· πρόσκειται γὰρ αὕτη, τῆς ἐννοίας ἀπαιτούσης· οἶον,

Χαριζομένη πόσει ὦ· ἰλ. Ε, 71.

Νόστον ἐτάροισι διζήμενος ἢ ἐμοὶ αὐτῷ. Ὀδ. Ψ. 253.

Ἐμέθεν περιδώσομαι αὐτῆς. 78.

Μυρμιδόνεσσι πιφαύσκῃαι, ἢ ἐμοὶ αὐτῷ. ἰλ. Π. 12.

Ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ. Ὀδ. Δ. 177.

Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ ποιεῖται. Ὀδ. Β. 125.

Ὡς ἐμαυτῷ θρήμμα θρεψαίμην ἐγώ. Σοφ. Οἰδ. τυρ, 1139.

Ἄπεστι δ' αὕτη πάλιν τοῦ λόγου ἀπαιτούντος·

Πατὴρ ἐμοῦ κλέος εὐρὺ μετέρχομαι. Ὀδ. Γ. 83.

Ἀλλὰ σὺγ' ἱμερόεντα μετέρχειο γάμου. ἰλ. Ε, 428.

Οὐ γὰρ ἡ Ἀφροδίτη ἑαυτῇ μετέρχεται τὰ ἔργα τοῦ γάμου·

Ἄτὰρ ἄψ' ἀπίων, μάλα μέμερα μήσατο ἔργα. ἰλ. Κ. 289.

Τίς γὰρ ἑαυτῷ βουλευέται κακόν; καὶ πλείστα ἄλλα, ὧν τὴν ἔκθεσιν περιττὴν ἡγοῦμαι.

Στιχ. ιθ', ἢ 73, 1. " Αὐτοὺς ἐπρέπε νὰ λάβωσιν ὁδη-
 " γοὺς, "

καὶ τίνας μέχρι τοῦδ' ἔλαβον, ἢ λήφονται εἰς τοῦτιόν;
 ἀνοητότατοι νῆ Δίαγ' ἂν εἶεν, εἰ λάβαιεν τὰ Σχέδια.

" Ὅσοι μας κατεπλούτισαν μὲ πτωχὰς γραμματικάς. "

Τὰς ποίας λέγεις πτωχὰς; τὰς τοῦ Ἀπολλωνίου; ἀλλ' αὐτὸς
 ὠμολόγησας ἀνωτέρω ἀκαταλήπτους σοὶ εἶναι. τὴν τοῦ
 Γαζῆ; ἀλλὰ ταύτης, μὴ τόλμηρόν μὲν εἶπεῖν, ἀληθές δέ,
 τὰ πλεῖστα οὐκ ἔγνωσ. οὐ γὰρ ἂν τοσοῦτον κατέγνωσ ἀνδρὸς,
 ὃν διὰ θαύματος ἄγουσιν ἅπαντες οἱ τῆς Εὐρώπης ἐλλόγι-
 μοι. τῇ δὲ τοῦ Λασκάρεως μὴ ἐπιστήσας, τὸν ὀρθῶς
 ἔχοντα ὀρισμὸν τοῦ Ἀρθρου ἐξεφαύλισας.

Στιχ. κγ', ἢ 4. " Εἰς τὴν κοινὴν γλῶσσαν τὰ παθητικά,
 " βασανίζομαι, βιάζομαι, δέρομαι, ., καὶ ἄλλα μυρία,
 " σημαίνουσι, βασανίζω, βιάζω, δέρω ἑμαυτόν.

Τὰ παρ' Ἑλλήσι μέσα ῥήματα, ὅπως ὅμοια ὑπολαμβάνει
 ὁ ἀνὴρ, τοῖς τῶν Γάλλων, je me frappe, δέρομαι, je
 m'habille ἐνδύομαι, κ. τ. λ. καὶ μὴν λογιώτατε, τὰ
 δέρομαι ἀπλῶς, δέρομαι ἑμαυτόν, δέρω ἑμαυ-
 τόν, διαφέρουσιν ἀλλήλων. τὸ μὲν γὰρ δέρομαι, ῥη-
 θεῖν ἂν γαλλιστὶ je me frappe. τὸ δὲ δέρω ἑμαυτόν,
 c'est moi-même que je frappe. ἔστι γὰρ ταῦτόν τῳ αὐτὸς
 δέρω ἐμὲ, καὶ ὑποστραφείας τῆς συντάξεως, δέρω
 ἑμαυτόν. λέγω δὲ ὑποστροφὴν τὴν τῆς αὐτὸς, ἢ συνε-

Ligne 19', ou 73, 1. « Il fallait prendre pour guides,
« les stoïciens. »

Vous avez raison, et les grammairiens ne feront que vous obéir en évitant de se guider par des improvisations.

« Tous ceux qui nous ont accablés de pauvres grammaires. » Quelles sont ces pauvres grammaires? Serait-ce les ouvrages d'Apollonius? mais vous venez d'avouer qu'ils sont inintelligibles pour vous? Serait-ce la grammaire de Gazée, dont la plus grande partie vous paraît obscure; et vous est-il permis, ne le comprenant pas, de blâmer cet homme, que les savans et les littérateurs admirent dans toute l'Europe? Que si vous parlez de celle de Lascaris, n'ayant pas saisi le sens de la définition exacte de l'article, c'est à tort que vous la méprisez.

Ligne xy', ou 4. « Dans la langue vulgaire, les verbes
« passifs βασιζομαι, βιάζομαι, δέρομαι, et tant d'au-
« tres, signifient : βασιζώ, βιάζω, δέρω ἑμαυτόν. »

Que ἐνδύομαι se rende par *je m'habille*, et δέρομαι par *je me frappe*, je n'y vois pas une raison pour assimiler les verbes moyens grecs aux verbes réfléchis de la langue française. En grec, δέρομαι, δέρω ἑμαυτόν, et δέρομαι ἑμαυτόν n'expriment pas la même chose; δέρομαι sans régime, peut se rendre en français par *je me frappe*; mais δέρω ἑμαυτόν équivaut à *c'est moi que je frappe, ce n'est pas un autre*; parce qu'il est pour αὐτὸς τύπτω ἐμέ: c'est-à-dire, ἐγὼ αὐτὸς τύπτω ἐμέ. En composant αὐτὸς

avec ἐμέ, la phrase est ainsi exprimée : δέρω ἐμαυτὸν dans la voix active, d'où l'on forme δέρομαι ἐμαυτὸν dans la voix moyenne. J'entends *par voix moyenne, celle dont l'action n'est pas aussi complète qu'elle pourrait l'être, que le verbe soit d'ailleurs transitif, ou réfléchi*; et c'est en quoi elle diffère de la voix active, dont l'action est complète autant qu'elle est susceptible de l'être. Le nom de verbes *moyens* a donc été attribué à ceux qui *tiennent une place moyenne* entre la disposition active, et entre la disposition passive; ainsi dans δέρω ἐμαυτὸν l'action est comme transitive, et par conséquent complète, tandis que dans δέρομαι ἐμαυτὸν elle n'a pas son parfait accomplissement. Nos écrivains classiques, qui emploient les verbes moyens, dans une action incomplète, offrent la preuve de ce que nous avançons. Xénophon, Cyr. ped. 1, dit : οἱ δὲ φύλακες προσελάσαντες ἐλοιδόρουν αὐτόν. Dans cette phrase, ἐλοιδόρουν exprime un *reproche piquant* de la part des gardiens, envoyés exprès pour veiller sur Cyrus et qui, craignant pour lui quelque accident fâcheux, le menaçaient de l'accuser devant son grand-père. Tandis que pour son oncle, Xénophon dit : ἐλοδοροῖτο, les reproches étant adoucis dans sa bouche par le ton de l'affection. Calchas, dans Homère, dit : οἶομαι δ' ἄνδρα χολωσέμεν, dans la voix moyenne, en parlant d'une manière douteuse et non affirmative; c'est ainsi que Jupiter s'adresse à Junon, en ces termes : αἰεὶ μὲν οὔτεαι pour lui faire voir que ses soupçons ne lui servent de rien. Mais Achille, à qui Agamemnon avait dit οἶω dans la voix active, réplique par le même verbe οἶω; car tous les deux voulaient

νοεῖτο ἢ ἐγὼ πρὸς διαστολὴν προσώπου, σύνθεσιν τῇ ἐμέ·
 καὶ τοῦ δέρω ἑμαυτὸν ἐνεργητικοῦ, μέσως τὸ δέρομαι
 ἑμαυτόν· Μεσότητος δ' ἐνέργειαν καλῶ τὴν
 μὴ γινομένην, ὅσον ἐνδέχεται, καὶ τε ἀντανα-
 κλώμενον, καὶ τε μεταβατικὸν ἢ τὸ μέσον· ἢ
 καὶ διενήνοχε τοῦ ἐνεργητικοῦ, ὅσον ἐνδέχεται τὴν ἐνέργειαν
 γίνεσθαι δηλοῦντος· καὶ ἕνεκά γε τούτου μέσον εἴρηται τὸ
 ῥῆμα, διὰ τὸ εὐτελέστερον τοῦ τελείου κατὰ τε πάθῃσιν
 καὶ δράσιν· ὅθεν καὶ τὸ δέρω ἑμαυτὸν μεῖζόν τι δηλοῖ
 τοῦ δέρομαι ἑμαυτόν· Μάρτυς δὲ καὶ ἡ χρῆσις τῶν
 Συγγραφέων, χρωμένων τοῖς μέσοις ἐπ' ἀτελοῦς ἐνεργείας·
 αὐτίκα γὰρ ὁ Ξενοφῶν Κυρ. Παιδ. Α. ἔφη· οἱ δὲ φύλακες
 προσελάσαντες ἐλοιδοροῦν αὐτόν, αὐστηρᾶς δη-
 λονότι τῆς λοιδορίας οὔσης· ἐπέμφθησαν γὰρ ὅπως φυλάττοιεν
 τὸν Κύρον· καὶ δεδιότες μὴ τι πάθῃ, μετ' ἀγανακτήσεως
 προσηνέχθησαν αὐτῷ, φάντες κατερεῖν αὐτοῦ τῷ πάπ-
 πῳ· ὁ μὲν τοι θεῖος ἐλοιδοροῖτο αὐτῷ, τῆς λοιδορίας
 γενομένης ἡπιωτέρας, καὶ οὐ θυμοδακοῦς· καὶ ὁ Κάλχας δ'
 ἔφη· οἶομαι δ' ἄνδρα χολωσέμεν, ὑπενδοιάζων καὶ
 οὐ διαβεβαιούμενος· καὶ τὸ τοῦ Διὸς πρὸς τὴν Ἥραν, αἰεὶ
 μὲν ὅτεαι, ἀτελῇ καὶ ἄπρακτον δόκησιν ἐμφαίνει· ὁ μὲν
 τοι Ἀχιλλεὺς, τοῦ Ἀγαμέμνονος εἰπόντος ὅτῳ, καὶ αὐτὸς
 ὅτῳ οὐ πείσεσθαι ἐπέφερεν· ἑκάτερος γὰρ ἐδήλου, οὐ

δόκησιν ἀτελῆ, βεβαίωσιν δὲ τῆς δοκῆσεως· εὔτω δὲ καὶ Σοφοκλῆς,

Σὲ γὰρ τῶν δ' ἐς πλεόν, γύναι, σέβω. Οἶδ. Τυρ. 699.

οὐ σέβομαί φησι, κατὰ μείζονα διάθεσιν τὴν ἐνεργητικὴν· οὕτως οὖν οἰκοδομῶ τέλειόν τι ἐμφαίνει, οἰκοδομοῦμαι, δ' ἀτελές· οὕτω καὶ ναυπηγοῦμαι, θύομαι, λύομαι· ἅπερ οἱ Γάλλοι διὰ τοῦ *faire bâtir, faire construire*, ἐρμηνεύσειεν ἂν κυρίως.

Ὁ δὲ λόγος τῆς τοιαύτης μεσότητος, τὸ μὴ ἐνδέχεσθαι ἐνεργεῖν τελείως ἐφ' ἑαυτὸν ἐπὶ μὲν τῶν ἀντανακλωμένων· οὐδεὶς γὰρ τύπτει ἑαυτόν, ὥς περ ἕτερον· διὸ καὶ τὸ δέρω ἑμαυτὸν μετενήνεκται ἀπὸ τοῦ δέρω ἕτερον· ἐπὶ δὲ τῶν μεταβατικῶν μέσων, ὅτι ἐν πλείστοις οὐκ αὐτοχειρίᾳ ἡδράσις, οἷα τὰ, οἰκοδομοῦμαι, ναυπηγοῦμαι, μεταπέμπομαι, καὶ ἄλλα, ἐν οἷς τὸ ἀτελές τῆς ἐνεργείας ἐμφαίνεται· ὕπερ ὁ Κούστερος ἀγνοῶν, ἐπεχείρει διορθοῦν καὶ τὸν Ξενοφῶντα, ὡς μὴ ὀρθῶς εἰπόντα Κυρ. Ἀν. βιβλ. Ζ. κεφ. Γ'. ἐπιψηφίζετε ταῦτα, δέον, φησί, γράφειν ἐπιψηφίζεσθε, διὰ τὸ ἀλλαχόσε τὸν Ξενοφῶντα εἰπεῖν· πάντες μὲν ἐλέγετε σὺν Σεύθῃ εἶναι, πάντες δ' ἐπιψηφίσασθε ταῦτα· ὅτι δὲ τὰ μέσα, ἀτελῆ τὴν ἐνέργειαν δηλοῖ ἐκ τῶν^α, ἀλλὰ καὶ ἐκ τῶν ἐξῆς δῆλον γενήσεται.

présenter leur pensée d'une manière affirmative. Sophocle dit :

Σὲ γὰρ τῶν δ' εἰς πλεον, γύναι, σέβω. OEdip. roi, 699.

et non *σέβομαι*, pour exprimer le respect profond qu'OEdipe avait pour Jocaste. Il en est de même de *οἰκοδομῶ*, dont l'action est complète, et d'*οἰκοδομοῦμαι* dont l'action est incomplète. Ainsi, si *οἰκοδομῶ* veut dire *bâtir*, *οἰκοδομοῦμαι* doit se rendre par *faire bâtir*, *faire construire*, dans le sens moyen.

La raison de la signification incomplète, lorsqu'il s'agit des verbes réfléchis, est fondée sur ce que personne n'agit sur lui-même avec la même force que sur un autre. On ne *se frappe* point de la même manière que l'on en *frappe un autre*. Ainsi, *δέρω ἑμᾶντον*, locution analogue à celle de *δέρω ἕτερον*, dont elle dérive par imitation, à plus de force que *δέρομαι*. Les verbes transitifs moyens présentent aussi la signification incomplète, parce qu'ils n'expriment pas une action réelle, comme dans *οἰκοδομοῦμαι οἶκον*, *faire bâtir une maison*. M. Kuster, qui ignorait cette signification des verbes moyens, s'est permis de corriger la phrase de Xénophon, exp. Cyr. vii. chap. 3, *ἐπιψηφίζετε ταῦτα* par *ἐπιψηφίζεσθε*; parce que Xénophon, dit-il, s'explique ailleurs dans la voix moyenne : *πάντες μὲν ἐλέγετε σὺν Σεύθῃ εἶναι, πάντες δ' ἐπιψηφίσασθε ταῦτα*; Dans le premier cas, cependant, *ἐπιψηφίζετε* est pris dans le sens actif et complet, tandis que dans le second, *ἐπιψηφίσασθε* offre une signification moyenne et incomplète.

Page κή. 5', ou 73. 11. « Les écrivains construisent souvent les verbes moyens, de façon que l'action paraît avoir pour objet, une autre personne, et non celle qui agit. »

La transition n'est pas seulement apparente, mais réelle; elle a bien pour objet une autre personne : car dans

Ἀρϋόμενος ἦν ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων. Odys. A. 5.

il est évident que ἦν ψυχὴν se rapporte à Ulysse ; νόστον à ses compagnons. Il en est de même de

Γνώσσει Ἀτρεΐδην ἀγαμέμνονα. Il. K. 88.

Κείνους κίχαι σόμεθα πρὸ πυλάων. 125.

Ἐλκετο δὲ μέγα ξίφος.

Ἐλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος . . . 135.

Νεμεσίζομαι ἄλλῳ δήμῳ. Odys. B. 239.

Κάλχαντα πρῶτιστα κάκ' ὀσσόμενος. Il. A.

Dans tous ces exemples, le régime est-il identique au sujet du verbe?

Ligne 9', ou 13. « Mais cette syntaxe est elliptique, comme dans φοβοῦμαί σε, αἰδοῦμαί σε, qui doivent se rendre par φοβῶ, αἰδῶ ἑμαυτόν. »

Si l'on essayait de rendre ces termes comme vous le faites, la signification moyenne serait tout-à-fait déruite. Je viens en effet de dire que φοβῶ ἑμαυτόν exprime une action complète; φοβοῦμαι, incomplète; ainsi

Σελ. κη. 5', ἡ 73. 11. " Τὰ συντάττουσι πολλαῖς
 " εἰς τρόπον, ὥστε φαίνεται νὰ (γράφει, ὅτι) γίνεται
 " ἡμετάδασις τῆς ἐνεργείας εἰς πρόσωπόν τι διάφορον παρὰ
 " τὸν ἐνεργοῦντα. "

Οὐ φαίνεται, ὡ βέλτιστε· ἀλλὰ πράγματι γίνεται ἡμε-
 τάδασις εἰς ἄλλο πρόσωπον· ἐπεὶ, φέρε,

Ἀρνύμενος ἦν ψυχὴν καὶ νόστον ἐταίρων. Ὀδ. Α. 5.

τὸ μὲν ἦν ψυχὴν πρὸς τὸν Ὀδυσσεά, καὶ οὐδεμίαν
 ἀνάγκη τῆς αὐτῷ. τὸ δὲ νόστον οὐδόλως πρὸς αὐτόν,
 ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἐταίρους ἀποτείνεται· καὶ

Γνώσκει Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα. Ἰλ. Κ. 88.

Κείνους χειρὶ σόμεθα πρὸ πυλάων. 125.

Ἐλκετο δὲ μέγα ξίφος·

Ἐλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος. . . 135.

Νεμεσίζομαι ἄλλω δῆμῳ. Ὀδ. Β. 239.

Κάλχαντα πρῶτιστα κάκ' ὀσσόμενος. Ἰλ. Α.

Οὐ πρὸς ἕτερον καὶ πρόσωπον καὶ πράγμ' ἀναφέρεται;
 Στιχ. θ', ἡ 13. " Ἄλλ' ἡ σύνταξις αὕτη, ἡ εἶναι ἐλ-
 " λειπτική, καθὼς εἶναι τὸ φοβοῦμαι σε, τὸ αἰδοῦμαι σε,
 " τῶν ὁποίων ἡ ἀληθὴς ἀνάλυσις εἶναι, φοβῶ ἢ αἰδῶ ἑμαυ-
 " τὸν διὰ σέ. "

Οὐκ ἔστιν ἀληθὴς ἀνάλυσις τὸ φοβῶ ἑμαυτὸν, ὅπερ
 μεῖζόν τι δηλοῖ τοῦ, φοβοῦμαι μέσου. ἀλλὰ τὸ, ἔστι

μοὶ φόβος σου, ἔστι μοι αἰδώς σου. ὥσπερ τοῦ αἰσθάνομαι ψυχὸς ἀνάλυσίς ἐστιν, ἔστι μοι αἰσθησις ψυχὸς. μαρτυροῦσι δὲ δ, τε Πλάτων καὶ Ἰσοκράτης ἐν τοῖς αὐτῶν ἐπιτάφιοις εἰπόντες· εἴ τις ἐστὶν αἰσθησις τοῖς τετελευτηκόσι τῶν ἐνθ' ἐν δὲ τούτῳ δ' ἦν, εἶπερ οἱ τετελευτηκότες αἰσθάνονται τῶν ἐπὶ γῆς.

Ἐπιστατέον δὲ καθεῖναι, ὅτι φοβοῦμαι σε, καὶ φοβοῦμαι διὰ σε, διαφέρουσιν ἀλλήλων· τὸ μὲν γὰρ δηλοῖ φοβοῦμαι μή τι πάθω παρὰ σοῦ· τὸ δὲ φοβοῦμαι διὰ σε, τὰ φοβοῦμαι, μή τι πάθῃς, ὡς τὸ,

Ἔδδειςε δὲ περὶ ξανθῷ Μενελάῳ. ἱλ. Κ. 240.

εὐρηται δὲ καὶ μεταβατικόν,

Μηδέ τι πω δειδίσσας λαὸν Ἀχαιῶν. ἱλ. Δ. 184.

Εἰοίκασι δὲ τὰ φόβου σημαντικὰ τῶν μέσων ἐλάττω πάθησιν μᾶλλον, ἢ δράσιν δηλοῦν· τῷ γὰρ φοβῶσε ἐνεργητικῶ ἀντιπαράκειται κατὰ πάθησιν τὰ φοβοῦμαι σε· καὶ ἐνεκὰ γε τούτου παρητήσαντο τὴν παθητικὴν σύνταξιν· οὐδὲ γὰρ λέγομεν, φοβοῦμαι ὑπὸ σοῦ· ἐπεὶ δὲ πάλιν ἡ παθαίνουσα διάθεσις, οὐκ ἐτελεῖτο ἐνεργείᾳ· οὐ γὰρ ὃν δέδοικα, ἐνεργεῖ ἐπ' ἐμέ, ἀλλ' ὁ ἐξ αὐτοῦ φόβος, τῆς μέσης συντάξεως εἶχετο τὰ ῥήματα ταῦτα· οὐκ ἀγνοῶ δὲ, ὅτι διηπόρουν καὶ οἱ πάλαι τῶν Γραμματικῶν περὶ τῆς

les verbes précédens doivent se rendre par ἔστι μοι φόβος σου, ἔστι μοι αἰδώς σου, et αἰσθάνομαι ψύχους par ἔστι μοι αἰσθησις ψύχους. Si vous me demandez quelles sont mes autorités, je vous citerai Platon et Isocrate, qui, dans leurs éloges funèbres, ont employé la même phrase : αἷτις ἐστὶν αἰσθησις τοῖς τετελευτηκόσι τῶν ἐνθένδε, au lieu de εἴπερ οἱ τετελευτηκότες αἰσθάνονται τῶν ἐπὶ γῆς.

Il faut pourtant examiner si φοβοῦμαι σε, et φοβοῦμαι διὰ σέ expriment la même chose : le premier se rend en grec par φοβοῦμαι, μή τι πάθω παρὰ σοῦ, je crains que tu ne me fasses du mal ; tandis que le second veut dire je crains pour toi, comme

Ἐδδεῖσε δὲ περὶ ξανθῷ Μενελάῳ. Il. K. 240.

Souvent ces verbes se trouvent, transitifs :

Μαδίτι πω. δεῖ δὲ σπασθῆναι λαόν. Ἀχαιῶν. Il. ΔΙ. 184.

Les verbes qui expriment la crainte, marquent une souffrance incomplète. Le verbe actif φοβῶ σε, je te fais peur, est en opposition avec φοβοῦμαι σε, je te crains ; et comme leur signification naturelle est plus passive qu'active, ils ne reçoivent pas la syntaxe passive ; on ne dit point φοβοῦμαι ὑπό σοῦ : leur action en effet n'est pas réelle, parce que ce n'est point la personne dont j'ai peur qui agit sur moi, c'est l'idée d'une souffrance à venir qui me tourmente ; aussi les a-t-on placés dans la classe des verbes *moyens*. Je n'ignore pas que les anciens grammairiens étaient embarrassés de fixer la signification de

l'accusatif qui les accompagne, et que, ne pouvant l'expliquer par un régime direct, parce qu'il agit d'une manière indirecte sur la personne exprimée par le verbe, ils l'ont nommé accusatif elliptique d'une préposition. Cependant la syntaxe elliptique en grec est relative à la syntaxe complète. Or, nous venons de voir que le cas qui accompagne ces verbes, régi par une préposition, suppose dans un état de souffrance la personne qu'il indique, et que, sans la préposition, c'est la personne exprimée par le verbe, qui est souffrante d'une manière incomplète ; par conséquent, ces verbes ne peuvent être que moyens ; c'est-à-dire, exprimant un sens incomplet.

Il est à observer qu'il y a des verbes en ω qui ont quelque analogie avec les verbes moyens : $\piλουτῶ$, $δειπνῶ$, et d'autres auxquels correspondent les verbes transitifs $\piλουτίζω$, $δειπνίζω$. On les emploie dans le même sens que les moyens : $γεύομαι ἐγὼ$, dont le transitif est $γεύω ἕτερον$, $κάθημαι$, $καθίζω$; $δανείζομαι$, $δαγείζω$; $κοιμῶμαι$, $κοιμίζω$, et d'autres semblables.

« Ou bien ces verbes expriment une action qui ne
 « tombe pas sur la même personne qui agit, mais sur
 « une personne, ou sur une chose qui appartient à
 « celui qui agit : $τύπτομαι τὸν παῖδα$ équivalant à *je*
 « *frappe l'enfant de moi.* »

Je viens de prouver que les verbes actifs ont la signification complète ; en effet, Tirésias dit :

$\Lambdaπειμι τοίνυν$, $\kappa\alpha\iota\ \sigma\upsilon\ \pi\alpha\acute{\iota}\ \kappa\acute{o}\mu\iota\zeta\epsilon\ \mu\epsilon$. Soph. OEd. roi. 444.

συντάξεως αὐτῶν, πρὸς αἰτιατικὴν φερομένων, καὶ διὰ τὸ μὴ ἐπ' εὐθείας ἐνεργεῖν, ἥ καὶ πάθος ἐμφαίνεσθαι, ἑλλειπτικὴν ἐκάλεσαν. ἀλλὰ τὸ μὲν ἑλλειπτικὸν ἀπότηι καὶ τὸ πλήρες τῆς συντάξεως. ἐπεὶ δὲ τὸ προθετόπτωτον ἑτεροῦόν τι ἀνωτέρω ἐδήλου, προφανές, ὅτι τὸ ἑλάττω τῆς ἐνεργείας, ἡ παθήσεως χώραν καὶ τούτοις ἔξει.

Οὐκ ἀξυμφανές δὲ, ὅτι καὶ ἡ εἰς ὦ ἐκφορὰ μεσότητα δηλοῖ ἐσθ' ὅτε. ὥς τὰ πλουτῶ, δειπνῶ, καὶ ἄλλα, ἔχοντα ἀντιπαρακείμενα τὰ πλουτίζω, δειπνίζω ἐν μεταβάσει. ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὰ γεύομαι ἐγὼ, καὶ γεύω ἑτερον. κάθημαι, καὶ καθίζω. δανείζομαι, καὶ δανείζω. κοιμῶμαι, καὶ κοιμίζω, καὶ τὰ τοιούτοτροπα.

Στιχ. ιβ', ἡ ιβ. “ Ἡ σημαίνουσιν ἐνέργειαν ἐπιστρέφουσιν ὅχι ἀμέσως εἰς τὸν ἐνεργοῦντα, ἀλλ' εἰς πρόσωπον, ἡ πρᾶγμα, ἴδιον τοῦ ἐνεργοῦντος, καθὼς εἶναι “ τὸ τύπτομαι τὸν παῖδα, τὸ ὅποιον ἰσοδυναμεῖ μὲ τὸ “ τύπτω τὸν ἑμαυτοῦ παῖδα. ”

Δέδεικται ἀνωτέρω, ὅτι τὰ ἐνεργητικὰ οὐκ ἰσοδυναμεῖ τοῖς μέσοις, ἥ καὶ Τειρεσίας ἔφη·

Ἄπειμι τοίνυν, καὶ σὺ καὶ κόμιζέ με. Σοφ. Οἰδ. τυρ. 444.

ἡ μέντοι Ἑκάβη ἐν Τρωάσιν Εὐριπίδ. 593. ἔφη·

Πρεσβυγενὲς Πρίαμε, κόμισαί μ' εἰς ἄθου·

Οὐ γὰρ ἐνεργεῖα ὁ Πρίαμος εἶχε κομῖσαι τὴν Ἑκάβην·
 θαυμάζω δὲ, εἰ μὴ τις ὀρθῶς λέγοι, τύπταμαι τὸν
 ἄνδρα μέσως, ἀνευ τοῦ ἐμὸν αὐτὸν εἶναι· καὶ γὰρ ὀρ-
 θῶς λέγει, ἀσπάζομαι τὸν ἄνδρα, μετατίθεμαι
 ταῦτα, κομίζομαι τὴν βίβλον, ἐπεμψάμην
 τὴν ἐπιστολήν· ἀλλὰ καὶ Ὅμηρος· Μηριόνης Φέ-
 ρεκλον ἐνήρατο· καὶ ἔξοχα Φέρεκλου ἐφίλατο
 παλλὰς Ἀθήνη· καὶ Φέρεκλος Ἀλεξάνδρῳ τε-
 κτήνατο νῆας εἵσσας· μῶν ἀνάγκη ἐνταῦθα, τὸν
 Φέρεκλον, τοῦ Μηριόνη, τὴν Ἀθηναῖν, τοῦ Ἀλέξανδρου
 συγγενεῖς εἶναι;

Στιχ. ιε ἢ ιθ. “ Καταρρήγνυμαι τὰ ἱμάτια, ἀντί
 “ τοῦ καταρρήγνυμι τὰ ἑμαυτοῦ ἱμάτια, ἢ καταρρήγνυμι
 “ ἑμαυτὸν κατὰ τὰ ἱμάτια.”

Τὸ συνεκδοχικὸν τῆς συντάξεως εἶδος συμφέρεται τῷ
 ὅλῳ τὸ μέρος, ἢ τὸ ὅλον τῷ μέρει· καὶ ἀνάγκη τὸ ὅλον
 μέρους ὁμοειδοῦς εἶναι ὅλον, ἢ τὸ μέρος εἶναι ὁμοειδὲς τῷ
 ὅλῳ· μουσικὸς τὴν τέχνην· τέχνη γὰρ καὶ ἡ μου-
 σική· λευκὸς τῷ σώματι· κατὰ Σωμάτων γὰρ ἡ λευ-
 κότης· πλήττομαι τὸν πόδα· μέρος γὰρ ὅπου τοῦ
 ἐμοῦ σώματος· ἀκριβὲς δὲ καὶ ἡ Ὀμηρικὴ ποίησις ἐν τού-
 τοις· εἰ μή τις φαίη τὸ,

Τὸν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον. ἱλ. Δ. 480, Ζ. 9.

οὐ γὰρ αἷτις εἴποι τὸν φάλον τῆς κόρυθος, μέρος εἶναι τοῦ

Hécube, au contraire, dans la trag. d'Eurip., Troad. 593, dit :

Πρεσβυγενὲς Πρίαμος, κῆρ σαί μ' εἰς ἄδου.

L'enfant avait conduit réellement l'aveugle Tirésias ; mais Priam, déjà mort, ne pouvait conduire Hécube aux enfers. Ainsi pour dire : τύπτομαι τὸν ἄνδρα, ai-je besoin que l'homme m'appartienne ? les expressions : ἀσπάζομαι τὸν ἄνδρα, μετατίθεμαι ταῦτα, κομίζομαι τὴν βίβλον, ἐπεμψάμην τὴν ἐπιστολὴν, sont correctes ; Homère dit : Μηριόνης Φέρεκλον ἐνήρατο, et ἔξοχα Φέρεκλον ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη, et Φέρεκλος Ἀλεξάνδρῳ τεκτῆνατο νῆας εἴσας ; serait-ce, que Minerve, Pâris, Mérion et Phéreclos sont tous de la même famille ?

Ligne 15', ou 19. « Καταρρήγνυμι τὰ ἱμάτια veut dire : « καταρρήγνυμι τὰ ἑμαυτοῦ ἱμάτια, ou bien καταρρήγνυμι « ἑμαυτὸν κατὰ τὰ ἱμάτια. »

La figure de grammaire que nous appelons *synecdoque*, s'emploie lorsqu'on agit sur la partie d'un tout, ou sur la totalité elle-même, qui renferme la partie. Comme nous disons : μουσικὸς τὴν τέχνην, λευκὸς τῷ σώματι, la musique étant renfermée dans l'idée générale de l'art, et la blancheur étant un attribut des corps ; de même on dit : πλήττομαι τὸν πόδα. Car le pied est une partie de mon corps. Homère fait un usage fréquent et régulier de cette figure. Le vers suivant :

Τὸν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος γάλον, Il. Δ. 480. et Z. 9.

paraîtra peut-être contraire, à cette règle, parce qu'on

dirait que le cimier du casque n'est pas une partie du corps d'Echépole, tué par Antiloque; cependant il faut reconnaître que le coup qui atteignit le cimier, fut ressenti par Echépole lui-même. Mais *καταρρήγνυμι ἑμαυτὸν τὰ ἱμάτια*, est inexact; car vous ne serez pas déchiré en déchirant vos habits.

La division des verbes moyens est conforme à celle des noms, qui sont *masculins, féminins, neutres, communs*, et *après-communs*; il en est de même des verbes, *actifs, passifs, neutres, moyens, et déponents*; et comme dans les noms communs, c'est l'article qui en détermine le genre; ainsi la syntaxe, active ou passive, désigne les verbes moyens, sans que pour cela ils perdent leur véritable signification. Les verbes suivans et plusieurs autres, dans les poètes, comme dans les prosateurs, sont pris dans un sens passif :

Ἡ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ θαμίντες. Il. A. 821.

Πόλις ἦδε κατ' ἄκρης πέσεται. Il. Ω. 728.

Οὐ γὰρ δὴ φονεὺς ἄλῳσομαι. Soph. OEd. roi. 575.

Οὗτος δ' ἐνθ' ἂν ἤ, στυγήσεται. 617.

Κακὸς δὲ πρὸς σοῦ καὶ φίλων κεκλήσομαι. 521.

Τὸν Λαίου δῆκου τις ὠνομάζετο. 1038.

mais les verbes, qui suivent, ont le sens actif :

Ἀλλ' ἀντὶ τοῦ δὴ παῖδ' αὖ ὠνομάζετο; 1017.

Certes, il n'y a point dans ce vers d'ellipse du pronom

Ἐχεπώλου, ὃν Ἀντίλοχος ἔβαλε· πάλιν ἄλλ' οὖν κατώρθωται, διὰ τὸ τῆς πλήξεως καὶ τὸν Ἀντίλοχόν αἰσθέσθαι· τὸ μέντοι καταρρήγνυμι ἑμαυτὸν τὰ ἱμάτια, ἀσύστατον· οὐ γὰρ ἂν σὺ διαρράγεις, διαρρήγνυμένων σου τῶν ἱματίων.

Ἡ δέγε τοῦ ῥήματος διαίρεσις παρέπεται τοῖς τῶν ὀνομάτων γένεσιν· ὁ γὰρ διάθεσις τῷ ῥήματι, τοῦτο γένος ἐστὶ τῷ ὀνόματι· καὶ ἐπεὶ τούτων τὰ μὲν ἀρσενικά, τὰ δὲ θηλυκά, τὰ δὲ οὐδέτερα, τὰ δὲ κοινὰ καὶ ἐπίκοινα, οὕτω καὶ τοῖς ῥήμασιν ἐνέργεια, πάθος, οὐδετερότης, μεσότης, καὶ ἐπιμεσότης· τὰ τοίνυν μέσα ἀντιπαράκειται τοῖς κοινοῖς ὀνόμασιν· ὥς γὰρ τούτοις ἐπελθὼν τὸ ἄρθρον, προσεδιόρισε τὸ γένος, οὕτω καὶ πὶ τούτοις ἡ συντακτικὴ πτώσις τὴν διάθεσιν, ἐνεργητικῶς μὲν ἔχουσι τὸ ἐκ τρίτου, παθητικῶς δὲ τὸ προθετόπτωτον, ἢ καὶ τὴν αἰτιώδη ἐσθ' ὅτε δοτικὴν· καὶ παθητικῶς μὲν, ὥς τὰ,

Ἡ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ θαμέντες. ἰλ. Α. 821.

Πόλις ἤδε κατ' ἄκρης πέρσεται. ἰλ. Ω. 728.

Οὐ γὰρ δὴ φονεὺς ἄλῳσομαι. Σοφ. Οἰδ. τυρ. 575.

Οὗτος δ' ἐνθ' ἂν ἦ, στυγήσεται. . . 617.

Κακὸς δὲ πρὸς σοῦ καὶ φίλων κεκλήσομαι. 521.

Τῶν Λαίου δήπου τις ὠνομάζετο. . . 1038.

καὶ ἄλλα πλεῖστα μέσα ὄντα, παθητικῶς εἴληπται ποιηταῖς τε καὶ λογογράφοις· ἐνεργητικῶς δὲ τὰ ἐφεξῆς·

Ἄλλ' ἀντὶ τοῦ δὴ παῖδα μ' ὠνομάζετο; 1017.

Οὐ γὰρ δήπου νοεῖται ἐνταῦθ' ἡ αὐτοῦ· ἐλάττων μέντοι

§. 5 Des Verbes déponens.

Les verbes déponens correspondent aux noms que nos grammairiens appellent *ἐπίκοινα*, qui reçoivent le même article pour le masculin et pour le féminin, et tels sont les verbes : *θεῶμαι*, *μέμφομαι*, et ceux qui n'ont pas de voix active, ou qui n'ont pas la même signification que le verbe actif correspondant. Ils expriment une action aussi incomplète que celle des verbes moyens. On les appelle déponens, non pas tant parce qu'ils ont abandonné la forme active, comme *εὐχομαι*, *ἔπομαι*, *γλίσχομαι*, *ἰμείρομαι*, *βούλομαι*, *στοχάζομαι*, *δέχομαι*, *αἰσθάνομαι*, *μιμοῦμαι*, *τεκμαίρομαι*, *ἔρχομαι*; que parce qu'ils ont reçu une signification différente de celle des verbes actifs; en effet, *κτῶμαι* exprime une autre idée que *κτῶ*; *θεῶμαι* diffère de *θέω*; *πράττω* de *πράττομαι*; *χρῶ* de *χρῶμαι*. Parmi les verbes déponens, les uns expriment une action intransitive : *ἔρχομαι*, *ἄλλομαι*, *ἔπομαι*, les autres, une simple disposition de notre ame : *ἰμείρομαι*, *γλίσχομαι*, *βούλομαι*; les verbes *μάχομαι*, *ἐναντιοῦμαι* expriment aussi une action incomplète. Celui qui se trouve au combat n'agit pas pour cela complètement; l'action complète est de blesser, de frapper, de tuer.

Page *κθ'*, lig. *κε'*, on 74, 18. « Comme leur action « ne s'exprime jamais sans une réaction, la formation « active des verbes déponens était tout-à-fait inutile. »

Comment se fait-il donc que le verbe *παλαίω*, qui a la forme active, exprime une réaction? Selon nos prin-

§. Περὶ τῶν Ἐπιμέσων Ῥημάτων.

Τὰ τῶν ῤημάτων Ἐπίμεσα ἀντιστοιχεῖ τοῖς ἐπικοινωνοῖς τῶν ὀνομάτων, ἐνὶ ἄρθρῳ δηλοῦσι τὰ δύο γένη· οἷα τὰ, μέμφομαι, θεῶμαι, καὶ ὅσα ἡ ἐνεργητικοῦ τύπου ἀμοιρεῖ, ἡ εὐμοιροῦντα μὲν, ἔταιροῖον δὲ τι δηλοῖ· κοινωνεῖ δέ γε τοῖς μέσοις, ἥπερ ἦττον καὶ ταῦτα ἐνεργεῖ, ἡ παθαίνεται· εἴρηται δὲ καὶ Ἀποθετικά, οὐχὶ διὰ τὸ μὴ προϋφίστασθαι τοῦτοις ἐνεργητικά, ἡ διὰ τὸ τὰ προϋφιστάμενα ἀποβαλεῖν· σπάνια γὰρ ταῦτα, οἷα τὰ εὐχομαι, ἔπομαι, γλίχομαι, ἰμείρομαι, στοχάζομαι, αἰσθάνομαι, ἄλλομαι, βούλομαι, μιμοῦμαι, δέχομαι, τεκμαίρομαι, ἔρχομαι, ὧν ἐνεργητικὸς τύπος οὐχ εὐρηται ἐν τοῖς σωζομένοις τῶν παλαιῶν συγγραμμάσιν, ἀλλὰ διὰ τὸ ἀποβαλεῖν τὴν τῶν πρωτοτύπων σημασίαν· τὸ γὰρ κτῶμαι ἑτεροῖόν τι δηλοῖ τοῦ κτῶ, τὸ φονεύω· καὶ τὸ θεώ, τοῦ θεῶμαι· καὶ τοῦ πράττω, τὸ πράττομαι· καὶ τοῦ χρῶ, τὸ χρῶμαι· τῶν τοίνυν ἐπιμέσων τὰ μὲν ἐνέργειαν ἀμετάβαστον σημαίνει· ἔρχομαι, ἄλλομαι, εὐχομαι, ἔπομαι· τὰ δὲ μόνην ἀπλὴν τινα διάθεσιν, τὰ ἰμείρομαι, γλίχομαι, βούλομαι· τὰ δέ γε μάχομαι, καὶ ἐναντιοῦμαι, πάλιν ἀτελῆ ἐμφαίνει τὴν ἐνέργειαν· ποιεῖ τι γὰρ ἀπλῶς ὁ μαχόμενος· ἐὰν δ' ἐν τῇ μάχῃ βάλῃ, πατάξῃ, τρώσῃ, τῆνικαῦτα τέλειόν τι ποιήσει.

Σελ. κθ'. κέ, 74. 18. “ Ἄλλα διότι ἡ σηματομένη ἐνέργεια δὲν γίνεται ποτε χωρὶς ἀντιπάθησιν... καὶ “ διὰ τοῦτο ὁ ἐνεργητικὸς τύπος ἦτον παντάπασι περιττός “ καὶ μάταιος.”

Τὸ δὲ παλαίῳ οὐκ ἀντενέργειαν καὶ ἀντιπάθησιν σημαίνει; διαφέρει δέ γε τοῦ μάχομαι, διὰ τὴν αὐτοχειρίαν

δράσιν τῶν παλαιόντων, ἥ καὶ προσλαβὼν τὴν κατὰ, αὐτίκα τὸ καταπαλαίω σε τελείαν ἐδήλωσε τὴν ἐνέργειαν· ἀλλὰ καὶ τὸ ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους, οὐκ ἐνέργειαν καὶ ἀντιπάθησιν ἅμα παρίστησι, καὶ πλείστα ἄλλα;

Σελ. λ'. α, ἡ 74. 22. “ Καὶ ἄλλα δι' ἄλλας αἰτίας, τὰς ὁποίας παρατρέχω, ὡς δυσεξηγήτους τὰς πολλὰς.”

Εἶπε τὴν ἀλήθειαν, ὁμολογήσας δυσεξήγητα εἶναι τὰ ἐπίμεσα ῥήματα· εἰς μάτην ἄρα τὰ πρὸ τοῦδε εἴρηται, ἀλλὰ καὶ ῥηθήσεται τὰ μετὰ ταῦτα· εὐθες μέντοι ὁμολογοῦντά τε μὴ εἰδέναι, λέγειν περὶ τούτου.

Στιχ. ιη', ἡ 75. 6. “ Οὕτω τὸ χαρίζομαι, ἀναλύεται “ εἰς τὸ χαρίζω τὰ ἑαυτοῦ, ἢ ἀπὸ τῶν ἑαυτοῦ.”

Οὐδαμῶς, ἀλλ' εἰς τὸ ποιῶ, ἢ λέγω τι πρὸς ἑαυτὸν τινί, ἢ δίδωμι· διαπορήσεις δ' ἄντις, εἰ μόνον τὸν χαριζόμενον δεῖ τὰ ἑαυτοῦ χαρίζεσθαι· τί δέ; τὸν ἀναλίσκοντα, ἢ θαπαγῶντα, ἐχοῦν θαπαῶν καὶ ἀναλίσκειν τ' ἀλλότρια; προσεπαπορήσεις δ' ἔτι, τίνα ἂν εἴῃ τὰ ἑαυτοῦ, ὅπερ οὐ Γραμματικῆς, ἀλλ' ἐτέρας ἐπιστήμης θεωρία· διὸ καὶ τὸ, “ τοῦλάχιστον δὲν πρέπει νὰ χαρίξῃ τὰ ξένα” ἐπεντεθὲν ὡς αἴτιον τῆς μεσότητος τῶν ῥημάτων, ληρώδες.

Στιχ. κγ', ἡ 10. “ Ἀλλ' ὅμως πρέπει νὰ προσθέσω “ τινὰ παραδείγματα ἀπὸ τοῦς δοκίμους συγγραφεῖς, καὶ “ διότι ὅσα εἶπα δὲν ἀρκοῦν ἴσως νὰ φανερώσωσι τὴν “ φύσιν αὐτῶν.”

Περὶ μὲν τῶν παραδειγμάτων ἐν τοῖς ἐξῆς ῥηθήσεται.

tipes, il diffère de μάχομαι, parce que ceux qui luttent, agissant corps à corps, présentent une action immédiate. La préposition κατά, ajoutée à ce verbe, le rend tout-à-fait actif. Le verbe πολεμῶ et tant d'autres expriment encore une réaction dont la formation est active.

Page λ'. α', ou 74. 22. « D'autres ont aussi une
« forme active par des raisons difficiles à expliquer,
« que je passe sous silence. »

Vous avouez que vous n'expliquez pas la nature des verbes déponens ; pourquoi donc avancer tant de propositions qui n'expliquent rien ?

Ligne ιη', ou 75. 6. « Le verbe χαρίζομαι doit s'ex-
« pliquer par χαρίζω τὰ ἑμαυτοῦ, ἢ ἀπὸ τῶν ἑμαυτοῦ. »

La véritable signification de χαρίζομαι s'exprime par ποιῶ, λέγω, ou δίδωμι τινι πρὸς χάριν. Il paraît inutile de se demander si celui qui *donne des gratifications* doit le faire seulement de ses propres biens ; car, celui qui *dépense* ou *qui consume*, ne doit ni *dépenser*, ni *consommer* les biens d'autrui. D'ailleurs, quels seraient les biens qui appartiendraient exclusivement à celui qui en ferait la concession ? Ces questions n'ont aucun rapport avec les préceptes de la grammaire. Comment leur solution expliquerait-elle la cause de la formation des verbes moyens ou déponens ?

Ligne xy', ou 20. « Il faut pourtant que je présente
« ici quelques exemples tirés des auteurs classiques,
« parce que, ce que je viens d'avancer ne suffit pas
« pour expliquer les verbes moyens. »

Je laisse à mes lecteurs à apprécier l'explication que

vous avez donnée sur la nature des verbes moyens, et j'examinerai plus bas vos exemples.

Page λα'. γ', ou 12. « Et parce que je dois préserver
« la jeunesse qui étudie la langue, comme d'une peste,
« de l'orgueil qu'elle peut contracter à l'étude des
« nouvelles syntaxes grecques. »

Hélas ! vous avez rempli l'esprit de quelques jeunes gens d'un tel orgueil, que, sans savoir la grammaire, ni la rhétorique, ni les autres arts et sciences, ils s'imaginent avoir la connaissance des choses célestes et terrestres. Il est facile en effet de se proclamer philosophe et éloquent sans avoir rien appris. Mais quelles sont ces nouvelles syntaxes dont vous voulez parler ? Les professeurs de la Grèce ne reconnaissent pour telles, que celles qu'on voit dans les grammaires traduites des langues étrangères : *l'immédiat et nécessaire, et l'éloigné objectif du verbe transitif* (voir la grammaire de Butm., 413.) Par ex. *l'objectif immédiat du verbe ποιῶ est ποιούμενον, et celui de λέγω, λόγος ; tandis que l'objectif éloigné de ces verbes est la personne, qui est l'objet de l'action.* Comment l'étudiant saurait-il ce que veut dire *l'objectif, immédiat, ou éloigné*, sans avoir appris auparavant que l'adjectif ἀντικείμενον, que Platon, Aristote, les stoïciens et tous les philosophes grecs regardent comme synonyme d'ἐναντίον, est employé par quelques ignorans traducteurs modernes, pour exprimer *l'objectif et le subjectif*, termes de la philosophie allemande ? Ne lui serait-il pas plus facile de connaître, que *le nominatif est le premier terme de la phrase, et que le verbe est le deuxième, le régime direct, exprimé par un des cas obliques, est le troisième,*

ὅτι δὲ, ὅσα εἶπας, οὐδόλως ἐφανερώσαν τὴν φύσιν τῶν μέσων ῥημάτων, οἱ ἐμοὶ ἀναγνώσται ἔστωσαν κριταί.

Σελ. λά. γ', ἡ 12. "Καὶ τὸ περισσότερον διὰ τὰ προ-
 "φύλξω τοὺς νέους τῆς γλώσσης σπουδαστάς, ὡς ἀπὸ
 "λοιμικὴν νόσον, ἀπὸ τὸν τύφον, ὅς τις γεννᾶται ἀπὸ
 "τὰς νέας Ἑλληνικὰς συντάξεις."

Ἀλλὰ φεῦ· τηλικούτου τύφου τινὸς αὐτῶν ἐνέπλησας,
 ὥστε μηδὲν εἰδότας Γραμματικῆς πέρι, καὶ Ῥητορικῆς, καὶ
 τεχνῶν ἄλλων καὶ ἐπιστημῶν, τά τε Θεῖα καὶ ἀνθρώπινα,
 καὶ τὰ ἐνερθεν γαίης καυχῶνται εἰδέναι, καὶ, τοῦτο ἐκεῖνο,
 αὐτοσχέδιοι εἶναι φιλόσοφοι. εὐχερὲς γάρ καὶ
 ἄπινον τὸ μηδὲν μαθόντα, πάντα λέγειν ἐπίστασθαι. Ἐπειτα
 δὲ καὶ ποίας νέας συντάξεις λέγει, ἄγνοῶ· ἐγὼ γὰρ τοιαύτας
 οἶδα, ἀλλὰ καὶ πάντες οἱ τῆς Ἑλλάδος διδάσκαλοι, τὰς
 ἐν ταῖς ἐκ τῶν ξένων γλωσσῶν μεταφραζομέναις Γραμ-
 ματικαῖς οἶον, "τὸ ἄμεσον καὶ ἀναγκαῖον τοῦ μεταβα-
 τικοῦ ῥήματος ἀντικείμενον, τὸ ἀπωτέρω ἀντικείμενον,"
 τὰς ἐν τῇ τοῦ Βυτμάνου Γραμματικῇ σελ. 413. "τοῦ
 "ποιῶ παραδείγματος χάριν, ἄμεσον ἀντικείμενον εἶναι
 "τὸ ποιούμενον, καὶ τοῦ λέγω ὁ λόγος, ἀπωτέρω δὲ ἑκα-
 "τέρου τούτων ἀντικείμενον εἶναι τὸ πρόσωπον." Καὶ πῶς
 ὁ ἀρχάριος εἴσεται, τί ἐστὶν ἄμεσον καὶ ἀναγκαῖον ἀντι-
 κείμενον, μὴ μαθὼν πρῶτον, τί σημαίνει ἡ ἐπ' ἄλλης ση-
 μασίας εἰλημμένη λέξις ἀντικείμενον, ἣν Πλάτωνες, καὶ
 Ἀριστοτέλεις, καὶ Στωϊκοί, καὶ ὅλοι οἱ σοφοὶ Ἕλληνες
 συνώνυμον οἶδασιν τῷ ἐναντίον, ἡμιμαθεῖς δὲ τινες νεώτεροι,
 ἀντὶ τῆς ἐν τῇ Γερμανικῇ φιλοσοφίᾳ objectif λαμβάνουσιν;
 ἀλλὰ πόσον σαφῆ τὰ, ἐκ α' ἡ ὀνομαστικῇ, ἐκ γ' ἡ συντα-
 κτικῇ πτώσις, ἐκ δ' τὰ προθετόπτητα καὶ τὰ ἐπιρρήματα;

blessement les règles grammaticales. Le langage des ignorans est toujours non-seulement chez nous, mais chez toutes les nations, différent de la langue des écrivains. Pourquoi donc serait-il impossible aux Grecs, en apprenant les règles de la grammaire, d'écrire correctement leur langue? -

Ligne ιη', ou 26. « Ces gens *déchirent* sans nécessité, « non-seulement la belle langue des Grecs anciens. »

Passé pour la métaphore ! mais je trouve notre langue bien plus déchirée par les expressions : *τολμοῦν, τολμοῦσι, φαίνεται καὶ γίνεται* et tant d'autres irrégularités, que les Grecs illettrés ne se permettent pas et qu'on voit pourtant dans ces improvisations. Je ne parle pas du style français qui y prédomine.

« Ils méprisent injustement encore ceux qui écrivent « dans la langue commune. »

J'ignore de quelle *langue commune* l'auteur veut parler; s'il entend par-là celle des ignorans; on ne peut mépriser les écrivains qui l'emploient, puisqu'elle ne s'écrit pas. Les hommes instruits connaissant déjà les règles de la grammaire, les suivent exactement, et ils dédaignent d'écrire dans un langage déréglé.

« Ils méprisent ceux qui veulent embellir la langue « que le peuple parle et qu'il parlera désormais. »

Les hommes instruits, en Grèce, regardent comme le meilleur ornement du langage populaire; l'application de la grammaire, autant qu'elle est possible; ils méprisent ces locutions et ces idiotismes étrangers, qui, introduits dans notre langue, pour la régénérer, ne font que corrompre, et la langue parlée et la langue écrite. Ils

παλαιῶν ἡμέλονται· ἢ τε λαλουμένη γλῶσσα ἦν, καὶ ἐστὶ, καὶ ἔσται διάφορος τῆς γραφομένης, οὐ μόνον παρὰ τοῖς Ἕλλησιν, ἀλλὰ καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἔθνεσιν. Ἀλλὰ καὶ τὸ ἀδύνατον τοῦ γράφειν, ὅπερ ἐπάγει, ἐλέγχεται γελοιῶδες, μαθόντων τῶν νέων οὐ κυρίως τὴν γλῶσσαν, ἀλλὰ τὸ ὀρθῶς γράφειν ταύτην.

Στιχ. ιη', ἡ 26. “ Ἄλλ' αὐτοὶ ὄχι μόνον σπαράττουσι “ χωρὶς ἀνάγκης τὴν ὡραίαν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν. ”

Βαβαὶ τῆς μεταφορᾶς· ἀλλ' οὐδεὶς τῶν καὶ μετριομαθῶν ἐσπάραξε τοσοῦτον τὴν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν, ὅσον ὁ γράψας τὰ Σχέδια· ὅτε μὲν “ τολμοῦν ”, ὅτε δὲ τολμοῦσιν, “ ἄλλοτε δ' αὖ ” “ φαίνεται νὰ γίνεταί ”, καὶ πλεῖστ' ἄλλα ἀκανόνιστα, καὶ ἄτακτα γράφων· ἐγὼ λέγειν, ὅτι καὶ καθ' ὅλα Γαλλικίζει.

“ Ἀλλὰ καταφρονοῦν ἀλόγως καὶ τοὺς γράφοντας εἰς “ τὴν κοινὴν. ”

Ἀγνοῶ ποίαν κοινὴν γλῶσσαν λέγει· εἰ μὲν τὴν τῶν ἀμαθῶν, οὐδεὶς ἀμαθὴς γράφει, διὸ οὐδὲ καταφρονεῖται. εἰ δὲ τὴν τῶν πεπαιδευμένων, οὗτοι φυλάττουσι τοὺς κανόνας τῆς Γραμματικῆς, ἀνάξιον ὑπολαμβάνοντες ἑαυτῶν γράφειν βαρβαρικῶς καὶ ἀκανονίστως, μαθόντες ὀρθῶς γράφειν. “ Ἦγουν τοὺς ὅσοι προκρίνουσι νὰ καλλύνωσι, τὴν ὁποίαν “ λαλεῖ τὸ ἔθνος, καὶ θελεῖ λαλεῖ εἰς τὸ ἐξῆς. ” Οὐδεὶς τῶν Ἑλλογίμων Ἑλλήνων καταφρονεῖ τῶν καλλυνόντων, ὅσον ἐνδέχεται, τὴν γλῶσσαν τῶν ἀμαθῶν τοῖς κανόσι τῆς Γραμματικῆς· δικαίως μέντοι καταφρονοῦσι τῶν καταδημαγωγούντων καὶ βουλομένων πείθειν τοὺς ἀμαθεῖς σοφώτερους εἶναι τῶν πεπαιδευμένων, μηδὲν μαθόντας· καὶ μά-

λιστά, ὅσοι διαφθεύρουσι καὶ τὴν γραφομένην καὶ τὴν λαλουμένην τοῦ ἔθνους γλῶσσαν ἰδιώμασι ξένων γλωσσῶν, καὶ ἐφίενται πατέρες νέας γλώσσης γεννῆν. ἐπιβλαβές γὰρ τοῖς παισὶ τῶν Ἑλλήνων περὶ τοιοῦτον τραγέλαφον ἀσχολεῖσθαι, θεὸν μυνθάνειν τὴν γραφομένην γλῶσσαν, ἵνα καὶ τῇ λαλουμένῃ ὁρθῶς λέγωσι.

“ Ἐπρεπε, καὶ, ἐπειδὴ θέλουσι νὰ ᾔναι Ὀιηροὶ, Πλάτωνες, νὰ εἰσέρχωνται εἰς τὸν μέγαν ἀγῶνα τῆς μιμήσεως τοῦτον μὲ ὕψος στερεώτερα, παρὰ τὰ ὄπλα τῆς Γραμματικῆς των. ”

Οὐκ ἐδήλωσε, ποῖα ἂν εἴη τὰ ὄπλα ταῦτα· ἀπονταχοῦ δ’ ἐπιφωνεῖ καὶ τὴν φιλόσοφον Γραμματικὴν, μὴ δὲν δεικνύς περὶ αὐτῆς. Ἀλλὰ διὰ τί ἀδίκως ἐθέλουσι καλεῖσθαι Πλάτωνα, καὶ Ξενοφῶντας; ἄρ’ οὐκ εἰσὶν ἐκείνων ἀπόγονοι; ἢ νομίζεις τοὺς Ἕλληνας εἶναι Σκύθας; ναί, ὁ τῆς μιμήσεως ἀγὼν οὐ μόνον μέγας σοί γε, ἀλλὰ καὶ ἀδύνατος, διὰ τοῦτο καὶ ταύτην ἐκφαυλίζεις.

“ Ἐπρεπεν ὅχι νὰ εὐχαριστῶνται εἰς τὰ ἐγκώμια τοῦ ὄχλου. ”

Ἐκὼν, ἀέκων, ὁμολογεῖ τοὺς μιμουμένους Ὀμήρους, καὶ Πάτωνα, καὶ Δημοσθένεις ἐγκωμιάζεσθαι ὑπὸ τοῦ πλήθους τῶν Ἑλλήνων, ἀλλ’ οὐκ ἐνεκωμιάζοντο ὑπ’ αὐτοῦ, μὴ θεωροῦντος τὴν γλῶσσαν τοῦ Ὀμήρου καὶ Πλάτωνος πάτριον γλῶσσαν.

“ Ἀλλὰ καὶ νὰ φοβῶνται μὴ ποτέ τις ἀπὸ τούτων, ὅσοι μετὰ προσοχῆς καὶ μελέτης ἀνέγνωσαν τοὺς παλαιούς συγγραφεῖς. ”

Κατωτέρω ἐρῶ περὶ τῆς τῶν συγγραφέων μετὰ προσοχῆς ἀναγνώσεως τοῦ ἀνδρός.

pensent avec raison que les élèves grecs perdraient leur temps à s'occuper de se créer un langage arbitraire, tandis qu'il est avantageux pour eux d'étudier la grammaire, d'arriver à la connaissance facile des beautés de la langue écrite, et d'en embellir la langue qu'ils parlent.

« Il fallait du moins, puisqu'ils veulent s'égaliser aux Homère et aux Platon, entrer dans cette lutte d'imitation avec des armes plus solides que celles de leur grammaire. »

Par ces armes plus solides, faut-il entendre la grammaire philosophique, tant prônée, que vous gardez encore sous le boisseau? Les hommes instruits s'efforcent, avec raison, d'imiter, dans leurs écrits, Homère et Platon, parce qu'ils croient en être les descendants; que si l'imitation vous paraît impossible, ce n'est pas une raison pour en vouloir à ceux qui s'en occupent.

« Ces imitateurs ne devraient pas s'enorgueillir des éloges que le peuple leur adresse. »

L'auteur avoue malgré lui que le peuple grec a une grande considération pour ceux qui, dans leurs ouvrages, imitent Homère et Platon. Mais si le peuple ne regardait pas la langue d'Homère comme sa propre langue, il n'estimerait pas ses imitateurs.

« Ils devraient craindre que ceux qui ont lu avec réflexion les ouvrages des anciens. . . . »

Je parlerai plus bas de cette lecture réfléchie de nos écrivains.

« Ne leur adressassent l'épigramme :

« Parmi les muses il y a des furies qui t'inspirent, méchant poète et mauvais écrivain. »

« Continue donc d'écrire ; car je ne puis te souhaiter une plus grande folie. »

A cette épigramme, il y a long-temps qu'un professeur grec a répondu ainsi :

« Les mauvaises furies sont celles qui inspirent les ouvrages, fruit hâtif de l'irréflexion, et qui suggèrent à l'ignorance la prétention d'instruire les savans. »

Page λδ'. ζ', ou γ4. 4. « On trouve dans leurs écrits des barbarismes, des solécismes, des abus dans les temps, et dans les voix des verbes, et surtout dans la voix moyenne. »

Ce sont des accusations gratuites contre ceux qui écrivent dans la langue de leurs pères.

« Et comment pouvaient-ils connaître le véritable emploi des verbes en s'occupant de futilités ? »

Je veux dire avec Homère : οὐπω ἶδον, ἀλλ' οὐδ' ἴδωμαι, *je n'ai pas vu encore et je ne verrai pas* plus grandes futilités que celles que vous dites ; mais je crains, en employant ἴδωμαι verbe moyen, que l'auteur ne crie au solécisme ; et je prends la précaution de lui demander pourquoi Homère a dit : ἴδωμαι, et non pas ἶδον.

Page λγ'. δ', ou γ6. 25. « Nestor dans Homère, dit que celui sur qui tombera le sort, *ὀνήσει*, sera utile à tous les Grecs, et *ὀνήσεται* en même

“ Εἶπη πρὸς αὐτοὺς. ”

“ Εἰσὶ καὶ ἐν Μούσῃσιν Ἑριννύες , αἶσε ποιοῦσι

“ Ποιητὴν , ἀνθ’ ὧν πολλὰ γράφεις ἀκρίτως.

“ Τοῖνυν σου δέομαι , γράφε πλείονα· μείζονα γάρσοι

“ Εὐξασθαι ταύτης οὐ δύναμαι μανίαν .

Ἄριστα δὲ τουτί τῶν τις ἐλλογίμων τοῦπίγραμμα παρῶ-
δῃσεν , εἰπὼν ,

“ Εἰσὶ δ’ ἄμουσοι Ἑριννύες , αἱ βάλλοντ’ ἐνὶ φρεσσὶν

“ Ἀκριτόμυθ’ ἐνέπειν Ἕλλησι Σχέδια. ”

“ Ὠφλήκασι γέλωτ’ ἐπ’ αἰδρίῃ αἱ δὲ κατ’ αἶσαν ,

“ Βάζουσαι , τάπερ οὐκ ᾔδεσαν , εἰδότεσι. ”

Εἰ μέντοι ἔν , ἡ ὡς ἐτέρως ἐφήρμοσται , ἄλλοι κρινόντων ,
τοῖς Σχεδίοις.

Σελ. 76'. ε' , ἡ 76. 4. “ Εἰς αὐτοὺς εὐρίσκεις βαρβα-

“ ρισμοὺς , σολοικισμοὺς , ἀκυρολογίας , καταχρήσεις εἰς

“ τὰς διαθέσεις τῶν ῥημάτων , καὶ μάλιστα εἰς τὴν μέσσην

“ διάθεσιν. ”

Προῖκα συκοφαντεῖ τοὺς γράφοντας τὴν πάτριον αὐτῶν
γλῶσσαν ὀρθῶς.

“ Καὶ πῶς εἶναι δυνατόν νὰ γνωρίζωσι τὴν ὀρθὴν χρῆσιν

“ τῶν διαθέσεων , ἀσχολούμενοι εἰς τὰ μάταια ; ”

Ματαιοτέραν ἀσχολίαν οὐ πῶ ἴδον , ἀλλ’ οὐδ’ ἴδω-

μαι , τῆς τοῦ γράψαντος τὰ Σχέδια . Ἄλλ’ εἰπὼν ἐνταῦθα

Ὀμηρικῶς ἴδωμαι κατὰ μέσσην διάθεσιν , φοβοῦμαι μὲν

μὴ εἶπη , ἔτι σεσολοϊκῶς . ζητῶ δὲ παρ’ αὐτοῦ μαθεῖν , διὰ

τί ὁ Ὅμηρος ἐχρήσατο τῷ ἴδωμαι , καὶ τῷ ἴδον . μεμπό-

μενος δὲ τοῖς καθ’ Ἑλλάδα διδάσκουσιν , αὐτὸς ἐξελέγχεται

μηδὲν περὶ ταύτης εἰδὼς τῆς διαθέσεως.

Σελ. 77'. δ' , ἡ 76. 25. “ Ὁ Νέστωρ προβάλει , εἰς

“ ὅτινα πέσῃ ὁ κλῆρος , ἐκεῖνός μέλλει νὰ ὠφελήσῃ τοὺς Ἕλ-

“ ληνας, καὶ νὰ ὠφελῇ καὶ αὐτός· ἐπειδὴ τοιουτοτρόπως
 “ ἐλάμβανε τέλος ὁ βλαβερώτατος εἰς ὅλους πόλεμος. ”

Φαίνεται ὁ ἀνὴρ μὴ ἐννοήσας τὰ ἐν τῷ Ὀμήρῳ· οὔτε γὰρ ὁ Ἔκτωρ πέρας τοῦ πολέμου ἔσεσθαι λέγει, προκαλούμενος εἰς μονομαχίαν τὸν ἄριστον τῶν Ἀχαιῶν, οὔτε ὁ Νέστωρ· Ἀνάγνωθι δέ μοι τὴν τοῦ Ἐκτορος δημηγορίαν ἀπὸ στιχ. 67 μέχρι τῶν 91, καὶ τὴν τοῦ Νέστορος ἀπὸ 124 μέχρι τοῦ 160 στίχου Ἰλιάδ. Η, καὶ εἶσθαι τὰληθές.

“ Εἰς ταύτην τῆς κοινῆς ἡμῶν γλώσσης τὴν περίοδον,
 “ τὸ μὲν ὠφελήσῃ εἶναι ἐνεργητικόν, τὸ δὲ ὠφελεθῇ μέσον
 “ ῥῆμα. ”

ὠφελῆσα τὸν ἄνθρωπον, καὶ ὠφελούμαι μέ-
 σως, καὶ ἐπὶ Πλάτωνος ἔλεγον· τὸ δὲ παρ’ Ὀμήρῳ ὀνή-
 σεται ἀναφερόμενον πρὸς τὸ ὀνήσει, ἃ φησι Νέστωρ,
 παθητικώτατόν ἐστιν, οὐχὶ διὰ τὸ συνεκδοχικὸν μόνον τοῦ,
 ὃν κατὰ Θυμὸν, ὕπερ μάλιστα παθητικοῦ ἴδιον, ἀλλὰ
 διὰ τὸ ἀντίθετον τοῖς ἐννοίας· ὁ γὰρ ὠφελήσας τοὺς Ἕλλη-
 νας Αἴας, ὑπ’ αὐτῶν τετίμηται· μόνος γὰρ αὐτὸς οὐκ ἂν
 ὠφελήθη, μὴ ὄντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων.

Σελ. λδ’. ἡ, ἡ 77. 15. “ Ἀλλ’ ὁ Δημοσθένης, ὅς τις
 “ δὲν εἶχε χρεῖαν Γραμματικῆς διὰ νὰ λαλῇ καὶ νὰ γράφῃ
 “ τὴν γλώσσάντου. ”

Τί λέγεις ἄνθρωπε; οὕτως ὁδηγεῖς τοὺς νέους εἰς τὴν
 παιδείαν; ὅσῃ δὲ καὶ ἀμάθειαν καταχέεις τῶν Ἑλλήνων,
 μᾶλλον δὲ κατὰ σοῦ αὐτοῦ, ἐξελεγχόμενος ἐκ τῶν σῶν λό-
 γων μήτε ἱστορίαν ἀνεγνώκως, μήτε τῷ ἀνθρωπίνῳ ἐπι-
 στήσας νῦν, τῷ ἐπάναγκες διδασκαλίας δεομένῳ πρὸς τὸ
 εἰδέναι· καὶ μὴν ὁ Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ Στεφάνου ὁμο-
 λογεῖ, ὅτι ἐδιδάχθη, λέγων οὕτως· Ἐμοὶ τοίνυν ὑπῆρ-
 ξεν, Λίσχινη, παιδί μὲν ὄντι, φοιτᾷν εἰς τὰ

« temps à lui-même, parce que les horreurs de cette guerre auront aussi leur terme. »

Ni Hector, dans sa harangue qui commence au vers 67. et finit au 91^e vers, ni Nestor, dont le discours s'étend depuis le vers 124 jusqu'au 160^e vers, (voir H. H.), ne disent que la guerre va se terminer par ce duel.

« Dans l'état transitoire où notre langue est arrivée; « *ὠφελῆσαι* synonyme de *ὀνήσει* est actif, et *ὠφελῆσθαι* est « moyen. »

Du temps de Platon, on disait aussi : *ὠφελῆσα τὸν ἄνδρα*, activement, et *ὠφελούμαι* dans le sens moyen; mais le verbe *ὀνήσεται* rapporté à *ὀνήσει* est passif, non par la figure que nos grammairiens ont nommée *synecdoque συνεκδοχική*, qui est indiquée par *ὃν κατὰ Συμδν*, et que les verbes passifs demandent, mais à cause de l'opposition du sens; Ajax ayant rendu un tel service aux Grecs, devrait en être honoré, et l'utilité pour lui-même était dans la récompense qu'il avait droit d'attendre des Hellènes.

Page λδ' α', ou 77. 15. « Démosthènes, qui n'avait « besoin d'aucune grammaire pour parler et pour « écrire sa langue. »

Quels conseils pour la jeunesse grecque! Quelle accusation d'ignorance contre toute la nation grecque....! mais lisez l'histoire, examinez si quelque homme peut se passer d'étudier pour savoir; en effet, Démosthènes, dans le discours sur la couronne, avoue qu'il avait étudié : *j'avais le bonheur, Eschine, lorsque j'étais encore enfant, de fréquenter les écoles. Et pourquoi fréquenter les écoles, s'il n'eût eu besoin d'apprendre à lire, à dé-*

cliner et à conjuguer? Ne s'était-il pas adressé à Isocrate pour apprendre la rhétorique, et à Satyre, selon Plutarque, ou à Andronique, selon d'autres, pour apprendre à déclamer? N'a-t-il pas recopié plusieurs fois les harangues de Thucydide? et n'est-ce pas là une étude philologique? Eschine dit aussi dans son discours contre Ktésiphon : *dans notre enfance nous apprenons, je crois, les maximes des poètes, pour nous en servir, arrivés à l'âge viril.* Diodore de Sicile affirme que l'on se servait de grammaires du temps de Charondas, qui a vécu dans la 83^e. olympiade, ou 444 avant l'ère commune : *ce législateur faisait grand cas de ceux qui étudiaient la grammaire*; mais elle existait long-tems avant lui, comme je l'ai dit dans ma Calliope. Comment donc « Démosthènes n'avait-il pas eu besoin de grammaire? » Est-ce que chez les nations éclairées l'on écrit aujourd'hui sans grammaire?

« Démosthènes avait employé dans le premier membre du discours contre Leptine, le verbe actif ἀπαρ-
 « ρεῖν, parce que *enlever*, c'est agir sur un autre; et
 « dans le deuxième, ἀπαρρεῖσθαι, verbe moyen, parce
 « que ici, en agissant sur un autre, on agit sur soi-
 « même, parce qu'il gagne le présent qu'il enlève à
 « l'autre. »

Rien de tout cela n'est vrai: Leptine en effet, ayant proposé la loi d'exemption, ne cherchait pas à en retirer du profit pour lui-même, et ne pouvait le faire. Il voulait que les citoyens payassent des impôts, et ne pouvait introduire dans sa loi un privilège pour lui-même. Démosthènes, après l'exorde de ce discours, atta-

διδασκαλεῖα· Ἄλλ' τί πρὸς Θεοῦ ἐποίει, φοιτῶν εἰς τὰ διδασκαλεῖα; οὐ μανθάνων ἀναγινώσκειν καὶ κλίνειν, καὶ σχηματίζειν; οὐ πρὸς τὸν Ἰστοκράτην παρεγένετο, τὴν Ῥητορικὴν μαθησόμενος; οὐ παρὰ τοῦ Σατύρου ἔμαθε τὴν ἐν λόγοις ὑπόκρισιν, ἣ φησι Πλούταρχος, ἡ παρ' Ἀνδρονίκου, ὡς ἄλλοι; οὐ τοσαύτις ἀντέγραφε τὰς Θουκυ-
 δίδου Δημηγορίας; καὶ ὁ Αἰσχίνης δὲ, οὐ μαρτυρεῖ τοῦ-
 τοις, λέγων ἐν τῷ κατὰ Κτησιφῶντος· διὰ τοῦτο γὰρ οἶμαι ἡμᾶς παῖδας ὄντας, τὰς τῶν ποιητῶν γνώμας ἐκμανθάνειν, ἵν' ἄνδρες ὄντες αὐταῖς χρώ-
 μεθα; Διόδωρος δὲ ὁ Σικελιώτης λέγει, ὅτι Γραμματικὴ ὑπῆρξεν ἐπὶ Χαρώνδου, ἀκμάσαντος κατὰ τὴν 83 Ὀλυμπιάδα, ἢ 444 πρὶν Χριστοῦ. τὴν Γραμματικὴν παρὰ τὰς ἄλλας μαθήσεις προέκρινεν ὁ νομοθέτης· ἀλλὰ καὶ πρὶν αὐτοῦ ὑπῆρξεν, ὡς πού καὶ ἐν τῇ Καλλιόπῃ εἶπον· πῶς οὖν “ ὁ Δημοσθένης δὲν εἶχε χρεῖαν Γραμματικῆς ”; ἄραγε τὰ σήμερον εὐνομούμενα ἔθνη, ἅνευ Γραμματικῆς λέγουσι, καὶ γράφουσι;

“ Μετεχειρίσθη εἰς τὸ πρῶτον κῶλον τὸ ἐνεργητικόν
 “ ῥῆμα, διότι, ὅταν ἀφαιρῇ τις δυστυχίαν ἀπ' ἄλλου,
 “ ἐνεργεῖ εἰς ἐκεῖνον· εἰς τὸ δεύτερον, τὸ μέσον, διότι,
 “ ὅστις ἀφαιρεῖ ἐνεργεῖ ὄχι μόνον εἰς ἐκεῖνον, ἀλλ' ἐν
 “ ταυτῷ καὶ εἰς ἑαυτὸν, ἐπειδὴ κερδαίνει αὐτὸς τὴν
 “ ὄψωσιν, τὴν ὁποίαν ἐκεῖνος στερεῖται. ”

Οὐδὲν ὑγιές, τὰ τοιαῦτα, ὡς ἀνωτέρω ἔφην· καὶ ἐξε-
 λέγχεται ὁ ἀνὴρ, ἥτοι μὴ μετὰ προσοχῆς καὶ μελέτης ἀνεγνωκῶς τὸν Δημοσθένη, ἢ ἀνεγνωκῶς μὲν, οὐκ ἐγνωκῶς δέ· ὁ γὰρ Λεπτίνης οὐ βούλεται διὰ τὸν ὑπ' αὐτοῦ τεθέντα νό-
 μον τὰς παρ' ἄλλου ὄψεως ἑαυτῷ ἀφαιρεῖν· ἄνους γὰρ ἂν ᾖν, εἰ τοιοῦτόν τινα νόμον ἔθηκεν· ἀλλὰ μηδὲν εἶναι τὸν ἀτελεῖ γράψας, καὶ ἑαυτὸν τῷ νόμῳ ὑπήγαγεν· ὁ δὲ Δημοσθέ-
 νης εὐθύς μετὰ τὸ προοίμιον εἰς τὰ Ἀντιθετικά εἰσβα-
 λὼν, καὶ κατασκευάζων τὴν ὑποφοράν, λέγει· ἐν μὲν

γάρ τῷ γράψαι μηδέν εἶναι τὴν ἀτέλει, τοὺς ἔχοντας ἀφείλετο τὴν ἀτέλειαν. ἐν δὲ τῷ προσγράψαι μηδὲ τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι, δοῦναι, ὑμᾶς τὸ δοῦναι. πῶς ἂν οὖν εἴποι τις ἐνταῦθα, ὅτι ὁ Λεπτίνης ἀφείλετο τοὺς ἔχοντας τὴν ἀτέλειαν, ἵνα αὐτὸς ἔχη ταύτην; ἢ πῶς ἀφείλετο τοὺς Ἀθηναίους τὸ δοῦναι, ἵνα αὐτὸς ἔχη τὸ δοῦναι, τοῦ πράγματος ἀδυνάτου ὄντος; εἰ δὲ ὁ σοφὸς φιλόλογος εἴπῃ τὸ ἀφαιρεῖσθαι πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἀναφέρεισθαι, ἀναγνωσάτω, ἃ κατωτέρω φησὶ Δημοσθένης. Καὶ μὴν περὶ τοῦ γε μὴ εἶναι τῇ πόλει χρήματα κοινὰ, ἐκεῖνο ὑμᾶς σκοπεῖν δεῖ, ὅτι οὐδὲν ἔσσεσθαι εὐπορώτεροι, τὰς ἀτελείας εἰάν ἀφέλησθε. οὐ γὰρ κοινωνεῖ ταῖς δημοσίαις προσόδοις ταῦτα οὐδέν. ἐκ τούτων οὖν δῆλον, ὅτι οὐδὲν οἱ Ἀθηναῖοι ἐξουσιν, ἀφελόμενοι τοὺς ἔχοντας τὴν ἀτέλειαν, καὶ εἰς μάτην ἢ ἑαυτοῖς Ἀντωνυμία παρεισάγεται ἐν τῷ λόγῳ. Ἀλλὰ μὴν, εἰ μὲν τὸ ἀφαιροῦμαι ἐλάμβανεν αἰὶ ὀνομαστικὴν προσώπου, οὐδέποτε δὲ πράγματος, εἶχεν ἂν τις λέγειν τι, καίπερ ἄτοπον τὸ λεγόμενον, ὡς ἐξ ὧν ἀνωτέρω εἴρηκα, δῆλον. ἐπεὶ δ' ἐνέστε καὶ πρᾶγμα δηλοῖ ἢ ὀνομαστικὴ, πῶς οὐ γελοῖον παραλαμβάνειν τὴν Ἀντωνυμίαν; οἷον κατωτέρω ὁ Δημοσθένης φησὶν. ὁ τοίνυν τὴν πίστιν ἀφαιρῶν νόμος, ὃ μόνῳ κρείττους εἰσὶν αἱ παρ' ὑμῶν θωρεαί, τοῦτο ἀφαιρεῖται. ὅπερ ἂν εἴη, κατάγε τὸν ἡμέτερον φιλόλογον, ἀναλυθένεις τὸ, ὁ νόμος ἀφαιρεῖ τὸ καλλίστον ἀπὸ τῶν Ἀθηναίων πρᾶγμα ἐσὺ, ὃ ἐστὶν ἵνα αὐτὸς ὁ νόμος ἔχη. καὶ νῦν διάγε μετὰ προσοχῆς ὁ γεννάδας ἐμελέτησε τοὺς παλαιούς συγγραφεῖς, καὶ ἀξιωτάτος ἐστὶν ἐρινυῖας καλεῖν τοὺς γράφοντας Ἑλληνιστί.

“ Ἀναλύεται λοιπὸν τὸ ἀφαιρεῖσθαι τὰς θωρεάς ”, εἰς τὸ “ ἀφαιρεῖν ἀπ' ἄλλου τὰς θωρεάς ἑαυτῷ ” ἤγουν ἵνα αὐτὸς ἔχη.

quant la loi de Leptine, dit : *εν' μὲν γὰρ τῷ γράψαι μη-
δένα εἶναι τὸν ἀτελῆ, τοῦ; ἔχοντα; ἀφείλετο τὴν ἀτέλειαν.
ἐν δὲ τῷ προσγράψαι μη; τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι δοῦναι, ὑμᾶς
τὸ δοῦναι.* Comment Leptine pouvait-il enlever le pri-
vilège aux autres, ou même au gouvernement athénien,
le droit de l'accorder à qui bon lui semblerait, pour se
le réserver à lui-même? Si l'auteur des improvisations
pense qu'*ἀφαιεῖσθαι* se rapporte aux Athéniens, et
suppose le pronom réfléchi *ἑαυτοῖς*; sous-entendu, il est
dans l'erreur; car Démosthènes, plus bas, dit expressé-
ment : *ce serait vous tromper que de croire que vous
deviendrez plus riches en enlevant le privilège à ceux
qui en jouissent; parce que cet argent n'entrera pas
dans le trésor public.* Comment donc *ἀφαιρεῖσθαι* expri-
merait-il un avantage personnel aux Athéniens? et
d'ailleurs, si le verbe *ἀφαιρούμαι* avait toujours pour sujet
une personne, quoique la signification des verbes moyens
ne puisse se rendre exactement par cette explication,
cependant, l'absurdité paraîtrait moindre; mais lorsque
le sujet est un nom de chose, comment pourrait-il être
l'objet d'un avantage réfléchi? L'orateur ajoute : *ὁ τοίνυν
τὴν πίστιν ἀφαιρῶν νόμος, ᾧ μόνῳ κρείττους εἰσὶν αἱ παρ'
ὑμῶν δωρεαί, τοῦτο ἀφαιρεῖται.* c'est-à-dire, d'après
M. Coray, « la loi de Leptine, en vous enlevant la con-
« fiance des autres grecs, vous ravit (à son profit) le
« seul bien qui donne du prix à vos faveurs. » Est-ce
ainsi que l'on approfondit les auteurs classiques?

« On doit rendre *ἀφαιρεῖσθαι τὰς δωρεάς* par *celui
« qui enlève (pour soi) les présens aux autres, pour
« se les approprier.* »

Par conséquent, dans le vers suivant d'Homère :

Ἐνθ' αὖτε Γλαύκη Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεὺς. Il. Z, 234.

Jupiter ôta la raison à Glaucus pour se l'approprier.
Quoi! ce dieu enrichirait son esprit des dépouilles de celui de Glaucus! Est-ce là « cette grammaire que le
« tout-puissant ne pourrait créer sans le secours de la
« philosophie! »

Page λε', ou 78. « Homère, en parlant du prêtre
« Chrysès, Il., A, 13, dit qu'il alla chez les Grecs
« pour délivrer sa fille : λυσόμενος, et qu'Agamemnon
« lui répondit : οὐ λύσω. Eustathe dit que λύεσθαι et
« λύτρον, sont des mots consacrés à exprimer la rançon
« d'un esclave, et il pense que λυσόμενος a le sens
« passif. »

Comment peut-on faire rejaillir son ignorance sur Eustathe, dont l'intention n'était pas d'expliquer par ce passage les verbes moyens? Le savant commentateur d'Homère savait bien que le sens actif et le sens passif indiquent une signification complète, et le sens moyen, incomplète. Si Homère avait fait dire à Chrysès λύσω, il aurait exprimé que ce père infortuné avait le pouvoir et la certitude de racheter sa fille; λυσόμενος marque seulement qu'il en a le désir. De même dans le vers d'Anacréon que vous rapportez, λύσασθαι indique une action incomplète; car Vénus cherchait les moyens de faire délivrer l'Amour.

« Si Homère avait mis dans la bouche de Chrysès

Ἄρα ἐν τῷ,

Ἐνθ' αὐτὲ Γλαύκῳ Κρονίδῃς φρένας ἐξέλετο Ζεὺς. *Ιλ. Ζ, 234.*

Ὁ Ζεὺς ἐξαιρεῖ ἀπὸ τοῦ Γλαύκου τὰς φρένας ἑαυτῷ, ἡγουν, ἵν' αὐτὸς ἔχῃ τὰς φρένας τοῦ Γλαύκου? Ἄρ' οὖν αὕτη ἐστὶν ἡ φιλόσοφος Γραμματικὴ, περὶ ἧς ἔφησεν “ ὅτι μὴδὲ ἡ “ παντοδυναμία τοῦ Θεοῦ ἐμπορεῖ νὰ κάμῃ χωρὶς τὴν φιλο- “ σοφίαν καλὰ Γραμματικά; ”

Σελ. λέ, ἡ 78. “ Λέγει ὁ Ὅμηρος (*Ἰλ. Α, 13*) περὶ “ τοῦ ἱερέως Χρύσου, ὅτι ὑπῆγεν εἰς τοὺς Ἕλληνας “ Λυ- “ σόμενος Θύγατρα. . . ” καὶ ὁ Ἀγαμέμνων τὸν ἐπεκρίθη, “ τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω. ” ὁ Εὐστάθιος λέγει εἰς τοῦτο, ὅτι “ τὸ “ λύεσθαι καὶ τὸ λύτρον κυρίως ἐπὶ ἐξωνήσεως αἰχ- “ μαλώτου. ” ἀλλὰ τὸ λέγει εἰς τρόπον, ὥστε νομίζει τὸ “ λυσόμενος, παθητικόν. ”

Σφάξ βομβῶν τέττιγος ἀντίον. Καὶ μὴν ὁ Εὐστάθιος ἐδήλωσεν ἐν ταῦθα τὴν ἐτυμολογίαν τοῦ λύεσθαι καὶ λύτρου, καὶ τὴν χρῆσιν τῆς λέξεως, καὶ οὐ τὴν διάθεσιν τοῦ λύομαι. ἐγίνωσκε γὰρ ἐκεῖνος, ὅτι τὸ ἐνεργεῖν καὶ τὸ πάσχειν τὸ ἐναντίον σημαίνουσιν ἐν τελειότητι τοῦ γίνεσθαι τί. ἡ δὲ μεσότης τὸ ἀτελές. οὐ γὰρ ὁ Χρύσης ἐδύνατο ἐνεργεῖν. ἀλλ' οὐ περὶ τούτου ἦν αὐτῷ λέγειν τὸ προκείμενον. ὅθεν καὶ τὸ Ἀνακρεόντειον, ἡ Ἀφροδίτῃ ζητεῖ λύσασθαι τὸν ἔρωτα, τὸ ἀτελές, καὶ ἀσθενὲς ἐδήλου τῆς ἐνεργείας.

“ Ἦθελε σολοικίσει ὁ Ὅμηρος, ἂν ἔλεγε περὶ τοῦ Χρύ-

“ σου “ λύσων Θύγατρα ” καὶ περὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος ,
 “ τὴν δ’ ἐγὼ οὐ λύσομαι . ”

Διατί δὲ οὐ λέγει τὴν αἰτίαν τοῦ Σολοικισμοῦ ; ἢ ὅτι τὸ
 λυσόμενος κατὰ σὲ ἀναλύεται εἰς τὸ , λύσει ἑαυτῷ ; ἀλλ’ ὁ
 Ὀμηρος εἰπὼν περὶ τοῦ Δόλωνος ,

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐμὲ λύσομαι . ἰλ. Κ. 378.

ἄράγ’ ἐσολοίκισεν ; ἢ ἀναλυθήσεται καὶ τοῦτο εἰς τὸ , λύσω
 ἑμαυτῷ ἐμέ ; τὸ δὲ γελοιωδέστατον πάντων , ὅτι συγ-
 χέει τὰ λεγόμενα , ἀντιπεριπίπτων ἑαυτῷ . εἰπὼν γάρ ,
 “ Κἄμμίαν φορὰν τὰ Μέσα παριστάνουσιν ἐνέργειαν γινο-
 “ μένην ὅχι ἀμέσως ἀπὸ τοῦ ὑποκείμενου τῆς προτάσεως ,
 “ ἀλλὰ διὰ προσταγῆς ” ἐπάγει ἔπειτα τὸ , “ ἤθελε σολοι-
 “ κίσει ὁ Ὀμηρος , ἐὰν ἔλεγε περὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος “ τὴν
 “ δ’ ἐγὼ οὐ λύσομαι ” . ἀλλ’ εἴπερ ἴδιον τῶν μέσων “ τὸ
 διὰ προσταγῆς ” ἐνεργεῖν , οὐδεὶς ἂν ἦν Σολοικισμός ,
 εἴπερ ὁ Ὀμηρος ἔλεγε περὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος “ τὴν δ’ ἐγὼ
 οὐ λύσομαι ” . ἐπέταττε γὰρ τοῖς δούλοις ἢ τοῖς στρατιώταις
 αὐτοῦ βασιλεὺς ὢν , λῦσαι τὴν θυγατέρα τῷ Χρύσῃ . Ἰδωμεν
 δὲ καὶ τὸ τοῦ Σοφοκλέους .

Καὶ φθέγμῃ , καὶ ἠνεμόεν

Φώνημῃ , καὶ ἀστυνόμους .

Ἀρχὰς ἐδιδάξατο . Ἀντιγ. 355 .

Πρῶτον μὲν ἀδίκως κατηγορεῖ τῶν Σχολιαστῶν , ὡς μη-
 δὲν εἰδότεων μέσων ῥημάτων περὶ . ὅτι οἱ Σχεματογραφοῦντες
 αὐτοὶ παῖδες ἐν ταῖς τῇ Ἑλλάδος Σχολαῖς , οἶδασι , πότε τὸ
 ῥημα ἔστι μέσον , καὶ πότε παθητικόν . τὸ γὰρ παρὰ Λου-

« l'actif λύσω, et dans celle d'Agamemnon λύσομαι, il
 « aurait fait un solécisme. »

Mais ce n'est point parce que le pronom réfléchi doit
 se sous-entendre dans λύσομαι; sans cela il aurait fait un
 solécisme en mettant λύσομαι dans la bouche de Dolon.

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐμὲ λύσομαι. Il. K. 378.

ou ἐμὲ λύσομαι peut-il se rendre ici par ἐγὼν λύσω ἐμαυ-
 τὸν ἐμὲ ἐμαυτῷ? et ce qu'il y a de singulier, c'est que
 notre littérateur n'est pas conséquent avec lui-même; il
 avoue que : « les verbes moyens expriment quelquefois
 « une action faite non par la personne, mais par son
 « ordre et pour son avantage, » et dit ensuite que :
 « Homère aurait fait un solécisme, en mettant dans la
 « bouche d'Agamemnon le verbe moyen λύσομαι : » si
 ces verbes en effet expriment une action faite par l'ordre
 de la personne qui parle, Agamemnon, roi souverain
 des Grecs, pouvait ordonner à ses héros ou à ses soldats
 de rendre la liberté à la fille de Chrysès, sans qu'Ho-
 mère fit un solécisme. Voyons les vers de Sophocle :

Καὶ φθέγμῃ, καὶ ἠνεμόεν

Φώνημῃ, καὶ ἀστυνόμους

Ἀρχὰς ἐδιδάξατο. Antig. 355.

M. Coray taxe injustement d'ignorance les scholiastes
 qui, sur le mot ἐδιδάξατο, disent comme le grammairien
 Hérodien : il y a une différence entre διδάξαι et διδά-
 ξασθαι; le premier exprime une action faite par la per-

sonne qui parle, tandis que dans le second, cette personne fait faire l'action par d'autres; ainsi le maçon construit la maison, tandis que le propriétaire fait construire. Dans les écoles de la Grèce, on expliquait ainsi la phrase de Lucien : ὁ, τι καὶ διδάξαιτό με ὁ πατήρ, de tout temps, quel métier mon père devait me faire apprendre, ce qui indique une action incomplète. Les scholiastes, en effet, ne pouvaient ignorer la signification des verbes moyens, signification qui est connue même des enfans dans nos collèges. La correction que M. Coray fait à ce passage en remplaçant φρόνημα par φώνημα; ὀργάς par ἀρχάς, est contraire au sens de Sophocle. Les scholiastes expliquent avec raison φθέγμα par *voix humaine*, ἠνεμόεν φρόνημα par *recherches météorologiques*, et ἀστυνόμους ὀργάς par *peines légales des agresseurs*. ἠνεμόεν φώνημα ne voudrait dire que le *bruit du vent*, et le mot ὀργάς ne peut se remplacer par ἀρχάς, qui n'est point dans le sens général du passage. Le discours de Créon, qui commence ainsi : ἄνδρες, τὸ μὲν τῇ πόλει, finit par ces mots :

Καὶ ζῶν ὁμοίως ἐξ ἐμοῦ τιμῆσεται.

(Τιμῆσεται est ici pris dans le sens passif.) Créon, plein de fureur, défend d'enterrer les ennemis de la patrie, et il cherche à punir Antigone d'avoir transgressé sa défense.

La correction ἠνεμόεν φώνημα est encore une contradiction aux principes émis par M. Coray, dans ses recherches entreprises pour calquer une nouvelle langue

κιανῶ, ὃ, τι καὶ διδάξαιτό με ὁ πατήρ, καὶ πρὶν ἢ φανῆναι, ὡς μήποτ' ὤφειλε, τὰ Σχέδια ταῦτα, ἐξηγούντο διὰ τοῦ ὁποῖαν τέχνην ἔπρεπε τὸν πατέρα μου βαλεῖν με ἵνα μάθω. ὅπερ οὐδὲν ἄλλο ἐμφαίνει, ἢ τὸ ἀτελὲς τῆς ἐνεργείας τοῦ πατρός. διδάξασθαι καὶ διδάξαι διαφέρειν φησὶν Ἡρωδιανός. τὸ μὲν γὰρ δι' αὐτοῦ, τὸ δὲ δι' ἐτέρου. οὕτω καὶ πῆξαι, καὶ πῆξασθαι. πῆγνυσι μὲν τὴν ναῦν ὁ τέκτων, πῆγνυται δὲ ὁ Ναύκληρος; πῶς οὖν εἰκὸς τοὺς Σχολιαστὰς ἀγνοεῖν τὴν φύσιν τῶν μέσων ῥημάτων, τῶν τὴν Γραμματικὴν μόνην παίδων διδασκόντων ταύτην γινωσκόντων; δεύτερον δὲ, κακῶς διορθοῖ τὸν Σοφικλέα, γράφων φώνημα, ἀντὶ, φρόνημα. καὶ ἀρχάς, ἀντὶ, ὀργάς, ἐξελεγχόμενος μὴ μετὰ προσοχῆς μελετήσας τοὺς Συγγραφεῖς. οἱ μὲν γὰρ Σχολιασταὶ ἐρμηνεύουσι τὸ, φθέγμα διὰ τοῦ, τὴν ἀνθρωπίνην διάλεξιν. τὸ δὲ, ἠνεμόεν φρόνημα διὰ τοῦ, τὴν τῶν μετεώρων φιλοσοφίαν. τὸ δὲ, ἀστυνόμους ὀργάς, διὰ τοῦ τὰς παιδείας τοῖς μὴ πειθομένοις τῷ νόμῳ. καὶ νῆ Δίαγε ὀρθότατα. τί γὰρ ἂν ἐσήμανεν ἐνταῦθα τὸ ἠνεμόεν φώνημα, ἢ τὴν φωνὴν τοῦ ἀνέμου; ὅτι δὲ τὸ, ὀργάς προσφυῶς εἴρηται, δηλοῖ ἅπασα ἡ τοῦ Κρέοντος ἀνωτέρω δημηγορία, ἀρχομένη ἀπὸ τοῦ, Ἄνδρες τὰ μὲν δὴ πόλεως, καὶ λήγουσα εἰς τὸ,

Καὶ ζῶν ὁμοίως ἐξ ἐμοῦ τιμῆσεται.

(ὅρα κἀνταῦθα τὸ τιμῆσεται, ἀντὶ τοῦ, τιμηθήσεται), ἐνθα ὁ Κρέων πνέων ὀργῆς καὶ θυμοῦ, φησὶ μὴ θάπτειν τοὺς πολεμίους τῇ πατρίδι.

Ἐπειτα δὲ τὸ ἠνεμόεν φώνημα οὕτω διορθωθὲν, ἀντίκειται τῷ αὐτοῦ συστήματι τοῦ διορθοῦν τοὺς Ἕλληνας συγ-

γραφείς τῷ Γαλλικῷ ἰδιώματι · οὕτω γάρ τὸ , ἠνεμόεν
φώνημα ἔσται ἐπανάληψις τοῦ φθέγμα · πληξὶν γάρ
ἀέρος ἐκάτερον σημαίνει · καὶ Θανμαστὸν , ὅτι οὐκ ἐξωβέ-
λισε πάμπαν τὰς λέξεις , ὥσπερ πολλαχοῦ τῶν ἐκδιδομένων
αὐτῷ Συγγραφέων ποιεῖ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ε΄.

ΠΕΡΙ ΑΝΤΩΝΥΜΙΑΣ.

Σελ. λς'. στιχ. ιη, ἡ 79. 9. “ Ἡ τεχνολογία τῆς Ἀν-
τωνυμίας, ὅτι ἔχει χρεῖαν διορθώσεως φανερόν ἐγινε καὶ
“ ἀπὸ τὰ προειρημένα περὶ τοῦ ἀναφορικοῦ ὅς, τὸ ὁποῖον
“ κακῶς ἀπεσπάρσθη ἀπ’ αὐτὰς διὰ τὰ προσκολληθῇ εἰς τὸ
“ ἄρθρον.”

Διάγε τὸ ὅς οὐδεμιᾶς δεῖται διορθώσεως ἡ Ἀντωνυμία ·
εἴρηται γὰρ περὶ τούτου ἐν τοῖς περὶ Ἄρθρου τὰ δέοντα · ἀλλ’
οὐδὲ διὰ τὰ ἐφεξῆς σοι προβαλλόμενα , ὥς αὐτίκα ἐρῶ.

“ Ἀλλὰ δὲν ἐξετοπίσθη μόνον αὐτὸ ἀπὸ τὰς Ἀντωνυμίας·
“ ὅλα τὰ πειστικά , ἀναφορικά , καὶ ἄλλα τοιαῦτα μόρια,
“ ὁποῖα εἶναι τὰ , Τίς , Ποῖος , Πόσος , Πότερος , Τεῖος ,
“ Τόσος , Ἐτερος , Ἐκάτερος , Ἐκαστος , Ἄμφω , Οἶος ,
“ Ὅσος , Ὑπότερος , κ. τ. λ. τόνον εἶναι ἀλλότρια ἀπὸ τὴν
“ φύσιν τοῦ ὀνόματος (τὸ ὁποῖον δὲν πρέπει νὰ σημαίνῃ
“ παρὰ πρώτην , ἡ δευτέραν οὐσίαν) , ὥστε , εἰάν ἀληθῶς
“ δὲν εἶναι Ἀντωνυμίαι , εὐλογώτερον ἦτον , ἢ νὰ προστε-

grecque sur la langue française; car il bannit les répétitions des mots, des éditions dont il est l'auteur; il ne peut laisser φώνημα à côté de φθέγμα; ces deux mots exprimant la même idée, et s'appliquant tous les deux à la voix humaine, et au retentissement du vent.

CHAPITRE V.

DES PRONOMS.

Page λς'. ιη', ou 79. 9. « Tout ce que nous avons dit
 « au sujet du relatif δς, que les grammairiens grecs re-
 « gardent comme article, prouve que le pronom a be-
 « soin d'être rectifié. »

Ce n'est ni la particule δς, dont nous avons déjà parlé dans le 2^e chapitre, ni les paradoxes que vous avancez encore, qui prouvent le besoin de rectifier les notions du pronom.

« Ὅς n'est pas le seul mot qu'on ait retranché des
 « pronoms; d'autres particules interrogatives, ou indé-
 « finies : τις, ποῖος, πόσος, πότερος, τοῖος, τόσος, ἕτερος,
 « ἑκάτερος, ἑκαστος, ἄμφω, κ. ι. λ., en ont été déta-
 « chées. Ces particules ne peuvent nullement remplacer
 « des noms, puisqu'elles ne doivent exprimer que ce
 « qui est propre ou appellatif; de façon que si elles ne
 « sont pas des pronoms, il faudrait ou les rattacher aux

« pronoms , ou en faire une neuvième partie du
« discours. »

L'argument de M. Coray, tiré des noms qui, selon lui, ne doivent exprimer que les noms propres, ou les noms appellatifs, repose sur une erreur; car les adjectifs ne sont pas moins qualificatifs des personnes ou des choses, que les noms propres ou appellatifs; parce qu'ils sont renfermés dans les catégories, *quantité*, *qualité*, etc.; ainsi : σοφὸς Πλάτων entre dans la même catégorie, que τοῖος ὁ Μιλτιάδης, διος ὁ Λεωνίδας, et μέγας ἄνθρωπος, à celle de εἷς ἄνθρωπος; et l'idée du rapport n'appartient pas exclusivement aux pronoms; les adverbes et même les noms l'expriment aussi : τότε, ὅτε· ἄνω, κάτω· ποῦ, οὗ· πατὴρ υἱοῦ· διάφορος Σωκράτης Πλάτωνος· en outre : ἕτερος, ἄλλος, joints aux noms, désignent une négation : ἕτερος Σωκράτης, ἢ Πλάτων, veut dire : *Socrate et non Platon*; cette signification ne peut pas appartenir aux pronoms qui représentent des personnes ou des choses déjà connues.

N'est-ce pas une absurdité que de nommer pronoms les particules interrogatives ou indéfinies? On interroge sur des choses ou des personnes qu'on ne connaît pas; mais ce qui est indéfini est aussi inconnu; et comment les particules, qui demandent à être définies par une réponse, recevraient-elles la dénomination des pronoms, dont la nature est démonstrative ou relative à des objets déjà connus? (Voir mon Orthophonie, page 22.) Il paraît donc que les anciens avaient raison de classer parmi les noms, qu'ils divisaient en plusieurs espèces, les particules dont il s'agit.

“ θῶσιν εἰς αὐτάς ὡς παράρτημα , ἢ νὰ καταχωρισθῶσιν
 “ εἰς ἐξαίρετον , ἔννατον μέρος λόγου . ”

Ληρώδης τὸ ἐπιχείρημα τὸ ἐκ τοῦ ὀνόματος . οὐ γὰρ ,
 δ , τι τοῦτο ἐμφαίνει τὴν πρώτην οὐσίαν , ἤγουν τὰ κύρια
 ὀνόματα , καὶ τὴν δευτέραν , τὰ προσηγορικὰ , διὰ τοῦτο
 μὴ καὶ ποιότητά τινα τοῦτο ἐμφαίνειν . ὀνόματα γὰρ καὶ
 τὰ ἐπίθετα , ἅπερ γενικώτερον τῷ ποσῷ , καὶ τῷ ποιῷ ὑπά-
 γεται . ἀλλὰ τοιαῦτα καὶ τὰ , ποῖος , οἷος . πόσος ,
 ὁπόσος , κ. τ. λ. ἀλλὰ καὶ τὰ εἷς , πρῶτος . ὥςπερ γάρ
 φαμε σοφὸς Πλάτων , οὕτω καὶ τοῖος ὁ Μιλτιάδης ,
 οἷος καὶ ὁ Λεωνίδας . μέγας ἄνθρωπος , καὶ εἷς
 ἄνθρωπος , ἀλλ’ οὐδὲ διὰ τὴν ἀναφορὰν εἶεν ἂν ταῦτα Ἀν-
 τωνυμίας . κοινὸν γὰρ αὕτη καὶ ἐπιρρήμασι , τότε , ὅτε .
 ἄνω , κάτω . ποῦ , οὐ . καὶ τοῖς σχετικοῖς , καὶ διαφο-
 ρικοῖς τῶν ὀνομάτων . πατήρ υἱοῦ . διάφορος Σωκρά-
 τῆς , ἢ Πλάτων . Ἐτι δὲ ἀπόφασιν παρίστησι τοῦ , ᾧ
 σύνεστιν ὀνόματι , τὰ ἕτερος καὶ ἄλλος . διὸ καὶ τὸ
 ἕτερος Σωκράτης , ἢ Πλάτων , τὸ , οὐκ ἔστι Σω-
 κράτης ὁ Πλάτων ἐμφαίνει , ὅπερ οὐκ Ἀντωνυμίας .

Ἀμαθίας δὲ μεγίστης καὶ τὸ τὰ ἀόριστα καὶ ἐρωτημα-
 τικά Ἀντωνυμίας διῷσχυρίζεσθαι εἶναι . ἡ γὰρ Ἀντωνυμία τὰ
 ἤδη ἐγνωσμένα τῶν κυρίων ἀντονομάζει ὀνομάτων . τὸ δὲ
 ἀόριστον πῶς ἂν εἴη ἐγνωσμένου ; ὃ , τε ἐρωτῶν περὶ ὧν
 ἀγνοεῖ ἐρωτᾷ . πῶς δὲ τὸ ἄγνωστον κατ’ ἀναφορὰν ἀντονο-
 μάζοιτ’ ἂν ; εἴρηται δὲ μοι περὶ τούτου κἀν τῇ Ὁρθοφωνίᾳ
 σελ. 22 . ὀρθῶς ἄρα οἱ τὴν Ἑλληνικὴν συνταξάμενοι Γραμμα-
 τικὴν , τοῖς ὀνόμασι τὰ μόρια ταῦτα συγκατηρίθμησαν .

Εἰ δέγ' ἐν ταῖς τῶν νέων γλωσσῶν Γραμματικαῖς τὰ ἐπί-
θετα ταῦτα ταῖς Ἀντωνυμίαις ἐγνωσμένον τι ἀναπολούσαις
συνέχεαν, ἄγνωστόν τι δηλοῦντα, ἐχρῆν ἄρα διὰ τοῦτο κατὰ
τῆς σοφωτάτης τῶν Ἑλλήνων Γραμματικῆς λέγειν τὰ μὴ
δέοντα;

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ · Γ.

ΠΕΡΙ ΠΡΟΘΕΣΕΩΣ.

Σελ. λζ'. στιχ. θ', ἡ 25. " Ἐσφαλμένη εἶναι καὶ ἡ τεχνο-
" λογία τῆς προθέσεως · Μετετόπισαν ἀπ' αὐτὴν εἰς τὸ
" Ἐπιρρήμα πολλάς λέξεις, ἴσως διότι λαμβάνονται κάμ-
" μίαν φοράν ἐπιρρήματικῶς · ἴσως δὲ καὶ διὰ τὴν ἀντί-
" θέσιν αὐτῶν εἰς ἄλλας προθέσεις · τοιαῦται εἶναι αἱ Ἄνευ,
" Πλὴν, Ἀτερ, Πάρεξ, Χωρίς, Δίχα, κ. τ. λ. "

Ἦτοι οὐκ ἐνόησεν, ἡ κακῶς συνήκε τὸν ὀρισμὸν τῆς προ-
θέσεως · σύνεστι γὰρ αὕτη τοῖς μὲν τῶν μερῶν τοῦ λόγου ἐν
συνθέσει, τοῖς δὲ καὶ παραθέσει· οἷον, ἀντιβαίνω, ἐπι-
βαίνω, μεταβαίνω, ἐκβαίνω, κ. τ. λ. καὶ μετά-
βασις, πρόσβασις, ἐκβασις, κ. τ. λ. οὐ μέντοι λέ-
γομεν ἀτερβαίνω, χωρισβαίνω, πληνβαίνω,
παρεξβαίνω, διχαβαίνω, κ. τ. λ. ἀλλ' οὔτε ἀτέρ-
βασις, χωρίσβασις, πλήμβασις, κ. τ. λ. εἶδὲ,
ὅτι τὰ μόρια ταῦτα γενικῇ συντάσσεται, διὰ τοῦτο καὶ
Ἐπιρρήματα, ληρῶδες · τὰ γὰρ ἀξίως, ἄπαξ, δῖς,
ποτέ, ἐπιρρήματα ὄντα, πτωτικῶς συντάσσεται· ποτέ
τοῦ χρόνου, δῖς τῆς ἡμέρας, κ. τ. λ. μᾶλλον ἄρα

Si les langues étrangères les ont rangés parmi les pronoms, sans bien définir ce que c'est que le pronom, serait-ce une raison pour condamner la grammaire grecque à être brûlée ?

CHAPITRE VI.

DE LA PRÉPOSITION.

Page λζ', θ', ou 25. « La préposition n'est pas non plus correcte. Les grammairiens ont classé dans les adverbes plusieurs mots qui sont de véritables prépositions; serait-ce parce qu'ils ont la signification adverbiale, ou parce qu'ils expriment un sens opposé à quelques unes des prépositions? Tels sont : *ἀνευ*, « *πλὴν*, *ἄτερ*, *πάρεξ*, *χωρίς*, *διχα*, etc. »

Examinons la définition de la préposition : *la préposition entre dans la composition des parties du discours, ou les régit* : *ἀντιβαίνω*, *ἐπιβαίνω*, *μεταβαίνω*, *ἐκβαίνω*, etc.; *μετάβασις*, *ἐκβασις*, *πρόσβασις*, etc.; mais dirait-on *ἀτερβαίνω*, *πλημβαίνω*, *χωρισβαίνω*, *διχαβαίνω*, etc., ou *ἀτέρβασις*, *χωρίζβασις*, *πλήμβασις*, etc.? Nommez-vous prépositions ces particules, parce qu'elles régissent le génif? et quoi? les adverbes *ἀξίως*, *ἅπαξ*, *δις*, *ποτὲ* ne le régissent-ils pas aussi? Ex.: *ποτὲ τοῦ χρόνου*, *δις τῆς ἡμέρας*, etc. Et en quoi donc ces adverbes diffé-

rent-ils de vos particules? ce n'est point à cause de leur opposition avec les prépositions que les péripatéticiens et les stoïciens les en ont séparés; car les prépositions proprement dites se trouvent en opposition entr'elles : κατὰ Κτησιφῶντος, ὑπὲρ Κτησιφῶντος; ἀπέρχομαι τῆς πόλεως, εἰσέρχομαι τὴν πόλιν; ἀνάβασις, κατὰβασις; mais bien parce qu'elles n'ont pas la propriété des prépositions.

Vous dites : « qu'Homère emploie περὶ, Il., p. 362, adverbialement, et qu'Hérodote donne à περίξ adverbe, la signification de περὶ, et vous en concluez que les particules précédentes sont des adverbes. » Mais ὅπως, ἵνα, ὅρα ne se rencontrent-ils pas chez les poètes, pris tantôt pour des conjonctions, et tantôt pour des adverbes? Est-il nécessaire qu'une partie du discours, prise pour une autre, soit la même chose que l'autre? Nous disons : ταχὺς ἦλθες pour ταχέως ἦλθες; τελευτῶν ἔφη pour ἐσχάτως ἔφη; πρὸς ὀργὴν λέγει; pour ὀργίλως λέγει; ainsi que πάρα pour πάρεστι, ἐπὶ pour ἔπειστι, ἐνὶ pour ἐστὶ, et ἀνα pour ἀνάστα, faut-il pour cela confondre les noms et les adverbes entr'eux?

Il est à observer que les adverbes présentent un sens plus complet que les prépositions, en effet si l'on m'interroge : οὕτω δοκεῖ σοι περὶ τῶν προθέσεων; je puis y répondre par οὕτω, mais non par περὶ; de façon que les particules que M. Coray veut ranger dans la classe des prépositions, ne peuvent être que des adverbes.

τούτοις κοινωνεῖ τὰ προκείμενα μόρια, ἡ ταῖς προθέσεσιν·
οὐ γὰρ διὰ τὴν ἀντίθεσιν πρὸς τινὰ τῶν προθέσεων αὐτὰ
ὑπὸ τῶν περιπατητικῶν καὶ Στωϊκῶν ἀπελήλαται τούτων·
 εἰσὶ γὰρ καὶ προθέσεις ἀντικείμεναι πρὸς ἀλλήλας· οἷον
 κατὰ Κτησιφῶντος, καὶ ὑπὲρ Κτησιφῶντος· καὶ
 ἀπέρχομαι τῆς πόλεως, καὶ εἰσέρχομαι τὴν πό-
 λιν· οὕτω καὶ ἀνάβασις, κατὰβασις· ἀλλὰ διὰ τὸ
 μὴ ἔχειν τὰ ταῖς προθέσεσιν ἰδιαζόντα.

Εἰ δέγε, ὅτι τὸ περὶ παρ' Ομήρῳ, Π. τ. 362, ἐπιρρη-
 ματικῶς, καὶ τὸ περὶ παρ' Ηροδότῳ προθετικῶς κεῖται,
 διὰ τοῦτο καὶ τὰ μόρια ταῦτα προθέσεις, οὐκ ὀρθόν· τὸ γὰρ
 ὄφρα, ὅπως, ἵνα καὶ συνδεσμικῶς καὶ ἐπιρρηματικῶς
 λαμβάνεται ποιητικώτερον· οὐκ ἂν τὸ ἀνθ' ἐτέρου λαμβά-
 νόμενον ἐξ ἀνάγκης ταῦτόν εἶναι· καὶ γὰρ ταχὺς ἢ λθὲ
 φαμέν, ἀντιταχέως καὶ τελευτῶν ἔφη, ἀντίεσχά-
 τως· καὶ πρὸς ὀργὴν λέγεις, ἀντιὸργίλως· ἀλλὰ
 καὶ πάρα εἰληπται ἀντίπαρεστι, καὶ ἐπὶ ἀντί
 ἔπεστι, καὶ ἐνὶ ἀντί τοῦ ἐστί, καὶ ἀνά ἀντί τοῦ ἀνάρτα.

Ἐπιστήσεις δ' ἀντις καὶ τῶν τὰ ἐπιρρήματα τελειότερόν τι
 δηλοῦν τῶν προθέσεων· διὸ καὶ τῶ ἐρωτήσαντι, οὕτω
 περὶ τῶν προθέσεων δοκεῖ σοι φαῖναι, οὕτω,
 ἢ ἐμοίγε, ἢ δοκεῖ, οὐ μέντοι ἀπλῶς περὶ· ἢ καὶ
 δῆλον, ὅτι τὰ προκείμενα μόρια οὐκ ἂν εἰεν προσθέσεις.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ζ'.

ΠΕΡΙ ΕΠΙΡΡΗΜΑΤΩΝ.

Σελ. λη'. στιχ. ιγ', ἢ 80. 16. " Ἡ παρὰ τὰς ἄλλας
 " πλεον συγκεχυμένη τεχνολογία εἶναι ἡ τοῦ Ἐπιρρήματος,
 " αὐτὸ περιέχει ὀχιμόνον προθέσεις, ἀλλὰ καὶ διάφορα μέρη
 " λόγου, καὶ προτάσεις συγκειμένας ἐξ ὑποκειμένου καὶ
 " κατηγορουμένου. Εἶναι ἄραγε ἡ αἰτία αὕτη, διὰ τὴν
 " ὁποῖαν οἱ Στωϊκοὶ ὠνόμασαν τὸ Ἐπιρρήμα Πανδέκτην,
 " ὁ Πανδέκτης οὗτος εἶναι ἀληθινὴ Κόπρος τοῦ Αὐγείου,
 " τὴν ὁποῖαν νὰ καθαρίσῃ δὲν ἐξαρκεῖ ἐνὸς μόνου Ηρακλέους
 " δύναμις. "

Ὁ χρυσὸν ἐξαγγέλλων συνεχῶς ἐπὼν· οὐχ εὖρες ἑτερόν
 τι προσφυῆς παράδειγμα τῇ τοῦ Ἐπιρρήματος συγχύσει, ἢ
 τὴν Κόπρον τοῦ Αὐγείου, καὶ μὴν ἐχρὴν σε παρὰ
 παραλαβεῖν τὴν σὴν φιλόσοφον Γραμματικὴν ὁδη-
 γὸν πρὸς τὸ μαθεῖν τὴν αἰτίαν, δι' ἣν οἱ Στωϊκοὶ πανδέκτην
 αὐτὸ ὠνόμασαν· εἰ γὰρ ἐξ ἀπάντων τῶν μερῶν τοῦ λόγου
 σχηματισμὸς ἐπιρρήμάτων γίνεται, ἢ φησὶν ἄριστα ὁ Θεό-
 δωρος, πῶς οὐκ ἂν εἴη πανδέκτης; Ἀλλὰ μὴν ἴδιον Ἐπιρ-
 ρήματος, φάναι γενικώτερον, τὸ δηλοῦν τόπον, χρόνον,
 ποσὸν, καὶ ποιὸν, τὰς κυριωτέρας τῶν Κατηγοριῶν·
 ἄρ' οὖν κακῶς ἐποίησεν ὁ Θεόδωρος ἀνάξας τὰ Ἐπιρρήματα
 εἰς δέκα κατηγορίας; ἢ πῶς δίκαιον διὰ τὸ πρὸς τὸν Ἀθα-

CHAPITRE VII.

DES ADVERBES.

Page Xn. ly, ou 86. 16. « Mais c'est l'adverbe qui
 « offre la plus grande confusion ; il renferme des pré-
 « positions, différentes parties du discours, et des pro-
 « positions composées d'un sujet et d'un attribut ; est-ce
 « pour cela que les stoïciens le nommaient *pandecte* ?
 « mais ce *pandecte* est semblable aux étables d'Augias,
 « dont la force d'un seul Hercule suffirait à peine à net-
 « toyer les ordures. »

Quelle gigantesque image, que la comparaison de
 l'adverbe avec les écuries d'Augias ! La philosophie de
 votre grammaire n'aurait-elle pas pu vous faire discer-
 ner pourquoi les stoïciens avaient donné à l'adverbe le
 surnom de *Pandecte* ? Si nous pouvons former des ad-
 verbes de toutes les parties du discours, comme le dit
 très-bien Théodore Gazes, la dénomination de *pandecte*
 est justifiée. En outre, l'adverbe, en général, ex-
 prime le *lieu*, le *temps*, la *quantité*, et la *qualité*, caté-
 gories qui sont les plus générales de toutes. Aussi est-il
 difficile de voir en quoi Théodore Gazes a péché, en
 rapportant les adverbes aux dix catégories ? Était-il raison-

nable de confondre dans la haine qu'on portait à Athanase de Paros, professeur au collège de Chio, la grammaire de Théodore Gazès, et d'accabler d'outrages cet écrivain, dont la gloire ne périra jamais ?

« On range parmi les adverbes les particules d'étonnement, d'admiration, et d'autres interjections qui n'ont rien de commun avec les adverbes, comme leur syntaxe le prouve. »

Je parlerai tout-à-l'heure de ces prétendues interjections.

« L'adverbe accompagne naturellement le verbe, ou le participe. »

Il accompagne aussi les adjectifs : ὡς ἀργαλέον, et même les adverbes : ὡς ἥκιστα.

« Les phrases : γράφει καλῶς, ou γράφων καλῶς, n'ont aucun rapport avec l'interjection φεῦ τοῦ μεγέθους. »

D'accord, γράφει καλῶς ne correspond pas à φεῦ τοῦ μεγέθους; mais si l'on disait : γράφει Σχεδία, et φεῦ τῶν Σχεδίων, les deux phrases auraient entre elles un grand rapport.

§. 1^{er}. Des Interjections.

« Ces particules devraient être rangées à part dans une autre partie du discours, que l'on nommerait exclamation ou invocation, comme elles le sont chez les Latins, qui l'ont nommée *interfectio*. »

La solution de cette difficulté concerne non-seulement M. Coray, mais encore les littérateurs étrangers, auxquels M. Coray a emprunté ce qu'il vient d'avancer.

νάσιον τὸν παρίον μῖσος, τὸν τὴν Γραμματικὴν τοῦ Πατρὸς διδάσκοντα, ἐκφαυλίζειν τὸν Θεόδωρον, ἄνδρα οὐκ αὐτοσχεδιάσαντα, ἀλλὰ πολλοῦ ἀξίον, καὶ οὐ τὸ κλέος οὐδέ ποτ' ὀλεῖται.

“ Συγκαταριθμοῦσι κοινῶς μὲτὰ Ἐπιρρήματα τὰ ὀνομαζόμενα Ἐκπλήξεως, Θαυμασμοῦ, Θειασμοῦ, ἢ Σχετλιασμοῦ ἐπιρρήματα. Ὅτι ταῦτα εἶναι ἀλλότρια τῆς φύσεως τοῦ Ἐπιρρήματος, τὸ δεικνύει ἡ ἀσυνταξία τῶν.”

Αὐτίκα ρηθήσεται, ὅτι ταῦτα οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ Ἐπιρρήματα.

“ Τὸ Ἐπιρρήμα φυσικὰ συντάσσεται μὲ Ῥῆμα, ἢ Μετοχὴν.”

Ἀλλὰ καὶ ἐπιθέτοις, ὡς ἀργαλέον, καὶ Ἐπιρρήμασιν, ὡς ἡκιστα.

“ Γράφει καλῶς, ἢ γράψων καλῶς. Μὲ τὰς δύο ταύτας φράσεις δὲν ἔχει οὐδεμίαν ὁμοιότητα τὸ φεῦ τοῦ μεγέθους.”

Ὁμολογῶ. τί γὰρ κοινὸν τῶν “ γράφει καλῶς ” καὶ τῶν “ φεῦ τοῦ μεγέθους ”; Εἰ δέ τις ἔλεγε γράφει Σχέδια, καὶ φεῦ τῶν Σχεδίων, εἶχον ἂν αἱ φράσεις ὁμοιότητα.

§. Α' Περὶ τῶν Παρεμβλημάτων.

“ Τὰ τοιαῦτα λοιπὸν μόρια ἔπρεπε νὰ καταταχθῶσιν εἰς μέρος λόγου χωριστὸν, ὀνομαζόμενον Ἐπιφώνημα, ἢ Ἐπίφθεγμα, καθὼς εὐρίσκεται καὶ εἰς τοὺς Λατίνους, “ οἱ ὅποιοι τὸ ὀνόμασαν Παρέμβλημα (interjectio). ”

Ὁ περὶ τῶν παρεμβλημάτων λόγος οὐ πρὸς αὐτὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς ἀλλοεθνεῖς φιλολόγους λελεξέται, παρ' ὧν ὁ Κοραῆς ταῦτα παρέλαβεν. Ἰδῶμεν δὲ, ἅπερ ἐκεῖνοί

ρασί· ὁ οὖν Ἀγγλὸς Ἀρῆς ἐν τῇ αὐτοῦ Γενικῇ Γραμμα-
 τικῇ, ἐπιγραφομένη Ἑρμῆς Κερ. ε' φησὶν· " Παρὰ τὰ
 " λοιπὰ τοῦ λόγου μέρη, περὶ ὧν ἤδη εἴρηται, ἔστι καὶ τὰ
 " παρεμβλήματα· ἅπερ οἱ Ἕλληνες οὐκ ὀρθῶς συγκατέ
 " λεγον τοῖς Ἐπιρρήμασι· ταῦτα γὰρ φύσει καὶ ἀεὶ τοῖς
 " ῥήμασιν ἐπιλέγεται, ἥτοι ὡς κατηγορήμα, ἢ ὡς τροπο-
 " ποία· ἀλλὰ μὴν τὰ παρεμβλήματα οὐδενὶ τῶν τοῦ λόγου
 " μερῶν συνάπτεται, προφέρεται δὲ ἥτοι καθ' ἑαυτὰ, ἢ
 " παρεντίθεται τῷ λόγῳ, μηδὲ ὡς μεταβαλλομένῳ, μήτε
 " κατὰ σύνταξιν, μήτε κατὰ σημασίαν· ὀρθῶς ἄρα οἱ
 " Λατῖνοι διαστείλαντες τῶν ἄλλων μερῶν, ἐκάλεσαν
 " παῦτα ἰδίῳ ὀνόματι παρεμβλήματα· εἰ οὖν οὐκ Ἐπιρρή-
 " ματα, τί ἂν εἶεν, ἔροιτ' ἄντις, αὐταὶ αἱ λέξεις; ἤχοι
 " μᾶλλον αὐτόματοι, φαίη τίς ἂν, ἢ Ἐπιρρήματα, καὶ
 " φωναὶ τινες φύσει μᾶλλον, ἢ τέχνη ἐκφωνοῦμεναι, ἐξαγ-
 " γέλλουσαι τὰ παθήματα, ἢ τὰς ἐξαίφνης ἐπεγειρομένας
 " ἐν τῇ ψυχῇ ἡμῶν κινήσεις, ἰδόντων, ἢ ἀκουσάντων
 " συμβεβηκότος τοῦ Σαυμασίου. " Μεθ' ἧς ἐπάγει καὶ τὸν
 Πρισκιανὸν καὶ τὸν Βόσσιον, καὶ ἄλλους ἐν ταῖς ὑποση-
 μειώσεσι μάρτυρας.

Ὁ δὲ γε Φρανσοᾶς Θουρότος μεταφραστὴς Γάλλος, " Οὐδὲ
 " Γραμματικῆς, φησὶ, περὶ τοῦ παρεμβλήματος ἰδεῖν,
 " ἀλλ', ἢ συγκαταλέγεται τοῖς ἄλλοις τῶν τοῦ λόγου με-
 " μερῶν, δηλῶσαι μόνον κατὰ ψιλὴν ἐπαρίθμησιν· τὴν
 " δέγε τούτου σύνταξιν, εἴπερ ἄρα τίς ἐστι, μάλιστα
 " ῥητορικῆς ἰδίαν. "

M. Harris, helléniste anglais, dans sa grammaire générale intitulée : *Hermès*, chap. v, s'explique ainsi : « L'interjection est hors des parties du discours que nous avons déjà traitées; les mots qui l'expriment, sont, en grec : *ô*, *ai*, *φῆν*; en latin : *ah*, *heu*, *hei*; en français : *hélas*, *hé*, *ah*, etc.; les Grecs les plaçaient mal-à-propos dans les adverbes, dont la nature est d'accompagner les verbes, comme attributifs, ou comme modificatifs. Mais ces mots n'accompagnent aucune des parties du discours; on les prononce isolés, on les jette dans le discours sans altérer ni la forme de la syntaxe, ni la signification des parties du discours. Et les Latins semblent en avoir mieux compris la nature, en les classant à part, en les distinguant par un nom spécial. Si ces mots ne sont pas des adverbes? quelle sorte de mots sont-ils donc? Ce sont plutôt certains sons accidentels, des cris naturels plutôt qu'artificiels, qui expriment les mouvemens dont notre ame est subitement affectée, alors qu'elle est sous l'empire d'une forte impression. » M. Harris cite comme autorités, dans ses notes, Vossius et Priscien, et d'autres grammairiens.

M. Thurot, qui a traduit cet ouvrage en français, s'explique ainsi dans ses remarques : « l'interjection mérite donc à peine d'entrer dans un ouvrage sur la grammaire, autrement que comme faisant nombre parmi les parties du discours, et par simple voix d'énumération; mais la syntaxe de cette espèce de mots, s'il y en a une, est absolument du ressort de la rhétorique. »

Comment M. Thurot envisage-t-il la rhétorique, et comment les interjections sont-elles du ressort de cet art? c'est ce que je ne puis comprendre. En lisant les discours des orateurs grecs, on n'y rencontre pas d'interjection; rarement y voit-on quelques exclamations, que les bons orateurs tournaient en ridicule. Eschine se permit dans l'épilogue de son discours contre Ctésiphon, de faire l'invocation: ὦ σοφία, καὶ σύνεσις, au vocatif, qui n'exprime pas de grandes passions de notre âme, comme M. Coray le pense, mais une simple volonté; aussi Démosthènes sut-il en profiter dans sa réfutation. Après avoir dit plus haut: « ces voix ou cris qui sont « les expressions naturelles d'un sentiment très-vif de « joie, de douleur ou d'admiration, se trouvent les « mêmes chez tous les peuples. » (Je ne sais si *οἱ* des Grecs, *heu* des Latins, *hélas* des Français, produisent le même son.) L'auteur ajoute: « et semblent être produits nécessairement en vertu de l'organisation de « l'homme; » comment, dis-je, après avoir avancé ces idées, M. Thurot attribue-t-il les interjections à l'art de parler? Au reste, les questions que la rhétorique a pour objet ne peuvent être jamais si graves, si pathétiques, ou si propres à inspirer la crainte ou la joie, qu'elles puissent nous exciter à pousser de pareils cris. Aristote, dans le *Traité des passions*, n'en dit rien, pas plus que dans le 3^e liv. de sa *Rhétorique*. Ce sont des mots qui appartiennent à la poésie, et plus spécialement à la tragédie. Je n'ignore pas que la figure que notre rhétorique appelle *ῥητορικά*, entre quelquefois dans les discussions du barreau pour donner plus d'énergie au récit;

Ὅπως μέντοι, ἵνα διὰ βραχέων πρῶτον πρὸς ταῦτ' ἀπαντήσω, τῇ ῥητορικῇ τὰ Θαυμαστικά καὶ Σχετλιαστικά τῶν Ἐπιρρήμάτων ὁ Θουρότος ἀποδίδωσιν, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα· οὐδὲ γὰρ οἱ ῥήτορες τῶν Ἑλλήνων τοῖσι προσέχρηνται τοῖς μορίοις· δηλοῦσι δὲ οἱ τούτων λόγοι, ἐν οἷς σπάντως τοιοῦτόν τι ἐμφαίνεται· ὁ δὲ γε Δημόσθενής καὶ κατέγελασε τοῦ Αἰάχινου εἰπόντος ἐν τῷ Ἐπιλόγῳ τὰ, ὦ σοφία, καὶ σύνεσις, καὶ οὐ σχετλιαστικῶς, ἀλλὰ κλητικῶς· οὐ δὲ πάθους γὰρ ἡ κλήσις δηλωτικὴ, ὥς ὁ Γραικὸς φιλολόγος ὑποτίθῃσιν, ἀλλὰ βουλήσεως ἀπλῆς· πῶς οὖν ὁ Θουρότος, εἰπὼν ἀνωτέρω ταῦτα εἶναι φωνᾶς φύσει ἐμποιοῦσας αἰσθησίμω τινὶ ἀφοροδοτήτῃ χαρᾶς, ἢ λύπης, ἢ θαυμασμοῦ, καὶ τὰς αὐτὰς ἐνυπάρχειν ἐν ἅπασιν τοῖς ἔθνεσι (ἅπερ οὐ παντάπασιν ἀληθές· οὐ ταυτὸν γὰρ τὸ φεῦ τῷ heu, καὶ τῷ hélas) καὶ ἀναγκαίως παράγασθαι ἐκ τοῦ ἀνθρωπίνου ὀργανισμοῦ κατὰ τινὰς περιστάσεις· πῶς, φημί, ταῦτα προεϊπὼν, φέρων ἔπειτα τῇ ῥητορικῇ τέχνῃ ἀπένειμιν, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα· εἴκοι δὲ τὸ τοιῶδε συλλογίζεσθαι νεώτερον ὄν, ἢ κατὰ τὴν τῶν Ἑλλήνων λογικὴν· ἄλλως τε καὶ διὰ τὸ ἐν τοῖς ῥητορευομένοις οὐ δὲ ποτε παρεμπίπτειν ἐλεεινὰ τινα, ἢ φοδερὰ τοσοῦτον, ἢ λύπης, ἢ χαρᾶς πρόξενα, ὥστ' ἀπηχήματα προΐεσθαι μεγίστης συμφορᾶς, ἢ χαρμονῆς, καθάπερ ἐν ταῖς τραγωδίαις, ἐν αἷς τοιαύτας φωνὰς παραφθέγγονται τὰ ὑποκείμενα πρόσωπα· Ἀριστοτέλης δ' ἐν τῇς περὶ παθῶν οὐδὲν περὶ τούτων φησὶν, ἀλλ' οὐδ' ἐν τῷ, γ' βιβλ. τῆς αὐτοῦ Ῥητορικῆς· καὶ οὐκ

ἀγνοῶ, ὅτι καὶ ἠθοποιία τι, ἐσθ' ὅτε πρὸς δεινῶσιν πάθους τοῦ προσχρῶνται οἱ ῥήτορες, ἀλλ' ὅτι αὕτη παρεισάγεται ὁρᾶσθαι, καὶ ἦτον τραγικῶς, ἢ κατὰ τοὺς δραματικούς· διὸ καὶ τὸ ἐν τῷ κατὰ Κτησιφῶντος τοῦ Δίσχινου προοίμιον ἐπιληπτόν τισιν ἔδοξεν, ὡς ἐπὶ τὸ τραγικώτερον παρενεχθέν.

Ὅτι δὲ τὰ τοιαῦδε μόρια Ἐπιρρήματά εἰσιν, ἐκεῖθεν ἄντις σαφῶς κατῴδοι· παθητικὴν γὰρ ταῦτα ἐμφαίνει τινὰ διάθεσιν ἐκφωνούμενα· λέγεται γὰρ κατὰ τοῦ ἐν ἡμῖν ἐπιγινομένου παθήματος, καὶ δυνάμει ἐμπερείληψε τὰ ῥήματα· σιωπώμενα διὰ τὸ ἐνεργεῖα ἡμῖν συμβαίνειν τὴν πάθησιν· εἰ οὖν κατὰ τῆς ἐν ἡμῖν διαθέσεως κατηγορεῖται; πῶς οὐκ ἂν εἴη Ἐπιρρήματα; ἀλλὰ μήτοιγε ταῦτα μᾶλλον ἐστὶν Ἐπιρρήματα, ἢ τὰ ἄλλα; αἰεὶ ποτε γὰρ οὐ κατὰ λεγομένης ἀπλῶς, ἀλλὰ κατὰ γινομένης ἐνεργεῖα διαθέσεως ἐπιφωνεῖται, ἥνίκα οὐ μόνον οὐκ ἀναγκαῖα ἢ ἐκφώνησις τοῦ ῥήματος, ἀλλὰ καὶ ἀδύνατος ἐσθ' ὅτε διὰ τὸ τοῦ πάθους μέγεθος· ὁ γὰρ σφοδρῶς τυπτόμενος οὐκ ἂν εἴποι, σφοδρῶς τύπτομαι· ἀλλ' οἷμοι, ἰοῦ, ᾄχ· οὐδὲ ὁ θρηνῶν φησὶν, ὅτι θρηνεῖ γοερῶς, ἀλλ' ὦμοιμοι, ἰῶ, καὶ ἄλλας φωνάς· ἀποστάντος δ' ὅπως οὖν τοῦ πάθους, εἴποι ἂν, ἰὼ ὀλωλα, ᾄχ κακοδαίμονῶ, κ. τ. λ. ἐν διηγηματικῷ λόγῳ· πῶς οὖν ταῦτα οὐκ ἐπιρρήματα;

Ὅτι δὲ καὶ οἱ παλαιὶ τῶν Στωϊκῶν, καὶ τῶν ἄλλων Γραμματικῶν εἶπον περὶ τῶν μορίων τούτων, ὅτι εἴη Ἐπιρρήματα, δηλοῖ ὁ Ἀπολλώνιος ἐν τῷ περὶ Ἐπιρρήματος, λέγων· Οὐ μόνον δὲ ῥητοῖς οὖσι τοῖς ῥήμασι κατὰ τὴν σύνταξιν τοῦ λόγου τὸ Ἐπιρρήμα προσφέρεται, ἀλλὰ καὶ σιγωμένοις, εἴγε καὶ αἱ ἐπιφωνήσεις,

mais nos orateurs ne la présentent jamais sous une forme tragique. Et l'exorde d'Eschine, dans son discours contre Clésiphon, a été justement attaqué par nos critiques, comme l'accent de la plainte, et comme propre plutôt à la tragédie qu'à la rhétorique.

Nous allons voir que ces particules ne sont que des adverbes; en effet, elles expriment une passion quelconque qui s'élève dans notre âme, et modifie les impressions qui agissent sur elle; dans ce cas, l'action de ces impressions sur nous, est désignée par le verbe que l'on n'exprime point, parce que l'action est réelle, et non pas seulement dans l'expression. Par conséquent, tout ce qui modifie une action ne peut être qu'un adverbe, et même, si l'adverbe existe, il n'est autre que ces mêmes particules, parce qu'elles modifient toujours une action ou une passion réelle, qui n'a pas besoin d'être exprimée par un verbe; à dire vrai, dans les grandes impressions, l'énoncer est impossible; un homme que l'on frappe fort ne s'écrierait pas : *on me frappe fort*, mais : *Ah!...*; celui qui pleure ne dirait pas non plus : *je pleure tristement*, parce que la souffrance est réelle et visible, et le verbe deviendrait inutile; ce ne serait que loin du moment qu'il dirait en forme de récit : *hélas ! que je suis malheureux !* en employant le verbe.

Les stoïciens, ainsi que d'autres grammairiens, regardaient les particules interjectives comme des adverbes; Apollonius, dans son Traité sur les adverbes : en parle en ces termes : *l'adverbe modifie le verbe, non-seulement lorsqu'il est exprimé, mais encore lorsqu'il est sous-entendu, comme cela arrive dans les exclamations;*

lorsque quelqu'un écrit bien, nous lui adressons des bravos. Et plus bas : les cris lamentables que jettent des hommes souffrants, modifient un verbe tacite ; car souffrir n'est que recevoir une action. Comment donc les anciens Grecs se seraient-ils trompés, en les rangeant dans la classe des adverbes ?

En outre, ce ne sont pas seulement ces particules simples qui modifient les impressions de l'âme, il en est encore qui sont de véritables parties du discours : κακοδαίμων, ἄγε, ἴθι, εὐφήμει, ἀπέπτυσο, ὠφελόν, γένοιτο ; et en français : *allons, courage, etc.* ; on pourrait citer même des phrases entières, comme dans le vers d'Homère :

Αἱ γὰρ Ζεῦτε πάτερ, καὶ Αθηναίη, καὶ Ἀπόλλων.

Cette phrase est une véritable interjection, cependant elle renferme des noms, des conjonctions, et des verbes ; par où l'on voit que ces mots appartiennent à la grammaire et non à la rhétorique.

« Le vocatif ὦ n'a aucun sens adverbial et il fut inventé pour la distinction du vocatif d'avec le nominatif, et l'on peut s'en convaincre, en examinant que ὦ est nécessaire pour les nominatifs qui sont semblables au vocatif ; pour ceux qui ne le sont pas, ὦ n'est qu'un pléonasme inutile, parce que : Ἀλέξανδρε veut dire : ὦ Ἀλέξανδρος. »

Comment donc se fait-il qu'Homère ait dit : ὦ χρύση, ὦ Ἀχιλλεῦ φίλε, ὦ πάτερ ἡμέτερε, ὦ γέρον ; et non pas ὦ χρύση ; ὦ Ἀχιλλεύς φίλος ? Comment, dans l'Il., Γ, 277, a-t-il dit ἥλιος ; au vocatif, sans ὦ ? Les dialogues de Xé-

οὐδὲν ἄλλο εἰσὶν, ἢ Ἐπιρρήματα, τῶν ῥημάτων
ἐπιγινωσκέντων, καθὼς τοῖς εὐἀναγινώσκουσιν τοῖς
ΚΑΛΛΙΣΤΑ ἐπιφωνοῦμεν, καὶ κατατέρω. Μὴ ποτε
δὲ καὶ αὐτὰ δυνάμει ἀπὸ διαθέσεως ῥηματικῆς
ἀνάγονται. αἱ γὰρ σχετιάζοντες πεπόνθασιν
τὸ δὲ παθεῖν πίστιν τινὰ τῶν ἐκ πράγματος ἡ-
λοῖ. πῶς οὐκ ὀρθῶς οἱ Ἕλληνες ταῦτα ἐκάλεσαν Ἐπιρ-
ρήματα, ὀρθῶς δ' οἱ Λατίνοι παρευβλήματα;

Καὶ μὴν οὐ μόνον διὰ τῶν μορίων τούτων ἐυφραίνεται ἡ
τοιαύτη Διαθέσις τῆς ψυχῆς, ἀλλὰ καὶ δι' ἄλλων μερῶν τοῦ
λόγου. διὰ τὰ, ὁ κακοδαίμων, ἄγε, ἴθι, εὐφήμει,
ἀπέπτυσο, ὠφελόν, γένοιτο καὶ πὰρ τοῖς Γάλλοις
tous allons, courage. Μάλιστα δὲ καὶ διὰ φράσεων τελείων.
ὡς, κίπο, εὐεμενιστορπά, εὐεμενιστορπά, εὐεμενιστορπά

Αἱ γὰρ Ζεῦτε πάτερ, καὶ Αθηναίη, καὶ Ἀπόλλων.
καὶ τὰ λοιπὰ Ἐπιφώνημα ἔστιν. ἀλλ' οὐκ καὶ Ὀνόματα
ἔνεστε, καὶ σύνδεσμοι, καὶ ῥῆμα τὸ εἶναι πᾶς οὐκ κατὰ
οὐ Γραμματικῆς, ἀλλὰ ῥητορικῆς θεωρίας.

Τοῦτο (τὸ, ὦ) ὅτι δὲν ἔχει καμμίαν ἐπιρρηματικὴν
δυναμιν, ἀλλ' ἐπενοήθη εἰς διάκρισιν τῆς Κλητικῆς ἀπὸ
τῆν ονομαστικῆν, εὐκολα θέλει τὸ καταλαβεῖ, ὅστις
παρατηρήσει, ὅτι εἰς ἐκείνας μόνας τὰς κλητικὰς εἶναι
ἀναγκαῖον, ὅσαι εἶναι ὅμοιαι τῶν ονομαστικῶν. εἰς τὰς
ἀνομοιοσχλήμους, ἢ δὲν τὸ μεταχειρίζονται πανταπαῖν,
ἢ τὸ μεταχειρίζονται πλεοναστικῶς, ἔπειθ' ὅτι τὸ, Ἀλέξαν-
δρε, ἰσοδυναμεῖ μετὰ τὸ, ὦ Ἀλέξανδρος.

Καὶ πῶς οὐ Ὀμήρος ἔφη, ὦ Χρῦση, ὦ Ἀχιλλεῦ
φίλε, ὦ πάτερ ἡμέτερε, ὦ Γέρων, ἔχρη' γὰρ
εἰπεῖν ὦ Χρύσης, ὦ Ἀχιλλεὺς, φίλος, καὶ πῶς

ἐν Ἠ. Γ. 277, εἶπεν, Ἡέλιος ἐπὶ Κληταῖς ἀνὸς τοῦ Ἰ;
αἰο Διάλογου τοῦ Ξενοφάντος καὶ Πλάτωνος γέμουσι τῆς
κληταῖς Ὡ Σόφρατες· ἐνδὲ τοῖς τοῦ Δουκιδανού, καὶ
Ὡ Ἀλέξανδρε, Ὡ Τρανταλέ, καὶ πολλὰ τῶν ἄλλων
ποιητῶν καὶ ῥητόρων κτεῖστα τοιαῦτα εὐρηται;

“ Ἐπὶ τῶν οἱ Γραμματικοὶ ἐπιρρήματα Διατάφης,
“ ἔπειτα πάλιν Ἐξηγήσεως, ὡς νᾶ ἦτον ἀπὸ τῆς Ἐξηγησιν
“ ἡ Διασάφης πρᾶγμα διαφορὸν.

Εἴρηται ἐν τῇ Ὁρθοφωνίᾳ σελ. 136, ὅτι Διασάφης
ἐστὶ κατάφασις τοῦ ἡγαυμένου, καὶ ἀπόφασις
τοῦ ἐπόμενου, καὶ τίτι διαφέρει Διασάφης Ἐξήγησις.

“ Τὸ χειρότερον, συγκαταριθμησαν καθὼς εἶπα λαγι-
“ κας προτάσεις, ἡγουν λόγους ἀπηρτισμένους, ὅποια εἶναι
“ τὸ τουτέστι, Δηλαδὴ, Δηλονότι.

Καὶ οὐδὲν ἀτοπον· τοῖς μὲν γάρ, Γαλλιστί, Ἰταλιστί προ-
σαίρει τὸ γράφεις ἀπηρτισμένην πρότασιν δηλοῦ τοῖς δεγε
Δηλαδὴ, καὶ Δηλονότι τὸ ἐστίν· ἡ μὲν τοῖς ἐπελευσίς τοῦ ἐπὶ, καὶ
ὅτι συνδέσμων, παραγωγὴν ἐπιρρηματικὴν ἐνεποιεῖ, ὡς καὶ
τὸ τέ τῶ ἄλλο-τε τὸ δε, τῶ οἶκον-δε, τῶ ἀγρα-
θε, τὸ ξε, τῶ θυρά-ξε· τὸ δον, τῶ, ἀγελη-δον,
καὶ ἐπὶ πλείστων ἄλλων· τι οὖν ξενον, εἶπερ τὰ Δηλαδὴ, καὶ
Δηλονότι, εἴτ' ἐπὶ βεβαιώσεως, εἴτ' ἐπὶ ἐξηγήσεως ἐπιρ-
ρηματικῶς εἰληπται; καὶ τοι τὸ παρὰ τοῖς Γαλλοῖς *savoir*
ἐν ἐξηγηματικῷ λόγῳ ῥημά ἐστιν, ὁμοίως καὶ τὸ, *c'est-à-dire*.

Στιχ' μ'. θ'; ἡ 81. 15. “ Τοιοῦτον εἶναι τὸ ἐνδὲ,
“ χρονικὸν ἐπιρρήμα καὶ διὰ τὴν καταλήξιν καὶ τὴν σημα-
“ σίαν του, ἀλλ' ὁμῶς σύνθετον καὶ αὐτὸ ἀπὸ δύο μέρη
“ λόγου; τὸ Ἐν, καὶ τὸ Ὅτε.

nophon et de Platon, offrent de nombreux exemples de vocatifs qui, sans être semblables aux nominatifs, sont joints à ὦ : ὦ Σώκρατες, et dans ceux de Lucien, on lit : ὦ Ἀλέξανδρε, ὦ Τάνταλε; tous les poètes et les orateurs renferment des preuves de notre assertion.

« Nos grammairiens ont fabriqué des adverbess déterminatifs, et d'autres explicatifs, comme si le mot διασάφεις exprimait autre chose que ἐξήγησις. »

J'ai prouvé, dans mon Orthophonie, p. 136, que διασάφεις a rapport à l'affirmation de la phrase précédente et à la négation de la suivante; j'y indique aussi la signification de ἐξήγησις.

« Mais une faute plus grossière, c'est d'avoir mis au nombre des adverbess des propositions logiques, qui offrent un sens complet, telles que ταυτέστι, δηλαδή, δηλονότι. »

Il n'y a rien d'étonnant; en effet, ἐστὶ ajouté à δηλαδή, rend le sens complet : δηλαδὲ ἐστὶ : γράφεις ajouté à Γαλλιστί forme aussi un sens complet; mais ajoutez δὴ à δηλαδὲ, et ὅτι à δηλον, δηλαδή et δηλονότι deviennent adverbess par analogie d'ἄλλοτε, οἰκόνδε, ἀγρὰδε, θυράζεις, ἀγαλῆδόν, etc., composés de τε, δε, ζε, δον, ou quelle absurdité trouvez-vous à dire que δηλαδή adverbe est affirmatif, ou explicatif? est-ce que savoir et c'est-à-dire ne s'emploient-ils pas comme particules explicatives?

Page μ' 94, ou 81. 25. « Tel est encore ἐνίστε adverbe de temps, et cependant il est composé de deux parties du discours: de Ἐν et de Ὀν. »

Est-ce donc que les adverbes ne doivent pas être composés? αὐτο-αυτῶν ne l'est-il pas? On pouvait reconnaître toutefois que ἐνίκα composé, exprime seulement le temps, tandis que ἐνί ὄτε analysé, veut dire: *il arrive, il est possible quelquefois*; ainsi ἐνίκα signifie *quelques uns*, tandis que ἐνί ὄτε exprime: *il y en a qui*; dans cette dernière locution, la force du verbe est bien marquée. Cette distinction est aussi établie entre les pronoms accentués et les pronoms enclitiques, comme je l'ai dit dans mon Orthophonie.

La langue grecque n'est pas la seule qui renferme des adverbes composés; en latin: utinam, de uti et de nam; en français: voi-ci, voi-là, de voir-ici, voir-là; la signification du verbe voir, dans la composition, n'est que démonstratif; mais dans vois-ci, vois-là, on ordonne et l'on montre en même temps.

« Les adverbes les plus ridicules sont ceux que les Grecs appellent ὀνόματα, comme Ἀναμνηστικόν, Ἐπαμνηστικόν, Ἰσχυρικόν : ἰσὺς δὲ καλὸς : ισχυρὸν αὐτὸς ὁ θεὸς. Il est bien plus ridicule d'élever une pareille accusation contre tous les grammairiens grecs, sans connaître ni leur personne, ni leurs grammaires manuscrites. Les professeurs de la Grèce savaient, du temps d'Aristote, qui, dans ses Grands éthiques, liv. iii, explique la différence qui existe entre φιλικόν et φιλητόν, βουλευτικόν et βουλευτόν, que ce sont des adjectifs verbaux. Ils donnent même aux élèves, dans leurs cahiers ou symphonies, la raison de ce que quelques grammairiens les plaçaient parmi les adverbes : un grand nombre des adjectifs neutres se prennent adverbialement : μέγα, ἁπλῆς. Ἀπο-

Ἀλλ' ἡ σύνθεσις οὐδὲν καλύπει τῷ εἶναι ἐπιρρήμα· καὶ γὰρ τὸ αὐτοσχεδόν, καὶ ἄλλα πλεῖστα σύνθετά ἐστιν. ἐπιστάτην δέ, ὅτι τὸ ἐνίοτε καὶ ἐνιοὶ ἐν συνθέσει ὄντα, τὸ μὲν ἀντὶ τοῦ τινές, τὸ δὲ ἀντὶ τοῦ ὅτε ἀπλῶς λαμβάνεται· ἀναλυθέντα δέ, ὡς τὰ εἰσὶν οἱ, ἔστιν ὅτε, τὸ τηνικαῦτα τὴν σημασίαν τοῦ ἐστὶν ἀρίθμηλον ἐμφαίνει, τὸ μὲν ἐπὶ προσώπου, τὸ δ' ἐπὶ χρόνου· ὅθεν τὸ, εἰσὶν οἱ λέγουσιν, ἐτεροῖόν τι δηλοῖ τοῦ, ἐνιοὶ λέγουσι· τοῦθ' ἔπερ καὶ περὶ τῶν ὀρθοτονουμένων καὶ ἐγκλιτικῶν Ἀντωνυμιῶν ἐν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ εἴρηται.

Ἰστέον δ' ὅτι τοιαῦτα Ἐπιρρήματα οὐ μόνον ἐν τῇ Ἑλληνικῇ, ἀλλὰ καὶ τῇ Λατινικῇ, καὶ Γαλλικῇ γλώσσῃ εὑρηται σύνθετα ἐκ ῥημάτων, ὡς τὸ *utinam* ἐκ τοῦ *uti* καὶ *nam*· καὶ *voi-ci*, *voi-là*, ἐκ τοῦ *voir*, καὶ *ici*, καὶ *là*· ὣν περ τὸ μὲν ἐπὶ εὐχῆς ἀπλῶς, τὰ δὲ ἐπὶ δείξεως λέγεται· ὅτε δὲ οἱ Γάλλοι, φέρε, ἀναλύουσι ταῦτα, λέγοντες *vois ici*, *vois là*, ὅρα ὧδε, ἡ ἐκεῖ· τότε οὐδεῖξιν, ἀλλὰ καὶ πρόσταξιν σημαίνει.

“ Τὸ γελοιότατον εἶδος, ἡ γένος τῶν Ἐπιρρημάτων εἶναι
 “ τὰ Ξετικά λεγόμενα Ἐπιρρήματα, Ἀναγνωστέον, Γρα-
 “ πτέον.”

Καὶ μὴν ἐπέκεινα παντὸς Γέλωτός ἐστι, τὸν μήτε τοὺς τῆς Ἑλλάδος διδασκάλους ἐγνωκότα, μήτε τὰς χειρογράφους τινῶν αὐτῶν συντάξεις ἀναγνώσαντα, τοιαῦδε λέγειν· οἶδασι γὰρ ἐκεῖνοι οὐ παρὰ σοῦ, ἀλλὰ παρὰ τοῦ Ἀριστοτέλους μαθόντες, ἐρμηνεύσαντος καὶ τὸ σημαίνονμενον τῆς λέξεως· ἕτερον μὲν οὖν ἐστὶ τὸ ΦΙΑΝΤΟΝ, καὶ τὸ ΦΙΑΝΤΕΟΝ, ὡς περ καὶ τὸ ΒΟΥΑΝΤΟΝ καὶ τὸ ΒΟΥΑΝΤΕΟΝ (ἢ θ. μεγ. Β').) ὅτι ταῦτά ἐστιν ἐπίθετα· καὶ οἱ πλεῖστοι αὐτῶν ἐν ταῖς καλυμέναις Συμφωνίαις διεσαφηνίσαν τοῖς μαθητιῶσι καὶ τὸν λόγον, δι' ὃν τινες τοῖς ἐπιρρήμασι ταῦτα συνηριθμοῦν· πολλὰ γὰρ τῶν ἐπιθέτων ἐν οὐδετέροις ἐπιρρήματικῶς λαμβάνεται, ὡς τὰ, μέγα κρατέει Ἀργείων,

καὶ νέον ἐρχομενάων, εὐρὺ ῥέει, κ.τ.λ. τί οὖν ἐνταῦθα σημαίνει τὰ νέον, μέγα, εὐρὺ; ἢ χρόνον καὶ πᾶσιν· εἰ δὲ κατὰ σὲ καὶ κατὰ τινας Λατινιστάς ἐνενοεῖτο τις πρόθεσις, τί ἂν αὕτη ἄλλο ὑπέφαινε παρὰ τὸ πᾶσιν καὶ τὸν χρόνον; ἀλλὰ πῶς μᾶλλον ὁ μαθητὴς ὠφελήθησεται, μαθὼν, ὅτι ταῦτά εἰσιν ἐπίθετα, ἔχοντα πρόθεσιν νοουμένην, καὶ δηλοῦσαν χρόνον, ἢ ὅτι ἐπίθετά ἐστι χρονικῶς εἰλημμένα; καὶ ἡλικίος λαβύρινθος, ἐφ' ἑκάστην λέξιν πρόθεσιν ὑπονοεῖν, καὶ τοσαύτας σημασίας ἀποδοῦναι ταῖς προθέσεσιν; ἐδιδάσκον ἐκεῖνοι τοὺς μαθητάς, ὅτι πολλὰ τῶν Ἐπιρρημάτων μετενέχεται ἀπὸ τῶν ἐν τῇ ῥητορικῇ Σχημάτων, οἷον τὰ Αποστάσεως, τὰ Παραβολικά, τὰ Ὁρκου, οὕτω καὶ τὰ Θέσεως ἀπὸ τῆς μελέτης λεγομένης Θέσεως· εἰ δ' ὅτι διὰ τὴν δυστυχίαν τῶν Ἑλλήνων τυπογραφίαι οὐκ ὑπῆρχον, ἵνα τὰ διάφορα ἐκείνων χειρόγραφα τυπωθῇ, οὐκ ἔδει σε γελᾶν ἐπὶ τῇ κοινῇ δυστυχίᾳ τοῦ γένους.

Ἐπιστάσεως δὲ κακείνο ἄξιον, ὅτι πολλὰ μὲν τῶν εἰς α Ἐπιρρημάτων ἀπὸ τῶν εἰ ὡς ἐσχημάτισται ὀδωρικώτερον· οἷον, οὐδαμᾶ, δημοσίᾳ, σάφα, ἄτε, πυκνὰ, θαμὰ, πᾶ, κ.τ.λ. ἐκ τοῦ οὐδαμῶς, δημοσίως, ὦτε, καὶ ὡς τε· κ.τ.λ. πολλὰ δὲ καὶ ἐκ τῶν εἰς ὦ ῥημάτων, ὡς τὰ ἡρέμα, μίσγα, ἄντα, μίνυνθα, σῖγα, κ.τ.λ. ἐκ τοῦ ἡρεμῶ, ἀντῶ, κ.τ.λ. ἄρ' οὖν ῥήματα ἐχρῆν καλεῖν καὶ ταῦτα, ἢ τὸ πᾶ, ἀντὶ τοῦ ποῦ, καὶ ἄτε, ἀντὶ τοῦ ὥστε, ὀνόματα;

Σελ. μγ'. στιχ. ιζ', ἢ 84. 19. “ Κανείς βέβαια δὲν ἀμφιβάλει, μὴδ' ἀπ' ἐκείνους, ὅσοι ἀγαποῦν τὴν ἀφι-

γείων, νέον ἐρχομενάων, εὐρὺ ῥέει, etc. Ici μέγα, νέον marquent le *temps* et la *quantité*; et, si vous sous-entendez, d'après le système de quelques latinistes, des prépositions, quelle signification leur donnerez-vous, si ce n'est celle de *temps* et de *quantité*, qui sont exprimées par les mêmes adjectifs? quel avantage résultera-t-il pour les élèves, de savoir que ce sont les prépositions sous-entendues qui marquent le temps ou la quantité plutôt que les adjectifs? Et dans quel labyrinthe ne sera-ce pas les engager que de donner aux prépositions autant de significations qu'elles ont de régimes divers? Les professeurs de la Grèce enseignent à leurs élèves, que plusieurs adverbes reçoivent les noms des figures de rhétorique, tels que ἀποστάσεως, παραβολικά, ὄρκου, ainsi que Θέσεως à cause de l'exercice nommé Θέσις, dont les élèves, en Grèce, s'occupent avant de commencer les grands travaux de la rhétorique. Les malheurs de notre patrie, privée des avantages que la presse offre aux lumières, ne permettaient pas, il est vrai, aux professeurs d'imprimer et de répandre leurs manuscrits; mais était-ce à un grec d'insulter à cet état d'oppression?

Un grand nombre des adverbes en α sont formés doriquement des adverbes en ως : οὐδαμᾶ, δημοσίᾳ, σάφα, ἄτε, πυκνὰ, θαμὰ, de ὥστε, etc.; Il y en a aussi qui dérivent des verbes en ω : ἡρέμα, μίσγα, ἄντα, μίνυνθα, σῖγα, etc., de ἡρεμῶ, ἀντῶ, etc. Serait-ce une raison pour en faire des verbes, et faudrait-il aussi que πᾶ pour ποῦ, ἄτε pour ὥστε fussent regardés comme des noms?

Page μγ'. ιζ', ou 84. 19. « Personne, certes, ne doute
« même parmi ceux qui aiment la grammaire non phi-

« losophique, que μικροῦ, ὀλίγου dans les phrases μικροῦ δεῖν, ὀλίγου δεῖν, ne soient des génitifs qui exigent une préposition. »

Les grammairiens, que vous appelez non-philosophes, reconnaissent que μικροῦ, ὀλίγου indiquent une préposition qui les régit, tandis que les philosophes sous-entendent δεῖν; qu'ils regardent ces mots comme opposés à πολλοῦ δεῖν, et qu'ils les analysent par μικροῦ ἔνδεια, analyse qui s'applique à tous les verbes qui gouvernent le génitif.

« Cela suffit pour faire soupçonner que Ἀλλαχοῦ, ἐνιαχοῦ, πανταχοῦ, ποῦ, etc., sont les génitifs des nominatifs : Ἀλλαχὸς, πὸς, que l'on ne trouve nulle part, parce que nous n'avons qu'une très-petite partie des ouvrages des anciens. »

Observez que tout ce que M. Coray a dit des prépositions, tout ce qu'il avance ici sur les adverbes, et tout ce qu'il avancera sur les conjonctions, est tiré de la grammaire latine : *Sanctii Minerva*, où, pag. 485, dans les notes, en parlant de quis et de quod, l'auteur dit :

« Etenim prius illud est ex Græco τις formatum, et posterius, ex κὼς pro πὸς : neque obstat nobis, quòd illud κὼς ionicum, vel comunne πὸς, non reperintur amplius in græca lingua per omnes casus : sufficit enim reperiri adhuc sic quibusdam, licet sub specie adverborum, veluti ποῦ, πῇ, et ionice κοῦ, κῇ, nam veri hi sunt casus génitivi et dativi. » Mais lorsque les grammairiens grecs appellent ces mots : *adverbes nominaux sous la forme du datif, ou de l'accusatif*, comment auraient-ils ignoré que ce sont des génitifs ou des datifs ?

“ λόσσοφον Γραμματικὴν , ὅτι τὸ μικροῦ , ὀλίγου εἶναι
 “ γενικαὶ Ἐλλειπτικά. ”

Ναί, οἱ ἀφιλόσοφοι τῶν Γραμματικῶν λέγουσι τὸ μικροῦ,
 καὶ ὀλίγου ἔλλειπτικά προθέσεων· οἱ δὲ φιλόσοφοι τοῦ
 δεῖν ἔλλείποντα οἶδασιν, ἀντιπαρακείμενον ἔχοντα τὸ
 πολλοῦ δεῖν, καὶ ἀναλυόμενα εἰς τὰ μικροῦ ἔνδεια
 ἦν, καὶ πολλοῦ ἔνδεια, ὡς καὶ τὰ λοιπὰ τῶν ῥημάτων
 τὰ γενικὴν ἀπαιτοῦντα, ἡγεμονεύει τούτων, ἡγεμῶν
 ἐστί τούτων.

“ Ἰκανὰ εἶναι ταῦτα νὰ βάλωσιν εἰς ὑποψίαν, ὅτι καὶ τὸ
 “ Ἀλλαχοῦ, ἐνιαχοῦ, πανταχοῦ, ποῦ. κ. τ. λ. εἶναι
 “ πτώσεις γενικαί, τῶν ὁποίων αἱ ὀνομαστικαί, Ἀλλαχὸς,
 “ Ἐνιαχὸς, πὸς δὲν εὐρίσκονται πούποτε, διότι ἀπὸ τὰ
 “ συγγράμματα τῶν παλαιῶν, δὲν σώζεται παρὰ πολλὰ
 “ μικρόν τι μέρος. ”

Ἰστέον ὅτι τὰ τε περὶ Προθέσεως, καὶ τὰ ἐνταῦθα περὶ
 Ἐπιρρήματος, καὶ τὰ κατωτέρω περὶ Συνδέσμου τῷ Κοραῇ
 εἴληπται ἐκ τῆς Λατινικῆς Γραμματικῆς ἐπιγραφομένης
 sancti Minerva, καὶ ὅρα ἐν τῷ περὶ Συνδέσμων, ἐνθα
 Ἑρμηνεύων τὰ Λατινικὰ μόρια quis, καὶ quod· “ Ὡν τὸ
 “ μέν, φησιν, ἐκ τοῦ Ἑλληνικοῦ τίς ἐσχημάτισται, τὸ
 “ δὲ ἐκ τοῦ κὸς ἀντὶ τοῦ πὸς· οὐδὲν δὲ τὸ κωλύον, εἰ
 “ τὸ κὸς Ἰωνικόν, ἢ τὸ πὸς κοινὸν οὐχ εὐρηται ἤδη ἐν
 “ τοῖς Ἑλλήσι δι’ ὧν τῶν πτώσεων· ἅλις γὰρ ἔχει τὸ διὰ
 “ τινων, καίπερ ἐν εἴδει Ἐπιρρήματος, ποῦ, πῇ, καὶ
 “ Ἰωνικῶς κοῦ, κῇ ἐν γενικῇ καὶ δοτικῇ· σελ. 485. ”
 Ἀλλ’ ἔστω καὶ ὀνόματα παλαιὰ, ὧν αἱ λοιπαὶ πτώσεις ἐξέ-
 λιπον, πῶς οὖν οὐκ ἀμαθίας λέγειν, ὅτι οἱ πάλαι τῶν Ἑλ-
 λήνων ἡγνόουν τὰ τοιαῦτα ποτε ὀνόματα ὄντα, οἵπερ καὶ
 ὀνομαστικὰ Ἐπιρρήματα ἐκάλουν γενικώτερον, καὶ δοτι-
 κοφανῇ, καὶ αἰτιατικοφανῇ;

Θῶμεν οὖν ἅπαντα τὰ Ἐπιρρήματα ὀνόματα εἶναι παλαιά, τί δὲ τὸ κωλύον ἄκλιτα μείναντα εἶναι Ἐπιρρήματα; ἡ τίς ποτ' ἔφη· παραχρήματος, παραχρήματι, τηνικαῦτος, τηνικαῦτου, τὸ χθές, τοῦ χθoῦς· κατάληξιν γὰρ ἔχει ὀνόματος ὡς τὸ ἀληθές· καὶ μὴν πολλὰ μὲν τῶν παλαιῶν ἀπώλετο συγγραμμάτων, ἀλλὰ τὰ μείναντα αὐτάρκη πρὸς διδασκαλίαν τῆς φύσεως τῶν Ἐπιρρημάτων, καὶ μάλιστα τὰ τῶν Ἀττικῶν, οἷς τὰ τῆς Γραμματικῆς παντελῶς ἐφαρμόζεται· Ἐστω δὲ καὶ ὀνόματα κλιτά, τί οὖν εἴπερ καὶ Ἐπιρρηματικῶς λαμβάνεται, τὰ ὅ-τε, τότε, ὅ-που; Καὶ τοι οὐ μόνον ἐν τῇ Ἑλληνικῇ, ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις τῶν γλωσσῶν εὔρηται ὀνόματα Ἐπιρρηματικῶς λαμβανόμενα· μάλιστα δ' ἐν τῇ Γαλλικῇ τὰ πλεῖστα τῶν Ἐπιρρημάτων ὀνοματὰ εἰσιν· tout au plus, point du tout. partout, toujours, tout-à-fait, ἐν τῷ τελευταίῳ δὲ καὶ ῥήμα τὸ faire ἐνοραῖται· ἡ τί μᾶλλον ὠφέληται ὁ μαθητῶν, μαθὼν ταῦτ' ὀνόματα εἶναι προθέσεων ἑλλειπτικά δηλούτων χρόνον, τόπον, ποσόν, ποιόν, ἢ ὀνοματικά ἐπιρρήματα ἐμφαίνοντα αὐτὰ ταῦτα, ὅπουγε τὰ κυρίως ἑλλειπτικά παρέλιπε τὰς προθέσεις διὰ τὸ μηδὲν πλέον τῶν ὀνομάτων δηλοῦν, λέγω τὰ, χρόνον πολὺν, τρόπον τινά, ἡμέρας καὶ νυκτός; ἡ τί πρὸς Θεοῦ μᾶλλον ἐσήμεναι ἢ πρόθεσις ἐννοουμένη; ῥηθεῖν δ' ἂν τοῦτο καὶ περὶ τῶν μετοχῶν, χρονικῶν, εἰδικῶν, τροπολογικῶν, καὶ τῶν ἄλλων· οὐδὲν γὰρ πλέον σημανοῦσιν αἱ προθέσεις, ἢ αὐταὶ αἱ μετοχαί.

Supposons que tous les adverbes soient des noms maintenant inusités; quelle inconvenance y aurait-il à en faire des adverbes, ces noms étant indéclinables? Quel auteur a dit : παραχρήματος, τηνικαῦτος, τηνικαῦτου, τὸ χθές, τοῦ χθούς, et cependant ce dernier mot a la même désinence que l'adjectif ἀληθές? La plupart des ouvrages, il est vrai, sont perdus pour nous; mais ceux qui restent et surtout les écrivains attiques, qui offrent le type des principes de la grammaire, sont des guides suffisans pour l'emploi des adverbes. Quand on admettrait même que ces noms sont déclinables à tous les cas ὅ-τε, τό-τε, ὅ-που, etc., il n'y aurait aucun inconvénient à les prendre adverbialement; n'en fait-on pas autant dans les autres langues? En français, les adverbes : *tout au plus*, *point du tout*, *partout*, *toujours*, *tout-à-fait*, ne sont que des noms composés; dans *tout-à-fait*, on voit même le verbe *faire*. Pour moi, je concevrais difficilement quel avantage aurait l'étudiant à apprendre que ce sont des génitifs, qui exigent une préposition expressive du *temps*, du *lieu*, de la *quantité*, de la *manière*, plutôt qu'à savoir que ce sont des adverbes qui expriment les mêmes idées. En grec, un grand nombre de noms qui sont à la vérité elliptiques, rejettent les prépositions, parce qu'elles expriment la même chose que les noms : πολὺν χρόνον, τρόπον τινά, ἡμέρας καὶ νυκτός. On en dirait autant des participes qui expriment la cause, le temps, la manière, etc., où les prépositions sont tout-à-fait inutiles.

CHAPITRE VIII.

DES CONJONCTIONS.

Page 77. r', ou 90. 37. « La conjonction n'est pas non
 « plus exempte d'anomalies; quiconque ignore que *ὅτι*
 « et *διό* sont composés de deux parties du discours, et
 « que *διότι* l'est de trois, doit lire ce qu'en dit Apollo-
 « nius : *ὅτι, à la rigueur, n'est pas une conjonction,*
 « *mais un mot déclina- ble à l'accusatif.* »

Dans les écoles de la Grèce, l'on écrit souvent *διότι*, par conséquent on en connaît la composition; mais cela n'empêche pas les Grecs d'y voir une conjonction, en considérant ce mot comme indéclinable; car *διότι* *κινούμαι*, et *δι' οὗτινος* *κινούμαι* n'expriment pas la même chose. Si l'on nous objectait que *διότι* est un mot causatif, parce qu'il se compose de *διά*, et que *ὅτι* seul ne peut l'être, nous rappellerions qu'exprimer la cause est le propre des conjonctions; car quel autre lien peut exister entre l'effet et le principe des actions, si ce n'est la cause; et *ὅτι* étant une particule qui joint la cause à l'effet, à quoi bon sous-entendre *διά*? La phrase : *ὠφελῶ τὸ γένος, ὅτι ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια* est identique à *ὠφελῶ αὐτὸ, διότι ἀνασκευάζω ταῦτα* : en outre, *ὅτι* dans le sens affirmatif n'a point du tout besoin de *διά*, comme : *λέγω, ὅτι ἦλθεν ὁ βασιλεύς*. Certes, *ὅτι* n'est point ici un pro-

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Η'.

ΠΕΡΙ ΣΥΝΔΕΣΜΩΝ.

Σελ. νγ'. η', ή 90. 37. " Μήτε ό Σύνδεσμος εἶναι
 " ἐλεύθερος ἀπό τοιαύτας ἀνωμαλίας. Ὅστις δὲν ἐξεύρει,
 " ὅτι ἀπό δύο μέρη λόγου (ὅ, τι, καί δι, ὅ) ή χρῆσις
 " ἔπλασε τοὺς Συνδέσμους, ὅτι καί Διό, καί ἀπό τρία (Δί
 " ὅ, τι) τὸν Διότι, ἃς ἀκούσει τί λέγει περὶ τούτου ὁ
 " Ἀπολλάνιος. " οὐδὲ τὸ ὅτι τῷ ὄντι Σύνδεσμός ἐστίν,
 " ἀλλὰ πτωτικὸν μόριον τῆς Αἰτιατικῆς πτώσεως. "

Ἀλλ' ἐν ταῖς Σχολαῖς τῆς Ἑλλάδος οἱ πλεῖστοι δι' ὅ, τι
 γράφουσιν, ἥ καὶ δῆλον, ὅτι οἶδασιν αὐτὸν ἐκ τριῶν μερῶν
 τοῦ λόγου συγκείμενον. οὐδὲν μέντοι τὸ κωλύον καὶ σύν-
 δεσμον αὐτὸν εἶναι διὰ τὸ ἀκλιτον μεμενηκέναι. τὸ γὰρ
 διότι κινουμαι, καὶ δι' οὔτινος κινουμαι, οὐ
 ταυτὸν δηλοῖ. οὕτω καὶ τὸ ὅτι γράφω ταῦτα, διενήνοχε
 τοῦ, οὔτινος γράφω ταῦτα. καὶ μὴν ἐκεῖνο, ἂν τις
 ἀντείποι, εἰ τὸ διότι αἰτιώδῃ τινὰ λόγον δηλοῖ διὰ τὴν
 διὰ, πῶς τὸ ὅτι καθ' ἑαυτὸ αἰτιώδες; ἄρ' οὖν ἀλλοτρία
 συνδέσμου ή αἰτία; καίτοι οὐδὲν ἄλλο αἰτίας μάλλον ἐν-
 νοιῶν συνδετικόν. εἰδὲ φαίημεν ἐλλείπειν τὴν διὰ ἐντῷ ὅτι,
 τί ἂν ἄλλο αὕτη δηλώσειεν, ἢ τὸ αἷτιον, ὅπερ καὶ τὸ ὅτι
 μόνον; ἐν ἴσῳ γάρ καθέστηκε τὸ ὠφελῶ τὸ γένος, ὅτι
 ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια, τῷ ὠφελῶ τὸ γένος,
 ΔΙΟΤΙ ἀνασκευάζω ταῦτα. Ἀλλὰ μὴν βεβαιωτικόν,
 ἢ δηλωτικὸν ὄν τὸ ὅτι καὶ ἀπαράδεκτόν ἐστι προθέσεως.
 οἶον, τὸ λέγω, ὅτι ἤλθεν ὁ βασιλεὺς. τίς γὰρ τῶν

προθέσων ἐλλείπει ἐνταῦθα ; οὔτε γὰρ τρόπον , οὔτ' αἰτίαν ὁλόγος ἐπιζητεῖ . ἀλλ' οὐδὲ δεῖξιν , ἐν ᾗ λέγω τοῦτο , ἦλθεν ὁ βασιλεύς . ἀορισταίνει γὰρ τὸ ὁ διὰ τὴν ἐπέλευσιν τοῦ τί , καὶ διὰ τὸ ἀσύνδετον ἀμὰ ὁλόγος εἰς ἀμφιβολίαν περιίσταται . ἀλλὰ γὰρ καὶ οἱ τὸ δι' ὅ , τι γράφοντες διότι , ὡς ἀπλοῦν σύνδεσμον , οὐκ ἀμούσου ἔχονται λόγου . οὐδέποτε γὰρ ἡ διὰ ἐν συνθέσει τὸ αἷτιον σημαίνει . πῶς οὖν ἐν μόνῳ τῷ διότι ; ὅτι δὲ καὶ ἐν τούτοις τὰ ἐκ τῆς Γραμματικῆς τοῦ Σανκτιοῦ ἐμπαρεισάγει ὁ Κοραῆς , δῆλον . διεσχυρίζεται γὰρ ὁ τὰ ἐν ταύτῃ σημειώματα συνθεῖς σελ. 50 ἰ τὸ ὅτι ἐλλειπτικὸν εἶναι τῆς διὰ . “ πολλὰκις γὰρ φησὶν “ ἀντὶ τοῦ ὅτι εὐρηται καθότι , καὶ διότι ” . τὰ μέντοι ἀνωτέρω ἡμῖν προκατειλεγμένα , ἅλις παρίστησι τὸ μόριον ὅτι καὶ ἄνευ τῆς διὰ , οὐδὲν ἥττον αἰτιώδες εἶναι .

Ἀλλὰ καὶ τὸ οὐνεκα , καὶ τούνεκα σύνδεσμοι ἀνρῆθειεν ἐν συνθέσει . δῆλον γὰρ , ὅτι ἐπὶ τῶν συνθέτων τὰ τέλη ἐπικρατεῖ . ῥῆμα γὰρ τὸ ἀναβαίνω , καὶ ὄνομα τὸ ἀνάβασις , τῆς ἀνὰ συνυπαγομένης τοῖς τέλεσιν . εἶπερ οὖν τὸ ἔνεκα σύνδεσμος , πρόδηλον ὅτι καὶ τὸ οὐνεκα καὶ τούνεκα . οὐχ ἥττον δὲ σαφές , ὅτι τὸ , οὐ ἔνεκα ἑτεροῖόν τι ἐν παραθέσει δηλοῖ τοῦ συνθέτου οὐνεκα , ὅπερ ἐπ' αἷτιον ἄλλο ἀναφέρεται , ἤτοι προσκείμενον ἐν τῷ λόγῳ , ἢ ἐννοούμενον . οἶον ,

Τούνεχ' Ἐκκεδὸλος ἄλγῃ ἔδωκεν , οὐνεκ' ἐγώ . . .

Τὸ δὲ νόσον κακὴν ὥρσε θυμωθεῖς , οὐνεκα τὸν χρύσην ἠτίμησε , τὴν αἰτίαν ἐν τῷ θυμωθεῖς ἐννοούμενην ὑφηγεῖται , οὐ μέντοι τὸ οὐ ἔνεκα ταῦτα λέγω , γνώση , ἀπαιτοῦν τὴν διὰ τοῦ ἐκεῖνο δεῖξιν . τὸ γὰρ πλῆρες ἦν , γνώση ἐκεῖνο , οὐ ἔνεκα ταῦτα λέγω . Ἀλλ'

nom relatif à τοῦτο sous-entendu, parce que la phrase est détachée, et que τι indéfini joint à ὅ, rend le sens aussi indéfini; ὅτι n'exprime pas non plus la cause, parce que ὅτι ἦλθεν ὁ βασιλεὺς ne marque pas la cause de λέγω. On a quelque raison de regarder διότι comme une conjonction simple; car διὰ ne signifie jamais la cause dans les mots composés; pourquoi donc lui donner cette signification dans le seul διότι? Dans les notes de la grammaire *Sanctii Minerva*, on trouve les mêmes idées que M. Coray avance sur les conjonctions. On lit, pag. 501 : « in ipso ὅτι subaudiendam esse præpositionem vel κατὰ « vel διὰ manifestum ex eo, quòd sæpè pro solo ὅτι legatur καθότι, διότι. » Cependant ce que nous venons de dire prouve jusqu'à l'évidence que ὅτι seul est conjonction causale, on affirmative.

Les particules οὖνεκα, τούνεκα sont aussi des conjonctions composées; car, selon la règle: *ce sont les mots finaux qui prédominent dans leur composition*; ἀναβαίνω est un verbe, et ἀνάβασις un nom, où ἀνά est subordonné à βαίνω et à βάσις; si donc ἔνεκα est une conjonction, οὖνεκα et τούνεκα l' seront aussi. Il est en outre certain que οὗ ἔνεκα non-composé n'exprime pas la même idée que οὖνεκα composé, qui doit se rapporter à une autre particule causale, sous-entendue ou exprimée :

Τούνεχ' Ἐκκρόλος ἄλγ' ἔδωκεν, οὖνεκ' ἐγώ . . .

Dans νόσον κακὴν ὥρσε θυμωθεὶς, οὖνεκα τὸν χρύσῃν ἠτίμησε. La cause est sous-entendue dans θυμωθεὶς; mais dans οὗ ἔνεκα ταῦτα λέγω, γνώση, οὗ demande le pronom ἐκεῖνο, la phrase complète étant : γνώση ἐκεῖνο, οὗ ἔνεκα ταῦτα λέγω. C'est donc à tort qu'on veut, à cause du gé-

nitif qui accompagne *ἐνεχα*, ne pas le regarder comme une conjonction. J'ai déjà dit qu'il y a des adverbes en grec qui régissent le génitif. *Ενεχα* exprimant toujours une cause *efficiente* ou *finale* est plutôt une conjonction qu'une préposition.

Je suppose enfin que les particules *ὅτι*, *διότι*, etc., soient des cas déclinales, quel inconvénient y aurait-il à les nommer conjonctions, lorsque nous donnons ce nom à *ἐστὶ* quand il joint le sujet à l'attribut dans les propositions : *ὁ Σωκράτης ἐστὶ σοφός* ?

Je n'ai pas cru nécessaire d'étendre mes observations sur les improvisations de M. Coray, parce que tout ce qu'il avance sur la syntaxe, et sur d'autres questions grammaticales, offrant des sophismes moins habilement tissés, rend plus facile la tâche de la réfutation, et ce serait perdre son temps que de s'en occuper. Le but des réflexions que je livre au public, est l'avantage de la nation et de la jeunesse grecque. Qu'il me soit permis de répéter encore une fois, à cette jeunesse, l'espoir de la Grèce, qu'elle doit s'occuper avec ardeur de la grammaire de ses ancêtres, acquérir les connaissances qui en dépendent, et mériter le titre d'héritière de leur gloire ; mais si par malheur elle en néglige l'étude dans cet âge où l'esprit est encore facile à diriger ; si elle croit qu'on peut devenir orateur et philosophe sans efforts, il arrivera un temps, où elle sentira le besoin de l'instruction, sans pouvoir ressaisir tout ce qu'elle aura laissé échapper.

FIN.

οὐ δ' ὅτι γενικῇ συντάσσεται τὸ μόριον, διὰ τοῦτο οὐ Σύνδεσμος· κατ' αἷτιον γὰρ τελικόν, ἢ ποιητικόν, ἅπερ ἴδια εἴρηται Συνδέσμου, τὰ τῆς συντάξεως, ἥτις καὶ τισι τῶν ἐπιρρήμάτων παρείπετο, ὥς ἐν τοῖς περὶ τούτου εἴρηται.

Δεδόσθω μέντοι τὰ τοιάδε τῶν μορίων πτωτικά εἶναι, τὰ ὅτι, καὶ διότι, τί τὸ κωλύον καὶ συνδέσμους εἶναι, ὅπου γε καὶ ῥήματι τῷ ἐστὶ τοῦτο παρασυνβέβηκεν ἐν ταῖς πρῶτάσεσιν, ὁ Σωκράτης ἐστὶ σοφὸς, συνδέοντι τῷ κατηγορουμένῳ τὸ ὑποκείμενον;

Ἀλλὰ ταῦτα μὲν καὶ περὶ τῶν Συνδέσμων ἱκανά. προάγειν δὲ τὴν ἐπίστασιν ἐπὶ τὰ λοιπὰ τῶν Σχεδίων, περιττὸν ἡγοῦμαι· ἀτοπώτερα γὰρ καὶ μᾶλλον τῶν ἀνεσκευασμένων ἄκριτα; τὰ περὶ συντάξεως Σχέδια καὶ ἄλλων ἐχόμενα φανήσεται, εἴτω βουλομένῳ ἰδεῖν περὶ αὐτῶν, οὐ φειδῶ χρόνου· ἐγὼ δὲ μετὰ παρρησίας ἐξελέγξας τὸν σχεδιάζοντα, τῆς τε δόξης τοῦ Ἑλληνικοῦ γένους ἐφιέμενος, καὶ τῆς τῶν νέων Ἑλλήνων ὠφελείας, βουλοίμην ἂν, καὶ πάλιν ἡ τοῖς παραινέσαιμι ἀπρίξ τῆς τῶν προγόνων ἡμῶν Γραμματικῆς ἀντέχεσθαι, εἴπερ ἐθέλουσι καὶ τῆς ἐκείνων δόξης ἀντιποιεῖσθαι, καὶ σφᾶς αὐτοὺς τὰ μέγιστα ὠφελῆσαι· εἰ δὲ γ' ἐν νεότητι καιρὸν ἔχοντες τοῦ διδασχθῆναι τὰ καλὰ, ἀμελήσουσιν, οἰόμενοι γενέσθαι καὶ ῥήτορες, καὶ φιλόσοφοι αὐτοσχεδίως καὶ ἐπιστήμονες, ἔσται καιρὸς, ὅτε στερουμένοις τῶν ἀγαθῶν τῆς σοφίας συνειδόσιν αὐτοῖς, οὐκ ἐλπίς ἀναλήψεσθαι, ὧν οὐ δεόντως ἡμέλησαν.

ΤΕΛΟΣ.

ΠΙΝΑΞ.

	σελ.
Ἐπιστολὴ Γαλλικὴ τῷ φίλῳ Γάστῳνι.....	xlij
Εἰσαγωγή.....	2
Κεφ. Α'. Περὶ τῆς Γραμματικῆς.....	50
Κεφ. Β'. Περὶ Ἄρθρου.....	110
Κεφ. Γ'. Περὶ Ὄνόματος.....	126
Κεφ. Δ'. Περὶ Ῥήματος.....	133
§. α'. Περὶ τῶν ἀρκτικῶν χρόνων.....	141
§. β'. Περὶ τῶν δευτερευόντων.....	149
§. γ'. Περὶ τοῦ θέλω γράψειν.....	158
§. δ'. Περὶ τῶν μέσων ῥημάτων.....	166
§. ε'. Περὶ τῶν Ἐπιμέσων.....	193
Κεφ. Ε'. Περὶ Ἀντωνυμίας.....	218
Κεφ. Ϛ'. Περὶ Προθέσεως.....	222
Κεφ. Ζ'. Περὶ Ἐπιρρήματων.....	226
§. α'. Περὶ Παρεμβλημάτων.....	229
Κεφ. Η'. Περὶ Συνδέσμων.....	249

Συγγέγραπται δὲ ἡ βίβλος ἡδε ἐν τῷ τοῦ κατὰ τὰ Προάστεια
τοῦ Παρισίου Ὑέρου ἀγροκηπίῳ τοῦ κυρίου Γάστῳνος
Δωρβοῦκῳ,

ὑπὸ Κ. Μ. ΜΗΝΑ

Τῷ αῳιζ', συντελεσθεῖσα
Θαργηλιῶνος λ'.

TABLE.

	Pages.
LETTRE à M. Gaston Deurbroucq.....	xiiij
Introduction.....	3
Chapitre I. De la grammaire.....	51
Chap. II. De l'article.....	111
Chap. III. Du nom.....	127
Chap. IV. Du verbe.....	132
§. 1. Des temps primitifs.....	140
§. 2. Des temps secondaires.....	148
§. 3. Du futur <i>θέλω γράψειν</i>	159
§. 4. Des verbes moyens.....	167
§. 5. Des verbes déponents.....	192
Chap. V. Des pronoms.....	219
Chap. VI. De la préposition.....	213
Chap. VII. Des adverbes.....	227
§. 1. Des interjections.....	228
Chap. VIII. Des conjonctions.....	248

ΠΑΡΟΡΑΜΑΤΑ.

ERRATA.

Σελ. Pag.	Στίχ. lign.	ἀντὶ τοῦ au lieu de	ἀνάγνωθι lisez :
ij	14	Τρωττέλω	Τρωττέλου.
x	17	Ἐκαταμ	Ἐκατομ
2	7 et 10	τίθῃ;	τίθαι;
10	14	εὐρεῖν;	εὐρεῖν.
	21	εὐγλωττίαν.	εὐγλωττίαν;
14	15	εἵποιτε-τὸ	εἵποιτε τὸ
	25	ἀνεπὶλ	ἀνεπὶλ

Σελ. Pag.	Στίχ. lign.	ἀντὶ τοῦ au lieu de	ἀνάγνωθε lisez :
21	4	ἀποστρέ	ἀποστρέ
22	7	Ἑλλή	Ἑλλή.
37	21	δεκαπτά	δεκαεπτὰ
38	20	Ἑλλη	Ελλη
53	24	λείων	λείων
69	6	ἔλλο	ἔλλο
73	22	ἴσθι· ὅτι	ἴσθι, ὅτι
78	23	Συντά	Συντά
94	12	Ἐννοια,	Ἐννοια
95	14	Ἐννοιά	Ἐννοιά
105	14	χρῆσθαι	χρῆσθαι
106	15	ἡμκτέ	ἡμετέ
109	9	τὸν	τὸν
125	14	Ἀρθροῖς	Ἀρθρων
126	16		μόνον
130	6	μεταβάλλει	μεταβάλλει
133	11	Συζν	Συζν
140	1	Signif.	§ 2. Signif.
142	3	ὑπαρ	ὑπαρ
	9	ἐδήλ	ἐδήλ
	24	τω	τῷ
146	20	πάντε	πάντα
158	19	εἶναι	εἶναι
160	5	θέλω γράψειν,	θέλω γράφειν,
	12	γράφειν,	γράφειν,
	14	γράφειν,	γράφειν,
162	20	ἡμὲν;	ἡμὲν,
169	18	τί δέ;	τί δαί;
182	13	δε,	δὲ,
194	15	τί δέ;	τί δαί;
202	4	τοιο ὄν	τοιοῦτον
205	29	προβάλλει,	προβάλλῃ,
221	10	φαιμε	φαιμεν
222	19	πληνθαί.	πληνθαί
226	14 et 15	παρὰ-παράλα	παράλα
233	14	πασιν	πασιν
234	7	σαφῶς	σαφῶς
	24	εἶπον	εἶπον
237	16	προσκειμένον	προσκειμένον
	22	οἶκον-δε.	οἶκα-δε

H.

P. 7

